

# REVUE
# ANECDOTIQUE

---

# REVUE

# ANECDOTIQUE

## DES LETTRES ET DES ARTS

PARAISSANT LE 5 & LE 20 DE CHAQUE MOIS

Anecdotes du jour. — Curiosités
littéraires de Paris et de la Province. — Nouvelles
des théâtres et des librairies. — Prospectus rares ou
singuliers. — Documents bibliographiques.

ANNÉE 1856

**SECOND VOLUME**

---

ON S'ABONNE
A LA LIBRAIRIE, RUE DE SEINE, 11
PARIS

# TABLE

# DES PRINCIPAUX CONTEMPORAINS

## CITÉS DANS LE SECOND VOLUME

---

# TABLE DES ANONYMES



---

Deuxième année. Numéro 1.

# REVUE ANECDOTIQUE

## DU 1er AU 16 JANVIER 1856

[Du 1er janvier.] = On nous signale le trait suivant. C'est la meilleure leçon qu'un prêteur délicat ait jamais donnée à un emprunteur peu scrupuleux.

L'un de nos philosophes modernes, M. H***, reçoit un matin la visite de M. X***, personnage avec lequel il n'avait entretenu jusque-là que des relations peu suivies et toutes fortuites.

— Mon Dieu ! s'écrie M. X*** après les politesses d'usage, vous me voyez dans un étrange embarras. J'avais à payer un misérable billet de cinq cents francs, et le jour de l'échéance est arrivé sans que j'y pense pas plus que... C'est réellement désagréable, et je ne sais...

— En pareille occurrence, je serais aussi embarrassé que vous, observe froidement M. H*** qui savait désormais à quoi s'en tenir sur l'apparition inattendue de M. X***.

— Oh ! mais ce n'est pas la totalité de la somme qu'il me faudrait, riposte celui-ci en changeant ses batteries. Je crois pouvoir en trouver la plus grande partie, la moitié, les trois-quarts, peut-être même les quatre cinquièmes.

— Heureux qui peut toujours avoir une centaine de francs disponibles, continue M. H***.

Voyant le peu de confiance qu'inspirait son emprunt, M. X*** imagine de se retirer, puis il revient sur ses pas au bout de quelques minutes avec un air affairé et se représente au bureau de M. H***.

— Figurez-vous, mon cher, j'ai joué véritablement de bonheur ; un ami que je viens de rencontrer m'a prêté l'argent dont j'avais besoin, moins vingt francs, et j'ai voulu sans retard vous annoncer cette bonne fortune.

— Merci, fait M. H*** forcé dans ses derniers retranchements, mais je n'ai pas même vingt francs. Voici néanmoins cinq ou six francs d'argent ; ils sont à votre disposition. C'est tout ce que j'ai sur moi.

Et il ouvre son porte-monnaie.

M. X*** accepte et part.

Un peu après, M. H*** sortait à son tour et s'arrêtait au bureau de tabac voisin. Par le plus grand des hasards, M. X*** venait aussi d'y entrer. Campé majestueusement devant le comptoir, il gourmandait la débitante en examinant un paquet de cigares.

— Qu'est-ce que vous me donnez-là ? disait-il ;

passez-moi plutôt cette boîte... vous savez bien... celle que je prends d'ordinaire... les vingt-cinq centimes.

— Pour moi, je demande des cigares d'un sou, dit M. H*** en jetant un coup d'œil significatif sur son débiteur, — mes moyens ne me permettent pas d'en fumer d'autres.

[Du 3 janvier.] = Périodiques nouveaux.

= *La Mode Nouvelle*, revue paraissant trois fois par mois en une forte livraison, se place sous les mêmes auspices que l'ancien recueil du même nom.

= *Triboulet*, journal critique et satirique, paraissant tous les dimanches. Ce journal débute par un prologue rimé de la bonne façon, et dont nous voudrions donner plus que ces quatre premiers vers. C'est *Triboulet* qui parle :

Me voici !... je reviens, marauds, qu'on se découvre !
Puisque François premier reparaît dans son Louvre
Sur un hippopotame, et roide comme un pieu,
Il faut que Triboulet se montre, vertudieu !

Si le titre de cette feuille est nouveau, la rédaction en est déjà connue. Voir la circulaire que nous reproduisons *in extenso* plus loin.

= Marseille et Perpignan viennent de voir naître presque en même temps *le Carillon* et *le Paradis, journal du Parterre*, feuilles hebdomadaires dont le style et les lithographies trahissent

avec assez de naïveté les prétentions les plus charivariques.

= Un prospectus de l'abbé Mullois promet pour le 12 janvier, le premier numéro de *l'Encyclopédie populaire* ou *Journal de tout le monde*, feuille hebdomadaire destinée comme toujours à l'instruction et à la moralisation des masses. C'est ce que proclamait aussi le *Journal pour tous*, dans un imposant prospectus dont nous avons parlé en son lieu (Voir notre Ier volume, page 18). Cependant il paraît qu'en fait de moralité, tout le monde n'est pas du même avis, car l'abbé Mullois dit précisément à ce même sujet :

« On ne dira plus, j'espère, qu'en France le peuple ne lit pas : il y a sept mois paraissait un journal populaire, où le roman domine : aujourd'hui il se tire à cent cinquante mille exemplaires : n'est-il pas bien à craindre que ces lectures frivoles ne produisent en bas les ravages qu'a produits le roman-feuilleton dans une autre classe ? Le peuple n'a pas besoin de rêves et de chimères, il lui faut une nourriture pratique et substantielle. Evidemment la charité a quelque chose à faire ici. C'est ce qui nous a déterminé à entreprendre cette petite publication ; pour cela nous nous sommes entouré d'hommes capables, dévoués et sachant par cœur leur peuple français. »

= *L'Aigle*, journal non politique paraissant tous les dimanches, et le *Bohême*, qui renaît, dit-il, avec la *conviction* qu'il ne peut plus cesser de paraître. Si la *conviction* valait en ce cas *les moyens*,

que de gens convaincus nous aurions dans le journalisme !

Nous citons ensemble ces deux journaux, parce qu'ils reproduisent chacun, à la date du 30 décembre 1855, un article absolument identique, intitulé *La Chute des feuilles et les Déménagements*, et signé Alexandre Guérin.

= Autre chose. Voici venir une *Gazette des Salons* dont un numéro (celui du 16 décembre) porte ceci : « 1re année, numéro 1, » et un autre (celui du 23 décembre) : « deuxième année. »

Le procédé est expéditif. Devons-nous l'attribuer à M. Léo-Lespès qui figure encore, si nous ne nous trompons, comme rédacteur en chef de cette nouvelle feuille, laquelle prend l'engagement solennel de rembourser intégralement *en bonbons* tous ses abonnés.

= *Revue Bibliographique du midi de la France, de l'Algérie et des Colonies*, publiée par une société de Bibliophiles ( Marseille in-8°). Recueil paraissant tous les mois sous la direction de MM. Chaumelin et C. Bousquet. Deux numéros ont paru : le spécimen et le numéro 1. — La première partie contient une critique faite en quelques lignes des principaux ouvrages nouvellement parus, et la seconde une nomenclature ou catalogue exact de toutes les publications récentes.

= *Le Glaneur Universel*, journal de tous les jours paraissant le dimanche. « Aucun journal, dit-

il en tête de son numéro 1, n'a, selon nous, songé à faire de lui ce que doit être un journal hebdomadaire : *un tableau fidèle de la vie progressive de la société.* C'est ce que nous voulons tenter. »

[Du 4 janvier.] = La *Revue de Paris* vient de lancer le manifeste de sa cinquième année. En voici les dernières lignes :

« C'est ainsi, c'est par des faits, que la *Revue de Paris* prétend répondre aux incessantes attaques de ses rivaux, et aux exigences des sympathies qu'elle s'est créées.....

« Elle restera digne d'elle-même, et telle qu'on l'a vue jusqu'à présent, l'organe des générations nouvelles, le porte-étendard de l'avenir. Au milieu des publications séniles, qui luttent en vain pour ranimer une vie défaillante, la *Revue de Paris*, jeune sans forfanterie, audacieuse sans témérité, respectant la tradition tout en cherchant des routes inconnues, indépendante de toutes les coteries, de tous les partis, la *Revue de Paris* est le seul Recueil qui n'ait fait aucun pacte, qui n'ait contracté aucune dette et qui puisse, sans acception de personnes, accueillir tous les talents, toutes les volontés loyales, et ne se dévouer qu'aux seuls intérêts du progrès et de la vérité. »

= L'*Union* a, de son côté, envoyé à qui de droit une circulaire signée *le colonel Mac Sheehy*, où nous remarquons ce préambule flatteur :

« Le travail annuel que nous faisons pour nous rendre compte des changements qui peuvent se faire dans le personnel de nos abonnés, nous fait trouver avec satisfaction votre nom parmi nos fidèles. Laissez-nous croire que dans l'année qui va s'ouvrir vous nous garderez la même bienveillance, etc., etc. »

= Plusieurs journaux contiennent la lettre suivante :

« Paris, le 1er janvier 1856.

« Monsieur, l'an dernier, vous eûtes la bonté de m'ouvrir les colonnes de votre estimable journal pour témoigner ma reconnaissance aux familles qui m'honorent de leur confiance, et pour offrir l'hommage de ma déférence aux autorités municipales, civiles, religieuses et militaires ; je vous prie de leur renouveler ces mêmes sentiments cette année, et d'annoncer au public que je poursuis sans relâche l'œuvre de l'éclairer, pour la défense de ses intérêts ; désormais la publication du *Guide des Familles* pour le choix et le règlement général des convois funèbres, avec le tableau de toutes les classes, permettra *d'examiner ce qu'on veut et de vouloir ce qu'on peut.*

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« BALARD. »
14, Rue Ste-Croix de la Bretonnerie.

[DU 5 JANVIER.] = *Les Chercheurs d'or au dix-neuvième siècle*, par Mme Stéphanie Fraissinet (Dufayel, in-8°). La pièce de vers ou la poésie, comme on voudra l'appeler, de Mme Fraissinet est ordinaire ; mais ce qui est curieux, ce sont les allusions transparentes de sa *Préface sur les concours* *. Elle débute par :

J'ai voulu voir ; j'ai vu.
*Meâ culpâ, meâ culpâ, etc.*

(*) Mme Fraissinet a concouru sans succès pour un des prix Véron avec le poëme qu'elle prend le parti de publier aujourd'hui. Laissant de côté les agioteurs et les gens d'affaire, elle y chante avec les *Chercheurs d'or* les mineurs de la Californie.

Suivant l'auteur, les juges sont le plus souvent surpris *par hasard et malgré eux*, et les mots et l'écriture de l'épigraphe sont presque toujours *involontairement* connus.

« Si cet *accident* arrive, ajoute Mme Fraissinet, — et combien naturellement et facilement ne pourra-t-il pas se multiplier ? — puis-je faire que moi, influence prépondérante au concours,... je ne préfère pas, même à mon insu, et ne fasse pas par conséquent préférer à mes collègues déférents l'œuvre de la personne pour laquelle, à un titre ou à un autre, j'éprouve de l'affection, ou dont le genre de talent m'est sympathique ?

« La parenté, l'amitié, tous les liens qui unissent, sont bien puissants en pareille occasion. D'ailleurs, les beautés de son ouvrage, si médiocres qu'elles puissent être, me sont familières ; j'en suis, qui sait ? peut-être un peu l'auteur par cette mystérieuse communion des intelligences qui va du maître à l'élève, du patron au favori.....

« Maintenant, quel que soit mon désir d'être impartial, m'est-il possible de jeter tout cela dans l'oubli ? Dois-je affliger sciemment une personne dont je pressens la douleur, dont, de plus ou moins près, j'entendrai les plaintes. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Et si malheureusement, avec ou sans préméditation, l'influence des sentiments fait pencher la balance, les plus grandes puissances emporteront nécessairement les plus grands avantages. »

Mme Fraissinet a beau faire, elle finit par citer Mme Louise Colet elle-même, le lauréat de l'Institut par excellence, à propos d'une lettre de Béranger. Mais Mme Fraissinet oublie qu'à l'Institut, il y a des philosophes dans le jury et que les philoso-

phes sont au-dessus des misères et des imperfections humaines.

[Du 6 janvier.] = *Le soleil Alexandre Dumas*, par Mme Clémence Badère. Dentu. in-8°.

Jamais bas-bleu n'a été aussi exaspéré que Mme Clémence Badère.

Les gens auxquels elle prend la peine de lire ses écrits lui conseillent de les cacher au plus vite dans quelque carton bien fermé, sans les montrer à personne. Et cependant elle se reconnaît du talent, mais beaucoup de talent. Tous ces mauvais conseilleurs ne peuvent donc être que des jaloux cherchant à étouffer tout cela, ou, plus vraisemblablement encore, des satellites d'Alexandre Dumas.

Oui ! Dumas, le grand littérateur, est offusqué par les écrits de Mme Badère ; il y a lu l'imminence de sa chute, et il essaie de retarder le moment fatal, en nuisant à cette pauvre femme, assez téméraire pour oser rivaliser de talent avec lui.

Comme rédacteur en chef du *Mousquetaire*, il a sournoisement corrigé la *copie* que lui avait proposée Mme Badère ; il a dédaigné ensuite de satisfaire à ses justes réclamations.

Quand Mme Badère, en désespoir de cause, a voulu réclamer le concours des huissiers et des avocats, elle s'est aperçue avec horreur que ces hommes de robe étaient amis et défenseurs d'Alexandre Dumas. C'est également l'influence d'A-

lexandre Dumas qui entrave certainement la publication de ses articles dans les grands journaux. Ainsi, on avait accepté une de ses nouvelles au *Pays* (*le Bouton d'or*), une nouvelle très-courte, et on ne l'a pas publiée pour ne pas contrarier M. Dumas, qui ne lui trouve aucun mérite. Lorsqu'elle s'est présentée au bureau pour protester, on a envoyé un sergent de ville pour l'en chasser. Aussi, s'écrie-t-elle :

« Quel est donc l'homme, quelle est donc la femme qui a souffert autant que moi en littérature ? Il n'y a personne...

« Je le répète, il faut que cela ait une fin. »

Pour accélérer cette fin, elle ne peut que s'en prendre à l'auteur principal de ses infortunes.

« Ah ! je veux le dompter, moi, ce beau lion de la littérature, et je prendrai la plume.

« Et ce n'est point une plume si puérile et si mal avisée, non, monsieur Dumas, non ; ce n'est point une plume d'oie, c'est une plume d'acier et bien acérée, et qui mordra sur le grand ALEXANDRE à belles dents, je vous en réponds.

« Vous croyez peut-être qu'elle n'osera pas ?

« Oh ! que si fait, elle l'osera ; elle y mordra, vous dis-je, avec un appétit de tigresse et de panthère, sur le beau lion à tous crins, *un peu gris ;* mais c'est égal, la couleur n'y fait rien. »

Cette chevelure grisonnante, Mme Badère la considère apparemment comme la corde sensible

de son adversaire, car elle y revient encore ailleurs :

« — A propos, monsieur Dumas, on m'avait dit que vous étiez *noir*, moi, je vous ai vu *gris.*

« Du reste, vous êtes bel homme. Ce fut là en vous voyant, le sujet de ma réflexion, avec un point d'admiration : *Oh ! le bel homme !*

« Oui, mais si bel homme que vous soyez, je ne suis point venue à Paris pour admirer M. Dumas, ou tout autre littérateur aussi bel homme ; j'y suis venue pour faire des romans.

« Vous me trouvez peu modeste, mon cher monsieur, vous me l'avez très-nettement dit dans vos causeries du mois d'octobre.

« Cependant, je ne suis pas non plus si infatuee de mon mérite, car j'ai bien écrit huit ans sous l'anonyme sans penser à me faire imprimer.

« Il y a plus de six ans que j'ai écrit *les Malheurs d'une Rose* et *la mort d'un Papillon*, qui a paru dans la *Gazette des Dames*, et ensuite dans le *Voleur*, et qui se vend aujourd'hui chez M. Dentu, au Palais-Royal ; il y a plus de quatre ans que j'ai écrit le *Camélia et le Volubilis*, qui se vend également chez M. Dentu et, c'est depuis deux ans seulement que j'essaie de faire imprimer mes ouvrages.

« C'est de la modestie ; j'espère, vous n'en auriez pas tant, j'en suis persuadée.

« Vous dites, messieurs, que je suis un âne ; j'ai en effet très-peu appris.

« Mais sachez donc, et vous le savez bien du reste, que c'est cet âne-là qui vous a appris à faire parler les fleurs.

« Car les fleurs animées, illustrées par Grandville, n'ont paru que depuis que j'ai fait *les Malheurs d'une Rose* et *la Mort d'un Papillon* ; que depuis que j'ai fait *un Monde dans un presse-papier*, *les Douleurs d'une Violette*, *le Camélia et le Volubilis*, etc.

« Bien que ces ouvrages n'aient pas été imprimés à l'époque où je les ai écrits, ils n'en ont pas moins été connus de quelques littérateurs.

« Le monde des fleurs animées, c'est moi qui l'ai créé, il ne faut pas s'y méprendre.

« Et parce que je l'ai créé, on me laisse dans le néant. »

La même pensée se reproduit à chaque page de la brochure de Mme Badère, avec les variantes d'un antagonisme désespéré. Des cheveux d'Alexandre Dumas, elle passe à son nez qu'elle trouve trop court, à ses yeux qu'elle appelle ironiquement « ses beaux yeux d'azur. » Elle le défie de produire une œuvre plus attrayante que les siennes :

« Vous pouvez faire quelque chose de plus long, mais ferez-vous quelque chose de plus attrayant que *la Lettre Mystérieuse!* ou *Dans les Taillis*. Ferez-vous quelque chose de plus joli que *la Clef du Paradis*. Je vous en défie, vous et vos trente-six

rayons. Vous auriez beau en darder soixante que je vous en défierais encore. »

Les rayons sont les collaborateurs innombrables qui, au dire de Mme Badère, se groupent autour de M. Dumas comme d'un soleil. C'est sur toute cette cohorte ennemie qu'elle lance en terminant ce trait final :

« Sur ce, mon beau littérateur à volumes par centaines, mon beau soleil à rayons par mille millions de douzaines, je retire mes griffes, et vous présente mes hommages, jusqu'au plaisir et à l'honneur de vous *regriffer*. »

[DU 8 JANVIER.] = Une lettre particulière où M. Raspail maltraite fort la Faculté de médecine vient d'être imprimée à Lyon. Elle est vraisemblablement adressée à quelqu'un de ses disciples. Comme elle paraît n'avoir été tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires, nous la reproduisons à titre de rareté bibliographique.

« MON CHER AMI,

« J'ai reçu une seule lettre de toi, à laquelle je n'ai pas répondu, parce que la personne qui l'avait apportée a oublié de venir prendre la réponse. Tu dois bien penser que je ne jette pas au panier les lettres d'un ancien ami. Tu fais bien de mépriser les cancans médicaux ; tes succès te vengent assez de ces moyens occultes. Tu sais que Cottereau est mort ; mais il est mort jugulé par la Faculté, qui triomphe aujourd'hui d'avoir pu amener le dissident dans le giron de l'école, à l'heure de la mort. Nos limiers de la police médicale manœuvrent toujours avec

l'arme de la calomnie salariée ; je leur oppose le silence du mépris, et je continue après leur avoir craché au visage, car ces gens-là aiment assez les crachats et la boue. *Povera gente!* La liste civile leur prête son *petit Jean* ; les fonds secrets leur ouvrent leur bourse ; ils barbotent dans cette fange, ces braves gens, qui ne devraient s'occuper que de la santé et de la morale publique. Je me passe d'eux et je me moque d'eux ; si je meurs, ce ne sera pas de leur main : ils l'ont trop malheureuse. Consolons-nous, mon ami, de ce bourdonnement qui arrive à nos oreilles ; regardons plus haut, afin de ne pas nous attrister de ce que nous voyons en regardant si bas. Soyons les hommes de la nature, qui offre tant d'harmonie dans ses lois et tant de régularité dans ses phénomènes. Demandons au travail de quoi nous mettre à l'abri du besoin dans nos vieux jours, et attendons notre consolation du bon état de notre conscience et de nos bons souvenirs d'amitié.

« Tout à toi.

« F.-V. RASPAIL.

« 30 mars 1847.

« Souterre, de la Nouvelle-Orléans, me charge de le rappeler à ton souvenir de bon camarade ; il fait le système là-bas en dépit de ses confrères les vieux docteurs. »

[Du 9 JANVIER.] = La légende du sire de Franc-Boisy est décidément la grande préoccupation du jour.

« Ah parfait !... s'écriait le sculpteur Préault, en tournant autour du François Ier que Clésinger vient de poster au milieu de la cour du Louvre. — C'est fort bien rendu, ma foi. Attitude, expression, mouvement, tout y est. » — Puis, paraissant conserver

un reste de doute sur l'identité du personnage exposé :

— Pourriez-vous, monsieur, me dire que représente cette statue ? demande-t-il à un homme sérieux, son voisin.

— Ne le savez-vous pas, répond celui-ci tout étonné, c'est François Ier.

— François Ier ?

— Mais oui, François Ier, après la victoire de Marignan.

— Allons donc, monsieur, vous n'y êtes pas, riposte triomphalement Préault, ceci est le sire de Franc-Boisy, il revient de la Terre-Sainte, n'a pas encore eu le temps de changer son costume, et dit à sa dame infidèle, sur l'air que vous savez :

> Corbleu, Madame,
> Que faites vous ici ?

[Du 10 janvier.] = *Mémoire* pour la commune de Saint-Clément-lès-Mâcon contre la ville de Mâcon. Paris. Imp. Dubuisson. — La commune de Saint-Clément ne veut pas être réunie à la ville de Mâcon. Nous ne savons si sa cause est bonne, mais son mémoire est, quant au style, indigne de l'avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation qui l'a signé. La première phrase est typique, et peut à elle seule faire juger du reste.

« Depuis un demi-siècle, la commune de Saint-Clément-lès-Mâcon a une étrange lutte à soutenir, et

les choses en sont venues à ce point qu'il ne s'agit de rien moins aujourd'hui que de savoir si cette commune dont l'origine se perd dans la nuit des temps, qui a une superficie de 703 hectares, et qui compte 1,225 âmes d'une population tout agricole, laborieuse, paisible, *heureuse,* ne demandant rien que de continuer à vivre de sa vie *traditionnelle et de famille* sous la conduite et l'autorité d'une administration paternelle, prise dans son sein, doit être anéantie et complétement effacée de la carte de France... »

= « *Correspondance* de MM. Henry et Ferdinand Poise frères (Henry, notaire à Nîmes, et Ferdinand, à Paris), trouvée dans les papiers de feu M. Henry Poise lors de l'inventaire dressé par Me Chassarel, notaire à Nîmes et numérotée par ce dernier. » Nîmes. Imp. Tousselle, in-4°. Il y a là-dedans un vrai drame de la vie intime. Un auteur ne saurait mieux peindre tous les maux d'une famille minée par les débordements de son chef naturel, que ces lettres navrantes ! M. Henry Poise aurait ruiné la famille de sa femme pour subvenir aux besoins de ses propres parents, et c'est M. Maurin, son beau-père, qui, par un sentiment que nous comprenons peu, a voulu en publier les preuves écrites ; cette brochure porte du moins sa signature.

M. Ferdinand Poise est un compositeur qui obtint, l'année dernière, quelque succès au Théâtre-Lyrique.

= « *Une vengeance paternelle*, rédigée sans irritation, ni haine ni rancune, toute chrétienne, au

contraire : vengeance des plus inoffensives, des plus bienveillantes et des plus généreuses aussi, qui pourra servir de leçon à tous les cœurs haineux, vindicatifs et cupides ; vengeance des plus étranges, dans les circonstances où se trouve placé le plaignant ou la victime, et dont on ne perdra pas le souvenir de longtemps en cette ville ; vengeance qu'un vieillard, né en cette cité, bien connu depuis longtemps dans ces contrées fertiles par ses très-fructueuses exploitations agricoles (de 1803 à 1811); par son brillant commerce , ses opérations Cambistes, sa bonne fabrication de minot et ses grands achats en divers grains pour compte du gouvernement (de 1818 à 1825) ; sa loyale retraite des affaires et sa très-scrupuleuse liquidation (en 1825) ; par ses importantes révélations faites au ministre des finances en sa qualité de percepteur dans les contributions directes (en 1826), ses divers succès, ses nombreux procès politiques et autres, ses cruelles épreuves et bien cuisantes infortunes, vient soumettre aujourd'hui à la très-équitable appréciation de ses honorables contemporains, témoins de sa vie entière si tristement accidentée ; mais plus particulièrement à celle de tous les pères de famille, qui ne pourront rester, pour sûr, indifférents à la lecture des très-excellentes lettres contenues dans ce petit opuscule, qu'ils ne manqueront pas de transmettre à leurs enfants pour qu'ils viennent y prendre de bons exemples filiaux et y puiser

de solides principes de religion et de morale. » — Signé de Mas-Latrie père (Toulouse, imp. Sens).

Si le titre de cette brochure (nous avons fait exprès de n'y rien omettre) ne paraît guère sensé, son contenu l'est encore moins. C'est un père qui fait allusion à l'ingratitude de ses fils sans parvenir à prouver autre chose que leur respect filial et leur désintéressement.

[Du 12 JANVIER.] = S'il faut ajouter foi aux chroniques de l'étranger, notre artiste Nadar serait décidément moins un dessinateur qu'un entrepreneur de dessins. On lit dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, n° de décembre, page 576 :

« La disette est grande à cette heure parmi le menu peuple des peintres et des dessinateurs. Ils n'ont plus rien à faire ou à peu près..... Aussi l'atelier de Nadar, le dessinateur du *Journal pour rire*, est-il assiégé de nécessiteux qui viennent y faire pour *vingt sous* une petite vignette dont Nadar fournit l'idée et la devise, et qu'on paye à lui-même *trois francs*. Il appelle plaisamment son atelier, où se pressent tous ces crayons sans pain, *le radeau de la Méduse.* »

[Du 13 JANVIER.] = *Souvenirs de Beaune*, par Alph. Pignolet. Dijon. Imp. Loireau. — Satire piquante et vraie, bien qu'un peu écourtée, des désagréments qu'offre le séjour d'une petite ville. L'auteur y a flétri avec assez de bonheur cet esprit égoïste, malveillant et parcimonieux particulier à la province. Ainsi le théâtre de Beaune est tombé

faute de recettes. A peine les portes en sont-elles fermées que ce même public dont l'absence a causé sa chute, demande à grands cris sa réouverture. S'agit-il d'un concert, d'un bal par souscriptions ?

Le seul bruit d'un concert fait jeter les hauts cris,
Chacun avec terreur en calcule le prix,
Et de nos amateurs l'humeur économique
N'aurait jamais reçu pour deux francs de musique.
Pour un bal essayez une souscription
Et vous verrez un peu quelle hésitation
Vous trouverez partout. Ce n'est pas, je le pense,
Que chez nous plus qu'ailleurs, on déteste la danse ,
Mais chacun craint toujours de se trouver mêlé
A quelque souscripteur vraiment par trop zélé.
On s'informe, et soudain l'heure du bal arrive..
Rien n'étant préparé, tout le monde s'en prive,
On reste au coin du feu, sans songer que l'ennui
S'est assis au foyer, et tout meurt avec lui.
. . . . . . . . . . . . . .

= *Les Femmes du monde*, par Hippolyte Minier, Bordeaux. Imp. Dupuis, 1855. — Protestation rimée contre les rubans, les rubis, les fleurs, les robes de soie, les cachemires, les cheveux frisés, et autres agents de la coquetterie féminine. Le sujet n'était pas des plus neufs, et M. Minier n'a pu, malgré tous ses efforts, en atténuer la banalité ; quoique son titre parût faire grâce aux hommes du monde, il a trouvé cependant l'occasion trop belle pour ne pas leur donner un coup de dent.

[Du 15 janvier.]=M. A. D... fils roule carrosse, et cela n'a rien d'étonnant. Il a loué une remise et une écurie dans une maison de la rue de Clichy et y

loge sa voiture et ses chevaux. Au rez-de-chaussée de la même maison, donnant sur la cour, se trouve une cuisine, et dans cette cuisine, une cuisinière assez appétissante. M. D. va souvent voir ses bêtes et donner des ordres à son cocher ; et quand il n'a rien de mieux à faire, il lui arrive quelquefois de lorgner distraitement la belle qui s'est mis en tête que notre écrivain pourrait bien l'épouser ; elle confia même ses espérances à quelques bonnes amies :

— Ça s'est vu, qu'une pauvre fille épouse un beau monsieur bien riche et devient une dame comme il faut.

Il y eut conciliabule dans la loge de la concierge ; on se moqua quelque peu de l'ambitieuse, et puis la chose tomba ; elle y songeait bien encore quelquefois, mais n'espérait plus guère, quand un beau jour elle reçut la lettre suivante que nous reproduisons textuellement :

« Paris, le 4 janvier 1856.

« Chère demoiselle,

« Je ne puis rester plus longtemps sans vous dire combien je vous aime, mon amour pour vous est tel que je n'en dor pas, je vais bien souvent dans la cour sous prétexte de donner des ordres à mon cocher, mais ce n'est que pour avoir le plaisir de vous voir, car mon bonheur est si grand quand je peut vous voir un instant, vous avez dûs remarquer que je ne vais pas de fois dans la cour sans regarder à votre cuisine, mais cela ne me sufi pas je désirerait avoir une entre-vue avec vous si vous pouvez vous

trouvé à 3 heures aujourd'hui vendredi à la barrière Clichy, là je vous dirais bien des chose aimable demoiselle, si je dit sela se n'est pas pour me joue de vous mais c'est dans lespoir de vous éprouvé songé comme vous serez heureuse vous auré des domestique pour vous servir et je vous donnerait tout se que vous désiré je n'ait rien à vous refuser mon seule bonheur sera d'être auprès de vous si non je serai le pluz mal heureu des hommes, car si vous me refusé je quiterais Paris pour toute ma vie je fuirait le monde jirais vivre dans mon désert.

Je conte sur votre bon cœur soyez exacte au rendevous si vous le pouvez trois heures barrierre Clichy je serais plutôt avant qu'après adieu chere ange. »

Tout à vous, D.

Aussitôt qu'elle eut déchiffré cette bienheureuse épître, notre cuisinière courut à la loge faire éclater son triomphe ; les bonnes de la maison furent assemblées, et, après une lecture faite en commun, notre nouvelle dame déclara à ses anciennes camarades qu'elle ne serait pas comme tant d'autres, qu'elle n'oublierait jamais ses amies d'autrefois, et se mit, séance tenante, à distribuer les charges de sa future maison. L'une devait être la femme de chambre, une autre sa cuisinière, etc., etc. Pendant qu'elle faisait cette touchante allocution, la portière, naturellement soupçonneuse, comme toute bonne portière doit l'être, tournait et retournait la prétendue lettre de M. D..., et le résultat de son examen fut qu'un auteur qui écrivait pour les théâtres, ne pouvait avoir composé une pareille épître, qu'elle

était bien sans doute, mais qu'il n'avait jamais tracé des lignes aussi peu régulières et qu'en un mot M. D... devait écrire droit. Ce bel arrêt mit la puce à l'oreille de la pauvre fille qui s'en fut aussitôt montrer sa lettre à sa maîtresse; celle-ci, pour d'autres motifs que ceux mis en avant par la portière, ne crut pas à l'authenticité de la pièce. Une enquête fut immédiatement commencée; une des bonnes de la maison pouvait seule avoir conçu et exécuté le délit; or, il se trouva qu'une seule d'entre elles savait écrire. Le fait était évident. C'était une nommée Marie F... celle-là même qui devait être cuisinière dans la maison de la nouvelle madame D... On envoya la lettre avec une relation circonstanciée à la maîtresse de Marie F... en la priant d'examiner l'affaire.

M. D... ignore sans doute lui-même cette bonne fortune d'antichambre; et nous lui en garantissons la réalité, d'autant mieux que nous avons entre les mains la lettre en question.



## LIVRES

— *Les Premières pages de la vie*, par Alf. Audiffred (chez Dentu), in-8°. — La scène de ce roman intime est placée dans un coin de la Bourgogne, vers 1793. Pourquoi 1793 et pourquoi pas 1855 ? C'est parmi ses contemporains que M. Audiffred doit chercher des sujets. Il y a chez lui de l'imagination, du sentiment, un certain talent descriptif : toutes ces qualités valent mieux qu'un cadre rendu banal par nos romanciers. Nous attendons et nous espérons de M. Audiffred une actualité.

= *De l'art d'être heureux*. (Chez Gaut, in-32) — « Soyez bon, soyez vrai, soyez raisonnable, soyez indépendant, et vous serez heureux. » Voilà ce que M. G. R. a bien voulu se charger de nous répéter cette année, après une énorme quantité de moralistes de toutes les époques. L'auteur murmure là sans y prendre garde un refrain bien connu.

= *Système de gymnastique médicale*, par Schreber (Masson) in 8°). —Ouvrage pratique dont le traducteur M. Van Oordt a su rendre le sens avec une précision dont le mérite était doublé par les difficultés du texte.

## CORRESPONDANCE

Nous recevons, par circulaire lithographiée, la communication suivante :

« M

« Des considérations complétement étrangères à l'administration de l'*Appel* nous forcent d'interrompre cette publication.

« Nous désirons cependant conserver avec nos lecteurs des relations qui nous permettent de continuer, aussitôt que cela nous sera possible, l'œuvre sérieuse que nous avions entreprise . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Nous restons donc groupés et nous fondons sous le titre de *Triboulet*, journal satirique, une nouvelle feuille hebdomadaire

où, sous une forme légère, nous n'oublierons pas les antécédents qui nous ont valu de si nombreuses et de si flatteuses sympathies.

« Pour la rédaction de *l'Appel*,

« Le Rédacteur en chef,

« ALTÈVE MORAND. »

## THÉATRES

Porte-Saint-Martin. *L'Orestie.* Trilogie antique de M. Alex. Dumas — L'auteur a voulu qu'Eschyle triomphât sur le boulevard. Fort applaudie à la première représentation, cette tentative a soulevé depuis force protestations. On l'accuse même de pousser les spectateurs à un sommeil prolongé. Les jeux de l'amphithéâtre, voilà ce qu'il aurait fallu ressusciter pour ce public amoureux de la mise en scène.

Gymnase. *Le Mal de la peur*, vaud. en un a. de MM. Fournier et Meyer. — C'est une variante assez fade du *Malade imaginaire.*

*Je dîne chez ma mère*, vaud. en un a. de MM. Decourcelle et Thiboust. Moralité charmante dont Sophie Arnould est le prétexte et Mlle Ozy, le premier auteur, s'il faut en croire le feuilleton de M. Théophile Gautier.

Vaudeville. *Lucie Didier*, pièce en trois a. de Léon Battu et Jaime fils. — C'est l'histoire d'un banquier qui a tout perdu, raison, honneur, femme et fortune. L'intérêt de ce lugubre épisode ne *recule* pas devant les abondantes larmes qu'il provoque, s'il faut en croire la *Revue et Gazette des Théâtres*. Cet arrêt est trop bien motivé pour ne pas s'y soumettre.

Variétés. *Les Filles des Champs*, vaud. en un a. de Siraudin et Bourdois. Un jeune homme candide retrouve au village toutes les corruptions qu'il avait voulu fuir en quittant la ville.

---

Paris. — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 16 AU 31 JANVIER 1856

---

[Du 16 janvier.] = Un mot déjà historique vient d'être rajeuni de la façon la plus heureuse par un marchand de tableaux, fort connu dans le faubourg Saint-Germain.

Ce marchand était un jour monté à l'atelier d'un paysagiste nommé Anast..... Il le trouve achevant un tableau dont il entreprend aussitôt l'achat.

— Combien estimez-vous cette toile? demande-t-il.

— Celle-là? répond l'artiste... Ça vaut bien deux cents francs.

— Deux cents francs !... Je vous en donne cinquante.

— Cinquante francs! cinquante francs!!! Vous *blaguez*, mon cher ; il faudrait, pour la laisser à ce prix, que je mourusse de faim.

— Ah! dit avec indifférence le traitant, — eh bien!... j'attendrai.

= Aujourd'hui, la librairie Parisienne marche à toute vapeur. Elle se livre à une production accélérée de volumes tirés à des chiffres fabuleux, donnant quelquefois du neuf, souvent du vieux et plus souvent encore un mélange perfide d'ancien-

nes choses rajeunies avec plus ou moins d'adresse.

Ce rôle de fontaine de Jouvence peut être d'une utilité contestable, mais il flatte ses instincts d'économie, et c'est beaucoup par ce temps, où les libraires achètent fort bas aux auteurs pour vendre presque rien au public.

— Avez-vous quelque chose à nous donner pour la *Collection*? demandait à l'un de nos écrivains un éditeur de la rue Vivienne.

(Chaque éditeur est aujourd'hui forcé d'avoir une *Collection* ou une *Bibliothèque* dite *d'Élite*, *Contemporaine*, *Amusante*, *de l'Esprit français*, *Mignonne*, *Instructive*, etc., etc. Ces dénominations générales cachent le décousu de publications disparates jetées en pâture à des lecteurs qui veulent avoir lu tout de suite et à bon marché.)

— Mais non, répond l'écrivain, je n'ai rien sur le chantier, je n'ai pas de sujet, pas même un titre.

—Ne vous embarrassez pas du titre, j'en ai fait, repart orgueilleusement l'éditeur, j'en ai fait... Et il déroule une longue pancarte couverte de titres multiformes et multicolores, titres savamment combinés et féconds en promesses séduisantes. On avait tout fait pour y satisfaire aux doubles exigences de la forme et du fond. — Il y a trente volumes à faire là-dessus, s'écrie-t-il. . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et cette fabrique d'étiquettes n'est pas la seule. Non loin de là, sur le boulevard des Italiens, siége

une autre librairie où l'on prétend donner aux auteurs des sujets tout faits, où l'on juge inutile d'envoyer à ces mêmes auteurs les épreuves de leurs propres manuscrits, les corrections pouvant entraîner une perte de temps précieux.

Car il faut que chaque rouage soit occupé dans ces grandes usines littéraires, et l'industrie s'accommode, comme on sait, fort peu de ce précepte connu :

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage.

[Du 18 janvier.] = Paris sera, ce soir, témoin d'une fête toute nouvelle, et dont nous tenons trop à propager le programme pour ne le pas donner ici :

GRANDE

**SOLENNITÉ DE COIFFURE**

**PHILANTHROPIQUE**

Donnée par dix Coiffeurs et Professeurs

**DE TOUTES LES ÉCOLES**

*Le 18 Janvier, rue de Grenelle-St-Honoré, 35, à 7 h. du soir*

Au bénéfice de Mme veuve **GILBERT** (1), âgée de 80 ans,

**Sous la présidence de M. CROISAT, Organisateur de l'Œuvre**

PRIX D'ENTRÉE : 1 FR. 50 ; POUR LES DAMES, 1 FR.

OBSERVATION IMPORTANTE

Afin que cette belle Soirée soit à la fois très-pro-

(1) **M. GILBERT**, l'un des fondateurs zélés de la Société de Saint-Louis, dont il était pensionné depuis onze années, était

ductive pour l'intéressante veuve et instructive pour les jeunes Coiffeurs, M. CROISAT est convenu avec MM. les exécutants qu'il ne sera fait dans cette belle assemblée que des Coiffures de **Haute Parure**, telles que : **COIFFURES DE COUR** ornées de Barbes, de Turbans et de Coiffures poudrées à l'instar de l'ancien régime.

---

*Noms de MM. les Exécutants par ordre alphabétique :*

| | | |
|---|---|---|
| **BEAUMONT**, | **LEBLOND**. | **RANDON**. |
| **CROISAT**, 2 coiffures. | **PETRUS**. | **RENOUARD**. |
| **HAMELIN**. | **ROBERT**, | **VIRMANDOIS**. |

---

## Ordre de la Soirée :

A 8 heures précises : Exécution de cinq Coiffures. — A 9 heures, des cinq autres Coiffures. — A 10 heures, double promenade des Dames coiffées, conduites par les exécutants eux-mêmes, lesquels, pour faciliter la vue de leurs compositions, feront d'abord le tour de la salle en prenant par la droite; puis ils parcourront la même ligne en prenant par la gauche, et pour reconduire les Dames à leurs places, ils devront prendre la voie du centre que des Commissaires auront préparée à cet effet. Ce cérémonial étant bien observé, les spectateurs n'auront pas besoin de quitter leurs places et l'ordre n'en sera que plus parfait.

Aussitôt après la promenade des Dames, M. CROISAT dira quelques mots sur les coiffures de la soirée :

un homme recommandable à tous égards ; doué d'une activité extraordinaire, il fonda avec succès le double établissement de Coiffure qui fait face à la rue de la Ferronnerie et à la Halle ; son caractère droit et honnête lui avait attiré l'estime de tous ceux qui le connaissaient. En 1814, il fut un des plus ardents gardes nationaux qui allèrent dans les carrières de Pantin repousser et combattre les ennemis de la patrie.

il rendra compte à l'assemblée des résultats de l'œuvre et il remettra entre les mains de M. VANNIER, marchand de Cheveux et M. COLIN, Président de la Société de Saint-Louis, tous les fonds pour être envoyés immédiatement à la Bénéficiaire. La soirée se terminera par un défilé fait devant les Dames.

[Du 19 janvier.] = M. Croisat, à l'obligeance duquel nous avons dû la communication de ce prospectus, publie, dans le numéro 16 du *Coiffeur parisien*, les détails suivants sur la fête dont il a été l'organisateur :

Comme nous avions envoyé des lettres d'invitation à plusieurs journalistes de la capitale, plusieurs de ces écrivains s'étaient rendus à cette soirée, et grande fut leur surprise en voyant qu'à propos de modes et de coiffures nouvelles, on pouvait non-seulement soulager des infortunes intéressantes, mais encore faire passer une soirée agréable à des gens qui ne peuvent avoir rien de commun avec nous, si ce n'est l'amour et le sentiment des arts.

Les effets de cette soirée devront être utiles à plus d'une personne, si nous en croyons les compliments que nous en avons reçus sur la fin, au moment où chacun se disposait à regagner son logis. La recette a d'abord été on ne peut plus satisfaisante pour la bénéficiaire, car elle ne s'est pas élevée à moins de 450 fr. ; ensuite, presque tous les exécutants ayant fait des choses nouvelles, beaucoup de coiffeurs en ont fait leur profit, et sauront en tirer bon parti cet hiver. . . . . . . . . . .

Tous les marchands de cheveux étaient aussi accourus pour voir si par hasard nous ne chercherions pas à ramener les frisures, mode qui leur ferait écouler les cheveux courts; mais c'est fâcheux à dire pour eux : il n'y a eu de papillottes de mises que

pour certaines coiffures poudrées..... Ah! si; je me trompe; car M[me] Croisat, chargée de faire la quête, était coiffée à la Sévigné.

CROISAT.

[Du 20 JANVIER.] = *Règlement* de la Société dite *de l'Age mûr*, fondée depuis le 29 octobre 1842 par Pacraud, Maison, Lecrocq, Polac et autres, revisé en assemblée générale le 24 juin 1855. Paris, imp. Boisseau, 1856, in-8°. « — Nous remarquons dans ce règlement dont le but et les prévisions sont du reste fort sensés, les deux articles mentionnés ci-contre :

« Art. 36. Au décès d'un sociétaire ou pensionnaire, moitié de la Société, quel que soit le nombre, prise à tour de rôle, sera commandée pour assister à son enterrement par lettre du secrétaire qui les fera rendre en tant que possible la veille, et l'autre moitié sera invitée à titre d'amis ; le manquement à cette invitation n'entraîne pas d'amende.

« Lesdites lettres seront rapportées par les sociétaires et rendues au secrétaire pour constater de la présence à la maison mortuaire, ce qui servira de premier appel : le dernier appel se fera au cimetière après l'inhumation.

« Les absents à l'un ou l'autre appel devront un franc par appel, et pour absence totale deux francs. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Art. 56. Les convois ou enterrements étant

sous la surveillance des syndics, ils devront veiller strictement au maintien de l'ordre et de la décence.

« Ils appliqueront à ceux qui s'en écarteront des rétributions forcées taxées ainsi :

« Pour se présenter avec une mise inconvenante ou dans un état d'ivresse, porté absent et un franc en plus ; pour paroles immodérées, rires ou inconséquences commises dans l'église ou pendant la marche du convoi, un franc cinquante centimes. »

[Du 22 JANVIER.] = M. Gavarni se livre avec une passion toujours croissante à l'étude des sciences exactes. Ses visiteurs le trouvent toujours à sa villa d'Auteuil, chiffrant sur un grand tableau noir qui occupe tout le fond de l'atelier. Il prépare depuis quelque temps un volume de géométrie descriptive, et autre chose encore, si l'on en croit la *Chronique de France* du 27 janvier :

— « On assure que M. Gavarni serait dans l'intention de renoncer au dessin pour se consacrer exclusivement à l'amélioration des chemins de fer ; on prétend que le spirituel fantaisiste serait à la recherche d'un procédé destiné à amortir les chocs de wagon à wagon. »

= *L'Athenæum français* du 26 janvier donne ces détails assez piquants sur feu M. le vicomte d'Arlincourt. « Son père était fermier général. Il avait débuté, en 1810, dans la carrière des lettres, par un petit poëme allégorique, *une Matinée de*

*Charlemagne*, où il comparait Napoléon au fils de Pepin ; ce qui lui valut d'être nommé d'abord écuyer de *Madame mère*, puis auditeur au conseil d'État. »

Suivant la *Nouvelle Biographie générale*, c'est dans sa tragédie *le Siége de Paris*, jouée une fois seulement au Théâtre-Français en 1827, que se trouvent ces vers malencontreux qui sont restés dans la mémoire de tous :

— On m'appelle *à régner*. —
— Mon père, en ma prison, *seul à manger m'apporte*. —
— J'habite la montagne et *j'aime à la vallée*. —

On nous cite encore ce quatrième vers, plus fantastique peut-être que les autres :

« Sur le sein de l'épouse, *il écrase l'époux* ! »

[Du 25 janvier.] = « *Appel d'une mère* avec cette épigraphe : « Par les trahisons, tous les sentiments viennent à s'éteindre, excepté l'amour maternel. » Paris, imp. Guiraudet. In-4°.

« *Sera-ce une assistance?* 6 avril 1853. Sera-ce un adversaire ? 27 juillet 1854. Tous seront assistance, tous seront solidaires, pour des réparations de doubles devenues triples ! 1er août 1854. » Paris, imp. Guiraudet. In-4°.

« *Fragments* d'une Requête adressée à M. le premier président de la Cour impériale de Paris. » Paris, lithog. Callet. In-folio.

Ces trois mémoires dont nous reproduisons

scrupuleusement les titres, sont signés Antonine de Celles, comtesse de Caumont-Laforce. Ils concernent un procès connu depuis longtemps déjà.

Dans le premier, M^me^ de Caumont-Laforce demande que sa fille change de résidence pendant le cours de son éducation.

Dans le second, elle raconte ses démarches près de M^e^ Chaix-d'Est-Ange qu'elle ne peut décider à plaider pour elle. « Cette brochure, ajoute M^me^ de Caumont dans un résumé final, qui contient, outre son motif accidentel relativement à l'avocat, tant de plaintes graves et intimes, ne fut jamais éditée et ne fut envoyée qu'à un petit nombre de personnes de la famille sur l'attachement desquelles je pouvais compter. Je me permis aussi de la présenter au sympathique intérêt de quelques hauts dignitaires de l'État en France et en Belgique, qui avaient eu occasion précédemment de m'adresser d'affectueuses paroles de condoléance. J'espérais que cette lecture pourrait amener éventuellement de nouvelles démarches de conciliation au moyen de leur intervention auprès de mon mari. Cet écrit est encore destiné à être adressé, à Paris, à tous les magistrats, comme il le fut au mois de décembre 1854 à la magistrature belge pour porter à leur connaissance l'état du passé à l'époque des mesures vexatoires ordonnées par les agents de M. de Caumont l'hiver dernier, dans ma résidence de Schiplacken..... »

Mme de Caumont, fait observer en même temps qu'elle a augmenté son mémoire de quelques notes pour rendre plus clair l'exposé des faits : « Ces additions ont eu lieu, dit-elle, parce qu'il m'avait été reproché comme imputation, non pas seulement d'exaltation, mais de démence, tant par la partie adverse que par l'avocat, à l'audience même, d'avoir une rédaction inintelligible pour le lecteur et dans laquelle je n'avais pu même me rendre compte de ma pensée. Je n'avais cependant encouru l'accusation d'obscurité dans mon style, lors de la première édition de cette brochure, en 1854, que pour avoir voulu trop strictement rester discrète et réservée dans l'articulation de mes plaintes et de mes malheurs contre leur auteur... »

La phrase suivante fera estimer à sa valeur le reproche d'obscurité que repousse Mme de Caumont. C'est la première du mémoire dont il s'agit :

« C'était le mois d'avril du printemps de 1853, et lourdement chargée d'anxiétés sans terme prévu et sans consolations humaines, une mère désolée avait longé dans une voiture de louage, la rue brillante de ces vastes prêteurs de leurs richesses aux jeunes insatiables nécessiteux de besoins de luxe ; péniblement affaissée sous les pensées de l'objet de cette course matinale, elle avait traversé, bientôt quitté la rue de Provence, et déjà le cocher s'arrêtait quelques pas plus loin, suivant l'indication donnée au départ, sans que la malheureuse

femme eût essayé de représenter à ses yeux brûlés de larmes et à sa résignation défaillante l'extérieur et l'accueil de l'assistance éloquente qu'elle allait voir et consulter pour la première fois. »

Cette assistance est Me Chaix-d'Est-Ange ; la relation de l'entrevue est fort curieuse, et nous en citerons le commencement. C'est toujours Mme de Caumont qui parle ; retenue quelque temps dans un salon d'attente, elle nous retrace d'abondance les impressions qu'a produites sur elle l'ameublement somptueux du célèbre avocat :

« Enfin il m'est indiqué de subir cette demi-heure d'attente si longue aux distractions forcées ! étiquette d'ostentation, attribuable quelquefois aux nécessités matérielles des affaires, plus souvent maintenue par les exigences d'apparat de la réputation !... Mais quel singulier aspect a cette maison !... jusque sous la voûte, à l'entrée ! la lumière préparée est dorée ! — Une porte s'est ouverte pour moi dans un salon à gauche, et mes pas ralentis ont suivi machinalement l'examen de mes regards étonnés : — cette porte, l'antichambre, l'escalier, tendus d'étoffes précieuses, étincellent de feux scintillants, presque déplacés par leur surcharge. Je n'aime pas ce goût de l'architecte..... il a trop étendu les empiétements du luxe.... La rampe de l'escalier du côté gauche, composée d'une dorure ciselée et massive, disparaît effacée sous la comparaison de candélabres remplis de gerbes de fleurs *d'un travail retouché, plus finement dorés encore*, ornements d'un brillant vernis, girandoles Pompadour, d'une hauteur empruntée *à un piédestal de convention*, défiant superbement, dans leur éclat, soit l'*obscurité*, soit la *médiocrité* des situations. Cependant quel contre-sens frappe la vue ! du côté de l'escalier, lorsque le soutien naturel du

lambris se trouve interrompu dans le mur du bâtiment par l'ouverture d'une fenêtre, l'architecte a imaginé d'y faire passer les barreaux d'une rampe d'une richesse analogue ! QUE VEULENT DIRE CES FACTICES APPUIS DORÉS QUI SE PRÉSENTENT NUISIBLEMENT POUR OBSTRUER LA CLARTÉ DU JOUR ?....

« Pourquoi avoir ménagé ces interstices qui ne laissent plus qu'imparfaitement définir la couleur du fond qu'ils envahissent ? Que ne sont-ils drapés sans art dans une robe uniforme de pourpre traînante, comme celles des issues qui les circonviennent ? revêtus de décors usuels, la contradiction qu'ils émettent deviendrait plus choquante..... par cela même moins à appréhender !.... Il n'y aurait plus d'équivoque pour ceux qui traversent les degrés ; la partie élevée de la fenêtre SUPÉRIEURE à ces appuis dorés restant seule intégralement claire et libre, la lumière viendrait toujours suffisamment D'EN HAUT, parce qu'ils n'y parviennent pas !

« Quelles impressionnables allusions éveillent malgré moi dans la pensée ces consonnances symboliques ?....

« Encore quelques instants et j'ai quitté avec allégement ce salon éblouissant de dorures, encombré à profusion des plus magnifiques objets de porcelaines, en lequel, pendant vingt-cinq minutes, des glaces éblouissantes avaient multiplié à l'infini pour mes yeux fatigués le sévère aspect d'une grande table ronde ployant sous d'innombrables dossiers et entourée de secrétaires écrivant.

« On est venu m'avertir ; j'ai monté, sans regarder cette fois ; je m'étais permis de reprendre la pensée exclusive de tristesse envahissante dont j'avais dû me distraire ponr conserver ma liberté d'esprit, et quelques pas plus loin, après un salon, au fond d'un vaste cabinet de travail, ma vue a pu préciser l'extérieur de mon Choix inconnu. »

[DU 26 JANVIER.] = Les plus heureux loca-

taires de Paris sont ceux de M. Delécluze, l'ancien élève de David, le critique d'art du *Journal des Débats*.

Depuis l'an 1798, il n'a pas encore augmenté les loyers de la maison dont il est propriétaire, rue Chabannais, n° 1.

═ A force de ravager les casiers des bouquinistes, M. Saint-Marc Girardin a réussi, dit-on, à faire entrer dans sa bibliothèque toutes les *editio princeps* des œuvres de ses confrères de l'Académie.

[Du 27 janvier.] ═ *Le Cigare et la Pipe*, proverbe en un acte et en vers; par M. Léon Guizy. Rouen, impr. Saint Evron. In-8°.

PERSONNAGES.

DON CIGARO, un cigare espagnol personnifié.
Mme CHICOTIN, vieille pipe culottée.
Mlle CIGARETTE, dame d'estaminet.
CULOTIN, vieux sapeur.
FUMERON, petit clerc de notaire.
CALUMET, garçon d'estaminet.
PIPES ET CIGARES, personnifiés.

Le théâtre représente un riche estaminet. — Cigarette est au comptoir. — Pipes et Cigares en scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PIPE AU CIGARE.

En vérité, mon frère, on n'est pas plus despote,
Pour moi, vos procédés sont ceux d'un sans-culotte!
Quoi! sans considérer mon sexe et ma vertu,
Vous me traitez parfois comme un turlututu!

Rien qu'aux quatre premiers vers, on reconnaît

l'infériorité de cette production héroï-comique. La mise en scène était originale cependant, mais M. Guizy n'a pu satisfaire aux obligations de goût et d'invention que lui prescrivait son propre sujet, témoin ces quatre autres derniers vers :

Et terminons enfin ce trop long badinage
Par cette vérité qui renferme un adage :
C'est qu'aujourd'hui l'on fume et l'on fume si peu
Que toute bouche humaine est *une bouche à feu* !...

Que dites-vous de celui-là, ô lecteur ?

= Cet essai malheureux nous fait souvenir d'un autre du même genre, mais plus fin et mieux conçu.

Nous voulons parler de l'*Histoire d'une Pipe et d'un Compas*, par G. d'Hennpag (Brest, imp. Lefournier), qui date déjà de 1852.

C'est là qu'on trouvait cette formule extraite des cahiers de l'École Polytechnique :

« De quel degré sera l'équation du cheveu ? — C'est du premier degré, n'ayant qu'une racine. »

= *Mystères du Tribunal secret*, par Ch. Courbe Toul. (Bastien. In-12.) — Eh! mon Dieu, oui! On en est encore là, on écrit encore des phrases comme celle-ci, avec une effroyable quantité de virgules :

« Il partait, le lâche, ô bonheur, un frère de Louisa, l'aperçut, il fondit sur lui comme le tigre sur sa proie et le poignarda, l'autre fut percé d'une flèche, je regardai de tous côtés et ne vis point d'archer, un autre frère de Louisa arriva sur les lieux

du sinistre, il aida à transporter ces deux cadavres, en voilà donc déjà six de tués, l'ouvrage s'avance, la tâche va être terminée!.... »

Nul auteur n'a du reste une plus haute idée de sa mission que M. Courbe : « Nous sommes des oiseaux nocturnes, dit-il au chapitre premier ; assis sur nos fenêtres, nous cherchons des romans, des idées chimériques, des rimes à travers un brouillard épais d'idées qui voyagent sans cesse dans nos têtes, nous travaillons pour instruire, et les hommes dont une partie est guidée par l'ingratitude nous disent : — Que faites-vous? vous vous reposez?

« Oui, nous nous reposons ; il est vrai, eux bêchent la terre, la tournent et la retournent maintes et maintes fois pendant que nous, nous bêchons notre cervelle... »

= *Un moment de distraction* aux hommes instruits. — Exercice sur l'orthographe étymologique, par L. Dantec (Valenciennes, in-12). — L'auteur a mis en tête de sa brochure : « Spécimen d'une méthode, pour laquelle on désire un éditeur ou une association avec un homme de lettres. » La méthode consiste à prouver que l'orthographe du corps des mots est la même pour les mots similaires, sauf les exceptions, qui du reste sont presque aussi nombreuses que les exemples.

= *Poésie des chemins de fer*, par un chauffeur (Paris et Lyon, in-12), avec des vers tels que les suivants :

Livre aux vents ta tête luisante
De l'étamine et du marteau,
Et ta chevelure éclatante
Ondoyant sur ton noir manteau.
O *Lucifer!* comme la foudre,
Au mot d'ordre de Jéhovah,
Obéis, fais voler la poudre,
Quand ma bouche te crira : Va!...

*Lucifer* est une locomotive, et c'est du manteau de la cheminée qu'il est question.

= *La légende du Juif-Errant* (M. Lévy 1856, in-folio) contient la légende, la chanson de Béranger, une introduction de M. Lacroix et un poëme de Pierre Dupont. De l'introduction nous n'en parlerons pas ; quant au poëme nous citerons quelques vers assez médiocres.....

Des baobabs, des plus grands végétaux,
Des aloès, durs comme des cristaux,
Sortent grouillants les serpents à sonnettes.....
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ce corps est tel que le feu ni l'acier,
Que mille dents ne pourraient le scier.
Du Tout-Puissant les volontés exactes
Bravent poisons, tempêtes, cataractes.
Il ne mourra qu'au jugement dernier.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Nous entendons de loin le bruit sourd des canons ;
Leurs coups en l'honorant, font saigner la patrie
Et les mères pleurer ; tandis que l'Industrie,
Par ses progrès croissants, donne aux masses le pain,
Le vêtement, l'abri, l'espoir du lendemain.
Que notre Juif-Errant visite les usines,
Qu'il se fasse engrener aux dents de leurs machines,
Et s'il n'est pas broyé, c'est que sa mission

Est d'attendre la fin de la rédemption.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

= *Les Buffets de Paris,* par Léon Rayer, ancien chef de cuisine de S. A. I. la Princesse Mathilde, de M. le marquis d'Anglade, de Mme la marquise d'Evry, de M. A. Passy, ancien ministre des finances, et de M. le marquis de Boissy, sénateur, ETC., ETC. »

M. Rayer a délaissé les cuisines aristocratiques pour s'occuper depuis plusieurs années de la question si importante, si difficile et si pleine d'actualité de la vie *à bon marché.* Auteur d'une découverte de conserves alimentaires, il voudrait arriver à l'exploiter en grand en créant dans les quartiers les plus populeux de Paris et dans le voisinage des halles et marchés, des buffets exclusivement destinés à vendre à des prix fort réduits toutes sortes de viandes de boucherie, légumes, café, potages, etc.

Chacun de ces buffets serait muni d'un appareil à vapeur au moyen duquel on pourrait servir instantanément, les mets détaillés plus haut.

M. Rayer croit que son système doit faire à la charcuterie une concurrence des plus salutaires. « Il contribuera, dit-il, à soulever la torpeur d'une industrie privilégiée contre laquelle se sont élevées tant de plaintes.

« Dans de nombreux rapports, notre illustre chimiste M. Chevalier a signalé des faits monstrueux et qui soulèvent le cœur......

« Que de viande faisandée, corrompue et rongée par les vers, se vend impunément sous la forme de cervelas et de fromage d'Italie. Il est extrêmement difficile de surprendre les délinquants ; car les préparations et les assaisonnements dissimulent tellement à l'œil et à l'odorat la viande gâtée qui a servi à faire une pièce de charcuterie, qu'il est presque impossible de constater matériellement ce véritable empoisonnement. »

= L'abbé Migne vient d'envoyer, pour activer le débit de sa *Bibliothèque universelle du Clergé*, des prospectus ainsi conçus :

**OCCASION**

*Qui s'est présentée une première fois en* 1842, *et une autre fois en* 1853, *mais qui ne se présentera probablement jamais plus.*

La lettre suivante date de près de deux ans, nous la reproduisons à cause de son importance et nous en recommandons la lecture d'une manière toute spéciale.

Petit-Montrouge, *ou barrière d'Enfer de Paris. le* 25 *octobre* 1853.

Monsieur et cher confrère,

Je suis heureux de vous apprendre que quelques diocèses d'Espagne, de Belgique, de Hollande et de France me mettent transitoirement à même de vous offrir, selon l'exemple récent de Monseigneur de Gap en faveur du *colportage catholique*, des *intentions* pour la TOTALITÉ du prix de celles de mes publications qu'il vous plaira de demander. Cette facilité *inouïe* de souscrire vous étant providentiellement donnée, si, privé d'*intentions* comme vous devez l'être en un diocèse si voisin de la capitale, vous ne vous empressiez de

profiter de cette circonstance unique pour fortifier votre bibliothèque sans bourse délier, ne craindriez-vous pas de paraître ennemi des études sérieuses autant que de vous-même? car, dans l'hypothèse donnée, ce serait, de votre part, refuser des livres incomparables qui vous arriveraient pour rien. Or ce refus n'étant pas possible, il ne me reste qu'à vous conseiller de hâter votre demande, de peur que de plus matineux ne ramassent la nouvelle manne qui vous est ici offerte. J'ai, de votre excellent évêque, l'autorisation écrite de vous faire cette proposition.

Quelle que soit votre détermination, recevez, Monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments respectueux et affectueux. L. MIGNE.

La lettre qui vient d'être lue remonte, comme j'en ai fait la remarque plus haut, au mois d'octobre 1853. Les demandes qui affluèrent alors furent tellement nombreuses et considérables, qu'il me fut matériellement impossible de pouvoir les accueillir, du moins dans toute leur étendue; je fus donc, à regret, forcé de n'accorder que 50 intentions à chaque demandeur, par conséquent de ne lui envoyer des livres que pour 50 fr. Aujourd'hui il n'en est point ainsi. L'œuvre de la *Bibliothèque universelle du Clergé* inspire maintenant tant de confiance au près et au loin, qu'il n'est presque pas de supérieur ecclésiastique qui ne la favorise ouvertement. En conséquence, les prêtres ruraux de votre diocèse, me demandassent-ils des intentions pour une année entière et même davantage, je leur assure à l'avance qu'ils n'éprouveront pas la confusion d'un refus.

= Notre premier volume (page 302) a déjà entretenu le lecteur de la Société du *Musée de Jehanne d'Arc,* formée à Paris le 1er novembre 1855.

Cette Société tend chaque jour à prendre une consistance nouvelle, car son dernier prospectus

donne à connaître qu'elle va s'occuper d'établir à Paris le *Musée* des femmes célèbres de *toutes les Nations.*

« Tous les ouvrages écrits PAR et POUR *les femmes* y seront reçus. »

Voilà donc un placement pour toutes vos œuvres, madame Clémence Badère! mais quant à vous, monsieur Deschanel, vous ne pourrez envoyer que la moitié des vôtres.

[DU 31 JANVIER.] = Que de réjouissantes histoire ont souvent motivées les publications les plus anodines. Celle que nous allons essayer de conter perdrait entre toutes de rester en oubli.

Certaine dame dont l'humeur est aussi fantasque que les grâces sont surannées voulut un jour protéger les lettres. Tout le monde peut se passer cette fantaisie, surtout quand les lettres, et c'était ici le cas, ont pour représentant un homme jeune, dont la tournure est passable, l'œil vif, et la parole sympathique.

Du côté de la fortune, l'inégalité était assez grande pour admettre tout à fait le protectorat ; si la dame était riche, son poëte était pauvre et passait pour tel, même dans la Bohême, ce qui n'est pas peu dire.

Par malheur, elle ne paraissait pas s'en douter le moins du monde. Elle avait bien promis de faire les frais du premier volume que publierait notre héros. Puis, elle l'avait attelé sans plus de façon à son

char, sans réfléchir que le rôle de Mécène pourrait comporter d'autres charges.

Si elle donnait un bal, une soirée, il fallait qu'il fût là toujours prêt et la poche pleine de rimes. Et ses vanités candides étaient satisfaites, car elle ignorait que le malheureux avait, pour paraître dans son salon, été contraint de louer six francs l'habit noir qu'il portait sur le dos qu'il venait de de décrasser une vieille paire de gants à grand renfort de mie de pain, et de débattre avec quelque Auvergnat du coin de la rue le prix du décrottage de ses souliers.

Si l'on joint à ces atroces misères les lectures intimes, les compliments nuageux, les comparaisons éthérées et autres bribes sentimentales dont la dame était friande, on peut convenir que l'épreuve était douloureuse et que le volume susdit était chèrement payé.

Enfin, ce volume fameux est imprimé et tiré à deux mille exemplaires. Le tout est porté chez notre poëte avec facture acquittée. Mais cette attention était depuis .trop longtemps prévue pour calmer son âme ulcérée. Il songe avec effroi aux obligations qu'il a contractées pour l'avenir, et jure de s'y soustraire, n'importe par quel moyen.

Deux minutes après, un commissionnaire, appelé par lui, montait l'escalier, muni de ses crochets, redescendait pliant sous le faix d'un lourd fardeau,

et se dirigeait une lettre à la main vers le faubourg Saint-Honoré, où demeure Mme ***.

Cette lourde charge, c'étaient mille exemplaires du volume; quant à la lettre, elle contenait ce qui suit :

« Chère Madame,

« Je vous dois trop pour jamais m'acquitter envers vous.

« Daignez cependant agréer les mille exemplaires ci-joints. Cette part bien légitime était due à votre bienveillant concours. Puissent-ils vous répéter mille fois les sentiments d'éternelle gratitude avec lesquels,

« Je suis et serai toujours, Madame, etc., etc. »

Or, chaque exemplaire était coté vingt sous, et la facture soldée par Mme *** montait à mille francs. Le remboursement était singulier, mais patent.

Quoi qu'il en soit, Mme *** parut gouter peu ce trait de délicatesse. Prenant un seul exemplaire sur les mille, elle renvoya les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres avec le commissionnaire désappointé et prononça ces paroles mémorables : « Dites à celui qui vous a envoyé que je ne suis pas une marchande de livres. »

Depuis ce temps, Mme *** est brouillée avec les Muses.



**LIVRES**

== *Revue des Sociétés savantes* de la France et de l'étranger, publiée sous les auspices du ministre de l'instruction publique, in-8° (Paul Dupont). La première livraison (janvier 1856) vient de paraître. Ce recueil mensuel est destiné à servir de lien entre les associations diverses qui, en France, se consacrent à l'étude de la science et à la culture des lettres, à les réunir autant que possible en résumant leurs travaux de manière à en mieux faire ressortir l'ensemble et le but. Les Sociétés mises ainsi en rapport les unes avec les autres et se connaissant mieux, pourront arriver à des résultats plus complets et plus prompts.

== *Jehan de Paris*, publié d'après les premières éditions et précédé d'une notice, par Émile Mabille. Janet. 1 vol. 1855. — Ce petit roman du seizième siècle publié à propos de la querelle de François Ier et de Charles-Quint, peut être rangé parmi les plus spirituelles productions de cette époque si étudiée de nos jours.

== *Essai* sur le libre examen, par A Cappelle. Bruxelles, in-8°. — Des déductions rigoureuses et de fortes pensées recommandent cette brochure qui met encore une fois en question le paupérisme, ce grand problème de notre époque au point de vue de la philosophie de l'histoire.

== *Mes Insomnies*, par Gerdret. Paris, Didot, in-8°.—L'auteur a tout fait pour que le lecteur ne donne pas à son titre un cruel démenti. Ses vers sont aisés, corrects, élégants et empreints d'un haut sentiment moral.

== *Catalogue* de la bibliothèque de M. G. Duplessis, ancien recteur de l'académie de Douai. Paris, 1855, in-8°. Cette bibliothèque renferme un grand nombre de livres sur les proverbes et l'ancienne poésie française. Un catalogue devient une véritable bibliographie lorsqu'il renferme une spécialité importante. La vente de cette bibliothèque qui doit avoir lieu le 18 février attirera, nous en sommes convaincu, l'élite des amateurs de bons et de beaux livres.

== *L'Annuaire, ou Almanach des* 500,000 *adresses*, publié par Firmin Didot frères, se compose de 2,400 pages. Il est tiré à 15,000 exemplaires, ce qui donne un total de 26 millions de pages, représentant environ 55,000 kilogrammes de papier. La valeur intrinsèque du papier est au moins de 5 francs par exemplaire. La dépense seule des caractères s'élève à plus de 100,000 francs. Enfin, sur les 15,000 exemplaires, 12,000 environ sont vendus reliés. Or, la couverture

de chacun d'eux exigeant une peau de mouton, c'est un troupeau de 12,000 bêtes qui, chaque année, doit fournir sa dépouille pour la reliure de l'*Annuaire.*

## THÉATRES

Opéra. *Le Corsaire*, ballet en trois a., de Saint-Georges et Mazillier, mus. d'Ad. Adam. — Sujet emprunté au *Corsaire* de Byron. — La mise en scène de ce ballet a fait sensation, surtout le décor du dernier acte : un effet de tempête en pleine mer. Segarelli et Mme Rosati tiennent les premiers rôles et savent s'y faire applaudir. Bref c'est un succès auquel on reproche à peine quelques longueurs.

Théâtre-Français. *Les Piéges dorés*, comédie en trois a. et en prose, par A. de Beauplan. — Image frappante du trouble que la bourse et les boursicotiers peuvent causer dans un jeune ménage. — Beaucoup d'esprit, d'heureux détails et de grandes vérités ont fait le succès de cette comédie de mœurs, et la rondeur avec laquelle on la joue n'y gâte rien. Bressant était là dans son élément ; il a su victorieusement le prouver. Mlle Augustine Brohan est une merveille d'impertinente coquetterie. Got, dans un rôle de valet imbécile, nous a prouvé une fois de plus qu'il ne dédaignait aucune supériorité. Il n'y a pas jusqu'à Mlle Favart qui, émoustillée sans doute par les débats qu'avait soulevés la distribution de son rôle, n'ait voulu rompre un peu l'uniformité de son talent.

Odéon. *La Revanche de Lauzun*, pièce en quatre a., par P. de Musset. — C'est le premier chapitre des amours de Riom et et de Mme de Berri, fille du Régent. Seulement, l'auteur les a faits tous deux aussi roses, aussi chastes, aussi candides qu'un jeune preux et une innocente bergère. Ce gros mensonge historique a été reçu avec complaisance ; il amuse, et il n'en a pas fallu davantage pour faire oublier aux spectateurs quelques scènes peu vraisemblables. Mlle Thuillier est une duchesse gracieuse et distinguée. Métrême s'est montré meilleur et moins enroué que dans ces derniers temps. Quant à Tisserant, nous lui avons trouvé moins de verve que d'affectation. Il *escalade* son rôle. Jamais le vieux Lauzun ne fut si pressé.

Variétés. *Madame Bijou*, vaud. en un a., de L. Lurine et R. Deslandes. Embarras d'un sot qui a laissé prendre son propre nom par une ancienne maîtresse. La donnée était spirituelle et devait, comme l'événement l'a prouvé, réussir au théâtre.

---

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 1er AU 16 FÉVRIER 1856

---

[Du 2 février.] = Que de luttes mesquines et de compromis diplomatiques contient souvent la plus petite affiche de théâtre! Il nous arrive là-dessus une histoire toute fraîche. Nous la donnons pour servir de texte aux méditations de ceux qui ne voient dans l'annonce d'une pièce nouvelle, qu'un innocent assemblage de lettres capitales imprimées sur papier bleu, rose, ou vert-pomme.

M. Hostein, directeur de la Gaîté, s'était assuré par deux engagements rédigés en belle et bonne forme, le concours de Frédérick-Lemaître et de Laferrière. Parmi les priviléges qu'avait obtenus ce dernier artiste, figurait celui d'avoir son nom placé seul en vedette toutes les fois qu'il jouerait. M. Hostein avait souscrit à cette prétention sans prévoir les embarras qu'elle pourrait susciter par la suite.

Or, voici que la direction de la Gaîté vient de décréter la reprise d'*Henri III*. Frédérick-Lemaître et Laferrière doivent naturellement contribuer à la reprise de cette œuvre importante. Tout à coup, M. Hostein pense à son affiche, au droit ex-

clusif de Laferrière, et à l'effet choquant que ce droit pourrait avoir pour Frédérick-Lemaître.

Aborder Laferrière et, lui soumettre le cas, est pour notre directeur l'affaire d'une minute.

Laferrière écoute avec calme et répond en se retranchant dans ses droits :

« Que voulez-vous que j'y fasse, mon cher? Ce qui est fait est fait. Je dois paraître seul sur l'affiche, et j'y paraîtrai. Cela ne me regarde plus. »

M. Hostein se retourne alors du côté de Frédérick :

« N'est-ce que cela ! répond celui-ci...... Mais la place m'importe peu. Ne me mettez pas en vedette, j'y consens de grand cœur, et n'en serai pas choqué. Au contraire, donnez-moi la dernière place, et imprimez mon nom en caractères microscopiques. C'est le plus grand service que vous me puissiez rendre : on me cherchera... voilà tout; ce qui en fin de compte sera beaucoup plus flatteur pour moi. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Cette sage modération a fait, dit-on, réfléchir Laferrière qui aurait fait l'abandon généreux, sinon calculé, de sa priorité.

[Du 4 février.] = Périodiques nouveaux. — *Paris le soir*, journal quotidien non politique, feuille spéciale aux sciences, aux arts et aux lettres. — Le premier numéro de cette feuille n'a rien d'alléchant, et nous nous étonnons que M. de Go-

net, son directeur, n'ait pu mieux faire en sa qualité de libraire. Des nouvelles diverses peu rédigées, un feuilleton de Marco de Saint-Hilaire, un bout d'article sur l'armée chinoise, une caricature malpropre, voilà tous les éléments dont il est composé.

= *La Lecture.* Bibliothèque journal paraissant tous les samedis. Ce recueil se divise en trois parties paginées séparément et constituant trois ouvrages distincts, entre autres un dictionnaire biographique.

= *Renaissance*, journal mensuel, coûtant un franc cinquante centimes par an à ses abonnés.

= *Le Porte-voix*, journal populaire paraissant deux fois par semaine. Paraît destiné à l'écoulement de la prose de son rédacteur en chef, M. Vaucheret, car tous les articles portent sa signature.

= *L'Orchestre*, revue quotidienne des théâtres, ornée d'un frontispice représentant deux nymphes du genre mastodonte.

= Pour un journaliste qui tient à être plus sérieux encore que le *Journal pour Tous*, l'abbé Mullois, dont nous avons dernièrement entretenu nos lecteurs, nous paraît admettre assez de facéties dans son *Encyclopédie populaire, journal de tout le monde.* Nous remarquons dans son article *Variétés* du 2 janvier les lignes suivantes ; l'article est intitulé : *Une véritable histoire de chiffonniers.*

« Mais comme toutes les professions, celle-ci est gâtée par le nombre des aspirants... « L'état ne vaut plus rien, disait l'un d'eux, tout le monde s'en mêle. » Autrefois, quand un homme s'était ruiné il se faisait moine; aujourd'hui il se tue ou se fait chiffonnier... En effet, outre le chiffonnier héréditaire qui est assez peu commun, il y a là tous les naufragés du monde... Naufragés des affaires, naufragés des lettres et des arts. Que dire du naufragé des plaisirs? Toutes les classes de la société y sont représentées... Il paraît que le comte n'y est pas rare, que l'ancien fonctionnaire y abonde; on dit même qu'il s'y trouve un marquis, dont les chevaux coururent autrefois au Champ de Mars, à Chantilly, et qui fit plus d'une bombance au Café de Paris, toutes choses qui paraissent très-propres à mener un homme au *chiffon*.

« Quant aux femmes, beaucoup aussi ont connu le luxe et la prodigalité. La femme autrefois fêtée, adorée, *reine*, ayant eu même équipage, n'a plus pour sceptre aujourd'hui qu'un misérable crochet de deux sous. Le cachemire de plusieurs milliers de francs est remplacé sur ses épaules par une hotte d'osier... et, à la place de la couronne de fleurs ornée de diamants, est un foulard qui n'a plus même le mérite d'être jaune...

= Il court en ce moment sur la place un prospectus dialogué, où Alexandre Dumas lui-même nous apprend que, grâce au concours industriel de son ami Cadot, le libraire, et au concours littéraire de ses amis Paul de Kock et Montépin, le *Mousquetaire* se trouve à la veille d'une deuxième révolution. Voici la première page de ce manifeste :

CHERS LECTEURS.

C'est moi.

— Qui vous?

— Comment! qui vous?

—Sans doute, nous ne vous connaissons plus; déclinez vos noms, prénoms, qualités; dites qui vous êtes, d'où vous venez, ce que vous avez fait, et nous vous reconnaîtrons peut-être.

— Qui je suis? Je suis l'auteur de l'*Orestie?*

— Qu'est-ce que c'est que cela, l'*Orestie?*

— Ah! voilà! — Je ne puis pas vous dire: — c'est un drame qui se joue à la Porte-Saint-Martin; vous regarderiez sur l'affiche et vous liriez: *la Poissarde;* mais je puis vous dire: c'est une pièce, un drame, une tragédie qui se vend chez M. Charlieu, tout à côté du théâtre.

— Vous avez donc commis une tragédie?

— Hélas!

— Pourquoi faire?

— Ah! voilà une explication dont je ne me tirerai jamais. Eh bien! je vais vous le dire, cependant: — pour avoir le plus grand succès, le plus beau triomphe, la plus belle soirée que j'aie eue de ma vie.

— Vous avez eu tout cela?

— Parole d'honneur!

— Alors comment se fait-il que, de votre aveu, on joue la *Poissarde?*

— C'est de mon aveu, mais pas de mon consentement.

— Expliquez-vous.

— Impossible; je serais obligé d'entrer dans les secrets de la famille, dans les mystères du théâtre. Il y a là dedans des beaux-pères, des femmes et des chats; je n'en sortirais pas les yeux nets, et j'ai encore besoin de mes yeux, — ne fût-ce que pour pleurer mes succès.

— Mais, à propos de succès, on nous a dit que c'était M. de Saint-Félix qui avait fait les vers de l'*Orestie*, et M. Paul Meurice qui en avait fait le plan.

— On m'a dit cela aussi, à moi, chers Lecteurs

mais je n'en ai rien cru. Faites comme moi, ou allez le leur demander.

— Si bien que vous voilà guéri du théâtre!

— Comme un joueur qui gagne est guéri du jeu.

— Bon, et vous allez nous en faire encore; vous alleznous laisser sans *Causeries*, sans *Grands Hommes*, sans *Mohicans ?*

— Chers Lecteurs...

— Vous allez mentir.

— Chers Lecteurs...

— Des *Causeries !* des *Grands Hommes!* des *Mohicans!*

— Je vous en apporte.

— Vous?

— A brassées!

— Où sont-ils?

— Ils sont dans les mains de mon libraire, de Cadot, qui va se charger de leur répartition quotidienne; mais ayez un peu pitié de moi, voyons!

[Du 5 février.] = Ouverture de l'atelier du peintre Durand Brager, et convocation aux artistes, à la presse et au monde, de venir voir, admirer et acheter un magnifique tableau, qui est de Murillo ou qui en doit être. On l'*appelle le Saint Pierre aux larmes*. Louis Enault, le critique d'art du *Pays*, le décrit ainsi :

« Saint Pierre est à genoux, à demi prosterné, dans l'attitude de la prière et de la méditation. Tout en lui respire une douleur profonde. Son visage est inondé de ses pleurs, une émotion violente contracte ses joues et tend les muscles de sa bouche; une grosse larme, prête à tomber, tremble au bord de sa paupière. Tout l'ensemble de la tête est remarquablement peint, les rides du front sont traitées large-

ment, le nez se détache par une saillie vigoureuse, et la barbe blanche, qui n'est cependant pas très-longue, ondoie par un mouvement plein de souplesse et de grâce. Le Saint, à demi prosterné, appuie ses coudes sur une pierre, et ses deux mains se joignent avec ferveur, « elles se pénètrent et s'unissent l'une à l'autre comme l'âme voudrait s'unir à Dieu. » Le Saint est vêtu d'une robe bleue serrée à ses flancs par un morceau d'étoffe noué négligemment. La robe bleue, peinte d'abord en blanc ou en gris, puis recouverte d'un glacis, a su, tout en restant une étoffe grossière, revêtir une diaphanéité remarquable, comme si le temps avait pâli, et l'usage mangé sa couleur. Comme étoffe, c'est un des plus heureux effets de rendu que je connaisse.

« A part quelques retouches, d'ailleurs insignifiantes, on peut dire que ce tableau est dans un état parfait de conservation.

« Et maintenant de qui est ce *Murillo?*

« Peut-être de *Murillo!*

« Plusieurs juges autorisés ont déclaré que c'était possible; j'ajouterai que c'est probable.

« C'est le ton général du maître, sa manière franche et large, son faire magistral, cette puissance d'exécution, cette fougue pathétique qui caractérise sa seconde et brûlante manière, *el calido*, comme disent les Espagnols, pour la distinguer du genre *del vaporoso*, qu'il atteignit plus tard, en subtilisant son talent.

« Le tableau ne contient qu'un seul personnage, mais qui se détache et s'anime à vos yeux de manière à remplir votre âme comme il remplit son cadre. La scène se passe dans une grotte, le rocher du fond fait muraille, et au-dessus on aperçoit un coin du ciel matinal, transparent dans sa pâleur nacrée, et zébré par places de zones rouges et bleues. Le tableau est tout plein d'air, et la figure se projette par un relief si vigoureux qu'elle semble posée

non sur une toile, mais dans le libre espace. L'air en effet circule et se joue autour d'elle, soulève les cheveux, et baigne les bras et les mains de ses molles caresses ; un jour crépusculaire et doux éclaire le visage et les épaules, glisse sur le cou et la poitrine, où il se dégrade dans les demi-teintes d'une ombre transparente.

On est rarement arrivé à une telle puissance d'effet avec une telle sobriété de moyens. Peu de matière et beaucoup d'art, n'est-ce point la devise des grands maîtres? »

[Du 7 février.] = *Le Médecin des Pauvres.* Reims. Impr. Luton. Broch. in-8°. — Nous remarquons dans ce *codex* d'un nouveau genre une prière ainsi conçue :

PRIÈRE

*Pour guérir les tranchées des chevaux.*

Cheval noir ou gris; car il faut distinguer la couleur du poil de la bête, appartenant à N., si tu as les avives de quelque couleur qu'elles soient, ou tranchées rouges, ou de trente-six sortes d'autres maux, en cas qu'il y soit, *Dieu te guérisse,* et le B. St Eloi.

Au nom du Père, du Fils, et du St-Esprit. A.

Et vous direz cinq *Pater* et cinq *Ave Maria* pour remercier Dieu de sa grâce.

= « *Catalogue* de manuscrits, originaux, mémoires et autres pièces historiques, autographes et imprimés, actuellement en vente rue de Verneuil, 46, sur l'histoire des familles et la vie des personnages qui ont vécu ou vivent encore dans

ce siècle. Quatrième et cinquième liste. » Paris. Impr. Noblet. In-4°.

Ces deux nouvelles listes continuent la spéculation que nous avons déjà signalée dans notre volume I^er^, spéculation dont l'avis suivant peut faire suffisamment apprécier le but et le caractère.

« Il est peu de parents, de fils, d'héritiers qui repoussent l'offre de ce qui concerne les leurs, *surtout de ce qui vient d'eux*, et qui le laissent annoncer plusieurs fois dans les catalogues. »

« Les personnes qui ont donné des approbations autographes pour des garanties à des publications, *et qui existent encore*, *se plaisent* à acquérir ces mêmes autographes; ils évitent ainsi qu'ils soient *plus ou moins bien interprétés*, et ils possèdent alors les manuscrits ou mémoires originaux de ce qui les concerne. »

Cependant, la famille de Rotschild paraît se faire tirer l'oreille pour souscrire à ces considérations, car nous remarquons que son dossier est annoncé dans chacune de ces listes comme dans les autres, au prix de deux mille francs. La somme est ronde, mais les insinuations du rédacteur de ce catalogue sont d'un autre côté bien pressantes. « On y trouve, dit-il en parlant des pièces mises en vente, des notices qui ont été écrites pour cette famille, et *d'autres qui ont été écrites contre elle*. Celles-ci sont généralement désapprouvées; *elles ne peuvent servir qu'à faire porter*

*un jugement plus impartial sur la famille.* Des chefs de gouvernements tiendront sans doute à posséder ce dossier dans leurs archives. Si les représentants actuels de la famille de Rotschild considèrent que ce n'est pas à eux à acquérir ce qui concerne leurs ascendants, et ce qui vient de l'un de leurs membres, certainement leurs parents ou leurs nombreux amis, par respect ou par vénération pour leur mémoire, voudront posséder ces différentes pièces..... »

[Du 8 février.] = L'*Union* d'hier consacre quelques lignes à la mémoire de M. le vicomte d'Arlincourt. Nous y avons remarqué ce témoignage curieux de nos nombreuses variations politiques :

« Dans sa vie, le vicomte d'Arlincourt n'a fait que deux serments. Il les a fidèlement tenus tous les deux : le premier fut prêté à l'empereur Napoléon, à l'époque de la guerre d'Espagne ; le second c'est entre les mains du roi-législateur Louis XVIII qu'il le prononça..... A une époque comme la nôtre, *ces persistances*, *ces tenacités*, deviennent rares... etc. »

Voilà des pluriels qui sont au moins singuliers.

[Du 10 février.]=Un original du département de Maine-et-Loire nous adresse la lettre suivante. Si les assertions qu'elle contient ne sont pas trop hasardées, nous proclamons trois fois heureux ceux qui ont l'honneur d'être admis chez Mme Colet ; son seuil est celui de l'immortalité, au *Moniteur* du moins.

A MM. de la *Revue Anecdotique.*

Candé, 10 février 1856.

« Messieurs,

« Mon nom ne doit pas vous être inconnu. Feu Souvestre l'a ridiculisé dans un roman qui eut deux éditions, *la Valise noire.* Il y fait de moi le type des provinciaux candides, et grands avaleurs de volume, qui cherchent des réalités dans les plus folles élucubrations de nos feuilletonistes et peuplent notre monde bourgeois de fatalités imaginaires. Guéri par un habile mystificateur de cette manie créatrice, je finis toujours, dans ce même roman, par rentrer à Candé, ma patrie, en manifestant un éloignement profond pour les lettres.

« Depuis tantôt quinze ans, je me conformais sans murmure au dénoûment vulgaire de M. Souvestre, lorsque le journal officiel, le seul en faveur duquel mes habitudes antilittéraires avaient fait une honorable exception, est venu hier secouer ma torpeur, et justifier mes anciennes préoccupations.

« Oui, messieurs, j'en suis désormais convaincu, l'œuvre de tel ou tel auteur cache la plupart du temps sous des dehors fictifs la reproduction exacte, daguerréotypée presque, de certains personnages, de certains épisodes à eux connus. C'est une histoire vraie dont le hasard ou la connaissance approfondie du monde peuvent seuls donner la clef. Un feuilleton du *Moniteur universel* intitulé *une Histoire de soldat,* et dû à la plume élégante de Mme Louise Colet, se chargera de prouver pour moi ce que j'avance.

« Permettez-moi de citer, à l'appui de mes conjectures, quelques extraits de ce feuilleton qui date du 8 février et commence ainsi :

UNE HISTOIRE DE SOLDAT.

« C'était un soir chez Mme de Lerme ; nous nous retrouvions là deux fois par semaine, quelques habitués, et presque toujours

les mêmes ; en tout une huitaine. Un savant vraiment érudit, mais n'étalant aucune science ; aimable et gai, conteur rapide et pittoresque, plus substantiel dans ses courts récits que tous les longs romans qui courent les journaux ; — un grand écrivain, poëte discret, prosateur contenu et rare, et qui a fait pourtant le drame le plus inspiré et le plus émouvant du théâtre moderne ; — un sculpteur dont Diderot et Grimm auraient cité l'esprit, et dont l'originalité est d'autant plus tranchée que tout le *troupeau* des artistes contemporains, musiciens, peintres et statuaires, forment comme un fond opaque à ce feu pétillant. Quelque chose de cette flamme passe dans les marbres qu'il anime : marbres peu nombreux, perdus parmi la banale sculpture du temps, mais dont la postérité sentira le souffle vivant qui les place d'avance entre ce qui reste du Puget et de Germain Pilon. — C'était ensuite un jeune romancier sobre, sans lyrisme, et préférant un petit tableau de genre net, circonscrit, au large diorama pâteux et dilaté d'un faux romantisme. — C'était encore un philosophe de vingt-cinq ans : front superbe, vaste cerveau qui couronne un œil bleu, fluide et clair comme une eau rapide ; cœur naïf, intelligence expérimentée ; enfant des Charmettes, Mme de Warens l'eût préféré à Rousseau, et Voltaire l'aurait aimé comme un fils ; dès son premier livre, il s'est montré digne d'avoir pour père ce railleur glorieux.

« Il n'y avait pas à s'y méprendre, et j'ai, cette fois, bien reconnu M. Babinet de l'Institut dans ce savant vraiment érudit ; — M. Alfred de Vigny, dans ce prosateur contenu, auteur d'un drame si émouvant ; — M. Préault, dans ce sculpteur que le souffle vivant de ses marbres doit lancer entre le Puget et Germain Pilon ; — M. Champfleury, dans ce jeune romancier sobre ; — et enfin M. Lanfrey, dans ce philosophe à l'œil bleu, que Mme de Warens eût préféré à Rousseau.

« Restait Mme de Lerme, mais sa personnalité me parut trop clairement mise en évidence par d'autres détails pour ne pas reconnaître en elle l'auteur de l'*Acropole*.

« C'est Mme Colet elle-même qui a daigné grou-

per autour d'elle les hommes distingués à divers titres qu'elle enveloppait tout à l'heure d'un voile si transparent.

« Je vous soumettrai, pour conclure, ce passage délicat :

« A côté de ces hommes, pour les écouter et les inspirer, c'étaient quelques femmes bonnes et belles, quelques jeunes filles, compagnes de Mlle de Lerme (probablement Mlle Colet), se tenant avec elle à l'écart, et éclairant, pour ainsi dire, le salon de leur rayonnement, tandis que le groupe plus nombreux et plus grave des autres personnes désignées entourait le fauteuil de Mme de Lerme, en hiver, auprès de la cheminée, en été, sur une petite terrasse couverte de fleurs et abritée par une tente chinoise. Mme de Lerme était toujours uniformément vêtue en noir par les temps froids, en blanc par les jours chauds; mais soit que son cou flexible et ses bras de la forme la plus pure * jaillissent du velours ou de la mousseline, ils étaient comme une attestation de la beauté parfaite que le temps avait à peine ternie. L'éclat du visage était moins vif qu'autrefois, mais son expression plus attachante ; l'ancien enjouement s'était voilé, les joues avaient pâli, l'œil un peu creusé brillait plus triste et plus doux, gardant ses flammes pour les rapides moments où la passion enfouie se trahissait. L'ensemble de la physionomie était devenu morne par l'absence du sourire, qui ne s'y montrait guère que contraint et amer ; le charme de cette femme était, pour ainsi dire, intérieur : il venait d'une souffrance cachée qu'on soupçonnait à peine et qui n'éclatait jamais dans ses paroles, pas même dans son accent. Seulement, dans les questions générales d'art, de philosophie ou de sentiment, les seules dont on s'occupât habituellement chez elle, chaque mot qui lui échappait prouvait une cruelle et profonde expérience de la vie, un scepticisme très-arrêté, quoique placide et attendri. »

* Plus loin, nous trouvons encore ces nouveaux détails : « Moi !..., moi, aimée, dit-elle, » comme si son âme eût fait explosion et en levant au-dessus de sa tête ses deux bras nus, ces bras qu'on serait tenté d'imiter pour compléter la Vénus de Milo.

« Ce portrait de Mme Colet peint par elle-même mérite certainement une place parmi vos curieux documents. Peut-être le connaissiez-vous déjà ? En tout cas, j'ai tenu à honneur de vous le signaler.

« Veuillez agréer, etc., etc.

« RÉNÉ. »

[Du 12 FEVRIER.] = A, B, C, des omnibus ou l'alphabet qui court les rues, mis en vers pour remiser les vingt-cinq voitures dans la mémoire. — Paris, typogr. Morris. In-24. — L'éditeur nous prévient que rien ne sera plus utile que de bien posséder son alphabet, car les *omnibus* jouent un grand rôle dans la vie et dans l'économie du temps. Il est donc fondé à espérer que tout Paris l'étudiera..... « On a mis au nombre des livres classiques bien des ouvrages qui n'auront jamais l'utilité pratique de cette bluette ; tout l'*Art poétique* de Boileau, le plus utile des livres classiques, ne saurait suppléer à ce qui se trouve dans un vers comme ceux-ci :

L'A conduit de Passy droit au Palais-Royal.
C trottant tout le long des Champs Elyséens
Glanant bonnes d'enfants, promeneurs, lycéens
Du beau pont de Neuilly jusqu'au Louvre les roule.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
D'aller par Rivoli, faubourg Saint-Honoré,
Charenton portant l'R, a l'air très-honoré.

On sait que ces lettres capitales désignent chaque ligne d'omnibus.

=M. Courtin n'est ni plus ni moins qu'un ar-

tiste en pâtisserie. Depuis une dizaine d'années, tout Bordeaux retentit de ses cathédrales en sucre, fragiles monuments qui n'ont pas craint de se fondre dans le détroit pour arriver à l'Exposition de Londres. Aussi, M. Courtin, fier à juste titre de ses longs et patients travaux, a-t-il, depuis 1846, recueilli un à un tous les témoignages de la sensation qu'ils ont produite. C'est ce qui nous vaut aujourd'hui une suite chronologique des extraits élogieux de la *Guienne*, de *l'Indicateur*, de l'*Homme gris*, du *Courrier de la Gironde*, de la *Revue de Bordeaux* et du *Courrier de la Loire* qui forment le livre d'or de notre heureux pâtissier. Dans certains de ces extraits, il est bien traité assez cavalièrement ; *l'Homme gris* pousse même la familiarité jusqu'à le traiter de *mitron*; mais quand l'article est un éloge, on ne doit pas se choquer pour si peu.

Tout cela est couronné par une *Épître* d'hommage et de félicitation a M. Courtin par Louis Roby, homme de lettres, (*sic*) :

Courtin, sans flatterie on te doit de l'encens,
Et l'on doit honorer tes sublimes talents.
Depuis que les beaux-arts chez nous prirent naissance,
Jamais les pâtissiers, dans le sein de la France,
N'eurent tant de génie ; une divinité
Te conduit de ce pas vers la postérité.

═ *Vers* adressés à monsieur Giraud et à madame Giraud (née Jordan) le jour de leur mariage, par Arthur de Gravillon. 4 décembre 1855. Lyon, Imp. Vingtrinier, In-4°.

La lecture de ces vers nous a convaincu avec satisfaction que la bonne vieille mode des épithalames n'avait pas encore tout à fait disparu. Celui-ci est écrit dans le genre précieux. Ainsi, M. de Gravillon veut dépeindre les regards curieux qui ont assiégé au sortir de l'église monsieur et madame Giraud, et dit :

Tous les yeux empressés, tournant comme les roues
Du char de la pensée où voyage l'esprit,
D'une poussière émue éclairèrent vos joues,
Pages où le bonheur en pourpre était écrit ;
Moi, je vous contemplais, plein d'images rêveuses.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Mais il est, prétend-on, au ciel des Hyménées
Un astre bien plus doux que le soleil des jours....
Nous vous souhaitons donc, le long de vos années,
Le soleil quelquefois et la lune toujours.

= *Causerie musicale*, par François Pouig, amateur de musique. Perpignan, imp. Alzine. In-8° de deux pages.

Nous recommandons le procédé de M. Pouig à tous les critiques dramatiques en herbe.

M. Pouig a daigné nous apprendre lui-même, dans un *Nota*, que son compte-rendu n'ayant pu être inséré dans un journal, quelques-uns de ses amis, amateurs des beaux-arts, ont pris l'initiative de le publier, *dans l'intérêt seul* de la propagation de l'art musical.

Certes, M. Pouig a là des amis sincèrement dévoués. Mais puisqu'ils ont bien voulu se charger

des frais d'impression, pourquoi n'ont-ils pas aussi écrit l'article. L'initiative eût été plus complète encore, et nous aurions eu, sans grands efforts, des choses plus nouvelles que les révélations artistiques de M. Pouig. Exemple :

On connaît de Verdi dix-neuf partitions lyriques, sans compter les magnifiques *Vêpres Siciliennes,* opéra écrit pour la France, et grand nombre d'ouvrages religieux et classiques, etc.

L'Empereur des Français a nommé chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur l'auteur d'*Ernani,* de *Nabuco,* de *Rigolette,* d'*Il Trovatore,* de *Macbeth,* et de tant d'autres opéras qui font la fortune des théâtres italiens, et que l'on applaudit dans toute l'Europe.

Giuseppi Verdi est né, dit-on, à Busseto, le 9 octobre 1814 ; il est aujourd'hui âgé de quarante et un ans, et de plus jouit d'une heureuse et parfaite santé : nous en souhaitons autant à tous ceux qui nous feront l'honneur de lire cet article.

Salut. FRANÇOIS POUIG,
Amateur de musique.

*Nota.* Ce compte rendu n'ayant pu être inséré dans un journal, quelques-uns de nos amis, amateurs des beaux-arts, ont pris l'initiative de le publier, dans l'intérêt seul de la propagation de l'art musical.

Perpignan, 19 novembre 1855.

[Du 13 février.] = La *Presse* d'aujourd'hui publie à sa quatrième page une annonce bizarre et digne de Commerson. Nous croyons qu'on ne saurait donner à son objet une publicité trop grande, car un pareil assemblage de vertus doit être difficile à trouver.

On demande une dame veuve, âgée de 50 à 55 ans,

de la province (condition expresse), d'un extérieur très-respectable et agréable, d'un caractère pacifique, pieuse et douce, pouvant remplacer dans tous les cas une bonne et tendre mère, ayant été élevée dans la province et dans l'économie, ayant reçu même, dans la médiocrité, des goûts de la plus grande simplicité, même dans sa mise, pas de chapeau, si cela ne lui était pas désagréable, d'une très-bonne santé, devant vivre à la campagne, éloignée du monde, ou au milieu des ouvriers et des pauvres qu'elle ira visiter à pied en campagne dans leurs demeures, sachant écrire convenablement pour tenir les comptes de ménage et la correspondance d'une maison, connaissant la musique et sachant bien toucher du piano (les honoraires ne seront pas considérables), d'une grande probité, d'une très-bonne famille, munie de bons certificats de M. le maire et de M. le curé de sa commune et autres, attestant le plus possible les qualités énumérées ci-dessus. Si toutes étaient réunies, la personne pourrait finir ces jours dans cette maison, qui, à son tour, serait pour elle une bonne et tendre mère.

S'adresser à Mme E., avenue de Neuilly, n° 171, à Neuilly-sur-Seine, près Paris.

Les lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

= M. S... B..., homme politique inconnu, mais assidu à toutes les séances de la Chambre, a épousé la veuve de M. le marquis de Saint-B... Il est transformé par cet anoblissement subit. Son respect pour la patricienne qui ne l'a pas dédaigné, est tel que toutes les fois qu'il va avec elle dans le monde, il se fait annoncer ainsi :

— Mme la marquise de Saint-B... et M. S... B..., son mari.

[Du 13 février.] = « Mystères de la profession d'huissier avec l'indication des petits moyens employés par certains huissiers pour battre monnaie, par M. Loyal, ancien huissier, demeurant à Paris, rue Vide-Gousset. » Paris, typographie Gaittet, In-16.

Au nombre de ces *petits moyens* nous en trouvons un assez drôle sous la rubrique de.....

*Débiteurs ou plaideurs signalés.* — Certains huissiers font remettre par leurs clercs les copies des actes qu'ils signifient, c'est un grave abus ; il en est résulté de fâcheux conflits : on a vu des débiteurs ou autres personnes recevant des significations, se saisir du clerc porteur de la copie et le conduire au bureau de police ; par suite de l'illégalité qui était flagrante, les tribunaux ont été appelés à se prononcer ; la justice disciplinaire a sévi contre les huissiers.

Qu'est-il arrivé ? c'est qu'entre eux certains huissiers se sont signalé les débiteurs qu'ils ont supposé être capables de relever et faire constater les illégalités dont il s'agit ; les noms, professions et demeures de ces débiteurs ont été indiqués sur une petite feuille imprimée, laquelle était colportée dans les études tous les huit jours ou tous les quinze jours.

Ce qui voulait dire, dans la pensée de ces huissiers : Méfions-nous bien d'un tel, et gardons-nous de lui envoyer aucune copie par un clerc.

[Du 15 février.] = La circulaire ci-jointe émane assurément du collectionneur le plus original et le plus communicatif que nous connaissions :

= Des anecdotes! des anecdotes! pourquoi n'en pas mettre davantage? nous a-t-on dit souvent. C'est que, hélas! les anecdotes ne courent pas les rues; c'est qu'il y a encore bien peu à choisir parmi celles qu'on parvient à récolter.

Néanmoins, nous essaierons cette fois de contenter les amateurs du genre. Voici des *anecdotes* extraites de l'un des derniers numéros d'une *Petite revue anecdotique* qui nous fait une effroyable concurrence... dans le département de la Somme.

### LA POÉTIQUE D'ARISTOTE.

« Dis-moi, Ravel, penses-tu qu'Aristote fut gras ou maigre?

— Et toi, Grassot?

— Moi je pense qu'il était maigre.
— Sur quoi fondes-tu ton opinion ?
— Uniquement sur la réputation de la *poétique* (peau étique) d'Aristote.

### L'HOMME IMPORTANT.

Un homme qui jouait l'important arrive pour dîner dans une maison où il s'était fait longtemps attendre. « Je viens de quitter mon ami *le Garde des Sceaux*, dit-il en entrant. — Ah ! lui répondit-on, il vous a *gardé* trop longtemps. »

### CONSEIL D'AMI.

Un homme habituellement fort sale disait à l'un de ses amis, un jour de Carnaval : « Je voudrais bien me déguiser. » Celui-ci répondit : « Mettez une chemise blanche. »

= Un billet d'invitation fort énigmatique est tombé par hasard entre nos mains. Le voici dans toute sa singularité :

M

M. et Mme A. Bertron vous prient de vouloir bien leur faire l'honneur de venir dîner chez eux, à Paris, rue d'Enghein, 48, prochain,

**On parlera de l'Ordre universel.**

*Paris, le* 1856.

R. S. V. P.

Nous attendons de l'amphytrion des renseignements sur l'Ordre universel.



## LIVRES

*Jean Passerat*, par Louis Lacour. Aubry. In-8°. On n'avait pas jusqu'ici été bien fixé sur les véritables opinions religieuses de Passerat. Les documents inédits contenus dans cette brochure tendraient à prouver qu'il était fort enclin aux doctrines de la Réforme.

— *Vade-mecum*, pratique de télégraphie électrique, par B. Miège. Paris, Mathias. — Bon livre où l'auteur développe avec un grande clarté les principes, si peu connus en général, de la télégraphie électrique.

---

## CORRESPONDANCE

— Nous recevons la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur,

« Plusieurs personnes étant venues à mon bureau m'entretenir de la mort du conservateur du cimetière du Nord que la publicité *in extenso* des journaux a fait connaître, peut-être jugerez-vous à propos d'insérer dans votre *Revue anecdotique* la lettre dont voici la fidèle copie :

« Paris, le 9 mai 1838, à monsieur l'inspecteur des cime-
« tières. Monsieur le préfet de police m'a donné avis que par
« suite des coups de fusil tirés par les gardiens du cimetière
« de l'Est dans leurs rondes de nuit, des balles sont venues
« frapper jusque sur les murs de la maison du Dépôt de la
« mendicité et s'y sont aplaties. Il s'ensuit qu'au lieu de tirer
« perpendiculairement ces coups de fusils, l'ont été horizonta-
« lement, *ce qui peut donner lieu à de graves accidents.* Je vous
« prie de renouveler aux gardiens des divers cimetières l'in-
« jonction de tirer dans une direction verticale tous les coups
« de fusil qui n'auraient pour but que de servir de signal, et de

« tenir la main à ce que cet ordre soit rigoureusement exécuté.
« Agréez, etc. Signé le Pair de France, comte de Rambuteau. »

« Espérons qu'une deuxième modification sera faite à cette consigne ou mieux encore qu'elle sera remplacée par les chiens de garde supprimés depuis longtemps.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur le rédacteur,

« Votre très-humble et très-respectueux serviteur,

« BALARD. »

Ancien ordonnateur des convois de la ville de Paris,
14, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie.

---

## THÉATRES

THÉATRE-FRANÇAIS. — Chûte de *Guillery*, comédie en trois actes de M. Edmond About. L'auteur est jeune et la pièce est vieille, — imaginez trois actes de *lazzi*, d'*équivoque* et de *gaudriole*, sans nouveauté et sans gaieté. — Le public a écouté dans une attitude sévère, avec une indifférence glaciale.

Le lendemain la pièce s'est retirée — ou a été retirée. — Les passants se laissent toujours prendre aux *Piéges dorés.*]

THEATRE-ITALIEN. — M. Mario a fait sa rentrée dans le rôle du *Trovatore*, avec un magnifique costume, et très-peu de voix. Il porte une veste dont les manches sont brodées de diamants. — C'est le cas de chanter avec ses bras.

— Très-belle reprise de *don Giovani*, avec la Frezzolini, très-belle et fort en voix. — Peu de monde pourtant. On trouve que Mozart ne fait pas assez de bruit! — J'avoue qu'il y a plus de trombonnes dans l'orchestre de Verdi. Le public des Italiens n'aime plus que les trombonues.

ODÉON. — On assure que Ponsard a repris sa *Bourse* à ce théâtre pour la confier aux Français, — qui lui demandait : — la bourse ou la vie! L'Odéon criera au voleur.

GYMNASE-DRAMATIQUE. — Le Gymnase, qui a toujours *le mal de la peur*, continue à *dîner chez sa mère*. On met dans ce moment le couvert de *Louise*, la dernière petite à Madame Sand, que l'on veut recevoir comme une fille de la maison.

VAUDEVILLE. — Le vent est aux reprises. Le Vaudeville a repris le *Mariage d'Olympe*, d'Emile Augier ; à ce propos *Figaro* a rappelé que M. Louis Boyer a cru devoir supprimer, dans le *Mariage d'Olympe*, ce délicieux calembour par à peu près : Irma, il te vient de la barbe ; tu es une *Irma... phrodite* !

PORTE-SAINT-MARTIN. — La Porte-Saint-Martin a repris pour Mélingue le beau drame de Paul Meurice, *Benvenuto Cellini*. Voilà qui est bien, et l'on peut aller là pour voir et pour entendre. — Mais mardi passé (12 février) l'affiche portait en gros caractère : *Benvenuto Cellini* — pour les *DIX* représentations de M. Mélingue, — et en note on lisait. « M. Mélingue ne jouera plus *Benvenuto* que *treize fois.* » Les dix représentations ont fait des petits. M. Mélingue est un acteur fécond.

C'est à propos de ce même Mélingue que M. Jules Janin a écrit, dans un accès de lyrisme, qui fait pardonner bien des fautes... de français : « La fortune, jalouse de Mélingue, a soufflé sur le théâtre de Mélingue un incendie à ce point furieux, que la ville entière se demande encore comment un si grand incendie a pu *contenir* dans un si petit théâtre. »

Depuis que M. Janin a renoncé à l'Académie, il s'est rapproché de l'école fantaisiste, — mais pas de M. Théodore de Banville.

Maintenant, voici ma dernière et ma meilleure nouvelle : la Ristori (que M. Jules Janin appelle d'habitude la Restori) reprendra le 5 du mois prochain ses magnifiques représentations à la salle Vendatour.

On annonce comme pièce de début la traduction de *Phèdre*, mise au concours par la célèbre tragédienne, qui récompense les poëtes avec la magnificence d'un...... Véron.

Paris. — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 1er AU 16 FÉVRIER 1856

---

[Du 15 FÉVRIER.] = M. Victor Cousin, le philosophe qui, dans ces derniers temps, s'est fait l'historiographe des dames plus ou moins galantes du dix-septième siècle, habite la Sorbonne. Comme on parlait devant lui de la reconstruction de cet ancien monument universitaire, ou tout au moins de réparations importantes qui devaient y être faites, — M. Cousin prit chaudement en main la défense du sanctuaire, il en fit une apologie des plus furibondes, et s'animant par degré, à la seule idée d'un sacrilége pareil, il s'écria dans un bel accès d'enthousiasme :

— Ajouter une aile à la Sorbonne ! mais ce serait ajouter un sixième acte à *Athalie !*

[Du 17 FÉVRIER.] = *Les Français en Orient*, ou la Civilisation conquérante, drame historique et militaire, par Théodore-Charles Baugé, agronome à Saumur. — 1 vol. in-8° de 182 pages.

L'auteur commence par déclarer que *ce drame*, avec son annexe, est une pièce de théâtre et un livre de lecture.

Il entre ensuite en matière par une *Epigraphe illustrée*, intitulée : *Le dieu Pan*, *aux Sylvains*, et

dédiée à M. Dupuy-Charlemagne, auteur lyrique ; puis vient la préface, dont nous citerons quelques passages :

« Nous rendons hommage au culte de l'histoire contemporaine, à la France puissante sur la mer Noire et sur l'Atlas ! Nous chantons la guerre allant à la conquête de la paix, de l'ordre et de la liberté, des arts, de l'indépendance de l'Europe, de l'exécution des traités et de la pratique de la philosophie !...

« J'écris pour me distraire et m'occuper dans mes loisirs.

« On peut s'amuser à peindre, sans prétendre arriver à la hauteur et au pathétique de Corneille, à la tendresse de Racine, à la richesse de Chateaubriand, à la concision d'Esope et d'Horace, et à la sublimité de Bossuet.

« Leurs œuvres sont remplies d'esprit..., de comique, de vigueur, d'éclat, etc., etc.

« Sans être fardée, la vérité a pourtant besoin d'être vêtue et quelquefois d'être parée de simples diamants.

« Aux idées utiles et historiques, on peut ajouter une perle facétieuse, une riche métaphore, une joyeuse fiction ; à l'exemple de Voltaire, de Labruyère et de Champfort...

« Cette préface est la portière qui vous ouvre le vestibule du palais oriental et les portes du théâtre de Byzance, où ses acteurs vous montreront leurs sentiments patriotiques dans un vif relief et dans un jour éclairé par les premières étincelles de l'aurore. Ils vous parleront avec métaphores, avec leurs paraboles, leurs apologues, leurs aphorismes, leurs adages et leurs proverbes naturels, au milieu du bruit et du tumulte, de la gaieté et du sel de la raillerie délicate. »

Suivent deux prétendues fables, dont l'une se termine ou plutôt est suivie par ce vers :

« La palme avant la mort, est le doux prix du Cygne. »

Parmi les personnages qui figurent dans le drame de M. Baugé, nous remarquons : Ben-Gemmir, riche propriétaire de El-Kanara, au village de Chanalidjé, près Varna, 45 ans. — Gemmira, sa dame (*sic*), 40 ans. — Beni-Schahkigrath, nègre de Bambara, médaillé, zouave, sergent, avec son chat ; 27 ans. — Ben-Ambabouch, interprète ottoman, 41 ans. — Parabère, aumônier, 36 ans (l'auteur lui fait chanter des couplets de vaudeville). — 10 comparses, etc., etc. A la fin se trouve la note suivante : (L'épigraphe, la préface, le nom des auteurs et le lieu de la scène seront lus sur le théâtre avant la 1re scène.)

Pour donner une idée du drame en lui-même, il faudrait le reproduire en entier ; nous n'en citerons qu'un seul passage :

BEN-AMBABOUCH.

(*Il prend un verre d'eau.*)

Je ne dis pas à votre santé, car je bois un coup d'eau sucrée.

ZACHARIE.

Vous buvez de l'eau, vous avez tort !... buvez du vin, il civilise. En France, on sert le champagne au dessert ; il se mêle à la conversation, il fait mousser les couplets, la gaieté, les jeux de mots. Nous autres, du 66e voltigeurs, à bord du *Suffren*, nous buvons les vins des coteaux de Saumur. Le bon vin blanc

réunit les dérobants, les agents de la police et de la cave, avec limonadiers délinquants!

BEN-AMBABOUCH.

Si je buvais du vin, je serais destitué de mes fonctions d'interprète musulman.

ZACHARIE.

Ben-Ambabouch! vous buvez du vin, puisqu'on fait du vin avec de l'eau, du sucre et du tartre, nous dit un Allemand, Mener Barbotow.

BEN-AMBABOUCH.

C'est un canard!...

ZACHARIE.

C'est un canard!... Non, songez donc, Ben-Ambabouch, qu'un canard n'est pas un Germain de 1 mètre 75 cent.; un canard n'est qu'un petit chimiste, un aquatique, un oiseau volant, un apothicaire qui fait un long mémoire et de l'eau brouillée!... Je crois que le vin est composé d'eau, de sucre et de tartre; car le pampre puise l'eau dans les agents atmosphériques!... les pétales des fleurs absorbent dans les agents, dans l'oxygène, l'arome et les acides. La séve circule dans le liber ou 3ᵉ peau; l'arome est contenu dans le canal médullaire de la lambourde, ou jeune branche à fruit. Quand le grain a acquis tout son volume, le soleil se charge de la coction des fluides et l'odeur se répand.

BEN-AMBABOUCH.

Puisque le vin n'est que de l'eau sucrée, Zacharie, versez-moi du vin de Champagne, en attendant l'effet! Il y a là dedans du sel attique!... votre vin vaut mieux que le sorbet. Zacharie! vous étiez la gloire de l'infanterie de marine à bord du *Suffren*, à la conquête d'Ancône, par les Français, vos compatriotes; vous connaissez l'art militaire, l'art dramatique et comique, la chimie, la géologie et l'agronomie!... Pour vous, Français, Anglais et Africains, la Porte est toujours ouverte!...

CADJID.

Dans ce cas, nous n'avons plus qu'à sortir ; partons d'ici, et couvrez-vous, camarades, pour ne pas enrhumer !

BEN-AMBABOUCH.

Faut convenir que j'étais une bête,
Avant d'avoir écouté les Français !
Car j'allais boire aux ruisseaux des marais !
*(Il goûte.)*
Ho ! la réforme est une bonne conquête !...
*(Il lit sur le flacon.)*
Voyons ! un coup de cet ardent cognac
Qui vient de la Gascogne !
*(Il boit, il lit.)*
Hé ! du vin de Bourgogne !...
*(Ils boivent après avoir trinqué.)*
Ça vaut bien mieux que l'eau de notre lac !
*Ritournelle* (ensemble).

ZACHARIE.

Ça vaut bien mieux que l'eau de votre lac ?

BEN-AMBABOUCH.

Ça vaut bien mieux que l'eau de notre lac !

ZACHARIE.

Que l'eau de votre lac ! (*ter.*)

BEN-AMBABOUCH.

Que l'eau de notre lac ! (*ter.*)

*(Ben-Ambabouch un peu ivre regarde souvent du côté des bouteilles ; plusieurs se tiennent assis, sur parquet ou sur fauteuils ; plusieurs fument.)*

L'annexe mérite une mention spéciale.

En tête se trouve une momenclature des instruments dont se compose la fanfare des troupes d'Asie ; puis une foule de fables, d'apologues, de

pièces justificatives, etc. Une des manies de l'agronome de Saumur, c'est la passion des dédicaces. — La première tirade venue de n'importe quel auteur, une romance intercalée, un sonnet, un simple quatrain souvent est dédié à M. Victor Beaugé, à Mlle Léonie Baugé, à M. F. Mornan de l'*Illustration*, à l'Empereur, à M. P. Limayrac, à la reine Victoria, etc., etc.; on trouve même une pièce de vers au *peintre de mon portrait.*

Nous ne pousserons pas plus loin cette analyse d'un des drames les plus bizarres que l'on puisse imaginer.

= A propos d'Orient et de théâtre, il nous a été donné dernièrement de voir les affiches du théâtre ouvert par nos zouaves devant Sébastopol. Rien de plus pittoresque que ces spécimens illustrés de notre gaieté française. Ce sont des lithographies dont le tirage a été fait par le détachement de l'Imprimerie impériale qui se trouvait au camp. Sous le rapport de la composition, elles valent de beaucoup celles qui s'étalent aux vitrines de nos salons de lecture. Ordinairement, c'est un grand mât surmonté d'une banderole où se lit le programme de la soirée ; au pied, sont groupés quelques soldats de différentes armes. Quelques vignettes forment encadrement, et simulent un *Charivari* de circonstance. Dans l'une d'elles, par exemple, on voit le factionnaire du théâtre disant à un soldat russe qui se présente au contrôle : —

C'est pas la peine, va! — Nous te donnons le spectacle gratis.

= La troupe française qui est allée se risquer sur le théâtre italien de Constantinople, a eu, nous écrit-on, beaucoup de peine à s'installer. Ces pauvres artistes croyaient arriver dans une ville où l'on trouve comme en France des pensions plus ou moins bourgeoises, des chambres garnies payables mois par mois et à terme échu. Mais quelle déception! Loyer pour un an, dont le montant a dû être déposé d'avance, vie matérielle horriblement chère, rançons énormes pour les moindres choses, ils ont eu tout à subir dans une capitale où la journée d'hôtel (l'hôtel d'Angleterre par exemple), coucher et nourriture compris, coûte vingt-cinq francs à un simple voyageur.

Heureusement, les représentations de ce bon Danterny, car c'est ainsi que le nomme M. de Banville, — nous ne savons trop pourquoi, — ont attiré une foule assez grande pour le tirer de ce pas difficile. Les vaudevilles du Palais-Royal paraissent surtout suivis par nombre de pachas. Un derviche a été même entrevu au parquet. *O tempora! o mores!*

[Du 20 février.] = M. Dumas dont, nous avons cité le prospectus dans la dernière quinzaine, vient d'en faire paraître un second exclusivement relatif cette fois aux *Mohicans de Paris*. Nous en citerons le début :

## CAUSERIE AVEC MES LECTEURS.

Chers Lecteurs,

Après cinq mois et demi d'interruption, j'écris de nouveau le titre d'une de ces œuvres de prédilection que l'auteur caresse avec d'autant plus de plaisir, qu'arrivé aux deux tiers de son âge, elle sera selon toute probabilité une des dernières que l'auteur produira. Le plan des *Mohicans* et l'idée de fonder un journal se sont présentés ensemble à mon esprit, il était tout naturel de ne point les séparer; et, en effet, roman et journal, comme vous avez vu, ont marché ensemble.

D'un ouvrage qui doit avoir trente volumes à peu près, les deux tiers ont déjà passé sous vos yeux.

Mais il y a de ces choses que vous ne saurez jamais, chers Lecteurs, Dieu merci pour vous: vous ne saurez jamais, dans une carrière pareille à la mienne, qui amène sa lutte de tous les jours, ses victoires souvent, ses défaites quelquefois, vous ne saurez jamais combien il y a de moments de doute, combien il y a d'heures de défaillance. Le côté de l'étoffe de ma vie que je mets sous vos yeux est le côté brillant, c'est *l'endroit* du dessin aux mille couleurs qui éblouit vos yeux et qui vous fait crier au bonheur, à la joie, à la richesse. Le côté que je réserve à moi, et quelquefois à mes amis, aux frères de ma vie, à ces portions de moi-même qui vivent avec moi, et par lesquelles je vis, c'est l'*envers* de l'étoffe, ce sont les fils qui ressemblent plus à une toile d'araignée qu'à un bouquet de fleurs, c'est la maille rompue, c'est le point échappé, c'est ce qu'enfin, et aucun mot ne peut mieux rendre ma pensée, c'est le *bousillage* de l'existence.

Plus d'une fois, chères Lectrices, en mettant votre corset ou en laçant votre brodequin, vous avez fait un nœud, n'est-ce-pas? Plus vous étiez pressées, plus

vous vous hâtiez pour le défaire, plus vous perdiez de temps avant d'y réussir.

Eh bien ! il en est ainsi dans l'existence, sans que l'on sache pourquoi, sans que l'on sache comment, il se fait un nœud à la vie, et, au lieu d'une minute, de deux minutes, de dix minutes que vous perdez, chères Lectrices, à défaire le nœud de votre brodequin ou de votre corset, c'est un mois, deux mois, dix mois que l'on perd à défaire le nœud de sa vie.

Ce nœud, c'est une tragédie que l'on fait ; c'est un procès que l'on gagne ou qui nous coûte plus cher que si on l'avait perdu ; c'est un ami qui part et que l'on suit des yeux ; c'est la jeunesse qui s'en va et que l'on regrette ; c'est la mort qui apparaît à l'horizon et que l'on s'habitue à regarder ; c'est enfin l'envers de la vie ! c'est, comme je vous le disais, le *bousillage* de l'existence.

Jusqu'à présent, j'avais fait mon journal à peu près à moi tout seul, de sorte que le jour où mon nom ne se trouvait pas sur deux ou trois de ses pages, là où mon nom n'était pas, il y avait un trou. A la vue de ce trou, vous vous demandiez : « Où est-il donc ? que fait-il donc ? à quoi s'occupe-t-il donc ? est-il mort ? »

Non, je n'étais pas mort, chers Lecteurs ; seulement je défaisais un nœud qui s'était fait à ma vie.

Il récapitule ensuite ce qu'il a fait pendant les cinq derniers mois et termine par :

*Vale et me ama.*

ALEXANDRE DUMAS.

[DU 22 FÉVRIER.] = La province ne veut pas être en reste avec Paris pour ce qui est des réclames bouffonnes et des affiches excentriques. Voici

quelques extraits d'une annonce que l'on nous adresse de Nantes :

# LES ORDONNANCES DE LA TERRE

## OU LE TRIOMPHE DE L'AGRICULTURE

**(— Tout fermier qui suivrait fidèlement les Ordonnances de la terre, devrait être considéré comme un parfait cultivateur, et recevoir une médaille d'or ou d'argent pour récompense.)**

**( —Tout fermier qui refuserait de suivre les Ordonnances de la terre devrait être considéré comme mauvais cultivateur, ennemi de ses intérêts et du bien public, et recevoir un avertissement à comparaître pour être invité à mieux faire.)**

*Cultivateurs, la terre se fâchera sérieusement si vous continuez à laisser perdre vos engrais, sa meilleure nourriture; suivez donc exactement ses Ordonnances, et vous serez largement récompensés de vos peines.*

**Première Ordonnance**

*JE VOUS ORDONNE :* De commencer votre tas de fumier sur une forte couche de terre; vous allez faire une rigole tout autour du fumier et creuser une fosse dans la terre pour recevoir l'égout ou le purin, etc, etc.

Le tout est signé : **PICHERIE-DUNAN**,

*De Vieille-Vigne, département de la Loire-Inférieure, canton d'Aigrefeuille, agriculteur, améliorateur-praticien, secrétaire de la Société de secours mutuels de Vieille-Vigne, auteur du* **Catéchisme d'Agriculture,** *dit* **le Trésor de la Chaumière,** *membre des Congrès agricoles de la Bretagne et de la Vendée.*

[Du 15 février] = *La Vraie doctrine* de la sainte Eglise catholique sur le salut des hommes,

par M. l'abbé Caron, curé de Saint-Pierre et archiprêtre de Mont-Didier.

Nous nous contentons de citer un passage de la lettre que l'abbé Caron a placée en tête de son livre, en le soumettant à la congrégation de l'Index ; on nous permettra en même temps de mettre en regard quelques lignes de M. le comte de Maistre :

| | |
|---|---|
| Si nous nous trompons, le chef suprême et infaillible de l'Eglise nous éclairera, et, avec la conviction sincère et profonde d'avoir raison, nous aurons, s'il le faut, s'il l'exige, la foi d'avoir tort. (L'abbé CARON, *La Vraie doctrine de la sainte Eglise catholique sur le salut des hommes*, p. 172.) | Je ne balancerai pas un instant et, au lieu que dans ce moment *je* n'ai que la certitude d'avoir raison, j'aurai alors la foi d'avoir tort. (M. DE MAISTRE, *Eclaircissement sur les sacrifices*, ch. I; *Soirées de Saint-Pétersbourg*, II, 334). |

Il faut avouer que M. le curé de Saint-Pierre n'a pas de bonheur : avec une si jolie idée, trouver une si belle et si heureuse antithèse après le comte de Maistre, c'est jouer de malheur. Ah ! M. Caron, pourquoi n'avez-vous pas lu l*es Soirées de Saint-Pétersbourg ?* Vous avez l'air d'avoir voulu vous parer des plumes du paon, et c'est fâcheux.

[Du 21 FÉVRIER.] — Le cénacle littéraire du Divan de la rue Lepelletier a été ces jours-ci témoin d'un différend sérieux entre joueurs de domino, car le domino est fort en honneur au Divan. On a même craint un instant que l'affaire ne tournât au drame.

Les acteurs sont, dit-on, M. de B*** et un graveur du nom de P***. Au plus fort d'une discussion

engendrée par la chaleur d'une partie, M. P*** se serait mépris sur la portée d'un geste de M. de B***, et aurait riposté d'une façon plus que vive. Une rencontre qui devait s'ensuivre n'a pas eu lieu, grâce aux bienveillants efforts des témoins pour opérer un rapprochement.

Croyez donc encore à l'innocuité du double-six !

= On vient d'ouvrir une souscription dans le but d'offrir une médaille d'or à l'un des médecins les plus célèbres de la Faculté de Paris. Nous extrayons les premières lignes d'une circulaire que l'on vient de publier à ce sujet en français et en anglais.

« Nous venons, avec l'espoir, avec la certitude du succès, provoquer votre participation ainsi que celle de vos amis, à l'un de ces actes de haute justice, qu'il est si rare et si doux de pouvoir accomplir en toute sécurité de conscience.

« Un seul mot suffira à justifier notre initiative : RICORD !... C'est à RICORD que nous voulons offrir un témoignage de sympathique gratitude. Avec l'Europe, avec le monde entier, cher et honoré confrère, vous avez assisté au spectacle de cette carrière, si philanthropiquement remplie, dont la science n'a jamais permis à la fortune même la plus brillante de restreindre le champ ou de ternir l'éclat. Génie créateur, de bonne heure, à la trace de Hunter, il fonda sur l'expérimentation clinique, largement et franchement rénovatrice, une doctrine simple comme la nature ; comme elle, greffant sur un seul fait primordial l'être diathésique dans son ensemble si multiple, si complexe ; mais qui, mieux

qu'elle, assure la guérison en utilisant ou en corrigeant, selon le cas, ces tendances impuissantes ou perverties. »

[Du 23 février.] = « *Les Echos de Hombourg.* — La banque, par Et. Pall. In-8° (chez Taride).

Hombourg ! voilà un nom gros d'expérience chèrement acquise. L'auteur a voulu que tout le monde pût profiter de la sienne. Le premier volume est un piquant historique de la célèbre banque. Il est écrit comme il devait l'être, c'est-à-dire d'un ton bref, avec une grande franchise, et avec une certaine humour. La matière prêtait à la satire, et M. Pall s'en est donné à cœur joie. Exemple, son chapitre XII : Le privilége de la maison de jeu vient d'être obtenu, et l'on procède à son......

INAUGURATION

C'est qu'il n'y avait point assez de maçons dans cette bonne ville de Hombourg. Les tailleurs, les marchands de tabac et de gants durent se faire, pour le quart d'heure, ouvriers à la pierre. Un ancien secrétaire d'Etat aux travaux publics, à qui on ne payait pas sa pension, se fit maître gâcheux. Le dévouement des braves gens réussit. — Ne réussit-il pas toujours?

Un palais s'éleva presque dans un jour, à peine dans un été. Ce n'était ni gothique, ni roman, ni grec; c'était hombourgeois.

Un style était créé.

Puis vint l'inauguration. L'armée fut passée en revue et fut admise à un banquet. Le sommelier du landgrave sacrifia à ce sujet une barrique tout en-

tière. — Les deux rois invitèrent les principaux habitants à un dîner de Lucullus. Quelques Hombourgeois de l'opposition refusèrent d'y aller, mais beaucoup eurent moins de *scrupules.* — Il y eut de grands discours et de grands rires, Au dessert, un homme se leva et cria : *A bas l'extradition* ! — Un tonnerre d'applaudissements accueillit ce toast du chef de la police.

Et les lampions éteints, les bouteilles finies, tout dormit dans cette belle ville de Hombourg.

= M. de Mirecourt vient de publier la ***Biographie de M. Veuillot***... Le début de cette brochure mérite d'être conservé; le voici :

« Depuis le commencement de cette œuvre (il parle de sa collection des *Contemporains*), nous avons donné des gages assez sérieux de foi chrétienne pour qu'on ne nous accuse pas d'être un ennemi de la religion.

« Les vrais disciples de Jésus-Christ ont obtenu, obtiennent et obtiendront toujours nos respects inaltérables, etc., etc. » (Puis il entre en matière et *éreinte* M. Veuillot, jusqu'à ce qu'enfin il le provoque en quelque sorte à coups de plume )

« (M. Veuillot) nous a menacé de sa colère et de ses articles, si nous osions dire la vérité sur lui comme sur les autres.

« Ah ! pardieu ! Topez là, cher et pieux rédacteur!

« Nous relevons le gant, c'est dit. Prenez en main votre bonne lance ; nous avons la nôtre, et le public jugera les coups. On verra pour qui sera le jugement de Dieu.

« La carrière est ouverte, nous vous y attendrons de pied ferme. »

[Du 24 février.] = Périodiques nouveaux : — ***La Mansarde***, journal littéraire paraissant

le dimanche. Le premier numéro est lithographié, et annonce comme rédacteur en chef, M. Constant Arnould.

M. Constant Arnould, dont on vient de prononcer le nom, paraît appréhendé au corps par le démon du journalisme. Forcé pour vivre d'enluminer des gravures de piété, il fait, dès qu'il a quelque argent, un journal qu'il écrit lui-même sur une pierre lithographique. C'est ainsi qu'il a fondé le *Sans le sou* et *l'Original*. M. Constant Arnould a donné le branle aux nombreuses feuilles de ce genre qui ont paru depuis un an.

= *Le Petit Journal pour rire.* In-4°. — Nouvelle publication illustrée, paraissant aux bureaux du *Journal amusant*. La rédaction est la même; quant aux dessinateurs, ce sont : Nadar, Marcellin, Randon, Doré, Bertall, Rion , etc.

= *Répertoire* du libraire et de l'amateur, in-8°, paraissant tous les mois ; rédacteur gérant M. J. Gay. Ce recueil est divisé par ordre de matières.

= Nous avons sous les yeux le *Projet d'une Revue hispano-américaine publiée en français*, sorte de prospectus, signé Ramon de la Sagra et annonçant une publication destinée à favoriser les intérêts des peuples d'origine espagnole dans les deux hémisphères. Bonne chance à la *Revue hispano-américaine* !

= Un roman qui défraye le *Journal du Dimanche* depuis sa fondation, *le Pasteur du peuple*, par Mme Clémence Robert, nous paraît des plus étonnants quant au fond et à la forme. Ainsi, dans le numéro du 24 février, dans le récit d'un combat acharné qui dura toute une nuit sans que personne y fût sérieusement atteint, Mme Robert lâche sans sourciller des phrases comme celles-ci :

« ... Et comme celui-ci passe devant un tronc d'arbre, il lâche son coup et lui *décoche* une balle. » (Page 130.)

« ... Elle (une dame) m'avait entraîné à son char, il fallait bien aller *où la roue s'élançait !* » (Page 131.)

« ... Ces grandes lignes blanches, sans éclairer les vastes pièces, en montraient seulement *l'étendue pleine de froid* et de ténèbres. » (*Idem.*)

[Du 27 février.] = Une nouvelle plaie d'Egypte qui tend à se naturaliser chez nous, c'est la manie de forger des mots nouveaux avec des mots que l'on ne comprend pas, la plupart du temps.

Savez-vous ce que c'est par exemple que l'*Autonomètre Noaille* ? Vous croyez peut-être que c'est une mesure pour évaluer la hauteur ou la largeur des membres de cette illustre famille ? — Eh bien, pas du tout ; c'est une Société en commandite par actions, pour la confection des habillements sous la raison sociale Jacquot et Cie.

— Qu'est-ce que la *Société Typo-Bibliographi-*

*que?* C'est une Société qui s'occupe de typographie et qui aime les livres, en achète ou en publie. Ce n'est pas cela; c'est une Société de secours mutuels qui compte au nombre de ses sociétaires des tourneurs en bois, des cartonniers, des tablettiers, des tailleurs, des gantiers, des raffineurs, des marchands de bouchons, quelques typographes, etc.

— La *Société des arts graphilanthrophiques* est dans le même cas; celle-ci compte dans son sein non-seulement des tailleurs et des cordonniers, mais elle possède même un marchand de vin. — L'Académie des inscriptions devrait intervenir et ne pas tolérer un pareil abus du droit de forger des titres et des mots qui n'ont ni queue ni tête.

[Dudit.] = MM. Joubert, propriétaire, Ch. Fondrin architecte, et Alphonse Ruin, de Fyé, se sont réunis pour présenter à l'Empereur une pétition, tendant à obtenir l'autorisation d'élever sur le boulevard de Sébastopol, une vaste construction, circonscrite par ce même boulevard, les rues Aubry-le-Boucher, Saint-Martin et de Rambuteau, en supprimant la rue Quincampoix.

Ce vaste bazar, de 15,200 mètres carrés, prendrait le nom de Palais du Commerce et serait destiné à l'industrie dite des *Articles-Paris*. Les auteurs du projet ont annexé à leur demande un plan de ce monument et du théâtre qui, suivant eux, en est inséparable. — Pourquoi? on n'en sait rien. Ce théâtre est destiné à introduire à Paris le

genre nouveau des pantomimes et des féeries chorégraphiques anglaises, en conservant toutefois les anciens genres français du drame, de la comédie et du vaudeville. — En ce moment, ajoutent les signataires de la pétition, M. Alphonse Ruin, directeur de théâtre anglais, sollicite de S. Ex. le ministre d'Etat le privilége de cette exploitation théâtrale. — Nous trouvons en effet un mémoire en huit pages in-8° intitulé : *Projet du théâtre Anglo-Français, annexé au Palais du Commerce*, et signé Alph. Ruin, de Fyé, dans lequel est exposée fort au long l'idée du nouveau directeur. Il ne s'agit de rien moins que d'englober, sur une seule et même scène, tous les genres du boulevard et d'y joindre les exercices anglais.

[Du 28 février.] — La chute de *Guillery* a fait un instant l'entretien du jour, entretien que M. About s'est plu à prolonger par un retour offensif de sa façon. *Guillery* a été imprimé avec une belle *Lettre au public*. Quoi qu'il en soit de cette lettre, chacun a voulu savoir comment l'œuvre badine qu'elle précède a pu ouvrir si tôt les portes du Théâtre-Français. Il a couru à ce sujet toutes sortes d'historiettes que nous nous gardons de reproduire, vu notre prudence et leur diversité.

Ne pouvant cependant résister au désir d'apporter notre contingent de commérages à la publicité de M. About, nous citerons un tout petit mot à lui

attribué, mot inoffensif, fort éclectique et prouvant une connaissance prématurée du cœur humain.

Il venait de lire sa pièce à un personnage influent.....

— Mais, dit celui-ci à l'instant d'opiner, où est donc la morale de tout ceci..... je ne la vois point.

— Ah ! la morale ?...

— Oui.

— Eh bien, la pièce vous a-t-elle amusé ? là, franchement.

— Certes.

— Eh bien ! la voilà, la morale...., aurait en souriant conclu M. About.

[ Dudit. ] = Une véritable croisade se prêche en ce moment contre Jules Janin. Après la *Biographie* de M. E. de Mirecourt, après les *Echos* de Théodore de Banville, et la lettre de Philoxène Boyer dans le *Figaro*, voici venir la *Chronique de France*, représentée par Charles Monselet.

Nous nous arrêtons à dessein sur l'article de Monselet, parce qu'il est plus sérieusement incisif que les autres. Ce qu'il reproche à Jules Janin, c'est son naturel processif et ses prétentions au respect de tous, de par la justice. « Où est-il le beau temps du *Manifeste de la jeunesse littéraire* et des estocades en l'honneur des lettres faciles et cavalières ? »

Attaquant ensuite de front la logique même du prince des critiques, « comme on se plaisait à le

nommer il y a vingt ans, » il essaye de démontrer que « le brillant feuilletoniste n'a jamais eu pour autrui ce qu'il réclame avec tant d'instance pour lui-même. »

«Personne, dit-il, n'a manqué plus que lui de convenance et de justice envers ses collègues. Il a appelé une des dernières pièces de madame Sand une « sonate de Charenton ; » il a écrit des croix d'Alexandre Dumas qu'il en avait jusqu'à mettre « dans sa *tignasse*; » enfin, raillant une comédie de Théophile Gautier, représentée à l'Odéon, il l'a apostrophé en ces termes : *Théophile, à bas les pattes !*

« Il a poursuivi Balzac toute sa vie, le conspuant, le niant, le bafouant ; ses rancunes ne sont pas même arrêtées après sa mort. Dans le compte rendu de la première représentation de *Mercadet*, il a écrit naïvement : « M. de Balzac est mort il y a un an, jour pour jour, et, si j'ose le dire, il est MORT A TEMPS. » Par bonheur, M. Jules Janin a été seul de son avis. Il est évident pour tous que l'auteur des *Parents pauvres* est mort en pleine force, au moment où son génie se retrempait dans sa simplicité ; ses dernières œuvres sont les plus belles et les plus vraies. Dans ce compte rendu fabuleux d'une des rares comédies de notre époque, le prince des critiques semble, du reste, avoir voulu accumuler comme à plaisir les images les plus repoussantes ; il y est question de *moisson récoltée au cimetière,* de *miel recueilli sur un cercueil*, de *vieille portière accroupie sur son gueux,* et, finalement, *d'un squelette qui sourit, et dont la bouche ouverte fait entendre un petit grincement qui est le rire de la mort même.* Le squelette de M. de Balzac !

« ... Il y a quelques mois, M. Janin traînait sur un lit d'orties et affligeait jusqu'aux larmes un de ses amis de vingt-cinq ans, Henry Monnier ; il n'avait pas assez de mots ignominieux, d'images dégoûtantes,

pour flétrir l'œuvre de cet excellent homme et de cet excellent observateur. Nous avons lu cet incroyable feuilleton. »

Monselet jette ensuite un rapide coup d'œil sur le passé littéraire du critique des *Débats*. Il se demande si *l'Ane mort*, *le Chemin de traverse*, etc., ne commandaient pas à leur auteur un peu plus d'indulgence pour les peccadilles d'autrui.

« Le procès que Janin intente aujourd'hui à M. Théodore de Banville est basé sur la fausse interprétation d'un article, je crois, sur des passages tronqués, misères habituelles de la vie de polémiste. Cela valait-il la peine d'aller déranger un huissier à l'heure du déjeuner ? »

[Dudit.] = La *Revue contemporaine* vient de terminer par une belle et large étude sur le cap Nord, le tableau des explorations de la Norwége, par Louis Enault.

[Dudit.] = *Figaro* nous apprend aujourd'hui que l'*Indépendance belge* a changé de propriétaires. C'est M. Jules Lecomte, qui se trouve à la tête de la nouvelle Société, sans cesser pour cela ses spirituels *Courriers*.

= *Souvenirs et larmes* d'un enfant naturel, poésies, par J. M. Lambert (Delcambre. In-8°).

L'auteur, enfant naturel, si nous en croyons son titre, fait une pièce de vers à la mémoire de ses parents où nous remarquons le passage suivant :

Avant que je remplisse, au sommet de la table,
La place que m'assigne un ordre impitoyable,
Je viens faire un appel au pouvoir précédent :
Animez-vous, portraits fixés à la muraille,
Gardez, jusqu'à ce que moi-même je m'en aille,
A ma place le fauteuil président...

et les vers de la pièce à M. Décari, dont la mesure nous a paru bizarre :

Placés par un préjugé au rang des dissolus,
Les étudiants vivent encore, mais le quariier n'est plus....

Enfin nous dirons encore un mot des strophes, en tête desquelles l'auteur a mis : *A mes confrères.* Ses confrères, qui ? les enfants naturels ? On le croirait; mais non il s'agit des faiseurs de vers, du moins c'est ce que nous avons compris. M. Lambert aurait dû mettre une note.

[Du 29 février.] = On nous donne pour authentique l'historiette que voici.

Certain théâtre fut un soir honoré de la visite d'un grand souverain. M. B***, le directeur, ne savait que faire pour mettre sa personne à la hauteur de la situation. Aussi que devient-il à l'instant où l'illustre spectateur daigne, après quelques paroles bienveillantes, lui offrir un cigare.

Rassemblant tout ce qu'il avait d'arrondi dans le geste et d'ému dans la voix, l'heureux impresario accepte à reculons et balbutie ce remercîment à jamais mémorable :

« Ah! Sire, ah!... Je le fumerai toute ma vie ! »

---

## AVIS

Ceux de nos abonnés qui n'auront pas reçu la *Revue anecdotique* le 5 et le 20 de chaque mois, à Paris; le 6 et le 21, dans les départements, sont instamment priés de nous adresser leurs réclamations.

MM. les abonnés dont l'abonnement expire au mois d'avril prochain sont également priés de le renouveler s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi de la *Revue*.



## LIVRES

= *Œuvres complètes de Saint-Amant*, nouvelle édition publiée sur les manuscrits inédits et les éditions anciennes, précédée d'une notice et accompagnée de notes par M. Ch.-L. Livet Tome II. — M. Livet vient de publier le 2e volume de son Saint-Amant, dans lequel se trouve, entre autres pièces fort curieuses, le *Moyse sauvé*. Le succès du premier volume est une garantie plus que suffisante pour que l'on puisse prédire une fortune semblable au second. M. Livet prépare, dit-on, chez le même éditeur (Jannet), une édition du *Dictionnaire des Précieuses* qui certes ne manquera pas non plus de trouver des amateurs.

= *Recherches* sur la position de *Noviodunum Sussionum* et de divers autres lieux du Soissonnais, par M. Peigné-Delacour. Amiens. In-8. — Un grand esprit de recherche, des déductions judicieuses, tirées soit des textes, soit des monuments, soit des traditions qui survivent encore, distinguent à juste titre le mémoire de M. Peigné-Delacour. Il pourra compter pour un coin dans cette immense et précieuse carte qui est encore à faire, la carte véritablement historique de la France.

= *Revue bibliographique*, bulletin analytique des principales publications de la France et de l'étranger, in-8°; chez P. Dupont. Cette nouvelle publication mensuelle nous paraît appelée à un véritable succès. M. Ch. Louandre, son rédacteur en chef, nous annonce le but qu'elle se propose de remplir; il s'agit de donner une analyse succincte, mais aussi complète que possible, des meilleurs ouvrages publiés tant en France que dans les pays étrangers, sans appréciation ni critique aucune.

## THÉATRES

Du 12. — Comédie Française. *Le Misanthrope.* Grande reprise et petit succès. — Mlle Plessy est une Célimène bourgeoise et maniérée. La première représentation a été mauvaise, la seconde meilleure. M. Empis lui-même donne des conseils à la *jeune débutante.* — M. Empis a les traditions. Le théâtre Français ne les a plus. — Mais il met toujours au service des œuvres modernes une rare intelligence. C'est bien quelque chose.

Du 21. — Théâtre-Italien, première représentation de l'*Assedio di Firenze.* — Libretto insipide du signor Corghi, musique savante et froide du Maestro Bottesini ; M. Bottesini est un contre-pointiste des plus distingués, mais c'est avec le miel que l'on prend les mouches, et avec la mélodie que l'on prend les âmes. M. Bottesini l'a oublié en écrivant l'Assedio. Peut-être n'avait-il pas le moyen de s'en souvenir.

Citons pourtant deux très-beaux chœurs, d'une facture large, d'une inspiration naïve et fraîche.

Du 22. — *Les Infidèles* et *Mme Lovelace.* — *Mme Lovelace,* beaucoup de choses, de l'esprit, mais pas de bon sens, de l'action, mais pas de vraisemblance ; du trait et de l'impossible, — une agitation dans le vide. Mme Doche regrette ses camélias.

Les *Infidèles,* roucoulement amoureux, succès à la violette, — parfois spirituel Le Vaudeville a-t-il une prime pour nommer les fournisseurs de ses personnages, avec la rue et le n° ? C'est de mauvais goût. La prononciation de M. Lafont s'empâte de jour en jour : il mâche les mots avec une bouche sans dents. Belle tenue à la scène : on jette des fleurs sur cette grande ruine.

Du 23. — Opéra-Comique. Première de *Manon Lescaut,* par MM. Scribe et Auber. — Grand succès d'argent, d'émotion et de curiosité. — Ce n'est pas la Manon de l'abbé Provost, mais c'est une Manon charmante. La partition est une des meilleures qu'Auber ait jamais signées, et Manon-Cabel trouverait plus d'un Desgrieux dans la salle.

— Manon alternerait le succès avec l'opéra charmant de Victor Massé, *les Saisons,* qui s'est de plus en plus établi dans les faveurs publiques, grâce au charme tout italien de sa mélodie.

---

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 1er AU 15 MARS 1856

---

[Du 1er mars.] = Nous avons recueilli plusieurs renseignements sur M. Bertron, dont les invitations à dîner nous avaient, il y a juste un mois, intrigué si fort. (Voir p. 69, nº 3.)

M. Bertron est un riche propriétaire fort connu dans le ressort de la sous-préfecture de Sceaux. Acquéreur du magnifique domaine qu'a possédé en dernier lieu l'amiral Titchakoff, il vient d'en morceler le parc en soixante-dix lots qu'il prétend vendre séparément à des conditions tout exceptionnelles. Ainsi, les acheteurs sont tenus de bâtir une maison dans chaque lot. M. Bertron refuserait de vendre à celui qui prendrait deux lots à la fois pour y construire à sa guise une villa plus grande que celle du voisin.

Ces soixante-dix maisons devant recevoir la dénomination collective de Cité-Bertron, celui-ci serait désolé qu'il en manquât une seule.

Pendant qu'il fondait une cité, M. Bertron a songé qu'il ne lui en coûterait guère plus de gratifier les peuples d'un nouveau système humanitaire. C'est de cette préoccupation philanthropique qu'est né l'Or-

dre Universel; théorie fort complexe et dont nous n'essayerons pas aujourd'hui l'analyse, faute de données assez exactes. Une fois aux prises avec la difficulté de propager ce système, M. Bertron a cru pouvoir se faire mieux comprendre à table. D'un convive bien traité, on fait sans grands efforts un prosélyte. Invoquant les mânes de Grimod de la Reynière, le créateur de l'Ordre Universel s'est donc mis à l'œuvre, après avoir trouvé un bon cuisinier. Tous les grands dignitaires de l'État doivent, dit-on, être successivement conviés à ces repas philosophiques ; l'Ordre Universel y est exposé avec détails au dessert.

Ancien candidat à la présidence de la République, M. Bertron a publié une profession de foi fort recherchée par les amateurs.

[Du 2 mars.] = M. Maurice Albert, dont les lecteurs ont déjà pu apprécier les Courriers de Londres du *Figaro*, veut bien, à partir d'aujourd'hui, adresser son contingent de nouvelles à la *Revue Anecdotique*.

L'armistice porte ses fruits partout. A Londres, les directeurs de théâtres eux-mêmes s'embrassent sur toute la ligne, et je lis sur les murs de la grande ville l'affiche suivante :

ARMISTICE. — ARMISTICE.

« Lundi, M. Ch. Matthews jouera à Covent-Garden, et jeudi, M. Anderson paraîtra à Drury-Lane. Signé : *Les plénipotentiaires*. Smith, Anderson. »

La réclame est forte, n'est-ce pas? mais c'est toute

une histoire qui est contenue dans cette simple affiche. Ecoutez si vous voulez.

Un certain professeur Anderson, le grand vizard du Nord, comme il s'appelle, a joué toute la saison des pantomimes, et fait des tours à Covent-Garden. C'est le premier fabricant de réclames du monde, cet Anderson!

C'est lui qui donne lundi prochain, à son bénéfice, un spectacle qui commence à *une heure de l'après-midi* pour finir à *minuit. Sept pièces* et *six cents acteurs*. Et à ce propos il expose, aujourd'hui 1er mars, l'affiche suivante :

LETTRE PERDUE.

« La lettre suivante, datée du 5 mars (comment cela se fait-il ?), a été trouvée dans la rue : « Ma chère Louise, je viens de passer les plus heureux jours de ma vie, j'ai été lundi à Covent-Garden, toute la journée, toute la soirée. — Quelle belle société, quel amusant spectacle ! — Si jamais le professeur Anderson donne une seconde représentation pareille, ne manque pas d'y venir. J'aurais pleuré de ton absence, si les acteurs ne m'avaient fait trop rire. »

Eh bien donc, ce grand vizard faisait concurrence à Drury-Lane. Drury-Lane fit jouer une parodie d'Anderson par un de ses comiques, M. Matthews. Anderson fit parodier Matthews et offrit, sur les affiches, toute sa recette de deux mois, 20,000 *livres sterling*, à qui *imiterait l'imitateur de son imitateur*.

Le lendemain le directeur de Drury-Lane faisait afficher ceci :

« J. Smith, directeur de Drury-Lane, reconnaît avoir reçu du public pendant les deux mois de janvier et février 25,000 livres. *Pour acquit* : SMITH. »

Mais, vous le voyez, tout finit par un armistice.— Voilà où en est la réclame en Angleterre. Puffistes de Paris, vous n'êtes que des enfants. On vous dit comme le vieux Burgrave : — Jeune homme, taisez-vous.

Mais ce qui vaut encore mieux que les réclames,

ce sont les annonces que publie le *Times*, *sous forme de correspondance.* Que pensez-vous de celle-ci : « La dame qui a quitté Londres lundi, APRÈS UNE PROMENADE AVEC SON COUSIN, est priée d'écrire à sa famille; SON MARI EST TRÈS-INQUIET. »

Pauvre mari ! qu'il fasse comme ce brave homme qui vient de mourir à Glasgow, après avoir eu ONZE femmes, — qu'il *se répouse.*

Qu'il épouse, par exemple, une brave dame anglaise qui a été, s'il vous plaît, l'AMIE de Louis XVIII et à laquelle tous les Gouvernements ont payé, depuis cette époque, une pension de 1200 fr., ni plus ni moins qu'au postillon qui conduisait la voiture de Louis XVI à Varennes, et qui est mort, il y a un an, à Londres.

MAURICE-ALBERT.

[ Du 4 MARS.] = L'un des plus célèbres collectionneurs de Paris, M. Sauvageot, vient de céder son musée particulier à l'Etat sans vouloir accepter d'autre dédommagement qu'un logis au Louvre.

Employé pendant le jour dans un ministère, et violon le soir à un théâtre lyrique, l'Opéra, je crois, M. Sauvageot a consacré ses rares loisirs et ses appointements plus que modestes à l'agrandissement de sa chère collection. Meubles, émaux, grès, faïences, armes, il a su tout choisir, tout acheter, au bon temps de la *bricabracologie*, — comme dirait Balzac, auquel M. Sauvageot, ceci dit sous toute réserve, semble avoir fourni tout un côté du *Cousin Pons*; — au bon temps où les marchands de curiosités étaient rares et où l'on traitait de vieilleries toutes les petites merveilles d'art ou de naïveté qu'on vend si cher aujourd'hui.

M. Sauvageot, d'ailleurs homme de goût et de savoir, donne là un fort bel exemple aux collectionneurs de province qui laissent trop souvent s'éparpiller aux enchères un cabinet dont leur ville natale enrichirait à bon droit son propre Musée.

M. Sauvageot demeurait jadis rue du Faubourg-Poissonnière, 56, où il occupait un logement situé au second étage. Dans toutes les pièces, se trouvaient rangées avec soin les merveilles de son cabinet; et déjà, dans l'antichambre, on pouvait se faire une idée de la richesse de la collection. Entre autres curiosités placées dans ce lieu, on remarquait une statuette d'ivoire représentant une jeune fille, les jambes en l'air, et tricotant des pieds avec un jeune chat qui se roulait voluptueusement et jouait en faisant patte de velours. M. Sauvageot, fort obligeant de sa nature, accordait assez facilement l'entrée de sa galerie, et plusieurs fois déjà, à son grand désespoir, des ladies trop pudiques s'étaient récriées en voyant les formes peu voilées de la jeune fille au chat, et avaient presque refusé d'aller plus avant. Un jour même, ces mines effarouchées et ces réclamations inintelligentes l'impatientèrent si bien qu'il se résolut à déguiser les nudités de sa statuette. Mais ne voulant confier ce soin à personne, il fit de ses propres mains une petite culotte de satin rose qu'il passa lui-même à sa chère joueuse.

Nous ne doutons pas que feu M. de Larochefou-

cauld n'eût appliqué avec succès ce dernier moyen dans ses essais de chasteté artistique. Si elle avait alors été suffisamment connue, la culotte de satin rose aurait complétement éclipsé la traditionnelle feuille de vigne.

= A propos de feuilles de vigne, voici, dit-on, la réponse antique que faisait hier l'un des rédacteurs en chef d'un journal spirituel et non moins répandu, à l'un de ces amis mélancoliques qui voient tout en noir et vous prédisent volontiers un malheur.

— Eh bien ! disait l'ami, que va devenir le journal, car voilà bien des procès ?

— Il n'est pas mort pour cela. D'ailleurs n'avons-nous pas la ressource d'un titre nouveau : c'est quasi même chose.

— Oui, mais ce titre succombera comme tous les titres du monde, si vous continuez vos affreux scandales, et alors.....

— Alors, détonne M. de V.... aux oreilles de l'ami stupéfait, alors..... nous nous appellerons *Franc-Boisy*, et nous prendrons pour devise.

Avait pris *feuille*
Le sire de Franc-Boisy.

. . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . .

[Du 6 mars.] = Il y a quelques jours déjà, M. de Martonne est venu réclamer de nous l'insertion d'une QUARANTAINE d'épigrammes et madri-

gaux, qu'il dit avoir pris la peine de composer et d'écrire lui-même pour la *Revue anecdotique.* Cette ingrate Revue n'avait demandé à M. de Martonne ni épigrammes ni madrigaux. Néanmoins, comme elle serait désolée d'avoir fait perdre à M. de Martonne un temps précieux, une taille de plume et plusieurs feuilles de papier, elle s'empresse de lui donner ici même toute satisfaction. Voici quatre des quarante épigrammes et madrigaux de M. de Martonne.

Ceci est une épigramme :

SUR LE CORNAC DE MADEMOISELLE ***

Quel est donc ce monsieur, et comment il se nomme ?
— Si ce n'est son époux, ce doit être son homme.

SUR UN GROUPE MYTHOLOGIQUE.

Regardez ce satire (*sic*), à la nymphe accroupie,
Il demande des fleurs et la remplit d'effroi.
La nymphe le refuse et doucement le prie.
Le dieu Pan, dans sa barbe, en rit; il sait pourquoi.

Passons maintenant aux madrigaux. Le premier n'est que modeste ; quant au second, nous le trouverons volontiers charmant s'il tient tout ce qu'il promet.

REMERCIMENT A M. X***

Merci pour vos quatrains aussi flatteurs que beaux,
Du grand siècle on y sent respirer le génie,
*Et l'on croirait ouïr le sage Despréaux*
*Louant Racine après l'Iphigénie.*

A MADAME ***, EN LUI DONNANT UN VOLUME DE VERS.

Ne lisez pas ces vers. Le mensonge a fait naître
Ces chants qui, plus tardifs, du cœur seraient issus.
J'ai fait des vers d'amour avant de vous connaître ;
Maintenant, je n'en ferai plus.

[Du 7 mars.] = L'article suivant extrait du *Carillon*, journal non politique, paraissant à Marseille, pourra donner une idée de la verve et de l'entraînement tout méridional de certains écrivains du midi de la France :

L'ARTISTE ET LE CARILLON.

Nous lisons dans l'*Artiste* du 27 janvier ces quelques lignes d'éloges à notre adresse :

« Voilà encore deux noms à ajouter aux symboles « que l'histoire a consacrés : saint Roch et son *chien*, « saint Antoine et son *cochon*, Bilboquet et Gringa- « let, Bobêche et Galimafré, Robert Macaire et Ber- « trand.....

« Mais c'est faire assez d'honneur à l'homme au « trèfle, nous nous en tiendrons là pour l'avenir, « quoi qu'il puisse dire...

« On rit de Triboulet, même quand il vous éreinte « gentiment, mais on ne peut polémiquer avec le « Tabarin de bas étage. Nous savons que le mangeur « de trèfle va nous gratifier de quelque aménité dans « le genre de celles dont il accable M. Chaumelin, « notre spirituel confrère ; mais nous ne pouvons « perdre notre temps à continuer ce genre de polé- « mique avec lui...

« Allons donc, Tabarin des égouts, arquepinceur « de l'agence de la salubrité, fais ton métier ! Pail- « lasse crapuleux, pître cynique et nauséabond,

« saute dans ton baquet !.... Nous n'avons qu'un re-
« gret, c'est de t'avoir suivi si loin.

« Signé : L. MARTINY. »

Les voilà bien ces roufles de l'écritoire, ces ivrognes de la pensée, qui ne se sentant pas capables de continuer *l'engueulement* dont ils ont les premiers donné l'exemple, se replient piteusement sur la prétendue susceptibilité de leurs lecteurs.

A moi donc, âpre verve de l'Arétin ! A moi, mordantes hyperboles de Juvénal ! A moi, langue étrange de Vidocq ! Vidocq qui serait un Chrysostome mis en parallèle avec ces insulteurs à 15 centimes le cachet !

A moi, mânes terribles de ces grands éreinteurs de toutes les indignités, et que le manche de mon fouet, transformé en un poignard acute, crève, une fois pour toutes, les tripes de ces ravaleurs de l'esprit français.

Lisez-les ! Voyez-les baver la rage comme ces serpents visqueux qui infectent tout ce qu'ils approchent ! Lisez leurs périodes effrontées, leurs tirades burlesquement malignes, et dites s'il ne faut pas prendre une pincette rougie à blanc pour disséquer, avec le scapel du sangfroid, ces colonnes gluantes de pourriture, où l'épithète la plus délicate est celle de cochon !

Ah ! vous vous étiez imaginés peut-être que l'éreintoire conditionné était la forme suprême dont usait le *Carillon*, pour détraquer les membres des vitupérateurs et des orduriers du journalisme ! Allons donc, l'arquepinceur public possède un répertoire inépuisable d'appellations plus suaves les unes que les autres, et ce ne sera pas un chancre littéraire qui lui dévorera la face, tant que Mercure, *le dieu des Macaires*, n'aura pas été rayé du nombre des dieux protecteurs !

Ah ! vous voulez qu'on rissole pour vous un festin

d'injures, cafards à longues pattes, putois à museau infect. Eh bien ! replétez-vous à ce banquet d'outrages, et puisque vous n'êtes pas de taille à vous mesurer avec le Briarée de l'éreintoire, couchez-vous à plat ventre, baissez votre front jusqu'à terre et reconnaissez votre maître !

Vous allez, dites-vous, vous replier dans un insoucieux silence ! C'est la réponse de tous les pleutres, la réponse de tous les croquants à bout d'arguments valables, c'est la réponse des Bobêche qui terminent la parade et appellent le public à des exercices plus sérieux.

Vous avez peur ! et vous le dites. Oui, le mangeur de trèfle vous éventrera ; mais, comme précaution oratoire et pour que votre graisse littéraire n'infecte pas les alentours de la rue Thiars, il ne vous laissera pour pâture que les débris de la paille mâchée qui tomberont de son ratelier !

Et vous vous dites artistes ! Et vous nous appelez Macaires, vous, bandits littéraires qui détroussez ouvertement le *Carillon* et qui tentez de faire rire avec quelques oripeaux volés de son bagage, dont vous ne savez même pas tirer parti. Ganaches de la plume qui nous surnomment Tabarin ! Abrutis du compte rendu théâtral qui ne savent que tailler l'éloge à raison de 12 francs par an !

Allons, Cosaques de l'esprit, renfrognez-moi votre bec de fouine sous les replis de votre houppelande, ou le *Carillon*, vous happant encore une fois à la gorge, étranglera au passage la dernière insulte que vous tenteriez de lui adresser.

[Du dit.] = Après les ordonnances de la nature, dont a parlé notre dernier numéro, voici venir l'Ordre de Dieu ; nous en reproduisons textuellement le titre :

« Ordre de Dieu d'ériger le Temple du royaume

du Christ, prophétisé par Salomon (chap. VIII et IX du *Cantique des Cantiques*), décrit par Ézéchiel (chap. XL à XLVIII), manifesté en vision à VRIES, et devant être érigé à Paris comme gage de la réconciliation entre Dieu et l'homme, entre l'homme et son prochain. — Réforme universelle par la civilisation et l'union des nations. — Érection à Paris d'un Temple symbolique, en albâtre, réunissant et confondant en un culte unique le Protestantisme, le Catholicisme et le Judaïsme, auxquels viennent se joindre toutes les Religions professées dans l'Univers. Paris, centre du monde, devient le soleil dont les rayons répandent partout l'amour, l'union et la civilisation des peuples. — Paris, imprimerie de Dubuisson et Compagnie, rue Coq-Héron, 5. — 1856. »

Avec cette épigraphe :

« Si l'ordre qui m'a été donné émane de Dieu, il n'est pas nécessaire que je fasse impression sur les hommes et que mon œuvre soit approuvée par eux : leur approbation et leur coopération me sont acquises parce que telle est la volonté du Tout-Puissant. »

Ce titre non-pareil décore la couverture d'une grande brochure in-4° qui vient d'être adressée à toute la presse périodique. Ladite brochure contient une foule de sentences et de maximes, la plupart tirées de l'Écriture Sainte, puis un avis aux architectes leur annonçant qu'un concours sera ouvert jusqu'au 1er juin, et que des prix seront distribués. L'auteur nous donne ensuite une sorte de programme de la séance préparatoire :

« Le 24 juin 1856 aura lieu la réunion préparatoire pour l'érection du Temple d'albâtre.

Des députations maçonniques assisteront à cette

cérémonie qui sera ouverte par un chœur de dames habillées de blanc, et de chanteurs habillés de noir, qui entonneront le *Gloria in excelsis Deo.*

Un discours sera prononcé par la révélation du Temple d'albâtre, sur les mesures préparatoires prises par lui pour l'érection de ce monument sacré.

Nomination de divers comités.

Chœur d'actions de grâces pour l'accomplissement de la promesse du Seigneur.

Proclamation et développement des principes de la réforme universelle.

Chœur. — Paroles appréciées à la solennité.

Lecture d'adresses aux différents souverains du monde.

Marche triomphale des soldats qui se sont distingués dans les batailles du Seigneur et qui ont le bonheur d'assister à la fête de l'Union des peuples.

Marche triomphale des prêtres des cultes réunis, vers le septentrion du terrain sur lequel sera élevé le Temple d'albâtre.

Collecte pour l'édification du Temple d'albâtre

Dernier cantique d'actions de grâce.

[Du 8 mars.] = M. Charles Soullier, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (vol. I. p. 364), vient de donner sa démission de membre de l'Union des poëtes; elle est relatée au Bulletin du mois de février. Mais ce n'est pas pour se reposer qu'il a pris cette détermination; le voici qui publie les *statuts de la Société la Décentralisation littéraire, scientifique et artistique.* Nous donnons ici quelques articles :

Art. 1er. Il est formé d'une part, entre :

M. Charles Soullier, homme de lettres, demeurant à Paris, rue de la Tour-d'Auvergne, 38;

**M. Charles Vannier, libraire-éditeur, demeurant** à Paris, rue de la Tour-d'Auvergne, 38;

Et d'autre part, toutes les personnes qui deviendront propriétaires d'actions,

Une Société en commandite sous la dénomination de la *Décentralisation littéraire, scientifique et artistique.*

Art. 2. La Société, ainsi que l'indique son titre, a pour objet la décentralisation littéraire, scientifique et artistique, et pour principal but de donner de la publicité, par l'impression, l'édition et la propagation, à tous bons ouvrages, de quelque nature que ce soit, dont les manuscrits lui auront été confiés par les auteurs de Paris et principalement de la province. Tout auteur aura le droit de présenter un ou plusieurs ouvrages au Comité d'examen de la Société, dont il sera fait mention au titre IV.

Cet examen devra avoir lieu immédiatement après la livraison du manuscrit. S'il y a acceptation de la part du Comité, et, par suite, impression du livre, celle-ci devra être mise en voie d'exécution dans le courant de trois mois, à partir du jour de ladite acceptation. Dans ce cas, la Société se chargera de tous les frais d'édition, de publication et de propagation de l'ouvrage. L'auteur aura la faculté d'en acheter le nombre d'exemplaires qu'il désirera, à raison de *trente-trois pour cent* de remise sur le prix marqué. Il aura droit en outre à trois exemplaires gratuitement.

Art. 4. Le capital social est fixé à CINQ CENT MILLE francs, représentés par CINQ MILLE ACTIONS au porteur, de CENT francs chacune.

Art. 7. La Société est administrée par les deux gérants susnommés, qui auront toutefois chacun leurs attributions spéciales : M. Charles Soullier, pour tout ce qui aura trait à l'administration et à la partie littéraire et artistique, et M. Charles Vanier, pour tout ce qui touche à la partie indus-

trielle et commerciale concernant les affaires de librairie et l'impression des ouvrages.

ART. 8. Les émoluments des deux gérants sont fixés à la somme de six cents francs par mois, à partager entre eux par moitié.

ART. 13. Le Comité d'examen se réunira au moins une fois par mois, ou un plus grand nombre de fois, si le besoin l'exige, au siége de la Société. Dans chacune de ces séances, il sera pris connaissance des opérations de la Société, des travaux de l'administration et de tous les manuscrits soumis par les auteurs à l'appréciation du Comité. Il sera remis à chacun d'eux, selon ses spécialités littéraires et ses aptitudes, un ou plusieurs manuscrits à lire, et dont il aura à faire un rapport détaillé dans l'une des plus prochaines séances; lesquels rapports, après lecture et délibération, décideront s'il y a lieu de donner suite à la publication, ou si celle-ci doit être mise à l'ordre du jour.

ART. 14. Un ouvrage mis à l'ordre du jour pourra encore, si son auteur le désire, être présenté une seconde fois, et même une troisième et dernière fois à l'examen, jusqu'à ce qu'il soit accepté ou rejeté définitivement.

ART. 15. Dans le cas de non-acceptation de l'ouvrage soumis par son auteur au jugement du Comité, ledit auteur pourra néanmoins encore le faire imprimer à ses frais par la Société, qui, dans ce cas, se chargerait de sa propagation, en se réservant le même droit d'achat sur les exemplaires qui sont accordés aux auteurs dans l'article 2.

ART. 16. Dans le cas où l'ouvrage édité par la Société, quelle que soit la nature de cette première édition, aurait un succès tel qu'une seconde ou une troisième édition deviendrait nécessaire, une indemnité, dont le Comité d'examen serait appelé à apprécier l'importance, devra être accordée à son auteur.

[Du 9 mars.] = Plusieurs personnes nous ont écrit pour nous demander ce que signifient *des intentions* dans la circulaire de M. l'abbé Migne, rapportée dans notre dernier numéro, p. 42.

Ce mot signifie *des messes à dire à l'intention de...*

Ces messes se centralisent et se distribuent comme moyen d'aquitter une souscription. C'est de l'argent comptant.

Avec cette explication, nous pensons qu'il n'y aura plus d'obscurité dans les passages suivants :

« Les demandes (d'*intentions*) qui affluèrent alors « (en 1853) furent tellement nombreuses et consi- « dérables qu'il me fut matériellement impossible de « les accueillir... Je fus donc à regret forcé de n'ac- « corder que 50 *intentions* à chaque demandeur, par « conséquent de ne lui envoyer des livres que pour « 50 francs...

« Aujourd'hui... Les prêtres ruraux de votre dio- « cèse me demandassent-ils des *intentions* pour une « année entière et même d'avantage, je leur assure à « l'avance qu'ils n'éprouveront pas la confusion d'un « refus. »

= *Biographie de Mlle Fanny Stanley*, écuyère du cirque de l'Impératrice, par le baron Nurb. Bordeaux, 1856. — Jamais baron n'a brûlé plus d'encens sous le nez d'une écuyère :

Quelle gracieuse histoire serait celle d'une rose écrite par un papillon sur les bleuâtres pétales d'une pervenche !... Que ne suis-je moi-même papillon pour m'élancer sur vos traces, ou que ne puis-je enlever à l'aile d'une vive et sémillante bergeronnette une plume assez légère pour vous suivre dans vos élans

rapides, assez spirituelle pour bien dire les émotions que fait naître votre présence !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« A quoi bon, dit l'égoïste, savoir d'où vient la fleur dont le parfum me plaît; j'en profite, et cela me suffit. Nous n'imitons pas cette ingrate indifférence, et nous dirons tout d'abord : Mlle Fanny Stanley est née à Londres. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Sans doute, la jeune fille a fait tourner bien des têtes; sans doute, des gens sont venus lui dire avec le poëte immortel :

« Aimons!... soyons deux!... Le sage
« N'est pas seul dans son vaisseau.
« Les deux yeux font le visage ;
« Les deux ailes font l'oiseau. »

Et elle a de la vertu ! c'est du moins M. le baron Nurb qui daigne nous l'affirmer.

« Tandis que d'autres disaient : Voici de l'or, prends! Ce fut en vain. Poëtes, capitalistes, millionnaires, hommes de cour, allèrent déposer leur cœur et leur hommage à ses pieds mignons, et la chronique, toujours si avide de scandale, n'a laissé arriver jusqu'à nous que des refus polis. »

[Du 10 MARS.] = *Débuts* d'un poëte sourd-muet, par J.-B. Chatelain. Cinquième édition. Toulouse. 1856. In-24. — M. Chatelain débute par ces *strophes écrites sur un album* :

Poëte ignoré, solitaire,
Dans ma paisible obscurité,
Avec ma guitare légère,
Je chante la Divinité.

[Du 11 mars.] = Il nous tombe entre les mains une circulaire lithographiée de M. Barthelmy, qui débutait hier à l'Odéon dans le rôle du Cid. Le succès de gaîté qu'a eu, dit-on, M. Barthelmy, nous étonne peu, à en juger par sa prose; il s'est trop souvenu qu'il avait appartenu au barreau. Faite dans les meilleures intentions du monde, cette circulaire n'est qu'une amplification inutile. Nous en prenons pour mémoire les passages les plus saillants :

« Je débute au théâtre de l'Odéon, le lundi 10 mars 1856, comme tragédien dans le rôle du *Cid*, et je viens vous prier de me faire l'honneur d'assister à mes débuts.

« Prouver l'importance de la tragédie, montrer qu'elle élève l'âme, serait oiseux; dire qu'elle est une de nos gloires nationales, parler de la grandeur de Corneille, de Racine, serait développer ce que vous savez mieux que moi.

« Comme l'a dit avec tant de justesse M. Legouvé dans son Éloge de M. Ancelot, la tragédie répond à un besoin de notre nature, à cette soif d'idéal qui est le propre des âmes élevées.

« Est-elle morte comme on l'a tant crié?

« Non : car Rachel, Georges, Ristori, remplissaient simultanément trois théâtres différents ; non car.....

« Quant à moi, cédant à une foi profonde, j'ai quitté le barreau pour me faire tragédien; et pendant trois années de démarches les plus actives, appuyées de beaux noms littéraires, je n'ai pu débuter ni au Théâtre-Français ni au théâtre de l'Odéon.

« Sur le conseil de plusieurs auteurs, j'en appelai à la haute sollicitude de Son Excellence le ministre d'État, et je reçus avis de passer au cabinet de mon-

sieur le chef de la direction des Théâtres. Je me plais à reconnaître ici combien M. Camille Doucet a prouvé l'intérêt qu'il prenait à ces graves questions en daignant venir lui-même assister, avec MM. Cabanis et de Beauplan, à une audition à la suite de laquelle monsieur le directeur de l'Odéon m'a accordé mes débuts.

« Au nom d'un art pour lequel l'Empereur Napoléon signait en pleine guerre le décret de Moscou; au nom de ceux qui, moins heureux que moi, n'ont pu continuer la lutte, j'ai pensé, monsieur, qu'il pouvait être utile d'en appeler à la sympathie de personnes dont l'opinion peut d'autant plus pour nos gloires nationales que leur position est plus élevée...

« Agréez, etc.,

« J.-B. BARTHELMY. »

N.B. *Voir l'affiche en cas de changement.*

[DU 12 MARS.] = M. Auguste Galimard est décidément noyé dans ses propres réclames.

Son coup de grâce est une rectification fort sèche donnée hier par le *Moniteur* en tête de ses *Faits divers :*

« Il n'est point vrai que des malfaiteurs se soient introduits chez un peintre de la rue Cassette pour y déchirer un tableau, qu'ils aient frappé un jeune homme cherchant à s'opposer à cet acte de vandalisme. »

Quelques mots sur les faits qui ont motivé cette rectification.

M. Galimard, ce peintre de la rue Cassette, que le journal officiel n'a pas même daigné nommer, comme s'il avait deviné le plus grand chagrin qu'on puisse lui causer, M. Galimard dont nous avons si-

gnalé déjà les prouesses artistiques (vol. I, p. 14 et 224), a cru immortaliser son nom par un audacieux coup de théâtre. Dans les efforts peu scrupuleux qu'il avait faits jusqu'ici pour occuper l'attention publique, il était parvenu à se rendre ridicule. Aujourd'hui, il vient de dépasser les limites de la plaisanterie en voulant jouer au martyr. Il s'est naïvement imaginé qu'en faisant paraître dans le *Droit* un incroyable *communiqué*, il passerait aux yeux de tous pour un génie méconnu, persécuté, en butte aux poignards et aux conjurations de ténébreux persécuteurs. Quoique le manifeste dont nous parlons soit connu de beaucoup, nous le donnons pour mémoire. C'est une pièce à conserver :

On lit dans le *Droit* : — « Un fait qui pouvait avoir les plus funestes conséquences aurait eu lieu hier matin dans l'atelier de M. Galimard, demeurant rue Cassette, 22.

« Voici, d'après la déclaration de M. Galimard, les circonstances de cet étrange événement :

« Vers sept heures du matin, deux hommes s'introduisirent avec précaution dans l'atelier où cet artiste expose ses travaux. Son fils, jeune homme de seize ans, était alors occupé à préparer le feu du calorifère. Voyant entrer ces deux inconnus, il s'élança à leur rencontre et fut terrassé par l'un deux. L'autre individu ferma la porte au verrou, mit la clef dans sa poche et se précipita sur le tableau de *Léda* pour lacérer cette peinture.

« Le fils de M. Galimard, luttant avec son adversaire et étant parvenu à se dégager un instant, s'arma d'un poignard et se jeta courageusement sur l'homme qui en voulait au tableau, et parvint à blesser ce malfaiteur.

« Toutefois, dans cette lutte inégale, le jeune Galimard reçut de nombreuses blessures faites avec un rasoir. On lui porta aussi un coup de poignard qui fut heureusement arrêté par sa montre.

« L'énergique résistance du jeune homme et un bruit qui se fit entendre, décidèrent les deux malfaiteurs à fuir, après avoir toutefois enfermé à clef leur victime. M. Monval, commissaire du quartier, a été appelé pour constater les faits, ainsi que le docteur Fouquier, qui a donné des soins au blessé. »

Lorsque des faits pareils sont reconnus faux, la loi doit au moins un avertissement sévère à celui qui n'a pas craint de les propager. C'est se moquer de la justice que de provoquer en vain ses recherches.

Du reste, que M. Galimard se console. Son nom continue à être inscrit sur tous nos murs par d'infatigables mystificateurs. On nous assurait naguère que la *maison du Poëte* à Pompeï, et l'une des grandes Pyramides d'Egypte offraient aux yeux ébahis du touriste cette légende trop fameuse : « Galimard, p...m..... »

Jamais *charge* d'atelier n'atteignit ces proportions colossales.

[Du 14 mars.] = A propos de Pyramides, on parle toujours et sérieusement d'un voyage presque officiel qui serait sous peu entrepris par Alexandre Dumas.

Ce grand homme délaisserait encore une fois les abonnés du *Mousquetaire* pour aller chercher des impressions à Suez, au Caire et à Jérusalem. Méry

et Préault, le sculpteur, seraient, dit-on encore, de la partie ; et c'est au *Siècle* que seraient réservés les fruits de cette exploration artistique et littéraire.

= Un financier connu dans les lettres (particularité assez rare pour qu'on la signale !), M. *** avait fait la conquête d'une femme que le monde tient pour charmante, depuis un assez grand laps de temps. Intrigué par cette éternelle beauté, il lui prit un jour envie d'assigner à son bonheur une date précise. Mais peu satisfait, comme de raison, par les renseignements de la partie intéressée, il a poussé l'indélicatesse jusqu'à vouloir en chercher les preuves. Notre homme est aujourd'hui au comble de la joie. A force de recherches, il a fini par découvrir la paroisse dans le ressort de laquelle naquit la dame de ses pensées. En ce moment il compulse les registres de la sacristie.

O amour ! voilà bien de tes caprices !

= Femme d'un grand artiste, M^me^ ***, pour ne pas trop la nommer, fut longtemps connue pour sa rare beauté et son... inconstance sans égale.

Hier encore, on nous citait une preuve assez piquante à l'appui de ce dernier et tout aimable défaut. Cette preuve date du reste d'assez loin pour être passée du scandale à l'histoire.

Donc M^me^ *** s'en fut un jour trouver M. Cavé, alors directeur des Beaux-Arts et lui dit à peu près ceci :

— Mon cher, vous savez ou vous ne savez pas

que je vais faire un tour en Italie. En tous cas je vous apprends que j'ai un compagnon de voyage charmant, un vrai Sigisbé. Seulement le pauvre garçon n'a pas plus d'argent qu'il ne lui en faut, et comme il peint, je viens vous demander quelque chose pour lui... une copie par exemple, dont le prix puisse l'aider à supporter les frais du voyage.

— Mais... fait M. Cavé.

— A propos ! c'est dans la huitaine qu'il me faut votre réponse. Vous voilà prévenu ; ne paraissez pas surpris si je viens sous peu vous faire une seconde visite.

Les huit jours écoulés, M^me^ *** reparaît.

— Eh bien, fait M. Cavé, j'ai votre copie.

— Quelle copie?

— Mais ne m'avez-vous pas vous-même demandé pour un jeune peintre.....

— Ah ! bien oui, il n'est plus question de tableau, j'ai changé d'avis. C'est un sculpteur qui m'accompagnera, et c'est une statue qu'il me faut. . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

= On lit dans *la Patrie* du 12 cette annonce extraite d'un journal de Lyon :

« Un bachelier ès-lettres offre de faire l'éducation du fils d'un traiteur, en échange de la table et du logement.

« S'adresser à la BRASSERIE CUNÉE. »

[Du 15 MARS.] = Un épicier de la rue Saint-

Victor a placardé, pendant la soirée, sur sa devanture, ce patriotique

AVIS.

« Que personne ne se laisse surprendre par les grands événements d'une Naissance Illustre et de la Paix du Monde, assurant le triomphe de la civilisation Française. Pour ce concours des grandes circonstances, que chacun enlève son BALLON, accroche sa LENTERNE, aligne des LAMPIONS, prêts à faire feu d'illuminations aussi grandioses que les faits.....

« ILLUMINATIONS : PRIX DE FABRIQUE. »



## LIVRES

*L'Enfer*, par Amédée Pommier. Paris, Garnier, in 24. — Deuxième édition d'un poëme héroï-comique dont l'originalité est réputée à bon droit. M. Pommier a de la verve et de la rondeur. Une critique à dessein peu bienveillante forme sa préface. On ne peut brûler plus délibérément ses vaisseaux.

---

## THÉATRES

Du 8. — THEATRE-FRANÇAIS. Reprise de la *Gageure imprévue.* — Rentrée de Mlle Savary. On connait la bluette de Sédaine. C'est gai, pimpant, léger... glissons, n'appuyons pas. Mme Plessy a joué de l'œil et de la voix en grande artiste. Mlle Savary qu'on voit si peu, que l'on voit trop peu, a joué avec infiniment de charme, de distinction et d'honnêteté, un petit bout de rôle d'Agnès innocente, — assez pour se faire applaudir et regretter.

Du 5. — THÉATRE-ITALIEN. Rentrée de la Ristori dans *Mirra*. — Ovation. — Neuf rappels, cent bouquets. Rachel va repartir pour l'Amérique.

Du 14. — PORTE-ST-MARTIN. — Le *Sang-Mêlé*, par Edouard Plouvier. — Drame impossible, pièce insensée, avec quelques situations fortes, deux ou trois mots heureux, et parfois une certaine grâce de détails. Fechter nous a semblé légèrement vieilli : il a été très-pathétique au quatrième acte. Et Mlle Page... elle est... hors de page !

Du 11. — VAUDEVILLE. *Calino*, charge d'atelier, par M. Barrière. — Cette charge d'atelier est tout simplement un petit drame émouvant, et qui se joue sur les cordes les plus sensibles du cœur : on va là pour pleurer et non pour rire. Calino n'est pas un Galimard, et nous sommes remués devant les tragédies de sa douleur vraie.

GAITÉ. — Reprise d'*Henri III* et de ses premiers succès, avec Frédérick, Laferrière et Pierron qui a bien compris son Henri III. Mise en scène soignée. Nos compliments à M. Hostein.

## CONCERTS

== Un artiste hors ligne, Louis Lacombe, donnera le 25 mars, à 8 h. du soir, dans les salons d'Erard, un splendide concert. L'auteur de *Menfred* et d'*Arva* fera entendre plusieurs compositions inédites, interprétées par l'élite de nos artistes, et jouera les plus brillants morceaux de son répertoire, tant de fois applaudi en France et en Allemagne.

== Concert donné par M^me^ Cécile David, à la salle Herz le 8 mars 1856. — Le programme a rempli ses promesses devant une réunion nombreuse. — On a remarqué une fantaisie de Ravina, et la *Tempête* de Rosenhain, brillamment interprétées par M^me^ David. M. Malezieux a terminé la soirée par le boléro des *Deux Aveugles*, cet éclat de rire qui menace d'être européen.

Paris. — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 16 AU 31 MARS 1856

---

[Du 16 mars.] = Certain commis voyageur, important comme tous ses pareils, se trouvait un jour à table d'hôte dans une ville du midi de la France; et là, notre homme importunait tous ses voisins de son sot babillage. Il parlait sans cesse, il parlait toujours, de tout et de tous, de lui surtout, et trouvait moyen, malgré son extrême loquacité, de ne négliger aucun bon morceau. A sa droite, était assis un monsieur grave, à la figure fine, au nez un peu allongé, à l'œil vif, qui semblait ne prêter qu'une attention fort distraite aux excentricités plus ou moins saugrenues du commis voyageur. Celui-ci en était au chapitre de ses bonnes fortunes. Il avait raconté comment plusieurs illustrations féminines, avaient, à diverses occasions et dans différents endroits, daigné s'apercevoir que sa tournure était distinguée, que son physique était avantageux, qu'il avait du goût, de l'esprit, etc., etc.

« Figurez-vous, messieurs, dit-il enfin, qu'un jour, je fis à Marseille, rencontre d'une femme charmante, qui voulut bien me remarquer; c'était une femme de lettres dont vous avez sans doute entendu

parler les uns et les autres : elle s'appelle Marie Aycard.

— Ah ! pour le coup ! interrompit le voisin du commis voyageur, avec un accent des plus méridionaux, ce n'est pas vrai. Apprenez que c'est moi qui suis Marie Aycard, et que je ne vous ai jamais accordé mes faveurs. »

Tout le monde partit d'un éclat de rire, et le galant disparut assez honteux de son équipée maladroite.

[Du 17 mars]. =La Société des gens de lettres a terminé son travail préparatoire pour la distribution du prix Véron. — Le discours sur la situation des gens de lettres au dix-neuvième siècle, qui a remporté le premier prix, est de M. Pierron. — Le premier prix de nouvelles sera décerné, dit-on, à M. L. Fortoul, l'auteur de *Maître corbeau*, et le second à M. le Vicomte de ***, auteur du *Chant des Hellènes*. Sous le pseudonyme du Vicomte de ***, se cache une grande dame du faubourg Saint-Germain, dont le mari M. le Comte de M*** est beaucoup plus connu comme homme politique que comme littérateur, quoiqu'il ait, lui aussi, fait paraître la *Monographie d'une sainte* dont le nom a acquis une certaine célébrité sur un des trônes d'Europe. — La séance solennelle, dans laquelle les récompenses seront décernées, a été remise, à ce qu'on dit, parce que la cantate doit être composée par Auber, qui a été trop absorbé dans ces derniers

temps par les répétitions de *Manon Lescaut* pour avoir pu s'en occuper; il y travaille maintenant. Quant au local, autre question ; la Société demande l'Opéra ; on dit qu'elle n'aura que le Conservatoire. Le discours de M. Pierron doit être lu par Régnier. Sainte-Beuve doit parler de la situation des gens de lettres au dix-neuvième siècle, et Louis Lurine, sur Balzac.

= M. Sauvageot et sa collection sont encore à l'ordre du jour. Voici ce que l'on raconte à ce sujet. Lors de l'Exposition universelle, il fut nommé d'office commissaire impérial par M. de Niewerkerke. Fort étonné, il rendit visite à M. le directeur des Musées, lui demanda ce qui lui avait valu cet honneur, et il fut on ne peut plus touché lorsqu'il apprit qu'il le devait à sa grande réputation. M. Sauvageot ne se doutait pas lui-même de sa réputation. Puis il confia ses appréhensions à M. de Niewerkerke : — « Après ma mort, lui dit-il, que deviendra ma collection? d'un autre côté, je ne veux pas m'en séparer de mon vivant.

— Mais, lui fut-il répondu, il y aurait moyen de tout arranger : donnez votre collection au Louvre ; on vous nommera conservateur avec logement au Palais, et vous pourrez ainsi la conserver, tout en étant rassuré sur son avenir. »

M. Sauvageot accepta d'enthousiasme cette combinaison. La scène se passait dans le grand salon de M. de Niewerkerke.

« Mais où mettrons-nous vos trésors?

— Si je pouvais avoir une grande pièce dans le genre de celle-ci, cela serait magnifique.

— Très-bien. Eh bien ! je vous cède mon appartement, vous mettrez votre collection dans ce salon, et vous habiterez le reste. Moi, je dois loger dans le nouveau Louvre. »

Trois jours après, on annonçait à M. Sauvageot que tout était terminé et qu'il était nommé conservateur avec 4,000 francs d'appointements.

« Quatre mille francs? Non, je ne veux pas d'appointements, je ne veux pas être soumis au public ; je ne demande pas mieux que d'accorder à tous les savants, à tous les curieux, des billets d'entrée, mais être aux ordres de tout le monde, jamais ! »

Cette belle indignation faillit tout brouiller. Il fallut en passer par où voulait M. Sauvageot, et il devint simple conservateur honoraire.

M. de Rotschild, qui a la prétention d'avoir des objets d'art, avait entendu vanter ceux que possédait M. Sauvageot.

Voyant dans un journal qu'il avait donné au gouvernement toutes ses merveilles...

« Donné! s'écria-t-il, impossible! Assurez-vous donc du fait, dit-il à un de ses amis. — Tâchez donc de savoir quelle affaire il a faite là.

— Rien de plus vrai, il l'a donnée..... pour rien.

— Donnée! reprit l'archi-millionnaire d'un air

stupéfait : donnée!... et moi qui lui avais proposé de l'acheter. C'est à n'y rien comprendre. »

[DU 18 MARS.]=Précis pour M. J.-H. Dunoyer, contre MM. les directeurs du journal *le Siècle*, in-8°, typographie Choisnet. — En 1850, M. Dunoyer a remis à M. Louis Perrée, directeur et rédacteur en chef du *Siècle*, le manuscrit d'une *Étude sur Mirabeau.* Des conventions écrites lui assurèrent même à un prix convenu, la publication de son travail. Depuis ces cinq ans, M. Dunoyer a été ce que le vulgaire appelle, en termes fort expressifs, atrocement *balancé.* Du moins, c'est lui qui nous le fait entrevoir.

(*Balancer*, ce n'est pas rompre ; c'est appliquer à une dénégation toutes les ressources du savoir-vivre, c'est épuiser toutes les fins du non-recevoir avec une politesse qui désarme les plus furibonds et arrête la protestation sur les lèvres; c'est, en un mot, la vraie science du refus. Nulle part, on n'use de ce talent avec plus d'art qu'à Paris. — *Balancer* tient aussi une place fort importante sur la carte du Tendre.)

« C'est donc un procès que M. Dunoyer est obligé d'intenter au *Siècle.* Il ne s'engage qu'avec un amer regret dans cette voie, mais n'y est-il point forcé ?... Il se borne, pendant cinq ans, à solliciter comme une faveur l'exécution des conventions faites, au lieu de la réclamer comme un droit ; M. Dunoyer écrit de la province des lettres très-pressantes aux directeurs du *Siècle*, on ne lui répond point; dans la dernière de ces lettres, il les prévient que si elle reste sans

réponse, il sera obligé de venir à Paris, on le fait venir de 140 lieues. Il arrive, on commence par lui donner les assurances les plus satisfaisantes, on finit en refusant même de communiquer avec lui !

« Jamais traitement semblable a-t-il été fait à un écrivain ?... »

= L'*Autre monde*, compagnie d'Assurance pour les enterrements. Lith. Dandan. — Ce prospectus impayable débute par une épigraphe qui sent d'une lieue ses bonnes traditions littéraires.

Suit un exposé que nous sommes désespéré de ne pouvoir reproduire tout au long. La compagnie de l'*Autre monde* prétend couvrir d'un voile impénétrable les duretés du cœur.

Le résumé est d'une profondeur étonnante :

« Quoi de plus commun cependant de nos jours que l'indifférence pour les morts, que la répulsion que trop souvent l'on éprouve pour ce corps non encore refroidi que l'on serrait avec ivresse dans ses bras quelques minutes avant.

« Il faut donc mettre le culte du mort à l'abri de l'indifférence, il faut que la famille du défunt puisse fuir la maison aussitôt qu'il aura rendu le dernier soupir.

« C'est le but vrai de notre entreprise.

« L'indifférence elle-même prend sa source dans l'*Égoïsme*. Que tous ceux qui liront ces lignes osent s'avouer quelle a été et ou sera leur première pensée lorsqu'ils ont vu, voient ou verront expirer un parent, un ami, un bienfaiteur même !

« Ils avoueront que toutes ont eu pour mobile unique :

« De se débarrasser du souci, du soin de l'enterrement sur un ami. Et si cet ami leur échappe, de

se débarrasser eux-mêmes bien vite, avec le moins de frais possible, de ce corps froid dont la décomposition va commencer si vite !

« Si cela est vrai, et à notre honte à tous, il faut l'avouer, oui, c'est en général la vérité, le succès est incontestable.

« Pour le prouver aux incrédules il suffit de poser des chiffres.

« Ecoutez donc, vous qui doutez :

« Chaque année, il meurt à Paris en moyenne 24,000 personnes et sur ce nombre 18,000, les trois quarts, sont conduites aux cimetières, sans autre cérémonie ou décoration que le Corbillard des pauvres, et jetés dans la fosse commune.

« Réfléchissez donc après un pareil résultat, et vous viendrez à nous, qui dans un but d'humanité venons vous dire :

« Moyennant une prime annuelle minime, ou une somme une fois payée, nous nous engageons, à ce que, du moment où vous aurez fermé les yeux, vous ne serez plus une charge, un souci, un ennui pour votre famille, pour vos héritiers, et de plus, vous serez à l'abri de leur indifférence, de leur oubli, de leur ingratitude ; nous ferons veiller auprès de votre corps abandonné le plus souvent, nous préviendrons vos amis (dont chaque année vous nous donnerez les noms et adresses) qu'ils viennent vous dire un dernier adieu, etc., etc »

[Du 21 mars.] = On nous écrit aujourd'hui de Londres :

«... Il y aurait une étude curieuse à faire pour un Français à Londres, pour un littérateur s'entend : ce serait d'additionner toutes les pièces françaises traduites en anglais sous les titres les plus baro-

ques, ou tout simplement avec le nom original. Pour aujourd'hui, je me bornerai à citer depuis deux ans : Les *Cosaques* ( *the Cossaks*) ; — la *Joie fait peur*, sous le titre d'*Espérances et craintes ;* — le *Chapeau d'un horloger;* — *Marie-Jeanne*, sous le nom de *Janet Pride;* — les *Filles de Marbre;* — la *Joie de la maison*, sous le titre de le *Petit Trésor;* — l'*Imagier de Harlem*, appelé le *Premier imprimeur;* — l'*Histoire d'un sou;* — *Riche d'amour*, sous le nom de *Prêtez-moi cinq shellings;* — les *Maris me font toujours rire*, — et enfin, sans compter ceux que je passe, *Un Mari qui prend du ventre*, avec ce titre tout britannique : — *Comment supportez-vous la bière?*

«... On n'a pas traduit *Guillery*, — mais on a imprimé *Tolla;* — de plus, on prépare : *Garde-toi, je me garde*, sous le titre de... *Une pièce tombée.*

«... Drury-Lane ouvre lundi avec une traduction anglaise du *Trovatore*; cela s'appelle *La vengeance d'une Bohémienne.*

«... On a dit que Londres était le pays des voleurs. A ce compte voici une anecdote éminemment nationale : — Un citoyen amenait devant une cour de la cité, un individu qu'il supposait lui avoir volé sa montre. — Etes-vous bien sûr du fait, dit le juge ; n'avez-vous point oublié votre montre quelque part ? Tenez, moi, ce matin, j'étais intimement persuadé d'avoir pris la mienne. Eh bien, maintenant, je me rappelle parfaitement l'avoir

laissée au coin de ma cheminée, accrochée à un clou qui se trouve à droite.

«... Vingt minutes après, on sonnait à la porte du juge. — Le domestique arrive, — un individu se présente... Je suis chargé, dit-il, par M. un tel, juge, de vous demander sa montre qu'il a laissée accrochée ce matin à un clou qui se trouve à droite de la cheminée. — Sans méfiance, le domestique donne la montre. Dix minutes après, autre sonnette, même question. — C'est déjà fait, dit le domestique. — Soyez assez bon alors, reprend l'homme qui était venu en fiacre, pour me prêter un shelling; j'ai oublié ma bourse. — Troisième coup de sonnette, — nouvel homme en fiacre, — même question, même réponse. Le voleur alors s'enfuit en laissant sa voiture à la porte, le domestique court après lui, le fiacre, après tous les deux... Quant à la montre, il y avait longtemps qu'elle courait la pretentaine.

«... Le Crystal-Palace est ordinairement fermé les dimanches et jours de fêtes. Hier, Vendredi-Saint, il était ouvert. On y a reçu 17,500 personnes!

«... Le jour de la Saint-Valentin qui est, comme on sait, le premier avril des Anglais, on a reçu et distribué à Londres 897,000 lettres.

«... Un journal anglais raconte que 21 maris se sont échappés de Sunderland et que les autorités ont offert 21 livres à qui les ramenerait tous. A 25 francs pièce, les maris!

«... Rien de bien nouveau en bibliographie à Londres, rien, si ce n'est un livre tout à fait curieux d'un auteur déjà connu, M. Henry Mayhen, qui, sous le titre de *Great World of London*, raconte toute l'histoire de Londres et creuse, jusqu'en leurs plus intimes fondements, les mœurs de toutes les classes, du Palais au théâtre et de la Banque à la maison de refuge. C'est un grand succès ici en ce moment. »

Maurice ALBERT.

[DU 22 MARS.] = Périodiques nouveaux : *Jean qui pleure et Jean qui rit*, Tribune des Poëtes, revue satirique et poétique paraissant deux fois par mois, avec cette épigraphe :

*« Les Poëtes sont les parias de la littérature ; les feuilles quotidiennes n'impriment pas de vers et les journaux littéraires en insèrent très-peu.*

*« Les Poëtes sont nombreux en France ; il leur manque un organe spécial et fraternel qui les fasse connaître : nous le créons. Qu'ils viennent à nous de Paris et du fond des provinces ! Le public les jugera, et il n'y aura plus de Poëtes incompris.* » Bureaux, 4, impasse Longue-Avoine, faubourg Saint-Jacques.

Nous avons remarqué avec plaisir de bonnes choses dans ce recueil, qui compte au nombre de ses rédacteurs MM. Du Camp, Pichat et Barillot dont nous avons déjà eu occasion de constater la véritable originalité.

— L'*Effronté*, critique de la critique. On s'a-

bonne, 373, rue Saint-Honoré, bureau de l'*Union Magnétique.*

Le premier numéro de cette feuille est tenu presque en entier par le programme de son unique rédacteur, M. Al. Dureau. — M. Dureau veut qu'il n'y ait plus autant de mauvais livres, de mauvaises pièces, de mauvaise musique, etc.; il veut aussi moraliser l'art et les artistes; il veut accueillir les réclamations des auteurs et des acteurs injustement critiqués; il veut donner une place à tous les littérateurs qui n'en peuvent pas trouver, etc., etc., enfin, et surtout, il veut être drôle et y parvient quelquefois.

— Deux nouveaux *magazine*, l'un à *cinq* et l'autre à *dix centimes*, qui sont *le Monde littéraire* et le *Journal encyclopédique.*

— Une foule de journaux industriels.

[Du 24 mars.] = Pour servir à la physiologie du *Monsieur qui s'occupe de littérature*, donnée par un des derniers *Figaro.*

Voici le procédé violent qu'emploie M. C..., bourgeois honnête et de jugement assez mince, pour faire croire à ses relations intimes avec les célébrités contemporaines :

C'était à l'heure du dîner; M. C... tisonnait le feu en racontant à plusieurs de ses amis comme quoi il était depuis quelques jours au mieux avec Dumas fils, qui l'avait rencontré le jour même, et s'était excusé de ne lui avoir point fait encore visite.

La manie du narrateur était si connue que l'assistance ne put s'empêcher de sourire. Le sourire fut remarqué par M. C... qui songeait au moyen de confondre tous ces incrédules, lorsqu'on entendit retentir la sonnette de la porte d'entrée.

« Qui vient nous déranger à cette heure? s'écria M. C... illuminé par une idée subite. Et se précipitant à la porte pour héler son domestique :

— Jean, lui crie-t-il, d'une voix de tonnerre, je n'y suis pas, entendez-vous,... pas même pour M. Dumas. . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . »

Et il ne faut pas croire que M. C... soit unique en son genre. La famille des bourgeois recherchant avec fanatisme l'intimité des artistes et des littérateurs, est au contraire si nombreuse, qu'il s'est formé à Paris, il y a trois années environ, entre quelques bohêmes nécessiteux, mais ayant déjà une certaine réputation, une société qui avait pour but de dîner en commun et sans frais, chez des Mécènes improvisés. Cette Société fonctionna très-réellement, et non sans quelque succès. Voici sur quelle base reposaient ses opérations. Chacun de ses membres, romancier, peintre ou compositeur, apportait à l'association le nom et l'adresse du bourgeois ou des bourgeois aisés qui s'honoraient de le recevoir. Cette liste une fois complète, on procédait aux présentations qui avaient à peu près lieu comme il suit :

Un des candides amphitryons mis sans le savoir en coupe réglée, avait par exemple invité son ami l'artiste *à manger la soupe*. Un peu avant l'heure dite, arrivait celui-ci accompagné d'une suite plus ou moins nombreuse, et s'écriant dès l'antichambre :

« Comment va? vous ne m'attendiez pas si tôt, heim ! C'est qu'ayant rencontré ces messieurs, je n'ai pu résister au désir de vous les présenter. Ils allaient à la campagne, mais il a bien fallu, de gré ou de force, qu'ils m'accompagnassent. Aussi espèrent-ils que vous voudrez bien excuser le négligé de leur tenue. »

Le bourgeois restait comme de raison, bouche béante, songeant aux moyens d'esquiver cette visite malencontreuse, lorsque son ami ajoutait :

« Ah ! à propos, permettez-moi de vous présenter M. K..., l'auteur de ce roman illustré qui fait tant de bruit. »

A ce nom, le bourgeois commençait ordinairement à rougir d'orgueil. Posséder chez lui l'auteur d'un roman illustré, cela méritait bien quelques avances, et il redevenait gracieux. Mais l'ami qui avait calculé son effet :

« Quant à M. Q..., il est inutile presque de vous le présenter, vous le connaissez déjà, comme tout le monde.

— Comment ! balbutiait le bourgeois, j'ai le bonheur de posséder chez moi M. Q... Ah ! Monsieur...

Ah ! Messieurs, j'espère que vous ne nous quitterez pas comme ça. Vous connaissez le proverbe : Quand il y en a pour cinq, il y en a..... D'ailleurs, ce sera très-original. —Et il courait tout écarlate à la cuisine, en répétant aux visiteurs : « Faites comme chez vous. » . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Dispersée aujourd'hui, cette association comptait à son plus beau moment une centaine d'invitations en réserve.

Ces faits sont historiques.

=L'approche du printemps nous paraît échauffer terriblement les têtes à l'endroit de la *Revue anecdotique*. C'est d'abord *la Mansarde* qui est fort indignée des termes dans lesquels nous avons annoncé son apparition. En s'irritant de la sorte, les rédacteurs de *la Mansarde* ont méconnu complétement et le sens des quatre ou cinq lignes qui les concernent, et le caractère de notre recueil tout entier. Sous quelque forme qu'il se produise, le travail nous a toujours paru chose fort respectable, chez M. Arnould comme chez tout le monde. D'un autre côté M. Arnould se prétend calomnié et outragé à plaisir dans le passage où nous avançons qu'il :

« Enlumine des gravures pour vivre. »

Il se fait montrer au contraire :

« *Pourvoyant à ses besoins matériels en livrant aux marchands des bouquets gracieux, des guirlan-*

*des et des emblèmes poétiques qu'il dessine et compose lui-même.* »

Quoique cette variante ne soit pas bien grave, nous l'enregistrons avec d'autant plus de plaisir que nous tenons avant tout à être bien renseigné.

En constatant comme un fait, la fondation successive de trois journaux par une seule et même personne, nous n'avons pas eu non plus la moindre prétention, quoi qu'en dise *la Mansarde*, « *d'enrayer le char qui porte au monde progrès et lumière*, etc. »

Si M. Constant Arnould avait bien voulu soulever le voile de l'anonyme, » qui l'irrite si fort dans la *Revue anecdotique*, et venir nous demander une franche explication, il se serait épargné la peine de nous autographier, puisque autographie il y a, cet inutile réquisitoire.

Puis, il y a M. de Martonne, qui nous a fait l'honneur d'une foudroyante épître :

Monsieur,

Vous m'avez attribué les vers de certaines épigrammes publiées dans votre dernier numéro et dont je repousse complétement la paternité.

Ces vers n'étant pas signés de mon nom, vous n'avez aucun droit de les donner comme miens.

Je compte sur votre *loyauté* pour insérer ma réclamation dans votre plus prochain numéro.

Très-humble serviteur :

A. DE MARTONNE.

Dans ce démenti plus ou moins adroit, nous remarquons avec étonnement une chose, c'est l'appel fait par son signataire à notre *loyauté*.

Voici tout ce que notre *loyauté* nous commande de répondre à ce sujet :

Il y a environ deux mois, M. de Martonne nous a remis des vers comme *siens*, et écrits de *sa* plus belle écriture.

Il y a un mois juste, M. de Martonne s'est présenté chez nous, tout exprès pour réclamer l'insertion de *ses* vers, et nous reprocher le temps qu'ils lui avaient fait perdre (*). Ceci a eu lieu EN PRÉSENCE DE CINQ TÉMOINS, qui sont prêts à appuyer de leurs noms et de leurs adresses, la véracité du fait.

De deux choses l'une :

1° Ou M. de Martonne se sert d'un triste subterfuge ;

2° Ou il a voulu, en nous faisant insérer de mauvais vers, nous jouer un mauvais tour, dont il a pâti tout le premier.

[Dudit] = « La *Chirognomie.* — La science de la main, ou l'art de reconnaître les tendances de l'intelligence d'après les formes de la main, par

* Jamais nous n'aurions été tenté de donner une place à la muse de M. de Martonne, si la publicité ne nous eût paru le meilleur moyen de répondre au ridicule de cette réclamation *injustifiable*. Le cadre de notre recueil ne comporte pas de madrigaux; nous ne devions pas plus en demander à M. de Martonne qu'il ne devait nous en offrir.

le capitaine d'Arpentigny. In-8°, Coulon-Pineau. »

M. d'Arpentigny définit la main, y localise les qualités et les défauts, les aptitudes et les appétits. Nous citons quelques fragments du dernier chapitre, véritable coup d'encensoir pour Mme Sand : « Rapide coup d'œil sur les mains de femmes :

« Elles ne sont pas douées d'une sagacité si haute, « les femmes à petit pouce. Aimer, c'est toute leur « science ; mais tel est le charme attaché à cette fa- « culté puissante, qu'il n'est point de séduction qui « l'égale.... »

« Prétendez-vous au cœur d'une belle jeune « femme à phalanges carrées? parez-vous de bon « sens et de solidité... »

« Il est un écrivain *dont le cœur porte l'esprit* et « dont les idées se confondent avec les sentiments. Il « a le lyrisme et l'observation, la mesure et la spon- « tanéité. Expansif et passionné, il a su intéresser « tous les cœurs aux battements du sien. Il s'est mon- « tré sur les hautes cimes, et la terre a rayonné, et « vers lui sont montées les âmes altérées d'amour et « d'idéal. L'ivresse des cœurs éperdus, le calme des « cœurs apaisés, on les respire en le lisant et on se « sent meilleur après l'avoir lu. Au-dessus de toutes « les religions, par une idée de Dieu supérieure « à celles qu'elles comportent, il a pour culte la « beauté et pour morale la liberté. Simple dans sa « vie, d'ailleurs, et ne se plaisant que parmi les « simples.

« Qui regarde-t-on comme heureux, si ce n'est ce « maître, au front rayonnant et aux belles formes, « si cher aux siens, si cher à tous ; que la sibylle a « doué du rameau d'or, et la fée de l'anneau magi- « que par qui l'on sait tout, et à qui sont si faciles les « deux sources de nos meilleures joies : le travail et « l'admiration? Mais il n'est point de bonheur pour

« les âmes en qui débordent la sympathie et la com-
« misération, qui vivent moins en elles que dans les
« autres, et qu'aucune félicité personnelle ne peut
« consoler des souffrances d'autrui.

« La main de Mme Sand (c'est d'elle, ai-je besoin
« de le dire, qu'il s'agit ici) réalise celle que je
« viens de décrire, avec des nœuds pourtant, ce qui
« la modifie assez sensiblement. »

« Que si ces renseignement, tout incomplets qu'ils
« sont, vous aident, ô lecteur, à éviter les écueils
« cachés sous les ondes trompeuses des fleuves de
« *Tendre, vous glorifierez le professeur!* » (Ch. XXIV.)

La chirognomie n'est du reste pour l'auteur qu'un prétexte à des considérations plus élevées :

« Il y a cela de bon à dire en faveur de la mode :
« qu'elle se propose l'*unité*.

« La nudité des nègres, attendu leur couleur qui
« les enveloppe comme d'une ombre et leur tient
« lieu, pour ainsi dire, de vêtement, est moins immo-
« deste que celle des blancs.

« Les nègres ne viennent pas au monde tout vêtus,
« comme les animaux, mais quasi vêtus; ce qui les
« classe entre le chimpanzé et l'homme.

« L'uniforme, si cher aux Russes, est dédaigné des
« peuples libres, parce qu'il *classe* et *oblige*. » (Ch. XVII.)

═ M. de Bryas, le célèbre, l'illustre M. Bryas, le *Bonjour*, *M. Bryas*, de Maître Courbet, pour tout dire en un mot, reparaît sur l'horizon ; ce ne sont plus les prétentions artistiques qui le font revenir sur la scène ; c'est comme agriculteur cette fois qu'il prend la parole. Tout le monde sait du reste, que M. de Bryas avait exposé un modèle d'irrigation, à ce qu'il nous semble, dans le jardin du Palais de l'Industrie. Aujourd'hui, il publie un mémoire intitulé : « *Nouvelles Observations*, présentées en fa-

veur de M. de Bryas et de M. le lieutenant général Borelli. — Dépréciation de la force motrice. — Troubles et dommages causés à l'irrigation de 106 hectares de jardins maraîchers, — Bordeaux, in-4°, de 11 pages. » Il s'agit du préjudice causé aux intérêts de M. de Bryas, par détournement de cours d'eau. Le mémoire se termine ainsi : « MM. de Bryas et de Borelli se présentent devant vous, messieurs les jurés, avec une entière confiance... Dans une première affaire... le jury faisait droit à la demande de l'usinier et lui accordait une indemnité équitable. Il en sera de même, cette fois-ci, à l'égard des possesseurs eux-mêmes qu'on voudrait dépouiller sans indemnité préalable, au mépris du droit sacré de propriété.

= Nous avons sous les yeux un compte rendu de la gestion du Cirque-Napoléon duquel il résulte que les bénéfices pendant le cours de l'année 1855, se sont élevés à la somme de 250,000 fr. quoique l'on ait payé 170,000 fr., savoir : 87,000 fr. aux entrepreneurs pour sommes dues pour la construction et 83,000 fr. à M. Dejean pour avances faites à la Société.

Sur les 250,000 fr. de bénéfice, il a fallu prélever 14,000 fr. pour achat de chevaux, 7,000 fr. pour payer les intérêts des sommes dues et 20,000 fr. pour l'accident arrivé à Baucher, par suite de la chute du grand lustre.

Il reste un bénéfice net de 206,645 fr. 45 c., ce

qui, certes, est assez joli pour une administration théâtrale. Les plus grands éloges ont été donnés à la gestion de M. Dejean.

= Nous trouvons dans le compte rendu de la Société d'Emulation de Montbéliard un fait assez curieux, c'est que la pisciculture dont l'invention était attribuée jusqu'ici à M. Rémy et dont M. Coste s'est fait après coup le champion, était connue il y a déjà près de cent ans. On y voit, en effet, que dans un ouvrage intitulé : *les Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises*, *Amsterdam et Paris*, 1771, le procédé actuellement employé pour la fécondation artificielle des truites et des saumons est décrit tout au long. L'auteur de l'ouvrage cité dit dans son livre, que « cette ingénieuse invention est d'un habitant du pays de Hanovre. Il en fait, ajoute-t-il, les épreuves avec le plus grand succès à Nortelem. Le fruit de ses recherches est devenu un objet de commerce considérable. Elles lui ont, en outre, valu une pension de l'Angleterre, qui croit que le moyen de multiplier les découvertes utiles est de les récompenser. » Le volume en question se trouve à la bibliothèque publique de Montbéliard (section des voyages), et les passages cités et qui ne laissent aucun doute sur l'identité du procédé sont certifiés par M. Wetzel, architecte à Montbéliard.

[Du 30 MARS.] = Le métier de biographe ne laisse pas que d'avoir ses difficultés. Depuis long-

temps, M. de Mirecourt nous promet a biographie de Gavarni, et cette biographie ne paraît point. Ce retard nous étonne peu, car le spirituel dessinateur a toujours passé pour être fort récalcitrant à l'endroit de tous ceux qui ont bien voulu s'occuper de sa personne. Nous pourrions le prouver par une historiette qui date de l'été dernier.

Un publiciste connu se présente un jour chez Gavarni à sa villa d'Auteuil et lui expose le but de sa visite : « Parler des personnages de son temps, apprécier aussi bien que possible les titres qu'ils ont acquis à la célébrité, donner sur leur biographie des détails rigoureusement exacts, etc., etc., » enfin tout ce qui pouvait être dit en pareille occasion.

Cet exorde qui, sur bien des gens, aurait produit son effet, trouve Gavarni fort poli, mais des plus froids, et affectant même de ne pas savoir de quoi il s'agissait.

« En vérité, monsieur, vous me croirez si vous voulez, je suis l'homme de France qui sait le moins ce que j'ai fait.

— Comment ?

— Je serais incapable de vous citer mes plus grands travaux. Tout cela vient, se fait et s'en va sans que j'y songe.

— Mais au moins pourriez-vous me donner quelques dates ?

—Des dates ! oh ! monsieur, je ne suis pas fort là-dessus, je ne me souviens pas d'une seule.....

— Mais enfin, observe l'interlocuteur, il en est qu'on se rappelle toujours, celle de la naissance au moins.....

— Mon Dieu, monsieur, j'ai eu l'honneur de vous le dire, je ne me souviens pas..... Cependant, j'ai quelques amis; voyez-les. Peut-être leur mémoire sera-t-elle plus heureuse ?. . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

Devant cette inertie surprenante, il n'y avait plus à insister. Notre biographe le comprit, et se retira pour aller, en désespoir de cause, chez les amis auxquels on l'avait renvoyé. On assure que, là encore, sa moisson n'a pu être bien abondante ; car, effrayés à bon droit par le silence de Gavarni, ceux-ci n'auraient cessé d'observer une réserve prudente.

= Pour en revenir à M. de Mirecourt, il paraît que ses *biographies* font rage de l'autre côté du Rhin, où on le regarde comme prédestiné à la *Moralisation* de notre littérature.



## THÉATRES

—

Théâtre-Français. — Beaucoup de reprises et pas de nouveautés. — On étudie : *Comme il vous plaira,* de madame Sand... et de Shakspeare.

Odéon. *Michel Cervantes*, par M. Muret. — Succès de tirades et d'étudiants. — C'est un *premier-Paris*, fait par un journaliste qui sait écrire. — Peu d'intrigue, pas d'action, mais de beaux sentiments et de beaux vers.

Italiens. — La cage d'or des Italiens vient de se refermer pour six mois. Les oiseaux sont envolés : plusieurs avaient perdu leurs plumes et leur voix. Les dernières représentations de M. Mario et de Mme Grisi ont été pleines d'angoisses et d'angines. — Les deux illustres virtuoses ont des trous dans la voix. L'air de Paris leur est contraire. Nous croyons qu'ils ne devront plus désormais quitter l'Italie et les bords riants du lac de Côme.

*Troupe sarde.* — Première représentation de la *Rosmunda*. — Immense poids d'ennui soulevé à peine par les beaux bras de la Ristori. Cette tragédie en cinq actes en a quatre de trop. Les comparses deviennent de plus en plus mauvais. — On demande le moyen d'avoir une tragédienne sans tragédie.

Ambigu-Comique. Le *Paradis perdu*, drame en beaucoup de tableaux, par MM. Dennery et Dugué. — Farce antédiluvienne, dont l'intérêt assez faible est racheté par des décors à fracas et les blonds cheveux de Mlle Périga, qu'on a fait venir tout exprès de l'Odéon. Cette luxuriante chevelure a même fait éclore un poëte de plus au paradis... de l'Ambigu. Voici le quatrain qui courait à la première représentation.

**Voyant une Ève si jolie,**
**Chacun voudrait, à l'Ambigu,**
**Passer e reste de sa vie**
**Au paradis qu'elle a perdu.**

---

## LIVRES

La *Revue des Beaux-Arts* nous apprend que les salles princières de l'hôtel d'Osmond viennent d'être complétement appropriées à leur nouvelle destination. Une construction spéciale et grandiose a même été érigée sur une partie des jardins de

l'hôtel. M. Musard fils achève d'y installer son orchestre qui ne compte pas moins de 80 musiciens. On affirme qu'il y aura des bals de nuit à 10 fr., du genre de ceux du Jardin-d'Hiver. La Compagnie qui s'occupe ainsi des plaisirs parisiens repose sur un sage système d'actions industrielles qui lui permet d'attendre l'heureuse issue de tant de soins et de sacrifices.

— *Scènes de la vie arabe*, par Félix Mornand. (Collection M. Lévy). — D'attachantes descriptions, d'utiles remarques, des révélations curieuses, font, à part l'intérêt même du sujet, le succès légitime de ce livre qui a tout le charme et la rondeur d'un entretien familier. On voit que l'auteur a beaucoup vu et surtout beaucoup apprécié.

— La maison Ballay et Conchon de Lyon annonce une édition nouvelle des *Mémoires de Saint-Simon*, avec notice par M F. de la Bédollière, le chroniqueur politique du *Siècle*. Le premier volume a déjà paru.

— *Œillades et Sourires*, par Fréd. Henriet (chez Parmentier). C'est un petit in-32, mignon de format, mignard de style, enfant perdu de Marivaux, s'attaquant avec une délicatesse chatoyante aux *infiniment-petits* du cœur et de la toilette. Il y a de l'observation dans *la Comédie du regard*, dans *le Sourire*, dans *la Monographie du voile*.

— Le libraire Aubry vient de rééditer avec grand soin le recueil si rare intitulé :

« *La Fleur des Chansons.* « Les grans Chansons nouvelles qui sont en nombre cent et dix, où est comprinse la chanson du roy, la chanson de Pavie, la chanson que le roy fist en Espaigne, la chanson de Romme, la chanson des Brunettes et Teremutu. » Pet. in-8 goth.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 1er AU 16 AVRIL 1856

---

[Du 1er avril.] = Voici deux petites pièces inédites de Victor Hugo, qui ne se trouveront même pas dans les volumes que doit publier le poëte sous peu de jours :

SUR UNE AUBERGE DE GENÈVE.

Au diable ! infâme auberge, hôtel de la Punaise,
Où la peau, le matin, se couvre de rougeurs ;
Où la cuisine pue, où l'on dort mal à l'aise ;
Où l'on entend chanter les commis-voyageurs.

SUR UNE AUTRE AUBERGE DE GENÈVE.

Vendeur de fricot frelaté,
Gargotier chez qui l'on fricasse
L'ordure avec la saleté,
Hôtelier chez qui l'on ramasse
Soupe maigre et vaisselle grasse,
Et tous les poux de la Cité,
Ton auberge, ainsi que ta face,
Est hure pour la bonne grâce
Et grouin pour la propreté.

= Pendant que nous sommes en train de grapiller des choses inédites, donnons le dernier quatrain d'un homme qui méritait d'être plus connu. Jean-Baptiste-Augustin Soulié. C'était un travailleur modeste et réservé ; il consacra la plus grande partie de sa vie à des études bibliographiques qui lui ont mérité l'estime et la considération des éru-

dits. Soulié était bibliothécaire à la bibliothèque de Monsieur, aujourd'hui l'Arsenal ; il fut nommé par M. de Martignac, en remplacement du comte d'Hanache.

Malgré l'aridité de ses études favorites, il avait un esprit vif et prompt à la répartie. Un jour qu'on lui parlait de son homonyme Frédéric Soulié, et qu'on lui demandait s'il était son parent, il répondit :

« Mon parent ? Non pas. Lui, c'est le Soulié gauche, et moi je suis le Soulié droit. »

Il passa presque toute sa vie seul, sans famille et sans entourage ; aussi son esprit avait-il pris peu à peu une teinte de mélancolie qui se reflète bien dans son épitaphe, écrite par lui-même et retrouvée dans ses papiers après sa mort.

En naissant je fus orphelin,
Je vécus seul à mon aurore,
Je vécus seul à mon déclin,
Et seul ici, je suis encore.

= Nous rapprocherons de l'épitaphe du modeste Soulié, celle de Charles Nodier. Elle fut trouvée, après sa mort, écrite entièrement de sa main sur une de ces fiches qui dans les bibliothèques servent de catalogue mobile. Le trait qui la termine surtout nous a paru singulier :

Ci-gît le bon Charles Nodier
Dont la tendresse était extrême,

Car il aimait le monde entier
Et les femmes plus que lui-même.
Si bien qu'à son heure dernière,
Quand la mort vint le visiter,
Il s'écria sans hésiter ·
Ah ! la belle, que je vous aime !

[Du dit.] = Périodiques nouveaux :

— *La Gazette de Paris*, paraissant tous les dimanches, avec un frontispice de G. Doré représentant un Satan au pied fourchu, prenant des notes sur le haut de la tour Saint-Jacques-la-Boucherie. — Aux termes d'une récente statistique, expose dans son *Prologue* le directeur, M. Dollingen, Paris a cinq cents journaux de toute forme, mais il n'y a pas d'organe spécial qui montre le monde parisien sous toutes ses faces réunies, dans son prodigieux aspect. « Nous présenterons le daguerréotype de ce Paris sans pair, avec ses personnages fortement caractérisés, ses types aussi originaux qu'innombrables, ses industries de toute sorte, heureux si nous parvenons à faire comprendre, mieux que nos devanciers, la capitale du monde, la merveille des merveilles, l'alpha et l'oméga de la civilisation, l'humanité faite ville. »

Le programme est pompeux; mais à en juger par ce premier numéro, le journal semble prêt à en soutenir énergiquement les promesses.

= *Le Télégraphe*, journal littéraire et dramatique, paraissant tous les jours.

C'est un nouveau journal à cinq centimes. « Nous croyons, dit-il, qu'un journal littéraire qui montre son nez rose pour la première fois peut parfaitement se passer de profession de foi... »

Le *nez rose* d'un journal littéraire!... Voilà une image que le *Télégraphe* aurait du reléguer avec sa profession de foi.

= On distribue dans ce moment le prospectus d'un nouveau journal : *the International* (l'International), grand journal Anglo-Français, hebdomadaire.

Il aura pour rédacteur en chef M. Blanchard Jerrold, rédacteur en chef du *Daily-News*.

Le premier numéro doit paraître aujourd'hui.

[ Du 3 avril. ] =

OBJET PERDU. — 20 FRANCS DE RÉCOMPENSE

Un camionneur a perdu un boulet de 24, qu'il était chargé de transporter de la rue de Tournon, n° 15, à la rue de Grenelle-Saint-Germain, 81, en passant par... On prie les personnes qui auraient des renseignements sur cet objet de les adresser boulevard de l'Hôpital, n° 7. On donnera la somme en recevant le boulet.

Cette affiche, dont on lisait, il y a quelques huit jours, le contenu avec étonnement et dont plusieurs journaux ont demandé la clef, pourrait bien se rattacher au fait suivant :

On était au plus fort du siége de Sébastopol, et

le camp français était assez rapproché du feu de la place.

Après avoir descendu la garde de tranchée, un officier se préparait à ronfler comme un bienheureux sur un sac confortablement bourré de paille, lorsqu'un ami vient le chercher pour prendre l'absinthe.

« Oh ! merci, dit-il, déjà étendu sur le lit de repos qu'il s'était improvisé, je n'en use pas aujourd'hui... Je suis trop fatigué.

— Bah ! répond l'ami, tu dormiras après. Voyons, arrive...

— Non, te dis-je.

— Et moi, je te dis que tu viendras. »

Enfin, le visiteur insiste tant, tire si bien les jambes du dormeur, que celui-ci, moitié riant, moitié fâché, se met en devoir de l'accompagner.

A peine s'était-il mis debout qu'un projectile de gros calibre rase en sifflant le malheureux sac de paille, et va s'enterrer un peu plus loin.

Retracer la surprise et la joie des deux amis serait inutile. Le projectile fut déterré et envoyé en cadeau à la famille de celui qui l'avait esquivé si miraculeusement.

Ce boulet russe ne serait-il pas celui qu'a laissé tomber ce négligent camionneur?

[ Du 6 avril. ] = Parmi les innovations nouvelles qui ont été faites dans ces derniers temps,

nous citerons la *Table-Lit*. La question de mécanique, nous l'avouons, nous intéresse peu, et nos lecteurs nous permettront de n'en pas parler ; mais le prospectus, c'est autre chose. Figurez-vous une énorme pancarte grand-raisin, entourée de 15 petits culs-de-lampe représentant la table-lit dans toutes les positions. Ici c'est une dame qui met la nappe, tandis qu'un jeune enfant serre une grande miche de pain dans ses bras; plus bas, une jeune fille fort en colère a l'air de chercher à briser le meuble en arrachant brusquement les tiroirs qui en font partie ; les uns dînent dessus, tandis que des tailleurs y travaillent accroupis ; un magistrat en robe, et le bonnet carré sur la tête, a l'air de s'ennuyer mortellement devant elle ; une jeune fille délace son corset, une autre se couche, etc., etc. Mais le plus curieux, c'est le prospectus lui-même:

« Chez moi, dit l'inventeur M. Chéradame, chez moi les idées fermentent assez lentement, comme les pierres grossissent au fond de l'eau... Depuis deux ans, mon fils et moi, nous consacrions tous nos instants, même nos veilles, à courir de perfection en perfection, tellement et si bien que nous dépassions déjà de 12,000 fr. le chiffre de notre capitaliste dont la caisse, je crois, se fermait en sonnant le vide, lorsque hier enfin nous avons complété l'œuvre dans toutes ses perfections. C'était justice, ce n'était pas trop tôt ; ce n'était pas dommage!!! (*sic.*) ».

Vient ensuite l'explication des planches. En les voyant, nous ne nous serions jamais douté de toute

l'étendue de leur signification. Ainsi, par exemple :

La Pl. III veut dire : « Cette table est si simple, qu'il semble qu'un jeune berger l'ait créée pour son propre usage. Un enfant la démonterait, et cependant elle est forte comme un pont et légère d'aspect comme un écran. »

La Pl. VI signifie : « Remerciez-nous, jeunes filles, élégantes par instinct, qui gémissez tous les jours de la nécessité où vous réduit la cherté des loyers, de n'habiter qu'une mansarde. Nul n'aura plus le secret de votre misère, puisque votre lit, dissimulé sous la forme d'une jolie table, transformera votre chambre à coucher en un salon presque coquet. »

La Pl. VIII tient, à peu de chose près, un discours analogue : «....A l'aide de ce meuble on peut n'habiter qu'une seule pièce dans les plus beaux quartiers de Paris, et le médecin, l'artiste, l'artisan, pourront y faire bonne figure à peu de frais, puisque de la chambre à coucher de la nuit, on fait l'atelier du jour et le salon du soir. »

La Pl. X renferme une idée plus quintessenciée encore : « En Angleterre, ce berceau de la charité, partout on voit des salons, jamais de chambres à coucher ; or, pour dissimuler le lit, cette table est le meuble par excellence. »

Enfin la Pl. XI dénote chez l'inventeur certaines connaissances littéraires et des goûts champêtres. « Chez nous à la ferme, au village, à la ville, partout il y aura de nos lits. A la campagne surtout, là où les chemins de fer jettent le dimanche une foule de dîneurs. Pour les nourrir on veut bien tuer le veau-gras ; mais où les coucher ? *Combien* Sainte-Foy eut été heureux d'en trouver une pareille dans *le Sourd* ou *l'Auberge pleine* ! »

= Un illuminé du département de la Drôme

vient de faire imprimer cette adresse hétéroclite. Nous la donnons presque en entier, sauf une vingtaine de vers :

MAJESTUEUX QUINTUPLE CORPS,

Sous l'empire divin, sous la céleste voûte conservatrice, en face de l'immensité, la sublime, invariable administration de la nature, pourrait servir de base et modèle à l'administration de ses créatures... A ces causes... 1856 est la brillante aurore d'un riant printemps de grands événements, plénitude de progrès, d'accroissements irrécusables par leurs présences, dûment caractérisés, auxquels notre empressé devoir est d'y attacher, fixer notre reconnaissance, appréciation, considération, à l'effet de les rendre ici-bas authentiques par l'institution du palais des palais, monuments d'unions, faculté d'instructions, éléments de perfections. Suivant l'ordonnance de la Providence, correspondant à l'auguste Congrès composé de cinq membres.... Vu que ce palais est aussi composé de cinq cabinets, cinq chambres, le drapeau de cinq couleurs, la bannière a cinq principes, cinq rangs d'honneurs, le grand arc-de-triomphe a cinq couleurs, le pararévolution a cinq boules philosophiques, a cinq couleurs, la couronne a cinq couronnes, le soleil humain a dix rayons lumineux, le diamant dix-sept noms des grandeurs du monde, la croix de perfection a douze branches, l'escalier universel a dix-sept marches propres à élever le genre humain aux pieds de son origine, lieu salutaire de sa félicité.

PARMI L'UNIVERS,

Cinq éléments sont indispensables à l'existence de l'homme ; cinq élémentaires principes à sa connaissance, l'institution d'un supplément de perfection, à

sa complète administration, civile, morale..... Cette nouvelle institution, la nature l'a dictée à l'esprit de sa créature à laquelle elle lui a donné la capacité, l'intelligence de faire l'application, description, définition de toutes les parties qui en font l'ensemble, en architecture, gravure, en prose, en vers, en grand opéra...

Parmi la famille humaine, la divine Providence a choisi un de ses affectionnés membres, l'a doué, breveté, afin d'être en mesure à invoquer, solliciter les essentielles grandeurs de l'univers, les interpréter, déployer les sublimes résultats, en exercer la définition, aux grandeurs de l'Europe, en face de la France, du congrès à Paris, sans doute, en vue de rassurer le globe en crainte sous l'énorme poids et bruit des armes, en lui annonçant la paix, l'union qu'il invoque et sollicite de la Providence.

*L'auteur de ces riches découvertes, pénible, sublime ouvrage, arrangement* (sic) :

**VERNET, du 22 mars 1789.**

*P. S.* Dans l'intérêt de la masse, désireux d'être entendu à l'effet d'être connu avant son dernier soupir.

Imprimé à Valence.

[Du 7 avril.] = Une lettre timbrée au bureau des postes de Lyon, à la date du 5 avril, est parvenue hier à M. Jean Morel, directeur de la *Revue française.*

Cette lettre contenait, outre un prospectus de la Prophétie d'Orval, sur laquelle notre dernière livraison donnait quelques détails, la note manuscrite qui suit, et dont la simple reproduction nous dispensera de tout commentaire :

« *La prophétie d'Orval annonce que cette grande ville* (Paris) *va être entièrement brûlée, si on ne prie et ne fait pénitence à l'exemple de* NINIVE.

« *Dieu est infiniment miséricordieux !*

« *Que chacun prenne ses précautions, et se prépare contre la famine qui suivrait cet événement. Elle est prédite au verset* 29.

« *Ces prédictions* DIVINES *sont toujours subordonnées à cette condition, si on ne se convertit pas.* »

Ces avertissements sévères mériteraient au moins un sévère avertissement.

= Dernièrement, un journal intitulé l'*Univers musical* donnait cette nouvelle nécrologique :

« On annonce la mort du célèbre Henri Heine, plus connu sous le pseudonyme de *Stendhal.* »

Cette nouvelle amena la *rectification* suivante :

« Notre confrère de l'*Univers musical* a commis une erreur assez plaisante en écrivant ceci : « On annonce la mort du célèbre Henri Heine, *plus connu sous le pseudonyme de Stendhal.* »

« Le pseudonyme de Heine était en réalité *Henri Beyle.* »

Cette rectification nous fait l'effet d'être énormément spirituelle.

= Nous extrayons d'un journal allemand, *la Gazette de la Croix*, le *canard* suivant qui nous a paru joli :

*Sappho* (sic), *Cuisinière à Berlin,* ces jours derniers, se présenta chez une dame qui cherchait une

cuisinière, une bonne pour tout faire qui cherchait un service. Cette dame lui demanda pourquoi elle quittait la maison où elle était.

— Parce que la dame n'était pas assez littéraire. Figurez-vous qu'elle ne lit pas même de romans, et lorsque, comme une fille intelligente, je commence à déclamer dans ma cuisine, elle me demande si je suis folle. Il faut aussi que vous sachiez que j'aime la poésie et que je fais même des vers. Permettez-moi de vous donner de suite un échantillon de mon talent.

« Sur ce, la *cuisinière de lettres* tire de sa poche un carnet, sur lequel se trouvent des vers et commence à déclamer et à gesticuler, si bien que la dame s'empressa de gagner la porte, de peur que l'enthousiasme poétique ne sortît des bornes.

— C'est très-joli, dit la dame en souriant, il est fâcheux que je ne puisse faire aucun usage de votre talent. Car c'est une cuisinière et non un poëte que je cherche pour ma maison.

— Ah! c'est comme ça? s'écria la fille furieuse, exaspérée, oh! vous aussi vous ne comprenez pas la poésie? Et ça s'appelle la ville de l'Intelligence!

Elle dit, et se précipita dans l'escalier, avec un geste merveilleux, comme si les marches eussent été le rocher de Leucade, et elle une Sapho voulant terminer ses jours. »

Nous n'avons rien changé à cette histoire, nos lecteurs pourront juger par là du génie inventif des bons Berlinois.

[Du 8 avril.] = *Quelques mots sur les danses modernes*, « aux pères de famille et au Clergé, par le Vte de Brieux Saint-Laurent. » Paris, Douniol, in-24.

Oui, c'est aux ministres du Seigneur et aux pères chrétiens que s'adresse M. de Brieux Saint-Laurent; quant aux mères et aux grand'mères les plus dé-

votes, il ne faut plus lui en parler, il récuse leur coupable complicité, leur lâche tolérance.

Hein ! lecteur, que dis-tu, en thèse générale, de la lâche tolérance des grand'mères les plus dévotes.

Cela est cependant et cela sera tant qu'elles laisseront « les jeunes vierges chrétiennes » passer, sous le prétexte fallacieux de polka, de valse, de mazurke, de redowa, de scotisch, sur les « poitrines palpitantes des jeunes gens enivrés. »

— « Messieurs les ecclésiastiques, s'écrie M. de Brieux, vous qui tolérez ces danses, je suis sûr que vous ne les connaissez pas . . . . . . . . . . . .

« Je les regarde comme de véritables actes de prostitution. »

Rien qu'à ces premières phrases, le plaidoyer anti-chorégraphique promet d'être éminemment curieux. Les passages qui suivent pourront faire juger du reste :

En effet, quand l'homme est chrétien et la femme aussi, sa main seule est appuyée à plat sur la taille, reposant du tranchant sur les bouffants de la crinoline. Je considère cette manière de se tenir comme fort immorale ; mais c'est la manière la plus décente et la plus rare, et habituellement la moitié de la taille de la danseuse est embrassée par le bras droit du polkeur.

J'ai parlé d'un danseur chrétien, c'est une espèce fort rare. Les danseuses le sont presque toutes ou croient l'être. Les hommes chrétiens et véritablement *hommes* ne valsent ni ne polkent.

Pourquoi, en effet, se condamner au supplice de

Tantale? La plupart des hommes, dans notre siècle, se dispensent de la pratique religieuse; par conséquent la plupart traitent la fornication comme une bagatelle. Eh bien, les uns en polkant préludent à la fornication avec leurs maîtresses qu'ils retrouvent en sortant du bal; les autres, par suite de ces attouchements dangereux, jouissent de vous en imagination, chrétiennes, mes sœurs; je n'écris pas pour les jeunes filles, j'écris pour les prêtres et les femmes mariées, et je mets les points sur les i.

Il le faut, c'est par ce qu'on n'a pas osé démasquer ces effroyables impuretés qu'elles s'exercent sur nos femmes et nos filles, et que celles-ci en sont complices.

Et ici, il faut que je le dise bien haut, il n'est pas un seul bal où les hommes ne soient en majorité mauvais chrétiens et immoraux. Écoutez ceci.

Pendant que je faisais mon droit, j'étais invité à des soirées éminemment chrétiennes, chez des dignitaires de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, des chrétiens solides, publicistes distingués. Eh bien, c'est là que j'ai appris ce que c'est que déshabiller les femmes. Je vais vous le dire, respectables mères de famille. Cela vous étonnera, mais cela vous apprendra entre les mains de qui passent les corps si gracieux et si chastes de vos filles.

Eh bien donc, d'après l'inspection attentive du cou, de la poitrine, des épaules, des jeunes gens prétendent connaître tous les détails du reste du corps. Je comparerai ces mauvais sujets si investigateurs aux géologues qui recomposent un animal antédiluvien avec deux ou trois ossements échappés à la destruction. Il va sans dire que je crois plutôt à la paléontologie qu'à la science du déshabillé. Je cite seulement un exemple de dévergondage d'imagination dont j'ai été témoin à un bal chrétien, jugez des autres. Privez-vous de danseurs ou exigez de vos danseurs un billet de confession. Vous en aurez peu, alors. Heureusement

pour lui, notre sexe n'admet pas cet adultère mélange de Dieu et du diable. Vous en aurez peu, mais vous en aurez. Il y a en effet de ces heureuses natures qui permettent à un homme de tenir entre ses bras une belle femme sans en être ému. Heureusement, telle n'est pas la mienne et j'en rends grâces au Ciel. J'aime mieux la vertu venant d'un effort sur soi-même que celle qui vient d'un défaut de virilité. . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Aucune femme ne souffrirait qu'on la saisît par la taille ailleurs que dans un bal, le soir, décolletée, au son d'une musique enivrante. Étonnez-vous, après cela, de ce que Parent-Duchatelet dit de la pudeur relative de certaines femmes, dont il a si bien décrit les mœurs et la déplorable existence.

Comme le disait une spirituelle Parisienne en voyant polker ses filles : « Ce que c'est que la musique! Comme nous crierions si nous voyions nos filles ainsi entre les bras des jeunes gens, sans musique ! ». . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

On prétend que le R. P. de Ravignan a prêché une fois contre la valse et la polka dans une retraite féminine. Il traita les danses modernes d'enlacements. Le mot ne fut pas perdu pour les saintes retraitantes ; elles racontèrent en riant à leurs amis l'expression du révérend Père, et, pendant un mois, les jeunes gens disaient aux jeunes femmes : « Madame, pourrais-je avoir l'honneur de faire un enlacement avec vous ? »

[Du 10 avril.] = On nous écrit de Londres :

« Voulez-vous être lu par les gens, flattez-les. » — Je suis sûr que si un auteur s'amusait (par impossible) à faire l'éloge des éditeurs, il trouverait cent et mille offices de publications ouverts à son livre. — C'est par la flatterie au peuple anglais que M. de Montalembert est arrivé ici à un succès prodigieux avec son nouveau livre *Sur l'avenir politique de l'Angleterre.* »

Le livre, j'en demande pardon à l'honorable académicien, fourmille d'inexactitudes, et si je... mais il faut savoir se borner. — Eh bien! il a ici, je le répète, un prodigieux succès, on se l'arrache, — et ses traducteurs s'arrachent entr'eux. Ils se reprochent mutuellement de ne pas savoir le français et de ne pas comprendre l'auteur qu'ils traduisent. — M. de Montalembert, en faisant l'éloge de l'Angleterre, a mis la discorde au sein des Anglais. — N'est-ce pas le cas de dire : *Timeo Danaos et...* »

Je continue ma petite énumération de pièces françaises traduites en anglais. — J'avais oublié *Tartufe*, oui, *Tartufe* lui-même! — et puis les *Frères corses*, Dumas, — le *Docteur noir*, — le *Père de la Débutante*, intitulé le *Premier début*, — *Pauvre Jacques* sous le nom de *Monsieur Jacques*, — la *Demoiselle à marier*, — *Otez votre fille, s'il vous plaît*, — *Montre perdue, Récompense honnête*, déguisée sous le nom de *Cinq livres de récompense*, — *la Mère et l'enfant se portent bien.* — Enfin, hier, oui, hier, 9 avril, on a donné à *l'Adelphi*, sous le titre de *Like and Enlike* .. (*Pareille et nonpareille*), devinez quoi? — *Ange et Démon*, de MM. Bayard et de Biéville. — Les *auteurs*, MM. Langford et Sorrell, ont été couverts d'applaudissements et obligés de paraître devant le public anglais, émerveillé de leur puissance... d'imagination! *Bons alliés à nous!*

Dans le numéro du *Times* qui rend compte de cette solennité, en avouant du reste l'imitation (rendons-lui justice), je trouve cette annonce :

« Salle de concerts de Princess. — Ce soir, 10 avril, en honneur de la conclusion de la paix, il sera donné une grande fête française et un bal *dédié à la nation anglaise* par MM. Hortence (*sic*) artiste de l'Opéra Impérial de Paris — (Connaissez-vous?), et sous la direction de M. Désiré, conducteur des bals du *Théâtre Impérial Italien de Paris.* — Je crois que voilà une belle sinécure.

Les gens qui s'affublent de titres semblables sont

communs parmi nos compatriotes de Londres : — tout instituteur est docteur ès-lettres, — tout médecin est l'ami intime de Velpeau, — toute cantatrice a créé les rôles de Halévy et d'Auber à l'Opéra-Comique. — Un de mes amis a connu un brave professeur de français tout bouffi de fautes d'orthographe et qui avait la manie de se dire ancien rédacteur du *Drapeau blanc*. « Oh ! mon cher, disait-il, si vous saviez que de services j'ai rendus à Martainville! — Quand il était fatigué, il venait à moi : « Mon pauvre L***, disait-il, je ne sais que dire, ce soir. Tenez, j'ai là une question sur les derniers traités, - c'est très-difficile, — allons, trouvez-moi donc quelque chose. » — Et moi, toujours si bon, je ne savais pas refuser ; je le faisais, et le lendemain c'étaient des éloges, des louanges à Martainville; et moi, je riais dans ma barbe. — Ce que c'est que la gloire ! »

Pour faire suite aux histoires de galanterie anglaise... — A un dîner donné récemment à Glocester par des jeunes gens, on a porté ce toast : — « A nos femmes futures... *L'éloignement* leur prête une douce beauté. »

Aimez-vous la statistique, les Anglais en mettent partout. — Et c'est ainsi qu'ils vous apprendront que s'ils consomment pas mal de nos pièces de théâtre, comme vous venez de le voir, ils nous achètent aussi (ce qu'ils ne font pas pour la littérature) 717,160,000 œufs par an.

Mais après tout, ils ont raison de nous traduire, cela fait connaître notre littérature qui, du moment où on l'implante ici sans la greffer sur un arbre anglais, ne réussit pas. Croiriez-vous qu'il y a à New-York trois journaux français et qu'à Londres il y en a un seul qui ne fait pas ses affaires. — Il est vrai qu'il est dirigé par un Anglais. Enfin, le *Courrier de l'Europe*, fondé il y a près de vingt ans, je crois, par M. Boin, un des rédacteurs du premier *Figaro* de Paris, auquel succéda le libraire anglais Thomas, avait

tué sous lui bon nombre de feuilles. — Il paraissait vivace. — Il était rédigé par un homme de talent, M. Nérestant. Eh bien, M. Nérestant vient de se retirer, sans avoir été payé depuis deux ans. — Confié à des doublures, j'ai bien peur que le *Courrier de l'Europe*, ne disparaisse à son tour.

Maurice ALBERT.

[DU 12 AVRIL.] = Le prestige du format est plus en vigueur aujourd'hui qu'il ne l'a peut-être jamais été.

M. Gavarni prépare depuis longtemps un volume de nouvelles dont le libraire Dentu doit être l'éditeur. Il veut que ce volume paraisse dans le format in-8°. Dentu, qui croit que l'in-12 convient mieux à ce genre d'ouvrage, lui a fait sans succès des observations réitérées.

« Mais enfin, dit-il, pour préférer l'in-8° à l'in-12, quelle est votre raison?

— Ma raison est bien simple, répond Gavarni. Je m'occupe en ce moment d'un volume de géométrie descriptive qui doit faire un in-8°, et je tiens à voir mes deux volumes à côté l'un de l'autre dans les bibliothèques de nos amis. »

Espérons que l'antipathie de M. Gavarni pour le format in-12 ne l'empêchera pas de nous donner prochainement son volume de nouvelles, qui, à en juger par les légendes de ses dessins, nous promet nombre d'observations fines et spirituelles.

[DU 13 AVRIL.] = Jusqu'à ce jour, la *Revue anecdotique* ne s'était pas encore occupé des bé-

vues de jurisprudence. — En voici une des plus drôles qu'on puisse voir. Il s'agit de l'illustre M. Dupin lui-même. M. Dupin a publié un ouvrage intitulé : « *Profession d'Avocat*, Paris, A. Gobelet et B. Warée, 1832. 2 vol. in-8°. Le livre est divisé en deux parties ; la première contient un recueil de pièces concernant l'exercice de cette profession (XVI et 740 p. y compris la table) et la seconde porte le titre de *Bibliothèque choisie des livres de droit qu'il est plus utile d'acquérir et de connaître*, 5e édition, revue et augmentée d'un grand nombre d'articles et de notices biographiques (VIII et 877. p. y compris les tables.)

M. Dupin a commis dans cette dernière partie, une singulière erreur prouvant qu'il ne connaissait pas tous les livres dont il a parlé. Son catalogue contient, il est vrai, 3,702 articles ; mais cela ne saurait justifier l'indication que l'on trouve à la page 337, sous la rubrique V. *Diversités des statuts,* n° 1562. *Traités des statuts par Fr. Lemée. Paris* 1688. *in* 8°. — Cet ouvrage qui se trouve à la Bibliothèque Impériale est intitulé : *Traité de la statue par F. Lemée, architecte, avec des planches*, et s'occupe de la statue de Louis XIV qui, avant la révolution, se trouvait sur la place des Victoires.

═ Nous avons déjà entretenu plusieurs fois nos lecteurs de M. Bruyas, l'ami de Courbet, le maître peintre de la vallé d'Ornans. Dans notre dernier numéro, nous lui avons attribué par erreur cer-

tains débats à propos de drainage. Nous recevons à ce sujet la rectification suivante.

Monsieur le rédacteur en chef de *la Revue anecdotique*,

Un de vos abonnés qui porte intérêt à votre publication, croit devoir vous faire observer que dans votre dernier numéro (16 au 31 mars), vous faites confusion au sujet du nom de Bryas. Le Brias ou Bryas de Courbet est un jeune propriétaire de Montpellier, fanatique des œuvres du maître peintre, tandis que le marquis de Bryas, l'agronome, qui avait exposé dans l'annexe du Palais de l'Industrie un système de drainage, est un vieux propriétaire de la Gironde qui, toute sa vie, ne s'est occupé que d'agriculture et fort peu de peinture.

Pour en revenir à Courbet, M. Bruyas lui a les plus grandes obligations ; car, sans lui, il serait encore, c'est lui qui le dit, sous l'influence d'un charme qui a longtemps pesé sur son existence. Comme nous l'avons déjà dit (vol. Ier p. 137), M. Bruyas a fait faire son portrait par toutes les notabilités artistiques ; il a chez lui toute une galerie exclusivement composée de sa pourtraicture, de face, de profil, de trois quarts, etc., etc. Il parle assez volontiers de cette manie bizarre qui l'a poussé à se faire peindre si souvent, et voici comment il s'explique :

« J'ai fait faire mon portrait par Delacroix ; Delacroix m'a tué (non pas au moral, en faisant une mauvaise ou laide peinture, mais bien au physique, c'est-à-dire en jetant un sort sur M. Bruyas, qui le privait de tout ou partie de ses facultés). Alors je l'ai fait faire par Decamps ; Decamps m'a

tué ; et ainsi des autres, tous l'ont tué ; Courbet, Courbet seul lui a rendu la vie. Du reste M. Bruyas, à ce qu'il paraît, n'encourage pas seulement les artistes en les faisant travailler, il s'occupe aussi des arts et a une théorie à lui, théorie qu'il a fait imprimer; car M. Bruyas est l'auteur d'un volume imprimé sur les arts. Mais ce volume n'a été tiré, dit-on, qu'à un seul exemplaire. Si jamais la fortune nous permet de jeter un regard indiscret sur ce rasistime livre, nous en rendrons compte à nos lecteurs. C'est, du reste, celui sur lequel il est appuyé dans le tableau de Courbet représentant l'atelier du peintre.

[Du 15 avril.] = Un éditeur très-connu sur la place de Paris prépare en ce moment un grand ouvrage de circonstance sur la Crimée.

L'éditeur a bien pour ce grand ouvrage les notes d'un témoin oculaire qui a suivi les différentes phase de la campagne; mais qu'est-ce que cela, au point de vue du succès ! — C'est *un nom connu* qu'il lui faut. La véracité des faits, l'originalité réelle du récit, sont de bien mince considération si elles ne se produisent à l'ombre de ce *nom connu*, c'est-à-dire d'un nom que le bénin public a vu ou lu mille fois, deux mille fois, six mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois, etc. Cela se compte en librairie.

Enfin, la recherche de ce *nom connu* cause bien des tourments à notre éditeur.

« Si je pouvais, exclamait-il encore hier après avoir longtemps médité.... ah ! si je pouvais attacher à ma publication le nom de Monsieur Alexandre Dumas. » . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .

Cette exclamation nous a prouvé qu'on accuserait trop légèrement la prolixité mercantile des auteurs; ils sont entraînés malgré eux dans ces commerces de plume par l'inintelligence des libraires, et surtout.... et surtout celle du public.

= « C'est singulier, disait dernièrement Mme Anc...., souvent dans le monde on rencontre des gens qui vous accablent de compliments, qui vous en assassinent, et l'on reste indifférente. Survient quelqu'un qui ne vous dit qu'un mot, et ce mot vous va droit au cœur. — Il y a quelques jours par exemple, M. X... me disait :

« Ce qui plaît le plus en vous, madame, ce sont vos yeux ; ils reflètent votre esprit. — Vous avez le regard de Mme de Stael. »

— C'était peu de choses, n'est-ce pas? reprend Mme Ancelot, et pourtant cela me fit plaisir..., *car c'était vrai*.

[Du dit.] = Combien de fois n'a-t-on pas eu occasion d'établir l'incompatibilité de l'homme de lettres et du propriétaire! Plus le temps avance, et plus la perpétuelle gueuserie du littérateur devient un fait patent, incontestable.

Qu'on y prenne garde cependant ! Nous avons

déterré une exception victorieuse à la règle sans pitié qui a dit : *La littérature est un état qui ne mène à rien.*

Nous lisons à la page 407 de l'*Annuaire général du Commerce et de l'Industrie*, plus vulgairement connu sous le nom d'*Almanach Didot* ; — un gros bonhomme de volume qui n'a certainement pas assez de place pour y mettre de la malice :

SIMÉON-CHAUMIER.

HOMME DE LETTRES ET PROPRIÉTAIRE,

RUE BEAUTREILLIS, 6.

Et M. Siméon n'est pas un homme de lettres pour rire : ses romans ont fulguré au beau temps du romantisme et la forme de son chapeau est restée célèbre. Nous en attestons tous les meurtres, incendies, et incestes qu'il a commis dans *la Tavernière de la Cité* et l'*Hôtel du Pet-au-Diable*, deux in-8°, parus de 1835 à 1836 et dépassant, au dire d'un bibliographe contemporain, « les plus effroyables conceptions qu'ait jamais produites la cervelle d'un romancier. »



## THÉATRES

Du 3 avril. GYMNASE-DRAMATIQUE. — *Françoise*, comédie en quatre actes, par Georges Sand. Françoise est une sœur de

mère de Lucie. C'est une fille aux pâles couleurs, qui sait faire les confitures et parler plusieurs langues. En sa qualité de femme supérieure, elle aime pendant trois actes une sorte de crétin sans cœur, mais bien ganté, — et elle épouse un honnête garçon au quatrième. On n'aurait dû nous envoyer les lettres de part que le lendemain ; — peu d'action, intrigue assez faible, et moins d'intérêt. — Parfois des morceaux d'un grand style, — sobre et abondant, ferme et coloré. Si Georges Sand ne parlait jamais que quand elle a quelque chose à dire, ce serait, à coup sûr, le plus grand prosateur de notre époque.

Du 8. — DEUX ATTRACTIONS. Il faut être ici et là, au THÉATRE-ITALIEN et dans les salons d'Erard, à Médée et au concert de Louis Lacombe.

La *Médée* a eu un très-grand succès. On ne sait pas de qui est la pièce, de M. Montanelli ou de M. Legouvé... — elle est peut-être de Mme Ristori. — Quoi qu'il en soit, on assure que M. Legouvé va la faire traduire de l'italien, avec l'autorisation de M. Montanelli. Mme Ristori a été belle comme la tragédie vivante, — Melpomène descendue de son socle de marbre et marchant l'éclair aux yeux.

Le concert de Lacombe a été l'événement musical de la saison. Devant une foule d'élite et les plus jolies femmes de Paris, M. Louis Lacombe a joué les plus beaux morceaux de son répertoire. Musique large, parfois un peu sévère, exécution grandiose et magistrale — Royer, Mme Lauters, Lefort, Mlle Stella Colas, — une étoile qui se lève, ont interprété avec un charme infini les plus suaves et les plus pures mélodies du maître.

Du 10. — Le VAUDEVILLE vient d'égrainer le *Collier* de Jules Lecomte, — perles fines et fines railleries, — ce collier que, devant la rampe du théâtre Castellane, agrafaient il y a huit jours des mains aristocratiques.

Du 12. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Comme il vous plaira !* — pièce tirée de Shakspeare, et arrangée par George Sand, — ainsi parle l'affiche en son langage véridique.

Pourquoi avoir *tiré* cette pièce de Shakspeare ? il fallait l'y laisser... Pourquoi surtout l'avoir arrangée, est-ce que la fantaisie s'arrange ? Ne touchons point à l'aile diaprée du papillon. — La fantaisie réussit peu au Théâtre-Français ; les spectateurs aux doigts carrés s'obstinent à prendre le théâtre pour la représentation exacte de la vie. Il leur faut des intrigues solidement nouées et des pièces résistantes.

Nous annonçons pour le 3 mai, une vente du plus sérieux intérêt, celle des terres cuites de Fratin.

Fratin est le fabuliste de la sculpture : il fait poser les bêtes comme Lafontaine les faisait parler. On se disputera ces lions et ces ours, ces loups et ces panthères, qu'anime le souffle de la vive nature.

---

## LIVRES

= *Fredéric Chopin*, par Louis Enault, in-24. Cette étude sera doublement chère à ceux qui ont connu Chopin, cette nature délicate et nerveuse, ce talent si vraiment distingué dans son fantaisisme. M. Enault s'est acquitté de sa mission de biographe avec toute l'âme d'un dilettante et l'élégance d'une plume aimée du public.

= Edgard Poë. *Histoires extraordinaires*. Traduction Charles Baudelaire, (collection Lévy). — Tout le monde connaît ou doit connaître Poë, l'Hoffmann du roman américain, son esprit bizarre, et sa puissante imagination. Le volume que M. Baudelaire nous donne aujourd'hui, sera, nous l'espérons, suivi d'autres qui viendront compléter son œuvre. Nous réclamons *le Chat noir, l'Homme qui suit la foule*, et le *Poëme du corbeau*.

= *L'Orient devant l'Occident*, par M. A. Melik. — 1re partie, 1856. M. Melik est étranger, on le voit du reste à son style, mais il est Turc, et connaît bien par conséquent les questions qu'il traite. La partie historique de son livre est des plus curieuses, les documents y abondent et la connaissance des hommes et des choses est aussi complète que possible. M. Melik dit tout sans réticence aucune; comme tout écrivain qui débute, il ne sait pas gazer, et le lecteur y gagne. On lira son livre avec plaisir, surtout au point de vue des mœurs et des coutumes.

---

LES PERSONNES DONT L'ABONNEMENT EXPIRE LE 20 DE CE MOIS SONT PRIÉES DE LE RENOUVELER SI ELLES NE VEULENT PAS ÉPROUVER D'INTERRUPTION DANS L'ENVOI DE LA REVUE.

Nous recommandons avec instance à ceux de nos abonnés qui ne recevraient pas exactement leurs numéros le 5 et le 20 de chaque mois, d'adresser leur réclamation par lettre *non affranchie* à M. le Directeur de la *Revue anecdotique*, 11, rue de Seine.

---

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 16 AU 30 AVRIL 1856

---

[Du 16 avril.] = Un indiscret demandait, il y a quelque jours, à M. Guizot, le motif qui l'avait déterminé à voter en faveur de M. de Falloux.

M. Guizot éludait la réponse et cherchait à rompre les chiens.

Mais son interlocuteur n'était pas disposé à lâcher si facilement prise, il insista :

« Enfin, disait-il, qu'est-ce qui a pu vous décider ? M. de Falloux n'est pas homme de lettres ; il n'a jamais rien écrit, il n'a jamais fait que des discours, et encore...

— C'est justement pour cela, interrompit l'ex-ministre.

— Comment! c'est pour cela ?

— Eh oui ! il nous a promis de n'en plus faire. »

= Avant d'en finir avec les cancans académiques, donnons une épigramme du *Figaro* ; elle est trop charmante pour ne pas être répétée.

Elle fait, comme on s'en doute bien, allusion aux noms des derniers élus.

— Que devient la littérature !
Le beau langage est bien tombé ;
Dans l'Académie, on ne jure
Plus que par F. et que par B.

= Après s'être vu un moment compromis par une fâcheuse série de condamnations, le *Figaro* susnommé vient d'obtenir grâce pleine et entière, à la grande joie de ses lecteurs. La *Revue anecdotique* s'est en particulier félicitée de l'arrêté qui lui conserve un spirituel et bienveillant collègue.

= La *Presse* du 7 de ce mois contenait l'annonce suivante :

MARIAGE.

Une jeune personne de 20 ans, d'un extérieur agréable, d'une excellente réputation, et très-bonne santé, ayant reçu une éducation supérieure, et appartenant à une famille honorable, désire se marier à un monsieur âgé de 70 à 85 ans, et possédant une fortune de 40,000 fr. de rente. S'adr., franco, à Mlle Alexandrine *Lelièvre*, poste restante, à Caen.

[Du dit.] = Des jours plus fortunés ont enfin lui pour les auteurs français de Constantinople, aux tribulations pécuniaires desquelles nous avons précédemment consacré quelques lignes.

C'est d'abord la *Dame aux Camélias* qui a été là-bas plus ou moins comprise, mais excessivement goûtée. Le souper qui termine le premier acte est, si l'on s'en souvient bien, terminé par un entrechat des plus familiers. Ce divertissement chorégraphique a plu d'une façon toute particulière à la société constantinopolitaine, qui ne manque jamais de le faire bisser trois ou quatre fois. La salle paraît alors crouler sous les applaudissements.

Puis, c'est une représentation officielle que

les directeurs Félicien et Danterny ont obtenu de donner dans le palais même du sultan, à Dolma-Batché. Danterny a composé et récité pour la circonstance une pièce de vers dont nous possédons une magnifique épreuve imprimée or et noir sur satin blanc au chiffre impérial.

En voici deux strophes qui nous ont paru au moins aussi bonnes que beaucoup de pièces de circonstance :

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais que dirai-je, moi, que l'Europe ne dise?
Chaque jour nous fait voir sa nouvelle surprise :
La justice pour tous, pour tous l'égalité;
Et la loi protégeant la mosquée et l'église,
Et sur ce sol fécond, toute l'Europe admise
Aux droits de la propriété.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Docile à votre appel, l'art embellit ces rives.
Les Muses, que vos soins y retiennent captives,
Se partagent l'honneur d'obéir à vos lois.
Jaloux de conquérir une gloire si belle,
Nous apportons, ouvrant une source nouvelle,
Les trésors de l'esprit gaulois.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Cette représentation a valu à la caisse de la troupe française une gratification fort royale de 50,000 piastres turques qui font 12,500 francs et non 80,000, comme l'a calculé trop libéralement le journal de théâtre l'*Entr'acte*.

[Du 19 avril.] = On lit dans un des derniers numéros de la *Chronique de France* :

L'avarice n'est pas, en général, le trait dominant du caractère de nos maréchaux de la presse. Un de nos amis nous raconte l'histoire des cornichons de M. Alexandre Dumas (l'ancien); la voici :

Un matin (il y a de cela quelque cinq ou six ans), le plus fécond de nos romanciers tombe comme un obus chez Porcher.

NOTA. Porcher est le banquier, la providence, le saint Vincent de Paul des auteurs dramatiques *dans la débine* (style camélia).

> Aux petits *comme aux grands* il donne la pâture,
> Et sa bonté s'étend sur la *littérature*.

« Porcher, mon ami, lui dit Dumas, devines-tu ce qui m'amène?

— Un peu.

— Homme pénétrant! tu sais donc que je venais t'emprunter trois louis?

— Que ça?

— Pas davantage... Il s'agit simplement de ne point tromper la confiance de deux ou trois amis qui viennent à l'improviste me demander à déjeuner.

— *Ecce* les trois jaunets, dit Porcher en fouillant à son escarcelle.

— Merci... je revole chez moi.... le temps seulement de commander chez Potel des pieds truffés, un pâté de foie gras, quelques hors-d'œuvre... Eh! tiens! à propos de hors-d'œuvre... où diable achètes-tu ces divins cornichons dont tu m'as régalé l'autre jour?

— Je ne les achète pas : je les fais faire.

— Où çà?

— Ici... chez moi... c'est une recette de ménage.

— Alors, cède-m'en un bocal.

— Par exemple!... permets-moi de t'en faire hommage.

— Noble ami!... En ce cas, ajoutes-y la grâce de le faire porter jusqu'au ver rongeur qui m'attend en bas, à ta porte.

— Françoise... prenez un des bocaux de cornichons et descendez avec M. Dumas. Vous mettrez le bocal dans sa voiture.

— Au revoir , Porcher.

— Adieu, Dumas. »

La servante obéit, suit M. Dumas jusqu'à son véhicule, ouvre la portière ; notre héros franchit le marchepied, s'installe sur la banquette, et prenant le bocal des mains de la ménagère :

« Merci, ma belle enfant, lui dit-il avec un geste de duc et pair. Ceci est pour ta peine. »

*Ceci* était un des trois louis qu'il venait d'emprunter à Porcher.

[Du 21 avril.] = *Le Serpent d'airain, anneau sacré des chiffres de la pensée, remis en lumière par le Brahmane Français*. Elbeuf, imp. Barbé. In-8°. Découverte dédiée aux élèves de l'Ecole Polytechnique.

L'auteur, M. Ambroise-Philippe Aubé, déclare prendre aujourd'hui le titre de Brahmane français, pour faire acte de reconnaissance envers nos observateurs spéciaux, qui, depuis moins d'un siècle, ont rajeuni d'antiques lumières de la pensée comme Lavoisier, Cuvier, Geoffroi Saint-Hilaire, Biot, etc. Quant à sa brochure dont le contenu dépasse, il faut l'avouer, les limites de notre compréhension, nous croyons que le sens pourrait bien en être résumé par cette épigraphe placée en tête du volume :

« La corruption de la civilisation humaine par la parole est la conséquence d'une altération du serpent d'airain, devenue celle des lumières de la raison naturelle. »

M. Aubé nous régale ensuite d'une dissertation non moins inextricable *sur la puissance des inspirations du triangle.* Les conclusions suivantes pourront donner à nos lecteurs un échantillon de cette prose mathématique :

La métaphysique abstraite ne peut former que des femmelettes ou des rustres ne reconnaissant que la force comme moyen de gouvernement. Une pure métaphysique, religieuse par ses maximes, aurait les mêmes conséquences ; la raison naturelle n'étant plus appelée à juger des bonnes conditions de vie sociale ou politique, ou d'ordre politique qui n'existent que par la vertu de la création première d'une parole religieuse par sa propriété de placer l'harmonie dans les idées par la science d'une harmonie naturelle. Rassurer la vie du corps social dans son naturalisme, est de nécessité première, mais la parole spiritualiste en est la conversation, parce qu'elle en a été la création. La métaphysique pure eut pour figure le serpent libre à tête de femme qui exprime la loi des sentiments, étouffant la loi supérieure des connaissances qui doivent les gouverner, mais non les opprimer. Telle est la loi du triangle de l'âme, que le dualisme d'une école de l'ignorance, nous a conduits à méconnaître. »

Devine si tu peux, et comprends si tu l'oses.

= « *Carte allégorique de l'Empire chrétien ou presqu'île de la Perfection.* »

Saint-Etienne, impr. Pichon. In-folio.

Nous regrettons que les droits de propriété de l'auteur ne nous aient pas permis de donner une reproduction de cette carte étrange ; elle nous pa-

raît appartenir au genre *précieux* du mysticisme, c'est-à-dire raffinée parmi les raffinées.

Faute de mieux, nous nous rabattrons de confiance sur le commencement de la légende explicative, digne en tous points d'être recommandée aux amateurs de charades :

*Pauvres infortunés de cette terre d'exil! Venez tous à moi qui suis votre mère, et vous aurez un accès facile dans la précieuse cité du bonheur.*

## EXPLICATION.

### DIVISION DE L'EMPIRE. — CONTINENT DU MONDE.

L'*Empire Chrétien* se divise en deux parties principales, savoir : le continent du monde, capitale *Destruction* (ville de), et la Presqu'île de la *Perfection*, dont la capitale est la *Cité du Bonheur*. Cette dernière est située à l'est du *Continent du Monde*, auquel elle est jointe par *l'isthme de la Charité*, et séparée par le grand et *pernicieux* golfe du *Respect-Humain*. Elle est baignée au nord et à l'est par le vaste *Océan de l'Amour Divin*, et au sud par la mer du *Mépris de Soi-Même*.

Le continent du *Monde* est borné en majeure partie au nord par l'océan des *Amertumes*, et est séparé au sud, du pays des *Agitations* et de la colline de la *Frivolité*, par le détestable glofe de l'*Egoïsme*.

Tout prouve que ce *continent* appartenait autrefois entièrement au roi de la *Presqu'île*, et ne formait, avec cette dernière, qu'une seule monarchie ; que le *Potentat* qui le régit aujourd'hui était un des principaux généraux de la *Cité du Bonheur;* mais cet infâme, ayant voulu *s'égaler* à son roi, *se découvrit sept têtes.* Ainsi *cuirassé,* il se vit assis sur le sommet d'un grand mont, qui prit le nom de la première de ses têtes, d'où il fut précipité par son souverain dans un *canal*

*de Malheurs* et un *labyrinthe* de maux incompréhensibles et infinis.

Ainsi vaincu et désappointé, couvert de confusion et frémissant de rage, sa première tête vomit le *pernicieux golfe* dit du *Respect-Humain*, avec le lac et le fleuve de l'*Ambition*, etc.

La deuxième de ses têtes forma le golfe de *l'Egoïsme,* où se perd le fleuve de l'*Ambition.*

La troisième devait, dans les siècles futurs, dominer les habitants des pays d'*Espérance-Vaine*, de *Honte-Fausse*, d'*Indifférence*, de *Mépris* et de la *colline de la Frivolité.*

Enfin, les quatre autres devaient *souffler* sur les monts de la *Jalousie*, de la *Calomnie*, de la *Médisance*, de la *Flatterie*, etc., etc., et, de concert avec les trois premières, attirer sur la surface de l'*Empire* toutes espèces de calamités, de malheurs et de misères.

[Du 22 avril.] = M. Gabriel de La Landelle dont nous avons déjà parlé, année 1855, page 326) a publié un mémoire très-curieux au sujet de son roman intitulé les *Deux Routes de la Vie* inséré dans la *Patrie* à la fin de l'année passée. Il débute ainsi :

UN VERS DE RACINE. — PLAINTES ET GRIEFS D'UN ROMANCIER. — LE JOURNAL DE PROCUSTE.

Au quatrième acte de *Phèdre*, Racine a placé dans la bouche d'Hippolyte le vers célèbre :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Et chaque fois que ce vers charmant est dit sur la scène, l'admiration du public pour sa limpidité poétique se manifeste par des marques d'approbation.

Mais qui applaudirait, qui serait seulement tenté d'applaudir, si l'acteur chargé du rôle d'Hippolyte,

ânonnait, estropiait et tronquait le vers, s'il le hachait, s'il l'interrompait de syllabe en syllabe, s'il faisait attendre chaque mot une minute entière, s'il bredouillait de parti pris, s'il prononçait mal à dessein et s'il tournait le dos à la salle?

Comparaison n'est pas raison, dit-on avec justesse.

Je pourrais répondre que la comparaison est exacte; que mon roman *les Deux Routes de la Vie*, publié par le journal la *Patrie*, est un rôle que son feuilleton récite devant le public; qu'en morcelant ce rôle outre mesure, on en détruit le sens et la valeur; qu'en faisant attendre chaque chapitre, ou plutôt chaque moitié, chaque tiers de chapitre, non pas durant vingt-quatre heures, suivant les habitudes ordinaires du journalisme, mais systématiquement pendant deux, quatre, neuf, dix, treize jours consécutifs, on lasse la patience du spectateur, du lecteur, veux-je dire; et qu'on met à bout la meilleure volonté du plus intrépide des amateurs, en faisant durer cent trente jours (du 13 mai au 20 septembre) la publication des vingt-cinq derniers feuilletons d'un roman commencé le 27 avril. Je pourrais ajouter que le journal bredouillait de parti pris; et personne ne contestera qu'en transportant la suite de l'ouvrage à la page d'annonces, il ne tournât le dos au public.

En outre, pour comble d'infortunes, un autre acteur débitait en avant de la scène un tout autre rôle, à la même place qu'aurait dû conserver Hippolyte; le volume de sa voix était le double au moins de celui de la voix du malicieux bredouilleur. En d'autres termes, un nouveau feuilleton occupait régulièrement les deux premières pages du journal; il n'était ni interrompu, ni morcelé, il se laissait lire.

Eh bien, en admettant que le feuilleton eût existé du temps de Racine, on ne lui eût pas refusé, je suppose, l'insertion de *Phèdre*, et conséquemment du vers :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Si tout à coup, cependant, par un caprice inintelligent et bizarre, le directeur du journal avait jugé à propos de le publier ainsi :

PHÈDRE.

ACTE IV, SCÈNE II. (*Suite.*)

Le jour...

JEAN RACINE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Et le surlendemain :

PHÈDRE.

ACTE IV, SCÈNE II. (*Suite.*)

n'est pas plus...

JEAN RACINE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Et quinze jours après :

pur que le...

et plus tard, en quatre fois, les quatre autres mots ; Racine n'aurait-il pas été en droit de s'écrier :

Un four n'est pas plus noir que le tour qui m'est fait.

Ceci est l'histoire de la publication des *Deux Routes de la Vie*, et je puis m'écrier en simple prose que mon pauvre roman a pris la plus mauvaise quand il s'est acheminé vers le journal de Procuste.

[Du 24 avril.] = Nadar vient d'intenter un procès à son frère Ad. Tournachon. Il s'agit d'une question de propriété de nom. M. Nadar prétendait qu'ayant créé et inventé le nom de Nadar, que l'ayant tiré de l'obscurité et fait connaître, ce nom lui appartenait, et que laissant à son frère celui de Tournachon, ce dernier ne pouvait prétendre à aucun droit sur l'autre. Cette argumentation était juste.

Mais il s'est trouvé que s'étant associé à son frère pour l'exploitation d'un établissement photographique, il l'avait autorisé à prendre le nom de Nadar jeune, et il a perdu son procès. Nous allons donner ici quelques extraits de son mémoire, qui nous ont paru devoir intéresser nos lecteurs :

L'écrivain et l'artiste cherchent généralement la rémunération de leurs travaux moins dans l'argent que dans la gloire. Si on le leur a même reproché souvent et sous toutes les formes, au moins ne leur a-t-on jamais contesté cette ambition légitime et désintéressée. A côté et au-dessous de quelques noms glorieux, d'autres, ne pouvant atteindre aussi haut, tâchent de se faire leur part de renommée, de réputation ou seulement de notoriété Quelle que soit cette part, elle constitue une propriété non moins respectable et sacrée qu'aucune autre, dès lors qu'elle a été acquise par le labeur et consacrée par l'opinion, et grâce à l'appui que les droits de l'intelligence ont trouvé dans cette enceinte, la propriété littéraire et artistique est aujourd'hui une propriété.

Nul n'a le droit, si n'est M[me] la baronne Dudevant, de signer du nom éclatant de George Sand ; nul n'a le droit, hors M. Paul Lacroix, de porter le nom du bibliophile Jacob; nul n'a le droit de prendre à M. Chevalier son nom de Gavarni, à M. de Noé son nom de Cham, à M. d'Arnous son nom de Bertall, etc. ; et, si un faussaire voulait vendre une œuvre prétendue posthume du spirituel auteur de la *Chartreuse de Parme*, les héritiers de Beyle, gardiens naturels du nom de Stendhal, viendraient ici le défendre.

Si on considère, d'un autre côté, la question au point de vue des intérêts matériels, il est évident que le nom de l'artiste est une valeur d'autant plus grande que ce nom est plus et mieux connu. Dans les arts, comme dans l'industrie et le commerce, la réputa-

tion c'est l'argent, et toute renommée a sa formule monnayée équivalente.

Celui qui, pour s'adresser au public dont il est ignoré, prend le nom qu'un autre a fait connaître du public dans les arts, commet une usurpation non moins répréhensible et préjudiciable que le fabricant qui contrefait la marque du fabricant voisin.

Ces doctrines sont tellement élémentaires pour tout esprit juste qu'il y aurait à peine besoin de les énoncer une fois de plus ici, si le procès dont il s'agit ne démontrait qu'il est des gens auxquels il est nécessaire de les rappeler.

Dans ce singulier procès dont la question de mon identité fait le fond, je me trouve d'abord avoir à prouver que c'est moi qui suis moi. Sans me permettre de faire appel à la notoriété publique, je vais donc fournir des faits à l'appui.

J'ai signé pour la première fois en 1838 du pseudonyme *Nadar* (mon adversaire qui revendique ce nom avait alors treize ans) dans un journal qui paraissait à Paris à l'exemple et avec le titre du journal de Madrid *les Papillotes*. Je travaillais depuis près de deux ans, connu sous ce pseudonyme, quoique sans le signer, la signature n'étant pas d'obligation alors, dans la *Revue-Gazette des Théâtres*.

J'ai, depuis cette époque, soit comme homme de lettres, soit comme dessinateur, signé de ce pseudonyme dans plusieurs publications périodiques : le *Journal pour rire*, le *Cabinet de lecture*, le *Musée français-anglais*, le *Figaro*, le *Magasin des familles*, etc., sans parler d'une foule de publications de librairie. Je sentais d'autant mieux la nécessité d'attirer le plus possible l'attention sur mon pseudonyme Nadar, — bref et mnémonique, — que j'avais plusieurs fois précédemment, pour des raisons qu'il serait inutile de citer ici, perdu le bénéfice de la publicité de mon nom en signant d'initiales de longs travaux littéraires (la *Revue nouvelle*, 1845 ; *National*, 1850).

Sous le titre *Panthéon Nadar*, j'ai fait paraître la première feuille d'une publication considérable, représentant les portraits-charges de toutes les célébrités littéraires, artistiques et savantes du dix-neuvième siècle, tant françaises qu'étrangères. Je travaille depuis quatre ans aux matériaux de cette collection, dont la première feuille contient seule 250 portraits, dont 6 à 700 esquisses d'après nature sont déjà exécutées pour l'ensemble des quatre feuilles de l'œuvre.

J'ai dépensé, outre mon travail d'artiste, une somme de près de sept mille francs pour les annonces de la première feuille parue, sans parler de la publicité gratuite que la bienveillante camaraderie des feuilletonistes a faite au nom Nadar.

Je publie depuis quatre ans des revues, textes et dessins de l'exposition des beaux-arts, sous le titre: *Nadar Jury au Salon de...*

Pour ne pas poursuivre cette nomenclature, je puis dire que j'ai créé doublement ce pseudonyme Nadar, puisque j'ai pris le crayon avec la plume pour le faire connaître ; qu'il me coûte des années de travail et de veilles ; qu'il me coûte jusqu'à de l'argent, ainsi que je le disais tout à l'heure à propos des annonces du *Panthéon*, et qu'enfin il a absorbé à ce point mon nom de famille que sur cent lettres reçues par l'administration des postes à mon adresse, quatre-vingt-dix au moins sont adressées à M. Nadar, et non à M. Félix Tournachon.

[Du 25 avril] == « *Œuvres poétiques* de Pierre-Marie-Napoléon-Dieudonné Dumas, de Dunkerque, ex-premier rôle du *Roi de Hollande Guillaume Ier*; ex-régisseur général de tous les théâtres de la Hollande, de la Suisse et de l'Italie ; ex-directeur des Théâtres de Boulogne et de Calais ; ex-professeur de déclamation à Paris, et ex correspondant des

Théâtres. Quatrième édition. — Calais. Imp. de E. Leleux, 1856. In-8°. » Avec un portrait magnifique représentant l'auteur drapé dans un manteau à collet fourré.

Trois cent onze pages d'épîtres, d'odes, de tragédies, de couplets, de bouquets à Fanny, de quatrains et d'épigrammes, parmi lesquelles nous distinguons celle-ci qui est adorable :

LA MÉPRISE.

En 1842, je faillis être arrêté par la police papale à Bologne : on me fit l'honneur de me prendre pour Alexandre Dumas; l'erreur ne dura pas longtemps. Je demande pardon à mon célèbre homonyme de mon compte rendu. Il est assez riche de son bagage littéraire ; mais que voulez-vous? je n'aime pas *Antony !*

Monsieur, de la voiture, il faut ici descendre.
Votre nom est *Dumas ?* — Oui, monsieur. Alexandre ?
*Pierre*. Ensuite? *Marie*. Ensuite? *Dieudonné*.
Et puis? *Napoléon*. Quand donc êtes-vous né?
En l'an mil-huit-cent-cinq, au mois de juin, le treize.
Votre profession? Artiste. Ah! c'est trop fort!
La police, monsieur, ne peut pas avoir tort!
Venez : sous les verroux vous mentirez à l'aise.
D'un mensonge jamais mon cœur ne s'est terni.
Pour un homme d'esprit vous me prenez je pense,
Mais de mon logement, monsieur, je vous dispense.
J'ai fait de méchants vers... mais jamais *Antoni !* »

Parme 1843.

= *Epître à messieurs les fumeurs*, par Derville. Chaix. In-8°. — C'est « aux fumeurs publics » que s'adresse cette épître en courroux. M. Berville ne conçoit pas qu'on puisse fumer hors du logis.

Nous sommes loin de blâmer son indignation ; cependant nous voudrions qu'il s'exprimât avec un goût meilleur. Nous passons et pour cause ses calembours. Ecoutons-le un moment parler de l'homme qui fume :

> Du déplaisir qu'il fait, des plaintes qu'il affronte.
> Dans tous nos lieux publics, de son bizarre encens
> Il jette et le déboire et l'insulte aux passants.
> Qu'il entre en nos beaux parcs, dont il fait son empire,
> C'est pour empoisonner l'air qu'on y respire ;
> Son brûlot du bazar enfume les trésors,
> De nos chemins de fer infecte les abords ;
> Jusque dans ses foyers, fléau de sa famille,
> Il opprime sa femme, et fait peur à sa fille,
> Réduite à redouter, dans les jours solennels,
> L'effroyable senteur des baisers paternels.

[Du 26 avril.] = ***Projet de loi sur la formation d'un corps littéraire libre et régulier composé des écrivains et hommes de lettres en tous genres, qui ont rendu des services à l'Etat par leurs ouvrages, écrits et publications quelconques, sous cette dénomination :***

CORPS IMPÉRIAL DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Brochure in-8° de 12 pages. Imprimé chez Pillet. — M. Paul Auguez, membre de la Société des gens de lettres et de plusieurs autres sociétés littéraires et savantes, notamment de l'Union des Poëtes, l'un des rédacteurs du *Pantagruel*, etc., est l'auteur de ce projet, dont le premier article porte :

« Tous les hommes de lettres, âgés de vingt-cinq

ans accomplis, qui auront publié un certain nombre d'œuvres littéraires susceptibles de rendre service à l'Etat, soit par les enseignements moraux et religieux qu'elles contiennent, soit par les découvertes et progrès dont elles donnent la formule, soit autrement, seront admis à faire partie du *Corps impérial de la littérature française*, quel que soit d'ailleurs le genre des ouvrages susmentionnés. »

L'article 2 porte que le *corps* est *libre*, en ce que les membres ne sont aucunement obligés d'assister aux séances, réunions, etc. .

L'article 4 est ainsi conçu :

« Une loi fixera les insignes et costumes que les membres dudit corps seront autorisés à porter en certaines circonstances. »

L'idée d'un uniforme nous paraît heureuse ; l'article 5 nous console seul, malgré la prohibition qu'il renferme, de voir une loi forcer les gens de lettres à porter un uniforme ; cet article 5 est le mieux fait à notre avis :

« Il sera toujours loisible à tout écrivain de ne pas faire partie du *Corps impérial de la littérature française* ; mais, dans ce cas, il lui sera expressément interdit de prendre la qualification d'homme de lettres dans les contrats, actes publics, etc., etc.

« Article 6. Tous les membres du *Corps impérial*
« *de la littérature française* seront tenus de prê-
« ter serment entre les mains de l'Empereur des
« Français.

« Article 7. L'*Académie française*, les autres « académies et sociétés littéraires restent ce qu'elles « étaient par le passé ; mais elles ne peuvent rece- « voir aucun membre ne faisant pas partie du *Corps* « *impérial*, etc.

[Du dit.] = Cénacle de l'Arsenal. *Banquet du 17 janvier* 1856. Sous ce titre vient de paraître une brochure in-8°, tirée à 100 exemplaires seulement, imp. chez Remquet, rendant compte d'un banquet donné à M. Eugène Loudun, bibliothécaire à l'Arsenal, par les littérateurs et les artistes qui se réunissent chaque semaine depuis six ans, chez lui. Ce banquet date du jeudi 17 janvier de la présente année. En tête se trouve une pièce de vers de M. A. Largent, que nous passerons sous silence ; puis vient la liste des membres présents, parmi lesquels nous remarquons M. Amédée Pommier, auteur du poëme de l'*Enfer*, et enfin la liste des membres qui n'ont pu assister à cette solennité. — Deuxième sonnet de M. A. Largent. — Des toasts ont été ensuite portés par M. Pommier :

« A la renommée littéraire et musicale de M. Eug. Loudun et de M. Delphin Balleygnier !

« Aux succès de tous les hommes d'esprit et de talent, écrivains et artistes, composant la Société de l'Arsenal !

« Au maintien et au resserrement du lien sympathique qui les unit !

« Au renouvellement, pour l'année prochaine et les années suivantes, du présent rendez-vous ! »

La cérémonie a été terminée par des vers récités par l'éternel M. Largent.

« Un punch, servi par l'initiative (*sic*) de M. V.
« Dubray, a terminé cette fête qui a constaté, une
« fois de plus, l'affection sincère et durable qui unit
« les membres du Cénacle de l'Arsenal. »

[Du 27 avril.] = On nous écrit de Londres :

M. Lumley vient de publier, il y a deux jours, le programme définitif de la troupe avec laquelle il ouvre, le 10 mai, la saison du théâtre de Sa Majesté. — On cite parmi ses artistes Mmes Alboni, Piccolomini, Wagner, Beaucardé, Salviati, etc., et parmi ses danseuses Mmes Rosati, Taglioni, — ainsi que Taglioni lui-même. — A propos de Taglioni, on racontait dernièrement, à Londres, l'histoire suivante qui me paraît à la fois plaisante et digne des temps antiques :

En quittant Saint-Pétersbourg, Mme Taglioni (l'autre !) laissa à son hôtel une paire de pantoufles. Le maître d'hôtel fit bientôt connaître sa bonne fortune, et plusieurs amateurs offrirent 200 roubles (500 fr. ) pour posséder les dives chaussures. Cependant l'hôtelier, trouvant que l'enthousiasme augmentait de jour en jour, déclara qu'il ne donnerait pas les pantoufles à moins de 1,000 roubles (2,200 fr.). Cette somme était trop forte pour un seul

homme. — Qu'arriva-t-il? — Vingt personnes se réunirent et achetèrent la relique. — Mais, après la victoire, le combat. A qui appartiendront les chaussures? — Après bien des avis ouverts, dont aucun ne fut accepté, un enthousiaste offrit de manger les pantoufles. L'idée fut approuvée, et l'hôtelier fit une fricassée que tous les acheteurs mangèrent en l'arrosant de champagne. — Et l'on affirme que l'hôtelier qui n'avait pas mis du tout les chaussures dans le plat en question est tout prêt à revendre les pantoufles.

Ce brave homme, dont le tour fut très-bien joué, me rappelle une facétie anglaise que vous ne connaissez peut-être pas.

Il y avait à Londres, et il y a encore une statue en bronze de Charles Ier. Sous Cromwell, elle fut enlevée et mise à l'encan. Au su de tout le monde, un coutelier de la Cité l'acheta; — puis il se mit à vendre des couteaux aux manches faits avec la statue de Charles Ier, et que royalistes comme républicains s'arrachèrent à prix d'or. — Vint la restauration. — On décréta de rétablir la statue de Charles Ier, et l'on était sur le point de lever une somme énorme dans ce but, quand le coutelier demanda une audience au premier ministre. « Ne vous donnez donc pas tant de peine, lui dit-il, j'ai toujours la statue; reprenez-la, si bon vous semble, je vous la cède à vil prix. — Eh bien, et les couteaux? vous avez donc trompé les acheteurs? —

Bah ! en couteaux comme en toute chose, il n'y a que la foi qui sauve ! »

L'*Athenæum* anglais raconte le fait suivant, dont ( comme disent les grandes feuilles ) je lui laisse la responsabilité.

D'après lui et d'après le journal de Pesth, le fils de Mozart aurait écrit une lettre où il disait qu'il était réduit à la plus grande misère ; il n'aurait pour toute ressource qu'une petite rente qui l'empêcherait à peine de mourir de faim. Les âmes compatissantes qui voudraient aller à son secours pourraient envoyer leurs offrandes à Heinrich Meylius à Milan.

Si, ajoute l'*Athenæum*, tous ceux qui jouent de la musique, ou qui l'aiment, voulaient seulement envoyer 50 c., quelle fortune ! — N'est-ce pas là, en effet, le cas de rappeler le comte de Dudley, apprenant la ruine de Walter Scott. « Walter Scott ruiné ! s'écria-t-il, ah ! si tous ceux que l'auteur de *Waverley* a charmés pendant des mois entiers donnaient seulement 50 c., demain, il se lèverait plus riche que Rothschild. » — Pour moi, je m'abstiens de faire ici aucune allusion à la France. Elle serait honorable, mais on m'en saurait peut-être mauvais gré !

Voici, du reste, sur Mozart, une petite anecdote plus gaie :

Tandis qu'il était élève d'Haydn, celui-ci le défia de composer un morceau qu'il ne pût pas

jouer à vue d'œil. Mozart accepta le défi, prit une plume une feuille de papier, et, au bout de quelques minutes, remit à Haydn un morceau.

« Vous ne pourrez pas le jouer, dit-il, et moi je le pourrai. — Essayez. »

Haydn commence ; — mais, arrivé au milieu, il s'arrête. — « Qu'est-ce que cela, Mozart, qu'est-ce que cela? — Mes deux mains sont aux deux bouts du piano, et voici une note à toucher au milieu ; personne ne pourrait jouer cela, personne. »

Mozart se met à rire et s'assied, à son tour, au piano ; arrivé à l'endroit difficile, ses deux mains étant aux deux bouts du piano, il touche très-aisément la note au milieu avec... son nez, qu'il avait très-long.

« Ah ! dit Haydn, je suis battu, je le confesse, et vous avez, mon cher, pour la musique des dispositions que je n'ai jamais rencontrées nulle part. »

Le théâtre de Sadlers Nells à Londres vient de jouer, pour les débuts d'un comédien de province, M. Dillon, notre *Paillasse*, sous le titre de *Belphégor*. — Le succès a été grand. — Je ne sais si M. Dillon vaut E. Kean, auquel le comparent les affiches; mais je sais que, même après Frédérick-Lemaître, on le voit encore et on l'entend avec plaisir.

Maurice Albert.

[Du 29 avril.] = Nous recevons la lettre sui-

vante que nous nous empressons d'insérer à titre de document relatif à l'histoire de la mode :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Dans votre dernier numéro du 1er au 16 avril, à propos du livre de M. le vicomte de Brieux Saint-Laurent *sur les danses modernes*, vous citez un passage relatif à un sermon du R. P. de Ravignan, dans lequel ce prédicateur traite les danses modernes d'enlacement ; l'auteur ajoute que, depuis, les jeunes gens disaient aux jeunes femmes : « Madame, pourrais-je avoir l'honneur de faire un enlacement avec vous? » Me permettrez-vous à ce propos, monsieur, de vous rappeler un fait analogue :

« Massillon était en chaire ; il prêchait contre le luxe, contre la mode, en un mot, contre les vanités de ce monde. Tout à coup, prenant les mouches à partie, il s'écria :

« Et ces mouches que vous appliquez sur votre visage, qu'est-ce encore, sinon de la vanité ? Elles n'ont d'autre but que d'attirer les regards sur des charmes que vous voulez faire admirer. Pourquoi n'en pas mettre aussi sur vos épaules, sur votre gorge, afin d'exciter les regards indiscrets de vos admirateurs à s'égarer jusqu'aux dernières limites du possible? »

La leçon ne fut pas perdue. Le lendemain, toutes les dames avaient une mouche sur la gorge, et cette mouche prit le nom de *Massillonne*.

Agréez, etc.

UN DE VOS ABONNÉS.

= Une actrice connue par ses bons mots faisait une critique assez piquante de *Comme il vous plaira* devant Mme Sand, qui lui aurait dit :

« Ce n'est pas à une femme sans talent qu'il appartient de censurer ma pièce.

—Une femme sans talent, madame! alors, c'est, madame, *Comme il vous plaira*, » répliqua celle-ci.

= Avis aux parlementaires en disponibilité qui n'ont pu trouver une place à la *Revue contemporaine* (voyez notre vol. I, p. 300).

On lit cette enseigne, quai de la Grève, n° 30 : « *Ici on demande des remplaçants anciens militaires et des hommes d'Etat.* »



**THÉATRES**

Les journaux allemands parlent beaucoup, depuis quelques jours, de l'apparition d'un nouvel astre dans le ciel de l'art. — Cette jeune étoile est française, et répond sur la terre au nom de Marie de Tallevaux. Son premier concert a pris les proportions d'un événement. Cette voix puissante a réveillé les bons Allemands ; cette voix passionnée les a remués, et aujourd'hui ils écrivent leurs articles en style de dithyrambe — (espérons qu'on les lira au foyer de l'Opéra!) Mlle Marie de Tallevaux a chanté dans son premier concert le *Cantique de Noël* d'Ad. Adam, le *Vœu* de Scudo et *la Tyrolienne* de Bettly. Ces trois morceaux ont suffi pour mettre en relief les plus éminentes qualités. On ne savait qu'admirer davantage, ou cette méthode exquise ou cette voix magnifique, parcourant sans effort la longue échelle de deux octaves et demie, d'une égalité parfaite dans toute son étendue, tantôt vibrante comme le métal, et tantôt arrivant à la sonorité douce et cristalline de l'harmonica, faisant succéder au chant large et simple l'arabesque brillante des plus vives fioritures et tout cela avec un sentiment exquis des nuances les plus délicates. Nous prêtons Mlle de Tallevaux à l'Allemagne, — l'Allemagne nous la rendra.

Les théâtres, durant cette quinzaine, nous ont fait des loisirs, et l'on compte plus de reprises que de nouveautés.

— Au Théâtre Français, reprise du *Joueur*. — Exécution remarquable d'une pièce à laquelle les habitués de la coulisse et des tripots voudraient un peu plus de montant.

— A la Porte-Saint-Martin, reprise de la *Jeunesse des Mousquetaires* et répétitions de *Salvator Rosa*.

— A l'Odéon, le monde est dans l'attente : la location atteint des proportions fabuleuses. Trois théâtres se disputent Laferrière, — sept villes se disputaient Homère.

— A l'Opéra-Comique, — du 27, — première représentation de *Valentine d'Aubigny*, poëme de MM. Barbier et Michel Carré, — musique de M. Halévy. — Action traînante, — situations malséantes, parfois du mouvement et du ressort dramatique. — M. Halévy a jeté sur tout cela les broderies de sa musique savante et travaillée. Toute la première partie est sillonnée d'éclairs mélodiques : cela brille, mais cela s'éteint. — Le quintette du second acte est d'une facture vraiment remarquable ; — grand succès, — un peu trop bruyant. — M. Halévy a paru sur la scène comme un ténor, ou comme M. Legouvé.

Vaudeville. — *Les Déclassés* de M. Béchard. Beaucoup d'esprit et peu d'entente de la scène, ce qui est assez rare par ce temps, où il y a peu d'esprit et beaucoup trop d'entente de la scène. Nous ne ferons donc pas un crime à M. Béchard de n'être pas un charpentier dramatique.

— Aux Variétés, on nous signale les pirouettes d'une Señora dont le nom nous échappe.

— Au Théâtre National, *les Maréchaux de l'empire*, une de ces bonnes grosses pièces à coups de fusil comme il en faut au théâtre de M. Billion.

---

## LIVRES

= *Charles du Lis, opuscules historiques relatifs à Jeanne Darc*, nouv. éd.; par M. Vallet de Viriville. Le volume contenant les opuscules de Charles du Lis est assez connu des bibliophiles. Son prix, dans les ventes, varie de 40 à 100 fr. M. Vallet de Viriville réimprime tout ce que ce volume contient à proprement parler de renseignements historiques ; il y a joint des développements nouveaux et la plupart émanés de la même source. Un vol. — Prix, 6 francs.

= *Les vers de maître Henri Baude*, poëte du quinzième siècle, publiés par M. J. Quicherat. Recueil des meilleures poésies d'un élève de Villon, ignoré jusqu'à ces derniers temps, et qui a eu, comme son maître, des démêlés avec la police. L'éditeur a publié de nombreux documents qui attestent les infortunes de Baude, après en avoir tiré la substance d'une curieuse biographie. Un vol. — Prix, 5 francs.

En vente à la librairie Aubry, 16, rue Dauphine.

---

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 1er AU 15 MAI 1856

---

[Du 1er MAI.] = Un poëte, dont nous avons eu tout récemment le plaisir de citer quelques vers, s'en fut un jour en visite chez Alexandre Soumet. C'était au temps où florissaient les tragédies d'*Elisabeth* et de *Norma*, et il s'agissait de soumettre à leur illustre auteur une..... élégie.

Eh ! mon Dieu, oui, — une élégie. Ni plus ni moins.

Toujours affable, Soumet se déclare prêt à en ouïr la lecture. Le poëte ne se le fait pas répéter deux fois, et déclame le morceau demandé.

Pendant tout le temps, Soumet n'avait pas cessé de considérer avec une insistance étrange le profil non moins étrange de son visiteur. La lecture finie, il restait encore abîmé dans cette contemplation. Cependant un pareil silence était bien loin d'accommoder notre élégiaque qui faisait craquer sa chaise, et pivotait avec l'air composé d'un homme qui sent ses petits talents mis en jeu.

Au bout de cinq grosses minutes, Soumet s'écrie d'un air convaincu :

« Il y a du renard, monsieur, dans votre physionomie !.....

— Du re...., balbutie l'autre tout stupéfait.

— Oui, monsieur, du renard... Oh! c'est frappant !

— Mais quel rapport?

— Comment! quel rapport? — Faites-moi de la comédie, morbleu! avec une figure comme la vôtre, on ne doit pas sortir de là. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le poëte eut beau faire, il dut partir sans avoir pu tirer autre chose de M. Soumet que cette bestial ecomparaison.

Rentré chez lui, il lui semblait encore entendre une voix narquoise crier à ses oreilles : — « Il y a du renard, il y a du renard, monsieur, etc., etc. »

Le procédé de M. Soumet nous a paru excellent, et nous nous sommes empressé de le donner pour l'instruction des personnages qui seraient exposés aujourd'hui à se trouver en son lieu et place...

= Puisse cette anecdote réhabiliter Alexandre Soumet dans l'esprit de ceux qui auraient lu un ouvrage fort singulier, paru vers 1818 et dont voici le titre exact :

*Consciences littéraires d'à-présent ; avec un tableau de leurs valeurs comparées, indiquant de plus les degrés de talent et d'esprit*, par un jury de vrais libéraux. Paris, un vol. in-8°, chez Planchet, éditeur des *Œuvres de Voltaire* et du *Manuel des braves*, rue Poupée, n° 7.

C'est un tarif spécial où tous les contemporains

viennent se ranger par ordre alphabétique. Il nous semble relativement curieux de donner un extrait des tableaux qui y sont joints. Si, depuis un siècle, chaque année en avait vu éclore un pareil, on pourrait y trouver de curieux documents pour une *histoire de l'opinion en France ;* — histoire qui serait bien curieuse et féconde en utiles enseignements.

CONSCIENCES LITTÉRAIRES D'A-PRÉSENT

TABLEAU DES VALEURS COMPARÉES

| AUTEURS | MAXIMUM | | |
| --- | --- | --- | --- |
| | CONSCIENCE 10 degrés | TALENT 10 degrés | ESPRIT 10 degrés |
| Arlincourt (d')............. | 6 | 4 | » |
| Béranger................... | 10 | 10 | » |
| Bonald (de)................ | 0 | 0 | 10 |
| Boulay de la Meurthe.. .... | 0 | 3 | » |
| Broglie (duc de)........... | 10 | 5 | » |
| Chateaubriand............. | 0 | 10 | » |
| Delavigne.................. | 10 | 3 | » |
| Lourdoueix................. | 0 | 0 | 9 |
| Naudet..................... | 16 | 4 | » |
| Nodier..................... | 0 | 3 | » |
| Nettement.................. | 0 | 0 | 6 |
| Scribe .................... | 10 | 1 | » |
| Soumet..................... | 7 | 4 | » |
| Vailly (de)................ | 5 | 3 | » |
| Viennet.................... | 10 | 4 | » |
| Villemain.................. | 10 | 8 | » |

[Du 4 mai.] = Les Américains ont depuis longtemps la palme de la réclame. Voici un petit échantillon de leur savoir-faire en ce genre ; nous

l'empruntons à un des derniers numéros du *Times* de Chicago :

« Il n'y a pas d'aspiration plus glorieuse que le désir de faire du bien. Howard, sur son lit d'agonie, a été plus grand que Napoléon à Austerlitz, et Thomas Holloway dont les inestimables médecines domptent les maladies de toute espèce sur tous les points habitables du globe, Thomas Holloway est plus grand, plus digne de respect et d'honneur qu'aucun guerrier qui ait jamais manié une épée. Lorsque Kossuth vint visiter les États-Unis, un des membres de notre clergé ne craignit pas de désigner l'illustre Maggyar sous le nom d'Homme Providentiel. Certes le professeur Holloway qui vient dans notre pays accomplir une mission plus noble, mérite, bien plus que le patriote hongrois, ce titre éclatant. L'établissement du professeur Holloway, à New-York, a été la source bienfaisante d'où la santé s'est épanchée sur des milliers de nos concitoyens souffrants. Ses agences, établies dans toutes les cités et les villes de l'Union, sont les Dispensaires du Peuple. Ce qui est vrai de la popularité de ses médecines ici, est vrai sur toute la surface de la terre ; car partout où la civilisation a pénétré, les médecines du professeur Holloway sont connues, sont appréciées. Du Groënland à la Terre-de-Feu, des bords du Mississipi aux rives du Gange, vous les voyez annoncées dans toutes les langues qui s'impriment, vous voyez les races de tous les noms et

de toutes les couleurs recourir à leur infaillible efficacité dans toutes les phases des maladies qui affligent notre espèce mortelle. Les premières feuilles médicales de Londres et d'Édimbourg non-seulement exceptent les pilules et l'onguent d'Holloway de leurs rigueurs ordinaires contre les médicaments patentés, mais elles les recommandent au contraire sans réserve. Enfin, s'il faut s'en rapporter au témoignage unanime de tous les peuples, le professeur Holloway a plus fait pour adoucir les souffrances de l'humanité et dérober des victimes à la tombe que tous les auteurs de découvertes médicales du temps présent et des siècles passés. Nous sommes en droit d'affirmer, d'après les documents les plus irrécusables, que ses agences centrales pour l'ancien et le nouveau monde, — Londres et New-York, — expédient annuellement pour plus de dix millions de dollars de ses médecines. Il est naturellement impossible de dresser la statistique des cures opérées par ses spécifiques, mais à en juger par les faits qui sont dans la sphère étroite de notre observation personnelle, nous estimons qu'un in-4° ordinaire n'en saurait contenir l'énumération. A coup sûr l'inventeur, le philanthrope qui a obtenu de pareils résultats, peut bien, sans être taxé d'arrogance s'attribuer la qualification d'Homme Providentiel. »

= *Moyen pour les étrangers de payer moins cher le loyer de leurs appartements et de se procu-*

*ver des domestiques*. In-4°, imp. à Paris, chez Vignancour.

Cette brochure est d'un M. B***, propriétaire, loueur d'appartements. Le moyen par lui trouvé est le suivant :

« 1° Se procurer la liste des appartements à louer...

« 2° Les visiter et en demander le prix ;

« 3° Marquer sur la liste les appartements les plus propres à satisfaire les besoins de sa famille ;

« 4° Rapprocher les prix de cette catégorie et les comparer pour fixer son choix ;

« 5° Enfin, traiter des conditions avec le propriétaire.

« En agissant ainsi, l'étranger aura fait ce que la prudence et le discernement prescrivent, pour avoir bientôt en sa possession un logement suivant ses besoins à un prix réduit... »

M. B*** a bien voulu ajouter un couplet à la chanson de La Palisse.

Son procédé pour former des domestiques est du même genre : il s'agit d'en chercher.

= On répand à profusion dans le public de tout petits prospectus intitulés : *Origine du texte de la prophétie d'Orval, d'après sept copies datant de* 1792 *à* 1794.

Le prospectus contient un fragment de cette prophétie que l'éditeur prétend faire remonter à trois siècles, d'après une foule d'autorités plus respecta-

bles les unes que les autres. Malgré cette assurance, il nous semble bien étonnant qu'en 1556, on ait écrit des phrases comme celle-ci :

« Moult hauts et puissants rois seront en crainte vraie, et son aigle enlevera moult sceptres et moult couronnes.....

« L'Eglise de Dieu, moult désolée, se consolera tant peu, en voyant ouvrir encore les temples à ses brebis *tout plein* égarées, et Dieu sera béni.....

« Voici venir maints *guerroyers*..... »

Ce pastiche à la prétention de nous dévoiler l'avenir. Si la forme en est peu habile, le fond nous a paru d'une obscurité peu compromettante.

[Du 5 mai.] = Victor Hugo et Lamartine sont en ce moment à l'ordre du jour : le premier avec ses deux nouveaux volumes de poésies, dont on voit partout répéter des extraits ; le second, avec son *Cours familier de littérature*, ou plutôt son adresse suprême au public.

Tous les journaux, grands et petits, se sont faits l'écho de cette grande infortune ; un professeur en a parlé du haut de sa chaire ; on a voulu organiser des souscriptions de toutes sortes et jusqu'à des représentations à bénéfice. Seul, M. Réné de Rovigo ne s'est pas laissé gagner par l'attendrissement général.

Après avoir impitoyablement accusé les folles dépenses de M. de Lamartine, raconté l'histoire d'un melon acheté par lui cinquante francs, il pour-

suit en ces termes dans une de ses chroniques :

Quant aux malheurs de M. de Lamartine, il est nécessaire, pour s'en faire une juste idée, de consulter le charmant dessin de l'*Illustration* intitulé : *le cabinet de travail de M. de Lamartine.*

Invité par un ami à prendre connaissance de ce dessin, l'épouvante me monta au cœur. — Grand Dieu ! — me dis-je *in petto*, — quel spectacle m'est réservé ! Quel effrayant tableau va se dérouler devant mes yeux ? Vais-je avoir à contempler la cécité d'Homère, l'abandon de Job, la triste fin de Camoëns, la folie du Tasse, la misère de Cervantès, le désespoir de Gilbert, la mort de Malfilâtre ou le suicide de Chatterton ?

Je pris en tremblant le numéro de l'*Illustration* ; un seul coup d'œil jeté à la dérobée sur le croquis du cabinet où gémit le poëte infortuné suffit pour me rassurer. Ce cabinet est charmant, confortable, encombré d'objets d'arts ; le fauteuil qui a l'honneur d'enserrer M. de Lamartine entre ses bras de velours ressemble à une épave du temple de la Mollesse. Les fenêtres du chantre d'*Elvire* donnent sur un beau jardin, dont les arbres dirigent leurs branches touffues vers ses carreaux, comme pour lui porter la bienvenue du printemps. De riches tapis, des rideaux soyeux, un foyer vaste et armé de toutes pièces, semblent proclamer la défaite de l'hiver qui vient de passer.

On écrit cependant, on répète, on proclame que le poëte a tout perdu, que la misère frappe à sa porte comme autrefois la barbarie aux poternes de Byzance. Il lui reste un jardin, des chiens, des courtisans, une plume éloquente. O misère, sois bénie pour t'être ainsi pliée aux exigences de cette époque où l'or court les rues ! O misère, qu'as-tu fait de ton aiguillon ? M. de Lamartine a vaincu la misère : il a su la contraindre à se déguiser en sac d'écus.

[Du 6 mai.] = Le succès de la *Bourse*, cette pièce de Ponsard si impatiemment attendue, a tourné au triomphe dès la première représentation. Ceux qui ont songé, les derniers, à se procurer des places, ont dû céder à des exigences fabuleuses.

Des places de parterre ont été payées 50 francs; des stalles d'orchestre, 100 francs; une loge à salon n'a pas coûté moins de 1,500 francs à son fortuné locataire.

Nous garantissons l'exactitude de ces chiffres.

La direction a, du reste, pris des mesures pour arrêter les manœuvres de certains trafiquants de billets louant, dès le matin, un grand nombre de places, qui souvent ne sont pas occupées le soir, en raison du prix exagéré qu'ils en veulent.

= Cette représentation de la *Bourse* a encore fait dire à bien du monde : « Mais comment le Théâtre-Français n'a-t-il pas cette pièce-là ? »

Il paraîtrait que M. Ponsard tient décidément rigueur à la maison de Molière.

Dès les débuts de *l'Honneur et l'Argent*, il répondait à Mlle Rachel qui le félicitait de ses succès et l'engageait à n'en pas changer le théâtre, en mémoire des mille et une tracasseries qu'on lui avait fait subir rue Richelieu :

« Soyez tranquille, Madame, je vous réponds que jamais il ne m'arrivera d'écrire une ligne pour le Théâtre-Français. »

Si toutes les vengeances d'auteur pouvaient être

aussi fécondes en bons résultats, la fortune de l'Odéon serait faite pour l'éternité.

= *Figaro* conte, toujours à propos de la *Bourse*, un trait, fort joli de réminiscence, qui nous rappelle un peu l'histoire de cet enfant envoyé au lit avant souper, et s'écriant : « *Adieu, rôti !* » en passant devant le tournebroche.

« La veille de la première représentation de la *Bourse*, un étudiant, en grande tenue, ayant un habit de noce, ou d'enterrement, — un peu râpé peut-être, — le cou orné d'une cravate blanche, les mains insinuées dans des gants neufs d'une peau blanche presque immaculée, se présenta chez M. Ponsard.

« Monsieur, dit-il en saluant le poëte, je suis un de vos admirateurs dévoués ; j'avais grande envie d'aller applaudir votre nouvelle comédie, malheureusement on ne peut plus se procurer de places au théâtre... Je suis un pauvre diable d'étudiant... voudriez-vous m'en donner une ?...

— Hélas ! monsieur, répondit Ponsard, je suis vraiment désolé... mais, avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrais plus en trouver moi-même... et... je me vois forcé de vous refuser... »

Le jeune homme s'incline d'un air confus et se dirige vers la porte de sortie ; — mais, avant de disparaître, il s'écrie tragiquement, en levant ses mains vers le ciel :

*Moi, qui n'ai pas dîné, pour acheter des gants !*

O miracle !

Ponsard, en entendant cette spirituelle citation d'un alexandrin fameux de *l'Honneur et l'Argent*, se met à rire...

Il est désarmé ; — il rappelle le bon jeune homme, et lui dit de très bonne-grâce, en lui donnant un billet :

« Tenez, monsieur, c'est mon dernier !... Un billet d'ami ! ajoute-t-il en lui serrant la main. »

[Du 6 mai.] = Périodiques nouveaux :

= *L'Art au dix-neuvième siècle, Revue mensuelle.* In-4° de 44 pages. Directeur-rédacteur, M. Théodore Labourieu, avec cette épigraphe : « Tout pour son temps. » Ce recueil doit s'occuper de beaux-arts et d'arts appliqués à l'industrie; il publie, en outre, des nouvelles et des romans.

= *Journal encyclopédique, répertoire universel et alphabétique des connaissances humaines*, par Lunel. — Cette publication paraît tous les jeudi; elle en est déjà à son septième numéro. C'est une sorte d'Encyclopédie fort succincte.

= *Asmodée, journal non politique*, publié sous le patronage des notabilités industrielles. Ce journal, dont le spécimen seul a paru, est rédigé en grande partie par le rédacteur en chef, M. Pascal Doré, et son épouse. Du reste, rien de satanique dans l'*Asmodée*, si ce n'est peut-être l'annonce de M. de Foy qui se trouve dans la partie industrielle, à laquelle sont consacrées les trois dernières pages du journal.

= *Le Journal des employés de Paris*, entièrement rédigé par des employés, sous la direction de M. H. Gourdon de Genouillac, — paraît tous les samedis. Le rédacteur en chef fait appel à tous les employés, les engageant à offrir leur collaboration à son journal ; en attendant il remplit ses colonnes en publiant la biographie des employés célèbres : Alex. Dumas, Eugène Sue, etc., et Béranger; pourquoi l'oublier ?

= *Journal de la Cuisine française et du service de table.* In-8, paraissant tous les mois. Le premier numéro est du mois d'avril, — avec cette épigraphe tirée de Brillat-Savarin : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es. » Le premier article de ce recueil est intitulé : *Tous les méchants sont maigres.* Sur la couverture sont reproduits des vers gastronomiques de Béranger, Millevoye, Philippon de la Madeleine, Horace, l'Arioste, etc.

= *La Gazette de France* annonce que sa mission ayant toujours été de marcher à l'avant-garde en maintenant les grands principes sociaux, source de progrès véritables, et ayant compris la tâche qui lui était dévolue dans la phase d'activité sociale où les intérêts sont engagés aujourd'hui, elle se décide, tous les autres journaux l'ayant fait depuis longtemps, à agrandir son format.

= *Le Réveil*, journal non politique. Directeur : Régulus Fleury. « Dédaignant toute critique outrée,

tout éloge exagéré, les rédacteurs du *Réveil* auront toujours présents à leur mémoire ces trois mots : « Foi, Persévérance, Equité. » — Jeunesse de Paris, jeunesse des provinces, réveille-toi, réponds à notre appel, viens grossir nos rangs ! Que le même signal nous rallie, et que ce signal soit à tout jamais :

« FRATERNITÉ LITTÉRAIRE. »

= Ajoutons encore quatre *magazines* hebdomadaires au total effrayant de ceux qui paraissent déjà. Ce sont les *Tribunaux*, semaine judicaire, le *Passe-Temps*, la *Science pour tous* et *l'Image pour tous*, journaux illustrés.

= On lit en tête de la *Vérité* du 6 mai : « A partir du 1er juin prochain, la *Vérité* sera imprimée en caractères neufs, et *lisible comme elle ne l'a jamais été.* »

[Du 8 mai.] = Roger de Beauvoir vient de consacrer quelques lignes à Maurice Alhoy, mort récemment. Un amour malheureux relégua pour quelque temps à la Trappe l'auteur des *Bagnes* et de la *Foire aux idées.* S'il ne put se plier aux exigences de la vie claustrale, il en avait du moins conservé tout l'appareil, car voici ce que M. de Beauvoir raconte à ce sujet :

« Sa chambre, rue Neuve-des-Martyrs, n° 6, — une chambre de six pieds carrés, — était un réduit qui lui suffisait...

« Vous frappiez, et un homme légèrement voûté vous recevait...

« Etait-ce un vaudevilliste ?

« Allons donc ! il n'avait pas un bureau savamment et élégamment rangé comme M. Delacour, une médaille d'or sur sa table comme M. Siraudin, des ours dans ses cartons comme MM. X***, B***, Z***, mais une tête de mort !...

« Rien que cela !

« L'homme qui vous recevait était toujours un trappiste !... Il y avait des chapelets à sa cheminée, des chapelets à son lit, des gravures de moines encapuchonnés, d'après Ribeira, à son alcôve. »

= Charles Gille, un chansonnier populaire dont le talent n'était pas dépourvu d'une certaine originalité, vient d'être trouvé pendu à la porte de sa propre chambre.

Le refus d'une pièce présentée au Théâtre-Français entrait pour beaucoup, assure-t-on, dans les motifs qui l'ont poussé au suicide.

[Du 10 mai.] = Le bon public adore les images et on lui en donne le plus possible : on en fourre dans les journaux, dans les volumes, dans les affiches, dans les prospectus, partout enfin.

Avant les journaux *pour tous*, qui inondent aujourd'hui la place, les livraisons dites à *quatre sous* ont été le triomphe de l'illustration médiocre. Beaucoup de gravures faites à prix réduit, et dans un court délai, ont accompagné d'innombrables rééditions de presque tous les ouvrages qui avaient

paru depuis cent cinquante ans. Les Beaucé ont détrôné les Johannot.

Malheureusement, si peu payée que soit une gravure, elle ne laisse pas que d'entraîner encore certains frais; quelques éditeurs eurent alors l'ingénieuse idée d'en diminuer le prix de revient en en multipliant l'exhibition sous divers prétextes. Et l'œil complaisant du lecteur put bientôt s'arrêter pour la troisième ou quatrième fois sur une vue de Smyrne qu'il avait déjà admirée sous la rubrique d'Alexandrie, de Damas ou de Trébisonde.

D'autres y mirent plus de scrupule, et ce ne fut pas le moins curieux. Ainsi un dessinateur nous affirmait dernièrement avoir été invité à faire pour la célèbre ballade du *Plongeur* une vignette qui put s'accommoder en même temps à un cours de physique expérimentale, article : *cloche à plongeur*.

Le fait mérite certainement d'être conservé pour l'histoire artistique de notre temps.

[Du 12 mai.] = M. de Courchamp, de célèbre mémoire, cet homme énigme, était en même temps un homme d'esprit. Il avait un voisin, M. le marquis de Jumilhac, qui avait la manie de râcler du violon, et M. de Courchamp avait la faiblesse d'abhorrer cet instrument. Le violon l'agaçait, le crispait, lui donnait des attaques de nerfs... Il aurait bien déménagé ; mais son logement lui convenait, et puis, dans la nouvelle maison où il aurait été transporter ses pénates, il pouvait bien

y avoir deux violons au lieu d'un. Mieux valait, en conséquence, chercher un moyen de dégoûter M. de Jumilhac de sa fatale passion.

C'est ce que fit M. de Courchamp, et voici ce qu'il imagina. Il fit imprimer un petit *avis aux amateurs de violon*, ainsi conçu :

« M. le marquis de Jumilhac a inventé une colophane d'une espèce toute particulière. Il en distribue gratis un morceau à toute personne qui se présente à son domicile, rue..., n°., et qui en fait la demande. »

Le lendemain, un monsieur arrive chez M. de Jumilhac et présente sa requête; le violoniste le croit fou et le fait mettre à la porte ; mais il en vient un second, puis un troisième; bref une procession se succède : — *Un peu de colophane, s'il vous plaît !*

M. de Jumilhac partit pour la campagne, et, à son retour, il avait le violon en horreur.

= M. de Chennevières fait en ce moment un appel qui doit trouver partout de chaleureuses réponses. Il s'agit de publier un Inventaire général des curiosités d'art de la France. M. de Chennevières convie tous les hommes de bonne volonté à la rédaction d'un aussi important ouvrage. Les termes de sa proposition sont remarquables, et nous ne saurions trop louer les idées qui y sont émises :

Je me propose, dit-il, de fonder un recueil dont le titre serait *Inventaire des Curiosités d'Art de la France ;* mon idéal serait plutôt un catalogue qu'un

guide ; et l'ensemble de notre travail deviendrait un immense supplément aux catalogues des Musées impériaux et constituerait avec eux le répertoire complet des peintures et des sculptures de la France. La mention des monuments d'architecture n'y tiendrait qu'une place extrêmement sommaire, et servirait comme de cadre à la nomenclature des ouvrages précieux, plus fragiles et plus mobiles, dont les autres arts auraient décoré ces monuments. Si j'avais un modèle à proposer, Messieurs, pour la rédaction de nos notices, ce serait le livre excellent, imprimé à Bruges en 1846, et qui a pour titre : *Inventaire des objets d'Art et d'Antiquité de la Flandre Occidentale, dressé par la Commission provinciale* ; cette Commission provinciale, chargée de rechercher les objets d'art, a décrit là les peintures, sculptures, ciselures et ornements des églises de Bruges, en indiquant leurs proportions, leur emplacement, leurs sujets, leur auteur, leurs dates, leurs provenances, tout cela simplement, sans amplification, ni dissertation : des faits, des noms. Je ne veux point dire pourtant que nous, qui aurons affaire très-souvent à des ouvrages inconnus ou dont l'histoire a été trop longtemps oubliée, nous ne devions éclaircir et appuyer nos attributions, par la production de tous les documents nouveaux, et de toutes les citations utiles sur les monuments décrits ; ce sera bien au contraire l'un des intérêts et l'une des garanties de la conscience de nos travaux ; mais j'entends que la sobriété de plume doit être de rigueur dans une publication aussi avide de faits et de dates que celle-là. La prudence aussi devra être de rigueur, et une extrême prudence dans les attributions. On a été longtemps si aventureux, si romanesque ! Nous supplions nos futurs collaborateurs de ne placer sous le nom de chaque artiste que les œuvres signées de lui, ou qui lui sont assurées par une incontestable tradition. Dans le cas du plus léger doute, les mots

*attribué à*, ou *manière de*, témoignent à la fois de plus de science et de conscience. Il faut si peu d'erreurs, ou d'attributions inconsidérées pour discréditer tout un bon livre! Nous ne pourrions suivre, on le comprend, d'autre ordre que celui des communications de nos collaborateurs; mais deux tables, l'une des noms d'artistes, l'autre des noms de villes et de paroisses, seraient placées à la suite de chaque série du recueil, et les séries se composeraient de cinq ou six volumes. — Et puisque je fais appel, Messieurs, à votre collaboration, je dois vous dire sans détours jusqu'à mes arrière-pensées. J'ai toujours éprouvé qu'il était si chatouilleux de toucher aux attributions des collections particulières, que là où la franchise est difficile, j'aime autant ne pas entrer, et que j'irai de préférence au plus pressé, c'est-à-dire aux églises, aux hôtels-de-ville, sur les grandes places, là où le voyageur peut voir des ouvrages moins variables et plus authentiques par leur nature, et où il peut constater librement ou rectifier nos descriptions.

PH. DE CHENNEVIÈRES.

[DU 13 MAI.] = *La Monnaie historique ou l'histoire de France, l'histoire universelle et l'uniformité des poids, mesures et monnaies, par la monnaie de bronze*, par M. le baron Marulaz. Imp. chez Carion, in-4°.

L'auteur propose de faire des pièces de bronze de 20 centimes et de 50 centimes ; la face de la pièce serait à l'effigie et au nom de l'Empereur.

Le revers portera la légende : *Empire français*, l'indication de la valeur de la pièce, le poids en grammes , le diamètre de la pièce en millimètres ; le champ sera divisé en trois parties. Au sommet,

l'aigle. — Au milieu, un sujet représentant le fait le plus grand, le plus important, le plus glorieux pour la civilisation qui aura été accompli dans le cours de l'année précédente par la nation française. — Au bas, sera une inscription française, relatant la date du fait et expliquant, ou plutôt complétant la composition du graveur.

On pourra en frapper plusieurs séries suivant l'abondance des matières.

La pièce de vingt centimes sera frappée tous les ans.

Celle de cinquante sera réservée pour la reproduction itérative du fait jugé le plus important, d'une période de cinq ans.

Telle est, en résumé, l'analyse de la brochure que nous citons. M. Marulaz, comme on le voit, a eu là une idée ingénieuse, si elle était praticable ; mais comment juger les faits contemporains, et puis comment porter dans sa poche des pièces pesant cinquante grammes ?

[Du 14 mai.] = Nous trouvons ces curieux détails, dans un article que M. Escudier vient de publier sur Adolphe Adam.

« Adam était né pour l'opéra comique. Son élément, c'était le rire, l'esprit, la gaîté ; il avait horreur de la monotonie ; il évitait les pleurs ; il aurait plutôt mis tout un opéra en contredanses que de se laisser aller à une fade mélancolie. Lorsqu'il n'avait pas de poëme sur le chantier, ce qui lui arrivait rarement, ne pouvant arrêter sa fécondité, il prenait

au hasard un livre, un journal, une feuille d'annonces, et là-dessus il composait des chansons. On l'a vu, et c'était bien la chose du monde la plus amusante, poser un grand journal sur son piano et improviser pendant deux heures, depuis le *premier-Paris* jusqu'à la signature du gérant, les scènes les plus comiques. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . Il fut un temps où il s'était épris d'un attachement enfantin pour les animaux domestiques. Nous le voyons encore dans son petit appartement de la rue Neuve-des-Mathurins, assis devant son piano, — une épinette qui lui était chère, — car elle lui venait de Grétry. Pendant qu'il faisait résonner les notes aigres et criardes de l'instrument séculaire, deux chiens jouaient sur ses coussins; bientôt un superbe angora se mêlait à la partie, et l'on entendait tout à côté les cris aigus d'un gros perroquet. Tout ce bruit ne le troublait point; seulement de temps à autre il se détournait de son piano pour jeter les yeux sur un bocal où une petite grenouille apprivoisée exerçait sa souplesse tout le long d'une petite échelle de bois. Ces goûts, il les a conservés jusqu'à sa dernière heure : le matin où on l'a trouvé étendu sur son lit, les yeux à jamais éteints, un beau levrier était à ses pieds, attendant le réveil de son maître pour lui donner ses caresses. »

= *Physiologie hygiénique, pour bien se nourrir avec peu de nourriture, bien se désaltérer en buvant peu et pour éviter l'indigestion en cas de surabondance*, par Lutterbach, professeur de médecine naturelle spontanée. 6e année — 6e brochure. Paris. Lacroix-Comon. In-18. —La méthode de M. Lutterbach est basée tout entière sur les exercices de la respiration. L'échantillon suivant peut en donner une idée :

« *Exercice de la scie.* — Il faut, étant assis, croi-
« ser le bas des jambes, mettre les mains dos à dos,
« les fourrer entre les genoux, les faire aller et
« venir, de même que la scie, en inclinant et re-
« levant le haut du corps; pousser et tirer les
« mains avec plus ou moins de force selon la pres-
« sion des genoux, de même que, pour la scie, lors-
« qu'elle pénètre dans le bois plus ou moins dur.
« Puis la reprise d'haleine viendra soutenir la poi-
« trine et fortifier l'impulsion qui fait attirer à soi.
« Le frottement des mains par vacillement causera
« moins de chaleur. Pour varier la sensation, les
« mains descendent aux mollets ou les bras pirouet-
« tent entre les cuisses. A table, la *scie* satisfera
« au besoin de raviver le jeu des sens, qui a sa
« part dans l'action nutritive. »

Cet exemple suffira pour donner une idée des ingénieux procédés inventés par M. Lutterbach ; et nous avouons qu'il doit être tout à fait réjouissant de voir une vingtaine de personnes, à la fin d'un bon repas, au moment où les fonctions digestives commencent à être embarrassées, se livrer avec fureur à l'exercice de la *scie*.

Du reste, la célébrité de M. Lutterbach est déjà assise sur des bases solides par ses précédents ouvrages, et notamment par sa *Révolution dans la marche*, où l'on remarque les chapitres suivants : *La tourniquette*, — *la talonette*, — *la moulinette*, — *l'ondoyante*, etc., etc.

[Du 15 mai.] = Les assauts que M. Gal... vient de soutenir avec un si rare bonheur dans ses ateliers de la rue Cassette, nous ont remis en mémoire un débat fort plaisant, mais beaucoup plus ancien, qui eut lieu entre lui et Gérard de Nerval. Voici plus d'un an qu'on pleure ce dernier. Il nous sera donc permis de rire un instant avec lui de cette aventure et de la conter tant bien que mal.

Gérard de Nerval allait voir autrefois un sien ami peintre, logé place Furstemberg, juste au-dessus des appartements qu'occupait alors M. Gal... Dans un de ces jours de folle humeur qui lui étaient particuliers, il se trompe d'étage et pénètre en faisant de grands bras chez le futur auteur de *la Léda*; celui-ci recule peu rassuré, après avoir protesté en vain contre cet envahissement de son domicile. Mais Gérard le saisit au collet et lui dit :

« Toi, je te connais... Tu dis t'appeler Gal... Erreur : Tu es le troisième *mufle* (textuel). Le premier, c'est Buloz ; le second, c'est Gautier ; — le troisième, c'est toi...

— Moi !

— Oui, toi... toi, toi, toi... ! » répète-t-il en se mettant à tourner sur lui-même avec l'imposante rapidité d'un derviche.

Pendant ce temps, M^me^ Gal... accourait aux cris de son mari ; mais Gérard ne l'aperçoit que pour courir se prosterner à ses pieds, en disant :

« Voici la lune, voici Phœbé... Adorons l'astre des nuits. »

Bref, le tumulte était à son comble, lorsque apparut à son tour l'ami chez lequel devait aller Gérard de Nerval. Tout fut pacifié, grâce à son intervention; mais il y a gros à parier que l'auteur de la *Bohême Galante* dut être longtemps considéré comme un farouche iconoclaste par les époux Gal...



## LIVRES

*Portraits inédits d'artistes français.* Texte par Phil. de Chennevières. Eaux fortes et lith. par Legrip. Paris 1856. in-fol. La troisième livraison de cet important ouvrage vient de paraître ; elle contient les portraits et les biographies de Jean Fouquet, Gentil, Lesueur, Chardin, Lebas et Leprince ; l'historien et l'artiste ont rivalisé de savoir et de talent. La biographie de Leprince est due à un de ses descendants, M. Alfred Dachel.

---

## THÉATRES

[Du 14.] — Théatre-Français. — Reprise de *Louise de Lignerolles.* Madame Plessy marivaude agréablement le rôle de Madame de Lignerolles : il y fallait plus de simplicité austère et de vertu calme et digne. Quant aux robes de Madame Plessy, elles sont toujours les plus belles du monde. — Ces robes-là joueraient la comédie toutes seules, — la comédie de Marivaux, bien entendu. — Madame Plessy a eu cependant de l'énergie dans les moments dramatiques : on ne se doutait pas que ce masque, moulé pour les mignardises des proverbes, pût prendre aussi les sévérités de l'expression tragique. Une femme peut tout.

[Du 6.] — Odéon. — *La Bourse*, comédie en cinq actes et en vers de M. Ponsard, voilà l'événement littéraire de la quinzaine. — La *Bourse* est une sœur cadette de *l'Honneur et l'Argent*; les deux pièces se ressemblent un peu, ce qui est bien permis à des sœurs. — La *Bourse* a obtenu un grand et légitime succès, — moins comme pièce que comme pensée, comme tendance et comme sentiment, — car son intrigue est faible et son action languissante; mais elle est pavée de bonnes intentions qu'on jette à la tête de ceux qui demanderaient plus de drames ou plus de caractères. Le vers est très-inégal, parfois énergique et parfois un peu trivial; toujours nourri de pensées, mais souvent un peu lourd d'allures. Le rime n'est pas riche, mais c'est de quoi le public se préoccupe peu; il lui suffit qu'elle soit à son aise. — La pièce de M. Ponsard ne nous donne pas la Bourse même, avec sa physionomie diverse et terrible, elle nous en montre un reflet, saisi au passage, et immobilisée sur la palette d'un peintre bourgeois d'infiniment de talent.

Théâtre-lyrique. Une reprise de *Si j'étais roi*, pour le succès de laquelle la direction a fait plus de frais que les artistes. Une honorable exception doit cependant être faite pour un jeune baryton qui arrive de Lille, M. Grillon. Mise en scène particulièrement soignée.

—Vaudeville. *Le chemin le plus long*, pièce en trois actes très-dramatiques, par M. de Courcy. Si vous voulez que monsieur votre fils épouse l'infortunée qu'il a séduite, faites semblant de l'épouser vous-même. Ce remède singulier a réussi complétement à la scène. Nous conseillons cependant à l'auteur de ne l'administrer désormais qu'à petites doses.

— Au Gymnase, on attend les *Fanfarons du vice*, trois actes de Biéville, l'auteur du *Fils de Famille*. Le titre promet.

— Aux Folies-Nouvelles, *Zerbine*, une opérette fort heureusement renouvelée de notre ancienne Comédie Italienne, et *Pierrot bureaucrate*, pantomime indescriptible, à laquelle on rit trop.

---

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 16 AU 31 MAI 1856

---

[Du 16 mai.] =A Paris comme en province, on cite à tout propos la scélératesse des journalistes, gens tarés, hableurs vagabonds, et n'écrivant que parce qu'ils n'ont pu réussir dans d'autres *parties*. Cependant, il serait bientôt temps qu'on fît passer en proverbe l'indélicatesse de certaines gens qui, spéculant sur la bonne foi de ces coquins de publicistes, s'inscrivent comme leurs abonnés, reçoivent pendant une année le service de leur journal, et finissent par refuser honnêtement une quittance trop tardive, en prétextant qu'ils croyaient à un don gratuit ou mieux encore en affirmant avoir déjà payé.

Nous recommandons à ces journalistes dupés le procédé qu'emploie la *Commission des Amis de la littérature française*, vis-à-vis des souscripteurs aux *Cours familiers* de M. de Lamartine. Ce procédé consiste tout bonnement dans le charmant modèle de souscription qui se trouve ci-joint. La forme en est parfaite et l'effet infaillible. J'entends bien un voisin se récrier sur son parfum commercial, mais où l'industrie ne trône-t-elle pas aujourd'hui ?

MANDAT DE PAIEMENT

DU

PRIX D'ABONNEMENT

AU

COURS FAMILIER

DE LITTÉRATURE

PAR

M. DE LAMARTINE

On peut, si on le préfère, adresser un mandat sur la poste à l'ordre de M. DE LAMARTINE.

**SIGNER CETTE SOUSCRIPTION, QUI SERA ADRESSÉE A M. DE LAMARTINE**

---

COMMISSION DES AMIS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

le                1856                **B. P. FR. 20.**

*A présentation, je paierai à mon domicile ci-dessous, à M.* DE LAMARTINE *ou à son ordre, la somme de* VINGT FRANCS; *valeur en un abonnement d'un an au* COURS FAMILIER DE LITTÉRATURE (un Entretien par mois), *qui me sera adressé* franco, *à domicile, du* 1er *janvier au* 31 *décembre* 1856.

Ecrire en toutes lettres :
bon pour 20 francs.

Signature : ______________

Profession ou qualité ______________

Demeure ______________

5. — TYP J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

*Plier, cacheter et jeter à la poste à l'adresse d'autre part :*

[Du 18 mai.]—Le directeur du Gymnase vient d'adresser à M. le préfet de police, une note sur les modifications proposées par la commission chargée de visiter les salles de spectacle. Ce memorandum est fort habilement fait, et certaines considérations accessoires y tiennent la place d'une vraie physiologie. Voici, par exemple, comment M. Lemoine-Montigny classifie le public de son théâtre.

Et d'abord, n'est-il pas vrai de dire que, dans une salle de spectacle, toutes les places ne doivent pas être appréciées au même point de vue?

Le public n'est pas le même à toutes places.

Les spectateurs se divisent, pour ainsi dire, en plusieurs nuances :

Celui qui vient uniquement pour le spectacle et pour en jouir, et qui veut avant tout être placé de manière à voir et à entendre, dût-il être un peu gêné pour cela. C'est le public des petites places. Ce n'est pas le plus difficile.

Celui qui tient au spectacle, mais à la condition qu'il le verra à son aise. A celui-là, il faut un peu de tout; il veut voir, entendre, mais sans être trop serré, dans un bon fauteuil, si c'est possible, etc., etc. C'est la grosse partie du public; c'est la plus exigeante.

Enfin, celui qui vient au théâtre, parce qu'il faut aller quelque part, parce qu'il faut dépenser son temps et son argent, parce que c'est la mode d'y aller et d'aller à de certaines places. C'est la classe la moins nombreuse, mais celle qui rapporte le

plus et qui tient moins encore à voir qu'à être vue.

Cette division des spectateurs en trois classes une fois reconnue, nous sommes amenés à une observation naturelle touchant l'article 1er qui réduit les loges d'avant-scène tantôt de DEUX places, tantôt d'UNE place.

Ces loges sont occupées surtout par cette partie du public qui cherche, au théâtre, non pas les *bonnes* places, mais les places à la *mode;* qui sait très-bien que les loges d'avant-scène sont les moins bonnes places pour voir et goûter le spectacle, mais les meilleures pour voir la salle, ou en être vu, ou pouvoir au besoin, n'en être pas vu. Jamais personne n'aurait l'idée de louer *une* place d'avant-scène comme on loue une place de première ou de galerie. On loue la loge entière pour y être chez soi. A qui n'est-il pas arrivé de vouloir accompagner une ou deux personnes au spectacle avec le désir très-légitime de ne pas être aperçu?

C'est à cela que servent les loges d'avant-scène.

On a beau ne prendre qu'un plaisir très-avouable, on a tous les jours des raisons très-avouables aussi de se tenir dans l'ombre.

Ainsi la question n'est pas de savoir si toutes les personnes qui sont dans les loges d'avant-scène peuvent voir le spectacle, mais seulement si elles trouvent place dans ces loges pour y être ensemble. La preuve que beaucoup de ces spectateurs ne tiennent pas à voir le spectacle, c'est que, dans les cas si fréquents où une de ces loges est louée tout entière pour deux personnes, un monsieur et une dame, il arrive que la dame est sur le devant occupant une

seule place, le monsieur au fond, occupant par préférence une de ces places que l'on voudrait supprimer comme impossibles, et laissant vide celle de devant qu'on croit pouvoir seule le satisfaire.

Les habitués de ces places aristocratiques seraient fort désappointés le jour où les choses seraient établies de telle sorte qu'une loge d'avant-scène ne pourrait contenir que DEUX personnes placées sur le devant, en vue de toute la salle. Or, c'est ce qu'on propose, quand on veut réduire à DEUX des loges qui ne sont déjà que de QUATRE.

Du reste, tout le monde sait qu'une loge d'avant-scène étant située tout à fait de côté, on doit ne pas voir ou ne voir que très-mal au second rang. C'est pour cela que dans ces loges on place généralement des glaces où se reproduit ce qui se passe sur la scène. Ces situations et ces arrangements n'ont rien de nouveau. Ils ont été acceptés par l'Autorité lors de la construction des salles. Ils sont acceptés par le public qui, loin de s'en plaindre, recherche ces places au point qu'il n'y en a jamais assez. Ces loges, qu'on signale comme désagréables au public, sont toujours les premières occupées. Pour peu qu'une pièce ait de succès, il faut les retenir huit jours à l'avance. Cela étonne les personnes qui n'ont pas une préférence particulière pour ce genre de places, mais cet étonnement ne prouve que mieux la vérité de ce que nous disions plus haut : c'est que selon les différentes classes de spectateurs, les goûts sont différents, et que pour bien juger des avantages d'une place, il faut se mettre au point de vue de ceux qui ont l'habitude de l'occuper.

[Du dit.]=Un tolle général paraît décidément s'élever contre les jeux de Hombourg.

Nous citions naguères *les Echos de Hombourg*, par Et. Pall. A peine l'auteur vient-il de mettre en vente son deuxième volume que le premier est épuisé déjà. On en prépare une seconde édition.

Un but éminemment moral et une humour entraînante caractérisent le livre de M. Pall. Un autre écrivain, M. Grégoire, vient d'abonder dans son sens en se plaçant au point de vue technique du droit même des joueurs; parmi ses révélations, celles-ci nous ont surtout frappé :

On a vu un riche directeur de banque de jeu jouer à sa propre table de 30-40 des poignées de rouleaux, aller du tapis à sa caisse, revenir les mains pleines, perdre encore, aller de nouveau et revenir cinq à six fois, perdant toujours. Enfin la dernière fois, pour mettre fin à ses ridicules promenades, il arrive les poches pleines de billets qu'il joue et perd aussi niaisement que les rouleaux. Environ 80,000 francs y passèrent. C'était quelque chose de repoussant à voir que cet homme, le visage empourpré, s'acharner ainsi au tapis, quand au contraire, par pudeur et pour exemple à ses subordonnés, un directeur devrait toujours s'abstenir de jouer.

Il y a quelques années on fit imprimer une brochure fort peu flatteuse sur la Direction de la banque de Hombourg, que j'ai lue; des faits passablement scandaleux y étaient dévoilés. Le prince, en ayant eu connaissance, fit donner le conseil à la Direction de retirer cette brochure moyennant quelques rouleaux : « Non pas, dit-elle; ça nous fait des réclames. » — Quelle honte! — Sans déférence pour le prince, sans

égard pour le pays, cette Direction utilise tout..... Heureuse nature!

[Du 19 mai.] = *Poésies bibliophiliennes.* — Pièces en vers et en prose en l'honneur de quelques libraires de Paris. (Imprimé chez Dubuisson. In-8° de 15 pages.)

En tête se trouve le portrait de M. Bossange avec un toupet fulminant; la pièce qui lui est dédiée, intitulée *Portrait de mon ami*, est signée Solvet et datée de Dieppe. Une note placée en bas de la page nous apprend que M. Bossange père est aujourd'hui âgé de 91 ans. L'auteur le dépeint ainsi :

... Un petit vieillard, qui sur sa tête illustre
Porte facilement son dix-septième lustre;
Dont l'oreille est au guet, le pied bon, l'œil ouvert,
Qui sous ses cheveux blancs cache un cœur encore vert.
Il est ardent et vif, il est prudent et sage
Et joint à la raison la force et le courage...
Je n'ai pas dit le nom de ce vieillard *étrange* :
Chacun l'a reconnu, c'est le papa Bossange.

Puis vient une épître à Ch. Pankoucke par Fr. Grille, une épître à Mme ***, libraire, datée des Batignolles et signée F. Vandeuzandre.

Le recueil se termine par une note de M. Guérard et une lettre de Janin au ministre de l'intérieur relativement au libraire Curmer.

A la page 12 se trouve un article intitulé *A. P. Jannet (l'éditeur de l'Elégante « Bibliothèque elzévirienne »)* et signé P. Jannet. On y remarque des

vers de M. le baron de Reiffenberg, le père, le célèbre bibliophile belge.

[Du 20 mai.] = Le *Times* du 7 février 1849 contenait l'annonce suivante :

« Avez-vous besoin d'un domestique? La nécessité dicte elle-même la réponse. L'auteur de la présente annonce offre ses services à toute dame, gentleman, compagnie ou autres personnes quelconques, qui sentiraient le besoin d'avoir un serviteur de confiance, véritablement fidèle dans toute espèce d'emploi en dehors de la domesticité, là où il faudrait une connaissance pratique de la nature humaine prise sur le fait dans les diverses parties du monde. L'individu en question pourrait entreprendre toute affaire importante ou non pour laquelle il faudrait du talent, une inviolable discrétion ou beaucoup d'adresse. Il a fréquenté les meilleures comme les plus mauvaises sociétés, sans se laisser corrompre par les unes ni les autres. Il n'a jamais été domestique. Il prend la liberté de dire qu'il sait se tenir à sa place. Il est moral, d'une humeur égale, d'un âge moyen et irait partout où l'on voudrait. Il pourrait donner des conseils à un capitaliste désireux d'augmenter ses revenus sans cesser d'avoir le maniement de ses fonds. Il pourrait servir de secrétaire ou de valet à quelque lady ou gentleman que ce soit. Il sait parler ou se taire, chanter, danser, jouer, boxer, faire des armes, prêcher un sermon,

conter une histoire, être grave ou jovial, ridicule ou sublime, tout faire en un mot depuis friser une perruque jusqu'à bombarder une citadelle. Mais ce qu'il sait surtout, c'est ne jamais effacer son maître.

« S'adresser, etc. »

═ *Eugéa, muse de la Géographie.* M. Cortambert a son idée ; il veut, ou plutôt il voudrait que l'on créât une dixième muse, celle de la géographie, comme si la géographie ne pouvait s'en passer. Après tout, les désirs de M. Cortambert sont trop respectables pour que nous ne leur donnions pas un léger écho :

..... Il est regrettable que les anciens, dans leur ingénieuse mythologie, n'aient pas créé une Muse de la géographie, comme ils en ont créé une de l'histoire et une autre de l'astronomie, deux Muses qu'on fait présider tour à tour à la géographie elle-même.

Ah ! si l'on avait imaginé une Muse de la géographie, il me semble qu'on aurait pu l'accompagner d'attributs délicieux. On ne l'aurait pas ornée, comme Clio, de la couronne de lauriers et de la trompette, signes des victoires et de la bruyante renommée ; on ne lui aurait pas donné, comme à Uranie, une couronne d'étoiles et des instruments de mathématiques, qui rappellent seulement les travaux savants et admirables, mais ardus, de l'étude du ciel. Je me la serais volontiers représentée comme une jeune déesse, d'une beauté douce, et un peu sévère cependant, la tête parée d'une Guirlande élégamment formée de fleurs, de plumes délicates et de pierres variées.....

Je propose de donner à cette Muse le nom d'*Eugéa*, tiré de deux mots grecs signifiant *bien*, *Terre ;* c'est--dire qu'elle voit bien la Terre, qu'elle en comprend

la description comme il faut la comprendre, qu'elle la peint avec intelligence et amour. Il se trouve que ce mot signifie aussi, en grec, *féconde, fertile*. C'est une concordance heureuse ; car quelle étude est plus féconde, plus riche que celle de la géographie?

= M. Léouzon-Leduc publie dans la *Presse* d'aujourd'hui un article presque sérieux sur le congrès vinicole qui a eu lieu à Dijon. Il s'agissait, comme tout le monde sait, d'apprécier *ex aperto* les crus de cette excellente Côte-d'Or : aussi la Société des dégustateurs était-elle au grand complet. « On comptait parmi eux, outre les principaux propriétaires du pays, des amateurs venus des départements voisins ainsi que de l'Angleterre, et les délégués des organes principaux de la presse française et étrangère. »

A en juger par M. Léouzon-Leduc, l'enthousiasme de cette dernière catégorie de dégustateurs a franchi toutes les bornes.

Et comment en aurait-il été autrement ? A midi, on s'attablait autour d'un étalage monumental de bouteilles plus vénérables les unes que les autres, et pendant trois heures, sans désemparer, on appréciait « plus de *soixante* espèces de vins. »

Mais que sont ces trois heures, que sont ces soixante espèces de vins pour des gens aussi pénétrés de leur mission que l'honorable rédacteur de la *Presse*. « Chose remarquable ! s'écrie-t-il, malgré l'*abondance*, malgré *surtout* la *variété* (ce *surtout*

fait admirablement) des vins dégustés, les têtes étaient *parfaitement libres*, le palais nullement blasé, l'expertise *eût pu se prolonger longtemps encore* qu'elle n'en eût été ni moins sûre ni moins consciencieuse. »

Cette confiance honore d'autant plus son sang-froid, qu'à cinq heures, — deux heures après,— il s'asseyait, c'est lui-même qui nous le dit, à un banquet monstre complémentaire de la matinée.

Décidément, M. Léouzon-Leduc est la plus forte tête du journalisme.

[Du 21 mai.] = Les reliques abondent en ce moment chez les marchands de bric-à-brac. En traversant un pauvre petit passage qui conduit à la place de l'Abbaye, nous avons demandé par curiosité, le prix d'un reliquaire appendu à l'étalage d'un revendeur.

On nous a répondu : Vingt-cinq francs.

Ce reliquaire consiste en un cadre sculpté datant de la fin du dix-septième siècle, haut d'environ 35 centimètres et large de 40, et en une sorte de tableau composé de figurines en cire et de fleurs en papier doré. C'est au milieu de ces fleurs que sont enchâssées les reliques en question ; sur les douze qui devaient y être primitivement, il en reste onze. Ce sont des fragments d'os revêtus d'étiquettes sur lesquelles nous avons distingué les noms de saint Matthieu, de saint Columb, de saint Sérapion,

de saint Gentian, de saint Fulgence, de saint Crescent et de saint Hippolyte.

En prenant ce premier prix de *vingt-cinq francs* pour base et en tenant compte au plus bas des accessoires que nous venons de signaler, chacun de ces fragments sacrés représente donc une valeur de QUARANTE SOUS.

Il est inutile d'insister davantage sur l'inconvenance de pareilles exhibitions; nous les considérons, en laissant de côté leur plus ou moins d'authenticité, comme une insulte grossière à la foi religieuse.

= Passe encore pour un reliquaire d'un autre genre, et intéressant jusqu'à un certain point les amis des belles-lettres.

Celui-là, nous l'avons rencontré chez un antiquaire du quai Malaquais.

Son cadre et ses ornements intérieurs sont d'une dimension moindre, mais d'un caractère identique à ceux décrits plus haut.

Au beau milieu se trouve un fragment d'os sur lequel on lit avec surprise :

*Crâne de Pierre Abeilard,*
*mort en* 1143.

Derrière le cadre, se trouve collé le certificat que voici ; il nous a paru bon, paléographiquement parlant :

Les ossements de Pierre Abeilard et d'Héloïse, première abbesse du Paraclet, reposaient depuis plus de six cents ans dans ce monastère. Après sa sup-

pression ils ont été transférés dans l'église paroissiale de Nogent-sur-Seine, chef-lieu du district, où ils reposent dans un même caveau et dans un même cercueil en plomb. Le morceau du crâne d'Abeilard qui est dans ce tableau en a été tiré lors de la translation qui a été faite de ces deux personnages.

Le 7 novembre 1792.

MESNART, *curé de Nogent-sur-Seine.*

[DU 23 MAI.] = Un artiste pressé d'argent fait monter à son atelier un marchand de tableaux, dont nous avons signalé plusieurs fois déjà l'ignoble mercantilité.

« Combien ? dit-il en indiquant une toile fraîchement peinte.

— Soixante francs...

— Allons donc ! le cadre seul me coûte cela.

— Je ne dis pas, réplique avec finesse l'honnête négociant, mais... vous avez dû le prendre à crédit. »

[DU 24 MAI.] = Un érudit spirituel, M. F. Génin, vient de mourir à l'âge de cinquante-trois ans. Il avait été professeur à la Faculté de Strasbourg, où son enseignement avait eu un certain retentissement, puis chef de la division des sciences et des lettres au Ministère de l'Instruction publique (1848-52). Outre plusieurs ouvrages de polémique, et un grand nombre d'articles de critique publiés dans divers revues et journaux, il a fait paraître : *Des variations du langage français depuis le* XII^e^ *siècle*, 1845, in-8° ; *Lexique comparé de la langue de Molière*, 1846, in-8°; des éditions des *lettres de Mar-*

*guerite d'Angoulême*, de la *Chanson de Roland*, de la *Farce de Patelin*, des *Éclaircissements de la langue française*, par J. Palsgrave, in-4°. — Le jour même de sa mort, l'éditeur Chamerot a mis en vente le dernier ouvrage de ce philologue distingué (*Récréations philologiques*, in-8°, t. I^er).

M. Génin, sous une apparence froide, un peu bourrue même, était un homme excellent, droit et intègre par-dessus tout. L'anecdote suivante donnera une idée de son caractère.

M. M***, littérateur fort connu, auquel le roman et le théâtre ont valu un certain renom, avait été faire une partie avec quelques amis dans un restaurant de Fontainebleau. Le dîner fut des plus gais, il se prolongea quelque peu, et cela si bien, que nos convives oublièrent avec les ennuis quotidiens de la vie l'exiguité de leurs ressources. Quand il fallut payer, on se cotisa ; mais, à eux tous, ils ne purent couvrir le quart de la somme demandée. Que faire? — L'aubergiste refusait de laisser partir un seul des convives sans être tout à fait soldé.

On se résigne, on attend que le ciel dans sa clémence fasse un miracle ; mais au bout d'un jour d'attente, ces messieurs, ne voyant pas venir de miracle et s'apercevant que l'hôte les nourrissait odieusement, tinrent conseil. M*** écrivit en désespoir de cause à un ami de Paris. Il se trouva par hasard que cet ami était obligeant ; il alla trouver M. Génin, alors chef de division, et lui raconta tout.

M. de F*** était alors ministre; c'était encore un homme d'esprit, et M. Génin n'hésita pas à lui confier toute l'histoire.

« M***, lui dit-il, est un littérateur de talent; il faut le tirer de là. Il a fait une folie, mais enfin qui n'en a pas fait ?

— Mais par quel moyen? reprit M. de F***.

— Ah ! cela presse. Il faut lui accorder immédiatement une indemnité littéraire; sur le vu de la lettre d'avis, le traiteur se montrera plus accommodant. »

Ce qui fut dit fut fait. Une heure après, une estafette partait pour Fontainebleau, où l'aubergiste, sur le vu de la dépêche officielle, s'empressa de relâcher les prisonniers avec toutes les marques de la plus profonde considération.

On trouverait plus d'un trait de ce genre à raconter sur M. Génin qui, toujours souffrant et par suite toujours morose, n'en était pas moins l'homme le plus obligeant du monde.

[Du 27 mai.] = Un compte rendu de l'Assemblée générale de MM. les actionnaires du *Siècle* nous apprend que les produits ayant été de 2,152,742 fr. 84 c., et les frais de 1,865,242 fr. 84 c., le bénéfice de l'année qui vient de s'écouler est de 287,500. « Ce bénéfice provient des abonnements, de la vente de la librairie, et principalement des annonces.

« A quelle cause attribuer la prospérité de notre feuille? dit M. Lebodey, directeur gérant.

« D'abord à la constance de nos principes et à la modération de nos opinions, qui est la loi de notre conscience avant d'être la nécessité de la loi écrite;

« A la supériorité de nos écrivains;

« A l'accord parfait, en matière politique comme en matière d'administration de votre conseil, composé d'hommes distingués, rompus aux affaires, et dont la surveillance, toujours active et éclairée, sans jamais cesser d'être bienveillante, a puissamment secondé la direction;

« Enfin, et avant tout peut-être, à notre directeur politique (M. Havin).

« Élévation d'esprit et de caractère, tact fin et sûr, connaissance approfondie des hommes et des choses, telles sont les *principales* qualités de celui qui guide notre marche au milieu des dangereux *récifs* qui nous environnent.

« Mettons aussi au premier rang parmi les artisans de nos succès, notre spirituel rédacteur en chef pour la partie littéraire qui, aux yeux de tous, n'a qu'un tort: celui de mettre trop souvent la prose des autres, *quelque bonne qu'elle soit*, à la place de la sienne. »

[Du 28 mai.] = Périodiques nouveaux:

L'*Ami du Soldat*, journal hebdomadaire illustré

de l'armée, édité par Blot, imprimeur-libraire. — Cette feuille se compose de romans, anecdotes militaires, etc., etc. La seconde partie est consacrée à une revue des faits militaires, biographies, etc., documents militaires, lois, caricatures, etc., etc.

— *La Balançoire pour tous, paraissant et disparaissant à volonté.* Cette *Balançoire* a pour propriétaire rédacteur en chef M. Brocard de Meuvy fils, et pour secrétaire M. Amédée Brocard de Meuvy. La gravure qui se trouve en tête représente un Chinois assis sur une escarpolette et lisant le *Crétinisme, journal.* Sur le devant se trouve un fou armé de sa marotte; deux messieurs, la plume sur l'oreille, font mouvoir la *Balançoire.*

— Nous citerons encore le *Moniteur Parisien*, qui a fait son apparition le 17 mai, et doit s'occuper de commerce, d'industrie, de marine, d'agriculture, d'arts, etc.

— Puis deux journaux judiciaires, le *Moniteur des Tribunaux,* journal judiciaire du Dimanche, et *les Tribunaux*; l'*Exemple*, revue mensuelle, que son rédacteur le comte Krosnowski veut consacrer à tous les traits de bienfaisance et de morale contemporains. Il a commencé ce recueil par une dédicace à la comtesse Krosnowska, son épouse. — Enfin l'*Arachné*, journal artistique et industriel, et la *Revue des spécialités et des innovations.*

= Encore une revue ou du moins un prospectus.

Ce nouveau périodique s'appelle la *Revue moderne*. « Sous ce titre neutre, dit-il, nous entreprenons une œuvre d'initiation progressive, qui doit être aussi un lien sympathique entre tous ceux qu'anime notre commune foi. »

Si le prélude est obscur, les conclusions sont aussi claires que naïves :

Nous commençons donc, avec le sentiment profond du devoir et la confiance dans le succès. La *Revue moderne* remplira un rôle important comme transition. C'est à ce titre que nous appelons votre concours. Et voici de quelle manière simple et peu onéreuse :

Nous avons compté qu'un *minimum* de 500 abonnements pourrait, à la rigueur, suffire pour commencer, ce chiffre couvrant à peu près les frais d'impression et de distribution. Si notre œuvre vous semble bonne et que vous vouliez y prendre part, envoyez-nous immédiatement votre adhésion sous la forme d'une demande d'abonnement de six mois au moins. Aussitôt les 500 premières adhésions reçues, la *Revue moderne* sera constituée :

[Du 29 mai.] = Jamais suicide ne fut plus minutieusement calculé que celui de Peytel, condamné à mort sous la monarchie de Juillet pour avoir assassiné sa femme. MM. Edmond et Jules de Goncourt ont publié à ce sujet, dans leur *Voiture de masques*, une lettre des plus étranges ; en voici les passages saillants (Peytel y parle à la troisième personne et s'adresse à un ami) :

«..... Il le prie de lui faire parvenir de l'opium en

quantité suffisante pour produire *effet complet dans une heure et demi* (sic) *au plus*, il n'en fera usage que *lorsque toute espoir sera perdu.* Lorsqu'on viendra lui mettre la camisole de force, ce qui aura lieu seulement *deux heures avant*, attendu qu'il ne *sera prévenu que deux heures avant.* — Pour lui faire tenir cet opium ou *toute autre matière produisant le même effet*, il faut lui envoyer de suite *une Bible* (*il n'en a pas*); cette *Bible* sera reliée à la Bradel; le carton de la couverture sera entaillé dans divers endroits, recouvert d'un carton mince pour empêcher de sentir les cavités, et ces cavités seront remplies de la matière, qui devra être solide et non liquide comme on le voit. Ceci est pressé, car il a encore la possibilité de recevoir quelque chose comme une Bible, mais rien autre, et il peut arriver qu'on lui retire cette possibilité. — Pour ne compromettre personne, il laissera un écrit portant ces mots : « Etant à la prison de Bel..., je me suis fait apporter une boîte de pharmacie; j'ai pris dedans ce qui m'a servi et je l'ai toujours portée sur moi ; cela était caché sous la baudruche qui semblait retenir un taffetas sur des cors que j'ai aux pieds, et par ce moyen on ne l'a pas vu. » — Et en effet, le malheureux a aux pieds du taffetas retenu par la baudruche. — La couverture et le livre même seront brulées (*sic*), attendu qu'on lui fait du feu — *une fois* par jour pendant deux heures. — *Il promet de n'en faire usage qu'au*

*dernier moment. Ce sera un vrai service à lui rendre, car il ne servira pas de spectacle à tout un pays, et quel spectacle !* — Déjà il a demandé de l'opium à C***; il croyait que ce dernier lui en avait promis ; il le croit encore, et le prie d'envoyer vite.

« Il devra y avoir dans la même couverture un papier explicatif de la nature de la matière et du temps nécessaire pour produire effet complet, et de la quantité à prendre en plus ou en moins *pour arriver au but plutôt* (sic) et si cela devait (*sic*) nécessaire. — On peut envoyer le livre à M*** ou à M*** à Bourg qui le feront parvenir, M*** vaudrait mieux.— On peut se dispenser d'inscrire le nom de l'*envoyant* sur le registre des messageries. Le premier nom venu fera aussi bien. On aura seulement soin d'indiquer que ce livre est pour le malheureux (il ne veut plus écrire son nom). — Il prie avec instance, supplie à genoux G*** de lui faire parvenir ce livre ainsi rangé dans la huitaine au plus tard, autrement il fera du vert-de-gris avec deux boutons en cuivre qui sont à son pantalon. — Il le répète, *il ne fera usage de l'objet envoyé qu'au dernier moment*, il le promet. Après l'avoir avalé, il se confessera et partira. »

[Du 30 mai.] = Un chroniqueur se plaignait dernièrement d'être forcé à lire M. Xavier de Montépin.

Que ce chroniqueur se console. Il n'aura pas été le premier.

Nous parcourions hier le quatrième tome des *Confessions d'un Bohème*, édité en 1850 chez Cadot. Les marges de ce volume étaient, comme cela se présente souvent, bariolées d'inscriptions qui témoignaient de l'impatience ou de l'incrédulité du lecteur. Bêtes ou non, de pareils commentaires nous ont toujours diverti, et nous croyons qu'on en pourrait bien faire quelque jour un recueil des plus instructifs.

Mais revenons à M. de Montépin et à son livre. Cette fois, son commentateur inconnu nous a paru mériter les honneurs de la publicité, et nous avons résolu de l'éditer à nos risques et périls.

Afin que personne ne veuille voir là une *charge* ou une critique à nous personnelle, nous préviendrons que le volume sort d'un cabinet de lecture connu depuis maintes années dans le passage dit du Pont-Neuf. Chacun y pourra vérifier l'original.

Les extraits qui suivent présentent alternativement certains passages du roman et les réflexions du lecteur. Ces dernières sont tracées au crayon et paraissent toutes émaner de la même main. Nous les distinguons par des italiques.

Page 24.

«.... Accoudé à un piédestal de marbre blanc supportant un grand vase du Japon rempli de fleurs na-

turelles, le jeune homme, caché à demi par des gerbes parfumées des roses du Bengale... »

*L'auteur n'est pas fort en botanique, tout le monde sait que les roses du Bengale n'ont point de parfum. Vraiment si ! Elles sentent l'oseille, mais ce n'est pas un parfum.*

Page 36.

« La table à laquelle était assise M. de Maubert disparaissait littéralement sous des monceaux d'or et de billets de banque. »

*Alors, il ne restait plus de place pour les cartes.*

Page 62.

«... Il aimait mieux souffrir des tortures inouïes que d'accepter le rôle d'un Bartholo farouche, enfermant sa Rosine sous de quadruples grilles et sous de triples verroux. »

*Moi je voudrais autant de verrous que de grilles.*

Page 75.

« Un vieux proverbe dit : Cœur qui soupire, n'a pas ce qu'il désire. »

*Ceci n'est pas un proverbe, c'est un dicton.*

Page 83.

« — Vous feriez face, je crois à l'un de ces grands vases du Japon qui sont remplis de roses trémières. »

*Tout à l'heure, ce vase contenait des roses du Bengale, et maintenant ce sont des roses trémières (Voir la page 24). C'est que Robert Houdin a passé par là.*

Page 151.

« La flatterie a toujours son prix, voire même la flatterie intéressée d'un maquignon. »

*Voire même : pléonasme.*

Page 264.

« Il venait de faire six lieues et de tuer son cheval pour aller chercher ces fleurs. »

*Il n'avait pas eu le temps nécessaire.*

Page 282.

« Alors, elle se recoucha en tenant sur ses lèvres le bouquet de fleurs fanées qu'elle couvrit de baisers jusqu'au matin. »
*C'est un peu long.*

Page 292.

« Il usa presque l'enveloppe sous ses baisers avant de se décider à rompre le cachet. »
*Vrai??*

Page 271.

« .... Après avoir fait sa prière à Dieu et relu pour la dix millième fois la lettre de Georges à la Tour du Pic, elle s'endormit sans défiance *. »
* (1re annotat. au crayon). *Elle aurait plus tôt fait de la réciter, car elle devait la savoir par cœur* **.
** (2e annotat. au crayon). *Mais elle n'aurait pas eu le bonheur de relire des caractères aimés* ***.
*** (3e annotat. à la plume). *Celui qui a écrit ceci a dû aimer, car c'est vrai.*

Au recto de la dernière page du IVe volume, nous trouvons encore cette réflexion inspirée par l'ensemble de l'ouvrage :

(1re annot. à la plume). *Pauvre auteur. Avant de te permettre d'écrire, tu aurais mieux fait de lire Jean-Jacques Rousseau. Peut-être que son sublime génie aurait pu t'inspirer.*
(2e annot. au crayon). *A quels propos le stupide, auteur de cette note vient-il nous parler de Jean-Jacques Rousseau? Est-ce parce que ce livre porte pour titre : Les Causeries d'un Bohême?..... Double but!!!...*

Après celle-ci, nous croyons qu'on peut tirer l'échelle.



## THÉATRES

THÉATRE-FRANÇAIS. — Débuts de Lafontaine. — M. Lafontaine a voulu le *Cid* pour son coup d'essai. On n'a pu qu'honorer son courage : « Quel malheur pour les faiseurs de lieux communs! murmurait narquoisement Samson. — On ne pourra plus dire maintenant : *le bon Lafontaine.* »

OPÉRA-COMIQUE. — Reprise de *Richard Cœur de Lion* et débuts de M. Barbot, violoniste assez bon, chanteur passable, mais acteur beaucoup trop maniéré. Décors charmants. Costumes rigoureusement vrais.

ODÉON. — La *Bourse* tient ferme en dépit des feuilletons un peu aigres qui ont voulu taquiner son succès. Demandez plutôt aux musiciens du théâtre. Ils n'ont encore pu reprendre possession de leur orchestre.

VARIÉTÉS. — Deux vaudevilles de plus, le *Billet de faveur* et le *Mari aux épingles*. Engagement d'Henri Monnier, et prochaine réapparition de *Joseph Prud'homme*, résumé en trois actes.

GAÎTÉ. — Les *Aventures de Mandrin*, plat de brigands, assaisonné d'incomparables scélératesses, où Mandrin en personne, disait il y a huit jours un chroniqueur émérite, assassine tout ce qui lui tombe sous la main, y compris le sens commun.

CHATEAU ET PARC D'ASNIÈRES. — Excellente musique, illumination *a giorno*, feux d'artifices, arbres séculaires, sentiers ombreux, joyeux public ; que le ciel leur soit désormais plus clément !

Paris. — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 1er AU 15 JUIN 1856

---

[DU 1er JUIN.] = Une erreur typographique a dénaturé le sens de la dernière ligne de la page 349, dans notre dixième livraison.

Au lieu de *Double but !* il faut lire *Double brute !*

On a déjà conté bien des histoires sur les quiproquos typographiques.

Oh ! *la coquille !* comme disent deux imprimeurs vaudevillistes, MM. Madinier et Parrot, dans *Amour et typographie*, une bluette en deux actes, publiée tout récemment. — O coquille !

A tes méfaits il n'est point de limite :
Comme à plaisir tu dénatures tout !
Une vertu que partout chacun *cite*
Devient vertu que l'on *cote* partout
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Que pensera de moi mainte dévote ?
Dans un missel je croyais avoir lu :
Le prêtre ici retire sa *calotte*,
Et pour un *a* tu m'avais mis un *u !*

A propos de prêtres et de coquilles, parlons d'une erreur toute récente et des plus singulières.

Voici le fait.

Une feuille religieuse très-répandue contenait,

---

* Lettre égarée qui vient prendre la place d'une autre. C'est la faute la plus facile à commettre en typographie ; c'est aussi la plus redoutable par les quiproquos qu'elle occasionne.

il y a une quinzaine de jours, l'annonce ci-jointe :

« Au moment de mettre sous presse, nous recevons l'avis suivant :

« Pendant l'Octave du Saint-Sacrement, il y aura dans la chapelle de l'Adoration Réparatrice, rue des Moulins, 12, à 2 heures, vêpres ; à 3 heures, salut ; à 7 heures et demie du soir, sermon, par le R. P. L***, suivi des prières. Le premier exercice du soir aura lieu le mercredi, 21. »

Or, la rue des Moulins en général, et le n° 12 en particulier, ne fourmillent pas de maisons religieuses.

Bien au contraire !

Du moins, c'est ce que nous ont affirmé des fidèles qui étaient venus là sur la foi de l'annonce et s'en étaient retournés étrangement scandalisés.

La copie de l'annonce était parvenue au dernier moment à l'imprimerie, et comme le manuscrit en était fort peu lisible, le compositeur avait lu, un peu au juger, *rue des Moulins* au lieu de *rue des Ursulines !* La faute avait passé inaperçue à la correction, etc. On sait le reste.

[Du 3 juin.] = Un auteur méconnu vient de publier une *Lettre à S. Ex. le ministre de l'Intérieur sur la* Nouvelle Phèdre *et le Théâtre-Français*. Paris, typ. Moquet. — *La Nouvelle Phèdre* est une tragédie que vient de lui refuser le Théâtre-Français.

Cette lettre peut être mise à côté de celle de l'acteur Barthélemy, que nous avons dernièrement donnée.

« MONSIEUR LE MINISTRE, dit-il, permettez-moi de recommander à votre attention, et de placer, pour ainsi dire, sous vos auspices, quelques paroles qu'il importe aujourd'hui de faire entendre. Ma voix n'est pas connue ; mais qu'on écoute *la France entière* qui, au sujet de notre littérature dramatique, se demande avec tristesse : est-ce une carrière ouverte à la poésie, au talent, aux inspirations généreuses ; ou n'est-ce rien de plus qu'une branche de l'industrie nationale ? C'est avec douleur que je sors de ma retraite. Je n'ai point de goût pour les discussions irritantes : la nature de mes études m'a montré de trop près la vanité de l'homme ; et dans ses querelles, il me semble voir de la poussière disputer contre de la poussière. Plût à Dieu qu'un intérêt public ne fût pas ici confondu avec le nôtre ! Nous pourrions sans reproche nous renfermer dans le silence de notre âme, et y chercher sans trouble cette grandeur intérieure dont les honneurs brillants de la scène, dussions-nous les obtenir, ne sauraient être jamais qu'une frivole compensation.

« Retracer un amour coupable, violent et tragique, et substituer le naturel et la vérité aux vieilles rêveries de la mythologie : telle est l'idée première qui, m'inspirant *la Nouvelle Phèdre,* donna naissance et à la pièce et au titre. Le titre, c'est le motif dont s'est couvert le Théâtre-Français pour se dispenser d'en savoir davantage. Il me semble que c'est l'œuvre qu'il eût fallu d'abord apprécier.

« Il est vrai, je me suis présenté au théâtre sans autre appui que la *Nouvelle Phèdre.* Je devais ce respect à l'intégrité de mes juges. Personne ne s'est donc présenté pour leur rappeler que dans les jeux Olympiques, de glorieuse mémoire, on ne rebutait point un homme nouveau sans le regarder ni sans l'entendre?

« Auteurs célèbres, vous dont les grandes scènes de la capitale semblent se disputer les œuvres magni-

fiques, vous qu'on nous montre chaque année chargés de lauriers et de récompenses, qui vous sont distribués de toute main, souffrez que dans votre intérêt on vous adresse une simple question : je loue vos efforts, j'apprécie votre talent, j'applaudis à vos triomphes; mais quel honneur attachez-vous à des prix remportés dans une lice d'où sont exclus avec tant de soin les athlètes qui descendent du désert et de la solitude?

« Pour nous, à qui ces considérations pourraient inspirer de l'orgueil, rentrons en nous-même. Ouvrons en esprit les portes de l'avenir. Ce siècle est expiré; et sur ce qui reste de ses cendres de nouveaux siècles sont à leur tour ensevelis. Dans le séjour de l'éternel mystère je crois entendre une voix dire : toi, quand tu as fourni ce court passage qu'on appelle la vie, qu'as-tu fait pour ta patrie? Ce que j'ai fait? Ce que j'ai fait? De bonne heure j'avais résolu de me livrer à l'étude de ces sentiments tendres et vifs dont l'image prépare les cœurs au dévouement, et de ces pensées nobles et fortes qui relèvent l'homme de ses misères, et donnent de la dignité à sa nature. Je m'exerçai à dire mes impressions sous une forme dramatique; et je présentai une pièce nouvelle en cinq actes à un grand théâtre ouvert, disait-on, à quiconque laisserait entrevoir dans ses essais une étincelle du feu sacré. — Ton œuvre eut-elle du succès? — On ne voulut pas la lire; je la livrai aux flammes, et je composai un second ouvrage qui essuya les mêmes affronts, et eut la même fin. — Il fallait rompre le silence. — Je préférai m'occuper d'une troisième tragédie. J'éprouvai un troisième refus qui me suggéra enfin de tristes réflexions sur ce que diraient de nous les générations futures. — Et quelle fut ta conduite? — N'ayant plus que le choix ou de perdre ma paix, ou de fouler aux pieds tous mes devoirs, je pris la plume. Je pensai d'ailleurs que le Théâtre-Français nous saurait

gré de réveiller sa léthargie sur la voie périlleuse où le poussaient de funestes amis, et de jeter, dans le naufrage de son ancienne gloire, un cri d'alarme qui devait tourner tôt ou tard (j'en atteste mon pays) au profit de la scène, du public, des lettres et des arts. — Et après !

« Monsieur le Ministre, puisse votre sagesse, de concert avec celle de votre collègue éminent, chargé également de l'honneur et de l'intérêt des muses dramatiques, m'ouvrir une heureuse occasion de continuer le dialogue interrompu.

« En attendant, je retourne méditer et sur mes devoirs, et sur les secrets de la vie de l'homme, d'une vie dont le trait le moins singulier est de pouvoir être, au moindre accident, changé en un sommeil de mort. Il n'y a de grand que la justice et la vérité.

« Veuillez bien, M. le Ministre, agréer l'expression de mon dévouement et de mes respects.

« PAGÈS (du Tarn). »

Paris, le 1er mai 1856.

[DU 5 JUIN.] = Le libraire Laverdet, vient de faire paraître un catalogue d'autographes dont la vente a eu lieu le 2 juin 1856. On y trouve sous le numéro 188 :

« GORTCHAKOFF (le prince Michel), chef de l'état-major du maréchal Paskiewitch, commandant des armées russes en Crimée.

« L. aut. sign., au prince Kozlofsky. Sans date, 1 p. pl., in-4.

« Il doit lui dire avec toute la franchise qui le caractérise, que l'habitude enracinée qu'il a de filer la carte a tellement compromis sa réputation à cet égard, qu'il lui est impossible de s'exposer au coupe-

gorge qu'il a préparé pour ce soir. Il y a aujourd'hui une soirée chez la princesse Zoblonowsky, où il espère trouver des joueurs moins exercés que lui a filer la carte : « Ne m'attendez donc pas ; demain « je viendrai chez vous, mais sous condition que « vous tournerez votre coupable industrie contre « les autres personnes qui feront notre partie, et « que vous me ferez une part honnête du gain que « vous ferez en les plumant... »

= Dans le catalogue de Charavay du mois de mai, nous trouvons citée une lettre autographe de Voltaire, non moins curieuse et beaucoup plus littéraire ; elle est marquée sous le numéro 7594 et désignée ainsi :

« 7594. Voltaire. Lettre aut. à Tiriot. Cirey, le 26 février 1731. 6 p. 1/4. Cachet, etc.

«... Qu'on attaque mes ouvrages, je n'ai rien à répondre, c'est à eux à se défendre bien ou mal ; mais qu'on attaque publiquement ma personne dans 20 libelles, c'est signer ma honte que de demeurer dans le silence... Je veux qu'on dise : Il n'est pas de l'Académie parce qu'il ne le désire pas ; et non qu'on dise : il serait refusé... Je suis attaqué dans mon honneur par des ennemis, par des écrivains indignes : je dois leur répondre hardiment une fois dans ma vie, non pour eux, mais pour moi. Je ne crains point *Rousseau*, je le méprise, et tout ce que j'ai dit dans mon Epître est vrai... »

[Du dit.] = *Les Déesses des bals de Paris, ou*

*les oiseaux du Paradis*, par Edouard de G***, in-16. Chez Gaittet et Ce. Cette brochure qui n'a que 16 pages se compose d'une invocation, d'une pièce de vers intitulée : *les Oiseaux de Paradis*, et d'un *recueil* prétendu complet *par ordre alphabétique des noms de toutes les déesses* (*sic.*) M. Edouard G*** a oublié de nous indiquer les adresses ; son livre aurait eu bien plus de piquant s'il l'avait fait, et aurait alors rappelé les fameuses adresses de Paris, que l'on édita jadis sous le manteau. Son innovation nous a paru assez faible.

= *Simple causerie sur la Danse.* — Dialogue pour les jeunes personnes, par un petit enfant de Marie (Bethune, imp. de Delpierre, in-18 de 35 pages).

Les ouvrages sur la danse sont une mine inépuisable. De celui-ci nous ne citerons que quelques fragments tirés de son avant-propos. Que doit-on penser de la danse? Telle est la question, et voici la réponse :

« La danse n'est point mauvaise et illicite de sa nature.

« Cependant la danse, même décente, est rarement sans quelque péril ; le plus souvent elle est dangereuse, mais plus ou moins, selon les circonstances et les dispositions de ceux qui la *fréquentent* (*sic*).

« On ne peut donc ni la conseiller, ni l'approu-

ver : on la *tolère*, quand toutefois elle n'est pas notablement indécente.

« Dès lors qu'elle devient une occasion prochaine de faute grave, il n'y a plus de tolérance possible.»

Puis vient le dialogue, où une jeune fille, en citant saint Antoine et les Pères de l'Eglise, prouve à ses amies qu'elles n'ont jamais été au bal sans penser à mal, etc. Les autres en conviennent. Croyez donc à la vertu des jeunes filles?

[Du 6 juin.] = Une librairie de Bruxelles vient de répandre des prospectus de l'*Histoire de la Prostitution*. Nous donnons la plus grande partie de ce curieux document :

Il y a des choses secrètes et sombres qui sont comme ces abîmes profonds dont le regard cherche à sonder les mystères et au bord desquels on éprouve une sorte de fascination et de vertige : elles excitent une curiosité ardente et qu'on essaye vainement de se dissimuler à soi-même; elles troublent l'esprit et l'obsèdent : elles sont horribles, et elles attirent. Parmi ces choses, abîmes moraux de l'humanité, il en est une à laquelle mieux qu'à toute autre s'applique la comparaison qui précède : c'est la Prostitution.

Ce mot seul : Prostitution! ne soulève-t-il pas, quand on l'écrit ou quand on le prononce, un étrange et douloureux intérêt? N'éveille-t-il pas aussitôt dans l'âme on ne sait quel sentiment bizarre, répulsif et pourtant inquiet et tentateur, qui la pousse à pénétrer dans les profondeurs tortueuses de ce dédale impur, à en sonder, avec une fiévreuse impatience, tous les antres immondes, et à arracher, avec une superstitieuse terreur, mais avec une curiosité plus

grande encore, les voiles dont s'enveloppe le sphinx impudique? Analyse qui le pourra ce sentiment invincible, dont nul ne pourrait nier l'influence, nous ne l'essayerons pas, car il est à nos yeux un des plus grands mystères de l'organisme humain; il suffit, pour notre dessein, que l'existence et l'empire en soient admis.

Si, comme il est hors de doute, nul ne peut sans hypocrisie le contester, s'il est bien évident au contraire, que chacun a vivement désiré, au moins une fois en sa vie, de dérober au sphinx d'odieux mais intéressants secrets, s'il n'est pas moins avéré que cette interrogation, si elle est indiscrète et téméraire, est pleine de périls pour qui s'y livre, n'est-ce pas faire une œuvre utile et hardie que de se proposer pour guide et pour mentor aux curieux du redoutable mystère?

C'est cette tâche délicate et difficile qu'a abordée M. Pierre DUFOUR, l'auteur du livre dont nous annonçons la publication. Il a compris, sans doute, pour l'avoir vivement ressentie lui-même, l'obsession de l'hydre formidable, et il a conçu l'espoir audacieux, mais fondé et justifié par le succès, de satisfaire pleinement une curiosité dangereuse lorsqu'elle est mal dirigée. On peut se fier à lui et le suivre sans crainte: son livre n'est pas écrit pour un succès de scandale et n'est pas destiné à soulever des instincts grossiers et de honteuses passions. C'est vraiment un livre d'histoire, fruit de laborieuses recherches, de savantes investigations et de patientes études, fait avec la conscience et la pudeur de l'historien le plus digne de ce titre, et tracé par une plume élégante, discrète, et qui, sans rien dissimuler, ne laisse pourtant à la pudeur aucun sujet d'alarme.

Et l'on pourra juger si c'était pour l'écrivain un écueil aisé à éviter, quand on saura que le titre seul du livre a éveillé à ce point l'attention, que les magistrats s'en sont émus, et que l'ouvrage a été frappé à

Paris de deux saisies successives. Telle est toutefois la réserve de l'auteur, l'érudition profonde et sérieuse dont ses six volumes portent la forte et recommandable empreinte, qu'après des examens minutieux et répétés, qui n'ont pu constater qu'un puissant intérêt tempéré par une moralité sévère, l'ouvrage a été rendu, et la vente en a été autorisée. Disons pourtant que, par un scrupule exagéré, la censure française a fait supprimer dans l'édition de Paris, vingt-quatre pages qui devaient être et qui sont conservées dans l'édition belge.

Cette susceptibilité de la censure française est d'ailleurs une véritable recommandation pour l'édition belge, imprimée sur les bonnes feuilles de Paris avant leur tirage. L'écrivain avait été sincère, et, sachant tout, il avait tout dit, mais avec une mesure admirable, une science dont l'élévation domine le sujet et l'ennoblit, un but de raison et de moralité que l'autorité, gardienne de la morale publique, ne pouvait méconnaître. Son plan, qu'il a fidèlement suivi, a été de rechercher d'abord les origines de la prostitution et d'en faire l'histoire complète, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Il la montre d'abord *hospitalière* chez les peuples primitifs, puis *religieuse*, ordonnée dans les dogmes monstrueux des religions de l'Orient et du paganisme, puis *légale* seulement et tolérée comme un mal inhérent aux sociétés modernes, puis enfin s'effaçant devant les nobles et chastes enseignements du christianisme et tendant à disparaître à mesure que les mœurs s'épurent et s'améliorent. L'expression de ce vœu, que les faits prouvent légitime, forme la conclusion de l'ouvrage. L'intérêt en est au delà de tout ce qu'on peut supposer, non que l'auteur ait chargé les couleurs et cherché à accroître, par le charme d'une forme dangereusement séductrice, la curiosité extrême qu'inspire le sujet qu'il traite; au contraire, partout il place la leçon et le conseil d'nne morale

austère, partout il fait voir la hideur de la plaie et inspire l'horreur du] vice; mais c'est que le sujet même touche à tout : à la politique, aux religions et aux mœurs ; c'est qu'il se rattache intimement, et c'est honteux à dire, à l'histoire même de l'humanité. M. PAUL LACROIX, *le Bibliophile Jacob*, car c'est le nom que cache le pseudonyme dès longtemps deviné de PIERRE DUFOUR, a voulu enfin, en dépouillant de ses voiles et de son prestige funeste le monstre de la prostitution, rendre un service sérieux; quant à nous, qui avons lu son livre avec attention, c'est avec la conscience d'un succès mérité que nous l'offrons au public.

[ DU 7 JUIN. ] = Jacques Arago avait, bien qu'aveugle, la manie de se dire adoré par les femmes. Il épousa une jeune et jolie personne qui fut, à l'en croire, comme toutes les autres, — folle de lui.

Son ami, le comte de L***, peintre et musicien tout à la fois, lui servait quelquefois de secrétaire bénévole, et Arago lui parlait sans cesse de la passion que sa femme éprouvait pour lui.

« Elle ne peut souffrir, disait-il, que je m'absente un instant, et si par malheur, je sors sans l'embrasser, elle court après moi et me fait remonter les escaliers, pour lui donner le baiser du départ. Tenez, vous allez voir, nous allons sortir en évitant avec soin de la rencontrer. »

En effet, l'aveugle prend sa canne, son chapeau, et, s'appuyant sur le bras du comte de L***, il s'empresse de sortir. A peine étaient-ils arrivés en bas

qu'en effet la porte de l'appartement s'ouvre avec fracas, qu'une voix féminine retentit appelant sur tous les tons :

« Jacques, Jacques ! veux-tu bien monter, Jacques ! » etc.

Arago remonte en effet ; quelques minutes se passent, puis il redescend.

« Vous le voyez, elle ne peut me voir partir sans m'avoir embrassé. — Comme elle m'aime ! »

Le comte de L***, fort intrigué de cette grande passion, se mit en quête, et voici ce qu'il découvrit. Arago ne laissait jamais un sou à sa femme, et c'était pour que la maison ne fût pas sans argent, que celle-ci tenait tant à le voir quand il sortait.

[Du 8 juin.] = Périodiques nouveaux :

— *La Phrénologie*, revue spiritualiste des manifestations de l'âme, paraissant le 5 et le 20 de chaque mois.

Le but de cette revue est d'établir entre toutes les Sociétés de phrénologie existant en France et à l'étranger, entre tous les journaux et même entre les écrivains isolés s'occupant de phrénologie des rapports permanents.

En dehors de ces velléités de centralisation, la *Phrénologie* paraît se livrer, à propos de crânes, à des actualités assez piquantes ; — témoin une série d'articles intitulés : *Boules et balles contemporaines.*

Parmi ces *boules* et ces *balles*, nous remarquons

un *docteur Mécénas*, un *Céladon le Sage* et un *Epiménide*, dit *le jeune vieillard*, qu'on peut sans peine reconnaître pour MM. Véron, Cousin et Flourens. Voici un fragment du second de ces portraits :

«.... *Catholique jusqu'au catéchisme inclusivement*, comme il le disait dernièrement avec effusion à un prince de l'Eglise (1), Céladon le Sage a fait philosophiquement sa part avec une religion de laquelle il avait dit autrefois qu'elle n'avait pas *trois cents ans de vie dans le ventre*, mais qu'en attendant il lui tirait son chapeau....

« Mais je m'aperçois en finissant que je n'ai pas crayonné la boule de Céladon le Sage : réparons promptement cet oubli. Voici : Organes de perception assez développés, surtout la Tactilité, la Configuration et le Calcul; Causalité, Comparaison assez accusées ; plus de Merveillosité que d'Idéalité, plus d'Approbativité que d'Orgueil ; instincts de la Lutte médiocres, mais Circonspection et Ruse très-prononcées, et Conscience sans protubérance bien marquée.

« Céladon le Sage n'est pas bête, c'est moi qui vous le dis. »

Nous en dirons volontiers autant de M. Beaumard, signataire des *Boules contemporaines*.

— *Le Luth français,* journal de la facture ins-

(1) Ce mot et le suivant passent en effet pour être historiques.

trumentale. — Sa profession de foi débute par ce paradoxe : « Afin d'appartenir à tous, le *Luth* n'est l'organe de personne. »

— *Les Plaisirs de Paris*, journal paraissant le 1er et le 17 de chaque mois. — Deux pages d'annonces industrielles et une de poésies. La quatrième contient l'inévitable profession de foi, et le prospectus d'une nouvelle *musicographie*

— *Le Courrier hebdomadaire de la semaine illustrée*, journal de Paris et des Deux-Mondes, panorama universel, littéraire et pittoresque, paraissant tous les dimanches.

Le frontispice est orné d'une gravure allégorique pour la composition de laquelle on paraît s'être livré à de grands efforts d'imagination. Autour d'une sorte de boîte aux lettres sur laquelle sont figurées les quatre parties du monde, sont groupées différentes personnifications nous représentant chaque jour de la semaine. Lundi (*Lunæ dies*) est une femme envoloppée d'un domino noir; un croissant brille sur sa tête. Mardi (*Martis dies*) est un officier de la garde nationale. Vendredi (*Veneris dies*) est une nymphe séduisante, court vêtue, accompagnée de l'inévitable petit Amour. Mercredi (*Mercurii dies*) est un monsieur à caducée et à lorgnon, coiffé du chapeau de Bertrand et porteur du foulard traditionnel de Robert Macaire, etc. Ainsi du reste. — Chacun de ces personnages vient déposer son bulletin dans la boîte.

Le fondateur de ce *Courrier* est M. Sébastien Rhéal, l'auteur des *Chants du Psalmiste*, des *Divines Féeries* et d'une foule de traductions et d'imitations dantesques; aussi M. Sébastien Rhéal appelle-t-il le Dante « son vieux maître. »

M. Rhéal nous paraît avoir une foule d'idées; mais la faculté d'exprimer clairement et nettement ces idées lui fait quelquefois défaut. Or, rien n'exige plus de simplicité qu'un journal populaire.

— Un prospectus de la *Revue de l'Orient* nous apprend que sa propriété sera désormais divisée en 250 actions de 200 francs chacune; cent soixante-quinze de ces actions restent à placer. Parmi les considérations que la *Revue de l'Orient* offre à la méditation des futurs actionnaires, nous remarquons celles-ci :

Afin de donner une idée de l'extension que, sous le rapport seul de la presse périodique, les affaires de librairie sont souvent appelées à prendre, citons le journal *le Constitutionnel*, dont chaque part, créée au taux de 500 fr., a atteint le chiffre fabuleux de 200,000 fr.; — *le Magasin pittoresque*, dont les titres de 1,000 fr. valent plus de 8,000 fr.;— le *Journal pour tous*, qui comptant à peine un an d'existence, se détaille à plus de 150,000 exemplaires et rapporte plus de 50,000 fr. par an; — enfin, la *Revue des Deux-Mondes,* qui, sous son habile direction, a réuni plus de 8,000 abonnés, et, malgré ses immense frais de rédaction, donne des bénéfices qu'il est permis, sans exagération, d'évaluer à plus de 150,000 fr.

= On lit dans le *Pacifique*, journal californien, à la date du 14 avril:

« M$^{me}$ Sarah a été arrêtée avant-hier *sous l'inculpation d'avoir plus de maris que la loi ne le permet.* »

[Du 10 juin.] = Le goût des collections entraîne souvent aux plus singulières excentricités. M. S***, ancien officier, occupe les loisirs que lui donne sa retraite à former une collection aussi complète que possible de portraits d'acteurs et d'actrices. Le bruit du goût de ce nouvel amateur s'est répandu vite dans le monde artistique, et tous les jours M. S*** voit arriver chez lui marchands et artistes lui apportant des portraits jusqu'alors inconnus. Ainsi un marchand qui entendait l'exploitation en grand, vient un jour prévenir M. S*** qu'un amateur, du même goût que lui, était mort en laissant une collection fort nombreuse. M. S*** s'entend avec cet obligeant courtier, et convient que, tous les dimanches, il achètera cinq cents dessins, et tous les jours cent, pensant qu'avec ce nombre la collection serait bientôt épuisée. Il n'en est rien. Il y a bientôt un an que dure ce commerce et on ne sait quand il s'arrêtera. Il paraît qu'une société d'artistes se serait réunie pour faire le plus de portraits d'acteurs possible, et trouverait par là un assez bon moyen de gagner honnêtement sa semaine.

Avis à M. S*** et aux nombreux amateurs de portraits dessinés.

= Encore un goût singulier chez les amateurs de portraits. M. Lefèvre Nonat vient de mourir

à Château-Thierry, laissant une belle collection d'estampes. Dans cette collection classée méthodiquement, on remarquait cette division : *portraits d'hommes à lunettes.*

La personne qui nous apprenait cette excentricité, se plaignait beaucoup du goût de M. Lefèvre Nonat, et nous disait naïvement : « C'est déplorable! Je fais une spécialité de portraits d'hommes à lunettes, croyant être le seul qui ait un goût semblable, et je me vois forcé de payer fort cher dans les ventes ces portraits qui me sont disputés par un amateur de Château-Thierry. »

[Du 13 juin] = La Suisse s'inquiète autant et presque plus que nous de nos débats littéraires?

Une brochure nouvelle, assez rare pour que nous nous estimions heureux d'en avoir parcouru un exemplaire, nous en fournit la preuve. Cette brochure est intitulée *le Réalisme*, discussions esthétiques recueillies et commentées par Max. Buchon. — Neuchatel, impr. J. Attinguer, 1856.

M. Buchon ne se pose pas en polémiste ; il se contente de mettre en présence le *réel* et *l'idéal ;* il a juxtaposé sans observations les attaques et les ripostes des deux partis. Voici quelques phrases de son résumé, qui conclut franchement en faveur du premier :

« Nous n'avons pas idée en France des dimensions de la publicité à laquelle un livre sympathique peut arriver en Allemagne. Quel est celui de

nos écrivains, comptât-il même parmi les meilleurs, qui pourrait se vanter d'avoir pénétré, comme Hebel et Auerbach, par exemple, jusqu'au fond des moindres villages de notre pays?...

« Mettez en regard de cela ce qui a lieu chez nous. Je ne crois point exagérer en affirmant que, sur mille vrais paysans de la Franche-Comté, une de nos provinces les plus éclairées, il n'y en a pas dix qui sachent seulement le nom de nos plus grands écrivains. Qu'on juge par là combien est artificielle la vie artistique et littéraire dans notre pauvre France.

« Comment amener et retenir à l'art tous ces oubliés pour qui je réclame?...

« Si vous voulez que votre art morde sur le peuple, faites-en un miroir sur lequel il puisse reconnaître ses beautés et ses souffrances, ses grimaces et ses laideurs...

« Si vous voulez que le peuple vous comprenne, endossez vite sa blouse bleue dans vos œuvres; enfoncez-vous vite son casque à mèche jusque sur la nuque, chaussez vite ses gros souliers. Un peu de fumier aux mains ne vous siérait même, à l'occasion, pas trop mal... Oui, oui, du fumier! j'insiste sur le mot... »

= Le mot de *réalisme* n'est pas si nouveau qu'on le croirait. Le romancier le plus étrange du commencement de ce siècle, Restif de la Bretonne, parle avec dédain, dans son *Cœur humain dévoilé*,

des *réalistes du jour*, au point de vue littéraire.

Le brave homme ne se doutait guère qu'il était lui-même le plus furieux de ces réalistes-là.

= M. Champfleury vient de faire tirer à très-petit nombre un aperçu *bibliographique* fort intéressant sur la naturalisation des œuvres d'Hoffmann en France. Nous y voyons que, depuis 1823, époque à laquelle parut l'*Olivier Brusson*, de M. Delatouche (lequel *Olivier* n'est autre que *Mlle de Scudéry*), il a paru quatorze traductions plus ou moins arrangées et toujours incomplètes du célèbre conteur.

Champfleury y parle en ces termes des *Contes posthumes d'Hoffmann* que la librairie Lévy vient de faire paraître :

« Ainsi que MM. Toussenel et Henri Massé, j'aurai essayé de donner après M. Loëve-Weymar quelques contes nouveaux, quelques lettres, quelques détails biographiques ; mais je ne regarde la présente publication que comme un *prospectus* d'une bonne édition des œuvres complètes d'Hoffmann qui reste toujours à faire. »

Le *fac-simile* d'un portrait d'Hoffmann, dessiné par lui-même à la plume, donne un nouveau prix à la bibliographie dont nous venons de parler. Un nez proéminent, un menton démesuré et des yeux tout petits font de cet étrange croquis une sorte de caricature ou tout au moins une reproduction peu flatteuse. Quoi qu'il en soit, ce portrait est curieux,

à côté de ceux qu'on possède déjà. Il a été tiré à cinquante exemplaires.

== *Société de l'Union des poëtes.* Rapport de M. Louis Goujon, lu à la séance du 25 avril 1856. *Manfred*, poëme dramatique, et *Lara*, conte, par lord Byron, traduits en vers par M. Hya. du Pontavice de Heussey.

Divers extraits ont déjà pu faire apprécier à nos lecteurs le but et le caractère de la Société de l'Union des poëtes. On se rappelle que cette société doit entendre des rapports sur les œuvres de ses membres, et à en juger par celui qui concerne M. du Pontavice, elle entend remplir largement ses obligations. Nous donnerons pour aujourd'hui le plus court des *quatorze* chapitres qui divisent le compte-rendu de *Manfred* et *Lara.*

Messieurs,

Si le devoir du critique est souvent pénible, parfois il est bien doux à remplir. On est heureux de devenir l'organe de la jurisprudence littéraire, quand la conscience et le goût ne sauraient élever la voix contre nos éloges. Oui, la critique elle-même, cette besogne ingrate et épineuse, devient une mission qui réjouit quand elle nous fait découvrir une paillette lumineuse, un filon d'or ou d'argent. En effet, si l'on sent une joie sacrée à créer soi-même une autre joie, et je l'éprouve à cette heure, n'est ni moins grande, ni moins pure : celle d'annoncer les débuts des talents supérieurs. Je suis fier d'avoir été placé en vigie pour signaler le nouveau navire, et le saluer, un des premiers, de la main et du cœur. Grâce à Dieu, je ne suis pas et ne serai jamais de ces

critiques oiseaux de nuit à qui la lumière donne des inquiétudes. Tout astre qui se lève au ciel de la Poésie ne fait, au contraire, que charmer mes yeux. Du reste, dans tous les temps, les vrais poëtes sont si rares, qu'il ne faut point les négliger quand ils peuplent la forêt humaine de leurs chants.

[Du 15 juin.] = M. Monselet publie en ce moment dans la *Gazette de Paris*, une série d'articles fort curieux, intitulés : *Par le petit bout d'une lorgnette*, répertoire des auteurs contemporains.

Le titre est excellent et tient toutes ses promesses *grossissantes*. Il vaut presque le *Diis ignotis* de feu Rivarol.

Seulement nous ferons un crime à M. Monselet.

Il a beaucoup de tact, beaucoup d'observation, beaucoup de mémoire, mais pas assez de méchanceté.

Sa raillerie, quand raillerie il y a, est tellement enveloppée qu'elle risque de passer complétement inaperçue pour presque tout le monde, sans excepter, bien entendu, celui qui en fait les frais.

Nous ne voudrions certes pas que M. Monselet blessât au vif ses contemporains; seulement nous le trouvons trop sur la défensive ; au lieu de porter un simple bouton, son fleuret est tamponné et ouaté avec soin. On dirait qu'il a rembourré lui-même le plastron de son adversaire.

Ainsi quand il parle d'Armand Baschet, « ce petit bonhomme relié en paletot gris (comme dit Philarète Chasles) cet ex-biographe de Balzac, qui a dé-

laissé les souffrances du jeune Werther pour aller se nicher dans un casier des archives de Venise, où, du reste, il fait les beaux jours de la société et pilote nos compatriotes avec la meilleure grâce du monde ; quand il nous parle du groom du dit Baschet « qui rappelle le Toby-Paddy-Joby de Beaudenord dans *la maison Nucingen,* » M. Monselet a oublié de nous dire si ce groom justifiait les bruits fabuleux qui ont couru sur son origine.

Le groom de M. Armand Baschet est, à ce qu'il paraît, l'unique rejeton d'une famille de portiers fanatiques de littérature et de littérateurs, ce qui ne se rencontre pas toujours. Aussi cette famille estimable n'ambitionnait-elle pour son fils qu'une seule position : — celle d'hommes de lettres.

Dès l'âge de dix ans, on chercha donc à le mettre en apprentissage... Armand Baschet remplissait alors la maison du bruit de ses œuvres. On le supplia d'accueillir le jeune nourrisson. Après quelques réflexions, Baschet accepta avec magnanimité et promit de le pousser dans la carrière (style consacré).

Le lendemain, le futur homme de lettres, revêtu d'une splendide casaque rouge, essuyait, frottait, brossait et faisait une foule de commissions. On dit qu'il n'est pas encore très-solide sur l'orthographe, mais il sait servir à table.

Si la chose est vraie, nous déclarons que M. Baschet a agi très-sagement. On ne sait pas ce qui

peut arriver, et tout littérateur prudent doit avoir au moins deux cordes à son arc.



## LIVRES

—

— *Statistique des établissements de bienfaisance.* — Rapport à S. Ex. le ministre de l'intérieur sur les tours, les abandons, les infanticides et les morts nés, de 1826 à 1854. Par le baron de Watteville, inspecteur général des établissements de bienfaisance. (Paris, in-4° de 69 pages.) — Rapport curieux sur une question des plus curieuses.

Un fait à noter, et qui semble bizarre au premier abord, c'est que le chiffre de la population a, dans l'espace de 28 ans, augmenté de 3,930,083 âmes, et cependant le nombre de naissances a continuellement diminué dans le cours des mêmes 28 ans, ce qui provient évidemment de l'accroissement de la longévité.— Le livre de M. Watteville sera consulté avec intérêt, et cela d'autant plus que l'exactitude incontestable des chiffres qui y sont consignés, lui donne une autorité indiscutable.

— *Les Aventures de Mlle Mariette*, par Champfleury (chez Hachette), in-8°.— Deuxième édition d'un livre curieux à plus d'un point de vue. Moins chatoyant, moins mouvementé que les *Scènes de la vie de Bohême*, il apprend peut-être davantage sur un monde que Paris connaît peu et qu'ignore la province.

— La *Vie rurale*, par J. Autran. — M. Autran est un de nos poëtes les plus aimés : ses vers savent unir dans une proportion harmonieuse le lyrisme et le drame, le sentiment et l'action. — Le récit succède au tableau, le chant au récit,—et le lecteur charmé va jusqu'au bout du livre, et lit deux mille vers comme il lirait un sonnet.

## THÉATRES

[Du 6]. ═ THÉATRE-FRANÇAIS. — *Le Village*, par M. Octave Feuillet. — Le Théâtre-Français fait comme Molière son patron, il prend son bien où il le trouve, au répertoire de l'Odéon ou dans les livres de M. Feuillet. *Le Village* de M. Feuillet a obtenu un éclatant succès. — On a tour à tour applaudi la grâce aimable, la raillerie légère et la sensibilité douce, — le sourire attendri dans les larmes, — de cette œuvre charmante et vive. — Et puis on a trouvé que c'est une assez bonne chose que d'entendre, de temps en temps, un peu de français au Théâtre-Français.

[Du 10]. ═ Reprise de l'*Amphitryon*. — Je ne sais si la mère y conduira sa fille, mais je sais que les lettrés ont pris goût à cette résurrection d'une pièce que notre génération littéraire n'avait point vue à la scène.

La pièce a été remarquablement montée. — M. Geffroy a été battu et... content, avec toute la grâce d'un mari qui se doute de quelque chose. — Beauvallet a été remarquable de fatuité olympienne, et M^lle^ Judith a eu des grâces tendres et des langueurs passionnées à faire comprendre qu'Amphitryon puisse se consoler de ses malheurs .. en les oubliant.

Tous les théâtres vivent de reprises, ou lancent sur les planches des *ours* destinés aux spectacles d'été. — Les théâtres de vaudeville donnent régulièrement quatre nouveautés par semaine.

[Du 10]. ═ L'HIPPODROME vient de rouvrir avec un succès dans le grand drame chevaleresque d'*Ivanhoe*. — On sait que l'Hippodrome taille sa littérature chez les costumiers. Cette fois il a taillé en plein drap, et ses ciseaux ont eu beaucoup d'imagination.

---

Paris. — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 16 AU 30 JUIN 1856

[DU 16 JUIN.] = Nous ne saurions trop engager l'Académie des sciences à se méfier des rapports qu'on lui adresse.

Le n° 23 (9 juin 1856), tome XLII des *Comptes rendus hebdomadaires* de ses séances, contient au bas de la page 1132, les lignes suivantes :

« M. TAUPINARD soumet au jugement de l'Académie une note ayant pour titre : « Nouvelle manière de mesurer les distances au moyen de la vitesse du son. »

« L'auteur pense qu'on peut tirer parti de ce moyen, en campagne, dans beaucoup de circonstances où l'on a besoin d'évaluer la distance d'un point inaccessible, et où l'important est d'obtenir promptement cette mesure, non de l'obtenir avec une grande exactitude (*sic*).

« (Renvoi à l'examen d'une commission composée de MM., etc., etc.) »

En dehors de ce que cette proposition peut avoir de sérieux, il nous est revenu que le nom de Taupinard était une fallacieuse allégorie, derrière laquelle s'abritaient une douzaine de *taupins* * connus

* *Taupin*, subst. masc., sert à désigner tout élève qui se prépare à l'École polytechnique. Le taupin garde même son surnom à l'École jusqu'au repas de bienvenue, dit *absorption*.

On donne, par analogie, le surnom de *fagot* à celui qui se prépare à l'École des eaux et forêts, et le surnom de *cornichon* à

dans le ressort de l'Université de Paris, pour leur funeste penchant à la mystification; celle-ci vaut bien les honneurs de la publicité.

[Du dit.] = Aujourd'hui, disent les amateurs de tableaux, l'*occasion* est un mythe; on ne rencontre plus rien chez le marchand, et les temps des trouvailles est irrévocablement passé. En donnant un exemple du contraire, nous espérons prouver que la persévérance aboutit, sinon toujours, du moins souvent, à quelqu'une de ces bonnes fortunes, si généralement démenties.

Le plus discret et le plus infatigable peut-être de nos artistes amateurs, M. Desperets, possède une fort belle collection de dessins qu'il augmente chaque jour par des recherches nouvelles.

Nous venons d'apprendre, — les premiers, — qu'il a, dans l'une de ses croisières artistiques, mis la main sur un trésor véritable. Voici l'exposé des faits.

Dans l'année qui suivit la révolution de 1848, M. Desperets se trouve, chez un brocanteur, vis-à-vis d'un petit tableau fort enfumé, barbouillé à plaisir, mais sous le badigeon prémédité duquel il croit démêler une œuvre de mérite. Il acquiert aussitôt la toile et l'emporte chez lui. Un examen plus attentif l'amène à enlever l'épaisse couche de ver-

---

celui qui se prépare à l'école de Saint-Cyr, dite *Bahut spécial*. La dénomination de *bahut* s'applique du reste à toute classe de mathématiques spéciales.

nis qui la recouvrait. Cette opération faite, il reste de plus en plus convaincu qu'il possède quelque bon tableau de l'école de Parme ; il lui vient même à l'esprit que Félibien aurait bien pu donner quelque part la description d'une composition pareille à celle qu'il a sous les yeux. Il consulte immédiatement ce consciencieux historien et trouve ce qui suit à l'article CORRÉGE :

« La pièce la plus finie que j'aye veuë de luy, est un petit tableau qui estoit à Rome dans le Palais du Cardinal Antoine Barberin.

« C'est une figure nüe representant un des disciples de Nostre Seigneur, qui laisse aller son manteau entre les mains des Juifs qui le poursuivent dans le jardin des Olives.

« Cette peinture m'a paru autrefois si belle que je ne me souviens pas d'avoir rien veu de si agréable. »

Or, la petite toile dont cet extrait fait mention a disparu depuis. La similitude frappante qu'elle offre avec celle qui est en la possession de M. Desperets, peut donc faire conclure à la découverte d'un véritable Corrége. Nous avons été à même de le constater par nous-même, et nous devons à la vérité de dire que Félibien n'en aurait pas fait un trop grand éloge. Le coloris, le dessin, le modelé, tout concourt à nous confirmer dans cette opinion.

C'est au Louvre, que se trouvent déjà réunis tous les autres Corrége de la collection Barberin.

[Du 19 juin.] = A TOUT LE MONDE. Sous ce titre vient de paraître (imprimé chez Bonaventure et

Ducessois) une brochure in-3° de 18 pages, signée Édmond et précédée d'un portrait de l'auteur en robe noire et en bonnet carré. Il s'agit de divination, et M. Edmond nous apprend qu'absorbé par cette science, il a lutté vainement et a fini par accepter la tâche qui lui était imposée. « Il m'a fallu, « ajoute-t-il, dompter et combattre, à l'âge de dix- « huit ans, ma timidité naturelle, mon caractère « mélancolique et mon humeur sauvage qui me « faisait préférer l'obscurité *d'un antre*, où mon « imagination pourrait s'exalter en paix, au bruit « étourdissant des grandes villes... Si j'avais été am- « bitieux, mon nom serait dans toutes les bouches... « Il y a quelques années, Leverrier constate l'exis- « tence d'une nouvelle planète. On doute..., per- « sonne ne s'occupe de l'influence du nouvel astre « sur les destinés du monde; personne ne se de- « mande : Est-ce un signe de la protection ou de la « colère divine? Les caractères tracés en lignes de « feu par le passage brillant des comètes et des « météores ne sont pas davantage étudiés. Et ce- « pendant de grands événements se sont produits « sur notre globe... Les éléments se sont déchaî- « nés, l'ordre des saisons a été interverti, la nature « a dispensé ses dons d'une main avare. » Suivent un grand nombre de prédictions des principaux astrologues et cartomanciens, tant anciens que modernes.

= ***Régénération du genre humain***, par M. Adol-

phe Laumonerie (imprimé chez d'Aubuisson et Kugelmann, in-8° de 31 pages).

Cette brochure débute par un sommaire que nous reproduisons dans son entier, nous ne donnons pas précisément la disposition typographique des lignes, mais il suffira de prévenir nos lecteurs que chaque proposition est à la ligne et séparée de la suivante par un tiret.

« Promenade pendant un beau jour du mois de mai de l'année mil huit cent cinquante-cinq (*sic*). — Arrivée dans un nouvel Eden. — Séparation de mon âme et de mon corps. — Preuves de l'existence de Dieu et de l'âme. — Mon âme dans le sein de Dieu. — Invocation adressée à mon âme par un grand monarque. — Conseils de mon âme au grand monarque afin de rendre ses sujets heureux, ou système de gouvernement puisé dans la loi de Dieu. — Origine de la propriété qui est sacrée. — De la liberté qui est sacrée et limitée par la loi divine. — Mon âme revient sur la terre. »

Suivant l'auteur, la matière est du domaine du néant. Avant la création de la matière, il n'y avait que le vide qui est le néant, dans la matière, etc. Quant à ce qui est de Dieu, il existe parce que l'espace existe, car Dieu ne serait pas s'il n'y avait pas d'espace : donc Dieu existe.

Puis vient la conversation de l'âme de M. Laumonerie avec un grand monarque et le retour de son âme sur la terre. Son être, dit-il alors, le ré-

veille tout à coup, et il entend, de nouveau, des chants : ces chants sont ceux de la régénération du genre humain.

[Du 20 juin.] = La *Phrénologie* continue aujourd'hui ses *Boules contemporaines.* Nous y remarquons ce portrait assez transparent du baron Taylor :

Le Baron SUTOR.

Je suis l'ami de tous les pères,
Le père de tous les enfants,

chantait le bailli dans un opéra-comique très-connu. Le baron Sutor, lui, est l'ami de tous les artistes et le père de toutes leurs œuvres. Il a organisé toutes leurs associations, les a fait fraterniser le verre en main, fusionner les uns les autres, transiger, chanter, danser, concerter et finalement s'enterrer avec tous les agréments possibles.

Toujours sur pied, la bouche en cœur, la poche bourrée de billets de concerts, de messes en musique, de toutes sortes de *machines* très-philanthropiques mais fort amusantes; il est aussi engageant, aussi pressant qu'une jolie femme qui demande pour *ses* pauvres : il est vrai que c'est en cela seulement que le baron ressemble à une jolie femme.

Du reste, de mémoire de journaliste, oncques on ne vit un plus infatigable chasseur à la réclame; il est le cauchemar des secrétaires de la rédaction, qui plus d'une fois l'enverraient au diable de bien bon cœur : il s'en doute parfois un peu ; mais ses réclames passent et c'est l'essentiel.

« Je fais les autres, » répond le journaliste Dégenais dans les *Filles de Marbre* à un ami qui l'interroge sur ses travaux. Le baron Sutor pourrait, lui aussi, dire avec une légère variante peut-être : « Je *me* fais *avec* les autres; » du reste en tout bien tout honneur; car si ses services auprès des artistes lui ont valu des

bottes de décorations, des autographes flatteurs par charretées et autres brimborions et hochets de vanité, ils ne lui ont valu que cela. Le baron Sutor avec sa grande figure carrée est tout bienveillance et approbativité ; si la dernière fait sourire parfois, la première le fait estimer.

C'est l'essentiel. **M. Beaumard.**

[Du 21 juin.] = La renommée de Ponsard ne pourra survivre à l'*Examen critique de la Bourse* que vient de lancer M. Jules Maret-Leriche. M. Leriche, qui ne paraît voir qu'un côté de la critique dramatique, démolit sans pitié l'œuvre de l'académicien. Par exemple, il doit s'être armé d'une loupe merveilleuse pour découvrir dans ce qui suit « la suppression de mots essentiels au sens ou à la construction. »

. . . . . Mais j'attends qu'*il vous plaise*
M'*accorder* un regard dont je serai fort aise.
(Acte III, sc. III.)

« Style de procédure, ajoute railleusement notre critique, pour qu'il vous plaise DE m'accorder.

. . . . . Vous m'auriez admiré, si j'avais réussi,
Le sort m'a condamné, *vous condamnez aussi.*
(Acte IV, sc. VII.)

Pour vous : ME condamnez. »

La suppression de ce DE et de ce ME nous paraît en effet un cas pendable.

[Du 25 juin.] = *Appréciation du Palais de l'Industrie*, par un actionnaire. Une page in-4°. Imp. Pinard. — Ceci est plutôt un gémissement

qu'une appréciation ; le contenu en est cependant caractéristique en ce qu'il nous retrace les déceptions qui assiégent ordinairement les petits actionnaires.

MM.

L'assemblée d'aujourd'hui est très-importante, et à cet effet le soussigné cherche à exposer la situation, heureux s'il peut éclairer les Actionnaires et être approuvé par ceux ici présents.

On veut nous proposer (*ce que la baisse des actions nous a fait pressentir*) de vendre à l'État notre immeuble, sur lequel nous avons fondé, avec juste raison, les plus belles espérances de rapport, soit par sa destination industrielle, et son emplacement pour les arts, soit par la protection impériale, en nous disant : les actions sont cotées à 85 ou 90 et nous vous en donnons 110 ou 120, et ainsi vous devez être satisfaits ; votez, et les petites affaires seront réglées !...

Voyons de raisonner notre triste situation, et cela sans perdre la tête et sans prendre du poison.

*Examen de la position.*

1° En principe, le gouvernement a favorisé Messieurs les administrateurs, ARDOIN et C^ie^, RICARDO et autres, en leur donnant des actions au pair à 100 fr., mais ces messieurs, LES FAVORISÉS, ont eu l'adresse d'usage, de les vendre à 120 et 150, puis encore à 180 et 190, faisant espérer un dividende de 20 francs par action, ainsi que les grands journaux l'annonçaient (*Voilà bien où l'art. du Code pénal pourrait porter*), car aujourd'hui ces mêmes journaux *refusent d'insérer les projets* propres à faire valoir notre immeuble !...

On a donc exploité la crédulité publique et les petits capitaux, en les mystifiant avec une perte épouvantable, car les acheteurs *à* 160 *et* 180 *sont encore ici*, ayant eu confiance dans le patronage du

prince, et les initiales gravées sur toutes les pierres du monument, où ils se sont abrités avec confiance sous les ailes de l'aigle impériale, ornant l'entrée de cet édifice, qui ne peut voler qu'à la gloire, espérant, eux aussi, leur part de la magnanimité du chef de l'État, qui a satisfait 50 mille exposants, et ne peut oublier ceux qui ont placé leurs économies à la construction de ce monument national.

*Estimation d'après le cours de la Bourse.*

2° En ce moment, le cours de la Bourse est un véritable *Satan* pour le Palais, mais il serait une vraie Providence pour les acheteurs et pour les *administrateurs qui, avec les primes, ont pu gagner des millions.* (*Voilà certes des bénéfices très-faciles pour ce cercle aristocratique financier, restreint et inaccessible aux masses dont ils se servent.*)

Je ne donne pas dans le piége, il me sera facile à vous le démontrer comment..., il y a 12 et 15 mois, l'action du Palais était cotée 160 et 180, alors sans produits et même incertain d'ouverture, et aujourd'hui, qu'il peut fonctionner et *produire plusieurs millions* chaque année, Satan le fait volontairement baisser, MÊME 40 JOURS AVANT L'OUVERTURE DE L'EXPOSITION!... *et puis encore, lors de la présence de la reine d'Angleterre!...* et pourquoi?... les docks et le Rivoli, qui ne donnent pas un liard de dividende, sont à 200 et 120, et nous avec des millions en caisse, à 85; c'est trop montrer la ficelle!...

Ah! c'est horrible!... c'est inique!... Satan ne peut exploiter les croyances humaines pour dépouiller et spolier ainsi les pauvres actionnaires; mais alors je lui répondrai comme Basile : *On trompe quelqu'un ici!*

Cette circulaire, est signée :

PAUL ROUX, 21, rue Lepelletier.

Pouvant donner bien des renseignements à ceux qui en désirent.

Suit un compte rendu non moins pittoresque et dû à la même plume. C'est le *Résultat fidèle de l'Assemblée du Palais de l'Industrie.*

*Ce* 28 *mai* 1856.

1° A 3 heures, de sombre mugissements se faisaient entendre parmi les Actionnaires (*qui sont à peu près les mêmes de l'an dernier*) (qui se plaignent alors de la baisse à 160).

2° A 3 heures et demie, la séance est ouverte, un Administrateur annonce le nombre des actions insuffisant (il en manque 2,000 environ), quelques colloques s'établissent, impatients de connaître leur sort.

3° M. Roux demande, d'après l'ordre du jour annoncé officiellement, si l'on persiste à racheter le Palais, le Directeur répond oui ; à cet effet, il donne au bureau sa protection, *qui est confirmée à l'unanimité par les Actionnaires.*

D'autres Actionnaires demandent à quel prix le rachat? Le commissaire du gouvernement répond : 3 fr. 20 !! de rente par action ! Cette offre a indigné l'Assemblée, qui l'a repoussée à l'unanimité par des huées de réprobation générale ! Des vociférations, imprécations de toutes sortes, cris de ruine et de détresse, se sont fait entendre : ah!... quelles tristes scènes! notre plume ne pourra jamais les dépeindre.

La foule des petits Actionnaires mugissait au dehors en attendant leur sentence; des fragments de discours tout énervés de colère et d'indignation se faisaient entendre avec des applaudissements, trépignements et acclamation générale par ceux qui défendaient leurs intérêts compromis, etc., etc.

[Du 29 juin.] — Nous empruntons à la *Gazette de Paris* ce coup d'œil rétrospectif :

Tout ce qui se passe en ce moment tend à déplacer

les vieilles idées reçues en matière de morale et d'ordre littéraire. Par exemple, jamais les plumes n'auront été aussi ambulatoires qu'elles le sont devenues depuis plusieurs années. — M. Paulin Limayrac en administre une preuve nouvelle. — Il y a quinze ans, ce feuilletoniste commençait à écrire dans le *Populaire royaliste;* — un peu plus tard, il passait à la *Revue des Deux-Mondes;* — quelque temps après au *Courrier français* de M. Xavier Durrieu. — L'an dernier il était à la *Presse;* — il fait maintenant au *Constitutionnel* la critique historique. — Mais fera-t-il donc un jour la curieuse histoire des variations des gens de lettres? — Il y a mieux que des phrases dans un pareil sujet.

Est-il rien de plus terrible pour un homme sérieux ou prétendu tel que l'exhumation de ses anciennes plaisanteries littéraires? Après M. Paulin Limayrac, c'est le tour d'un rédacteur de l'*Univers*, pour lequel, cette fois encore, la *Gazette de Paris* s'est chargée d'avoir de la mémoire, par l'organe de M. Monselet.

**Coquille** (François). — Est-ce le même qui est parti du *Constitutionnel* pour arriver à l'*Univers*, sans doute pour justifier le proverbe : *Tout chemin mène à Rome?* Dans ce cas, nous regretterions cette dernière étape, car M. Coquille était doué de toutes les qualités nécessaires pour remplacer dignement M. Paul de Kock, cet Alexandre qui n'a pas encore trouvé de capitaines. Nous aimons à nous rappeler le *Cas de Conscience*, un roman écrit par M. Coquille dans les traditions de verve folâtre qui ont immortalisé l'auteur de *Monsieur Dupont*. Un chapitre nous avait surtout captivé : c'était le récit d'une soirée demodistes; nous avons voulu le relire, et sur la manifestation de notre désir, M. Boniface nous a très-galamment

permis de copier le passage suivant dans le feuilleton du *Constitutionnel* de 1843 :

« — M. Robineau ! M. Robineau ! (ne pas lire Aubineau) cria mademoiselle Nini, venez vite ; la crêpe brûle !

« M. Robineau, toujours armé de son torchon, vola au secours de la crêpe et de mademoiselle Nini. Les jeunes ouvrières le suivirent en riant. Le cas était urgent. . Mademoiselle Nini, le visage enluminé et rouge comme une écrevisse, tenait encore d'une main mal assurée la queue de l'instrument que lui avait confié M. Robineau ; mais la précieuse crêpe, qu'était-elle devenue ? Mademoiselle Nini, animée d'une noble ambition, avait entrepris de la faire sauter. La crêpe avait obéi à l'impulsion qui lui avait été donnée ; elle avait sauté en effet, et même très-haut ; puis elle était retombée sur le rebord de la poêle, où elle s'était partagée en deux. Une moitié était restée dedans; l'autre moitié pendait misérablement et menaçait de s'engloutir dans le feu. Quel spectacle pour les yeux de M. Robineau !

« — Attention, mesdemoiselles ! s'écria-t-il; apprenez à tenir la queue de cette instrument culinaire; cela vous servira en ménage... Mademoiselle Nini, vous n'y entendez rien, je vous donnerai des leçons... Monsieur Alfred, voici l'occasion de vous former... Une, deux !

« Et M. Robineau, comptant sur son expérience éprouvée, imprima à la poêle le mouvement nécessaire. Mais, en ce moment, mademoiselle Louisa, que la malheureuse Henriette avait pincée, se heurta violemment contre le bras du vieux garçon. Le contre-coup fut tel que la crêpe sauta au visage de celui-ci et lui couvrit toute la face.

« — Ah ! monsieur Robineau, lui dit mademoiselle Nini d'un ton sentencieux, vous n'oserez plus faire des crêpes : *chaque échaudé craint l'eau froide.* »

Qu'en dit l'*Univers ?*

[Du 30 juin.] = Plusieurs personnes ont bien voulu nous écrire à propos de la méprise typographique que racontait notre dernière livraison.

Elles nous ont prouvé que le n° 12 de la rue des Moulins était des plus respectables sous tous les rapports, et que notre malignité aurait pu s'exercer avec plus de véracité et de succès sur d'autres maisons de la même rue.

Il ne nous reste donc plus qu'à faire amende honorable ; en ayant du reste la consolation de pouvoir appliquer à notre bévue la restriction flatteuse, que feu Bachaumont fit valoir en faveur de Monseigneur de Tarbes.

L'anecdote à laquelle nous faisons allusion vaut du reste la peine d'être répétée :

Année MDCCLXX.

31 *Janvier*. Le carrosse de M. l'évêque de Tarbes ayant, dans un embarras, accroché et maltraité un fiacre, au point de ne pouvoir conduire une dame qui était dedans, le prélat, jeune et galant, après s'être confondu en excuses, est descendu de sa voiture, a déclaré à la dame qu'il ne souffriroit pas qu'elle restât à pied, lui a donné la main pour monter dans son carrosse, et lui a demandé où elle vouloit être conduite? Il s'est trouvé que cette personne alloit à l'hôtel de Praslin, chez le sieur Beudet, secrétaire de la marine. Ce dernier est de la connaissance de l'évêque, qui a offert ses services à la dame auprès de ce commis, et a dit qu'il profiteroit de l'occasion pour le voir et la ramener chez elle. Arrivé à l'hôtel, Monseigneur a donné la main à la dame, ce qui a beaucoup fait rire les domestiques; mais les

éclats ont encore plus redoublé de la part des spectateurs, quand on a introduit ce couple chez le sieur Beudet, qui lui-même auroit bien voulu éviter la publicité de cette visite... Quoi qu'il en soit, l'évêque intrigué des ricanements, des chuchotements qu'il voyait, a insisté pour en avoir l'explication, et l'on n'a pu lui dissimuler que la dame dont il s'étoit si charitablement chargé, étoit une certaine *Gourdan*, très-renommée par sa qualité de surintendante des plaisirs de la cour et de la ville... On sent bien que le prélat n'en a pas demandé davantage, qu'il n'a point insisté pour la ramener, et que s'il l'est allé voir depuis, ç'a été dans le plus parfait *incognito*. Cette anecdote qui paroît sûre, fait infiniment d'honneur à M. de Tarbes, dont les confrères n'auroient pas tous également méconnu cette célèbre entremetteuse.



## LIVRES

---

*Histoire populaire de la France depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, — en anglais, par Thomas Wright.

*L'Histoire* de Thomas Wright, dont nous n'avons encore que la première partie sous les yeux, a été entreprise dans le but avoué et honorable de populariser l'alliance française de l'autre côté du détroit. — M. Wright veut bien croire que le meilleur moyen de nous faire aimer, c'est de nous faire connaître. Nous sommes trop intéressés dans la question pour n'être point de son avis. — Écrite dans le meilleur esprit, l'*Histoire* de M. Thomas Wright renferme des beautés de style de premier ordre, et la maison puissante qui

l'édite n'a rien négligé pour que l'exécution matérielle fût à la hauteur des autres mérites d'un livre excellent.

—En vente à la librairie Aubry.—*Poésies d'Agnès de Navarre-Champagne*, Dame de Foix. — Cette Agnès est la mère de Gaston Phébus ; poëte et musicienne, elle eut pour maître et pour ami Guillaume de Machault. — Le recueil de ses vers forme le seizième volume de la *Collection des poëtes champenois antérieurs au seizième siècle* que publie M. Tarbé. — In-8°, pap. verg., tiré à petit nombre. — Prix : 5 fr.

L'intérêt de cette collection et le mérite de son éditeur sont chose assez connue pour qu'il soit inutile d'y revenir.

— *Les Dernières Pastorales*, par J. Willeman. — L'auteur y plaisante assez agréablement les économistes qui voudraient faire de la gélatine, la base de notre alimentation.

— Brocard de Meuvy fils.— *Coupe d'amour*. Paris. In-24.— Nous n'adresserons qu'un reproche à l'auteur, c'est d'avoir fait faire une préface où il est dit ceci... sérieusement, à la page 6 :

« La poésie est une rose polyacanthe qu'il n'est pas donné à tous de cueillir. » Oh! Polyacanthe!!

---

Lanzerotti, — le sculpteur à la mode, l'auteur applaudi des beaux bustes de la Ristori et de la Borghi-Mamo, vient d'exposer un buste de Louis Enault qui est un de ses plus brillants morceaux, tant par la vérité saisissante de la ressemblance que par la puissance de l'expression, la beauté du modelé et la finesse du travail.

---

## THÉATRES

---

[Du 20.] — Comédie-Française. Le *Pied d'argile*, comédie en trois actes de M. Eugène Bourgeois. — Grande chute d'une petite pièce ; beaucoup de bruit pour rien. Le parterre a fait sa critique avec des pommes cuites. C'était à se croire au paradis... de la Gaîté. Un des projectiles malheureux a frappé le *Pied d'argile* et la statue a jonché le sol de ses débris, —

mais les morceaux n'étaient pas bons et on n'a pas pu recoller le lendemain.

[Du 25.] = *La Diplomatie du ménage*. — Un acte par Mme Berton. Gazouillement de fauvettes de salon, perchées sur le dessus d'un fauteuil; *cailletage* coquet et féminin, — marivaudage de la Chaussée-d'Antin, — proverbe à jouer derrière un paravent et dont les comédiens de la rue Richelieu ont enlevé le succès à la pointe de l'esprit.

[Du 21.] = Vaudeville. *Un Enfant du siècle*, par MM. Deslandes et Duflot. — Cet enfant du siècle est un sujet scabreux... quelque chose comme le *Chevalier à la mode*, de Dancourt, moins la poudre, l'habit à paillettes, la tabatière et l'épée en verrou... Le public a paru scandalisé de l'oubli de ces menus détails.

[Du 26.] = Porte-Saint-Martin. *Marino Faliero*. — Ligier a vingt-cinq ans de plus et la pièce a cent ans de trop. — C'est une tragédie du dix-huitième siècle. — L'action qui emporte aujourd'hui nos drames nous rend la tirade importune... et dire que dans vingt ans d'ici M. Ponsard sera un Casimir... usé.

[Du dit.] = *Les Poses plastiques*, par une collection de femmes trop grasses et d'hommes trop maigres. — Imitation des antiques par les modernes. Le groupe intitulé la *Paix* est d'une belle ordonnance... Mais pourquoi la France est-elle si lourde? Il faut vaincre ses rivales et non les écraser!

FIN DU PREMIER SEMESTRE DE L'ANNÉE 1856.

---

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

# REVUE

# ANECDOTIQUE

---

# REVUE
# ANECDOTIQUE

## DES EXCENTRICITÉS CONTEMPORAINES

PARAISSANT LE 5 & LE 20 DE CHAQUE MOIS

Anecdotes du jour. — Curiosités littéraires de Paris et de la Province. — Nouvelles des théâtres et des librairies. — Prospectus rares ou singuliers. — Documents bibliographiques.

ANNÉE 1856

**TROISIÈME VOLUME**

---

ON S'ABONNE
A LA LIBRAIRIE, RUE DE SEINE, 11
PARIS

# TABLE

# DES PRINCIPAUX CONTEMPORAINS

## CITÉS DANS LE TROISIÈME VOLUME

---

# TABLE DES ANONYMES



---



---

2e Année. — 3e vol. N° 1.

# REVUE ANECDOTIQUE

---

DU 1er AU 15 JUILLET 1856

---

[Du 2 juillet.] = Qu'on ne nous parle plus des instincts débonnaires de la milice parisienne.

Il court en ce moment dans le public une philippique intitulée *Chinoiserie* (imp. Chaix, une page in-4°), qui a dissipé nos dernières illusions.

L'auteur de cette *Chinoiserie* a dû cultiver Crébillon le fils, le chevalier de la Morlière, et *tutti quanti;* il leur a emprunté jusqu'à ces traditions galantes et allégoriques qui imprimaient jadis sur la couverture des brochures à la mode : *Angola, histoire indienne, conte sans vraisemblance, imprimé à Agra*, ou bien *Tanzaï et Néadarné, histoire japonoise*, ou bien encore *Mémoires turcs, par un licencié de toutes les académies mahométanes; se trouvent à Bagdad, etc.*

A l'exemple de ses aimables prédécesseurs, notre milicien révolté s'est fait Chinois tout exprès pour nous dévoiler les bévues et les excentricités de

son propre chef de bataillon ; — prononcez *mandarin.*

« ... Le... mai 18.., jour à jamais mémorable, notre bataillon de la milice, ciré, blanchi, pomponné, se réunissait, musique et sapeurs porte-hache en tête, devant la maison de notre mandarin-gouverneur.

« Ils étaient fiers et joyeux, nos braves miliciens.

« Hélas ! leur joie devait être de courte durée.

« Le chef de la milice, — un grand Tartare tout d'une pièce, — après s'être livré à une passe-d'armes digne d'un élève de Grisier, donne le signal du départ.

« A la voix du chef, le bataillon, formé sur des files plus larges que les rues, s'ébranle et se dirige, se bousculant, s'entre-choquant, — renversant maisons et Chinois, — vers la place du Soleil.

« Arrivé sur le terrain, le commandant, superbe comme Jupiter, trônant au milieu d'un nuage de poussière, lance au vent, d'une voix de ténor enroué, des commandements dont l'exécution amène un pêle-mêle effroyable.

« Notre commandant est grand partisan du genre *fantaisiste*, et ce genre, il l'applique à la théorie.

« En Chine, on peut se permettre ces fantaisies-là.

« Enfin, les capitaines aidant, le bataillon se forme sur trois files ; il ouvre ses rangs ; l'inspection commence.

« Le commandant, suivi de son état-major, passe devant le front du premier rang ; il examine les *hommes* avec une minutie toute troupière : pas un bouton, pas une épinglette, pas un sac, pas une giberne n'échappe à ses laborieuses investigations, et la plus légère infraction à la tenue amène sur son visage une contraction nerveuse se traduisant en un tic très-original qui provoque de légers sourires.

« L'inspection terminée, après une série de marches, de contre-marches, de changements de position, de volte-face, appartenant toujours au genre *fantai-*

*siste*, le commandant parvient enfin à mettre son bataillon en colonne, et à le ramener au lieu d'où il était parti.

« Ici nouveau tableau, même confusion.

« Les miliciens font face à la maison du mandarin-gouverneur ; mais le bataillon, l'arme au bras, attend vainement le commandement...

« Une faible émission de voix se fait enfin entendre, les tambours battent, les capitaines font présenter les armes.

« Mais il est trop tard... le drapeau est rentré.

« Le public de rire; les miliciens de chuchoter.

« Autre incident.

« M. le commandant réunit autour de lui ses capitaines et leur tient à peu près ce langage :

« — Chinois, je ne suis pas content de vous !... vous ne savez pas le premier mot de votre théorie; allez à l'école... (de peloton, s'entend) ; vos *hommes* ne sont pas propres, etc., etc., etc...

« Le commandant, — comme toute la race tartare, — a une haute opinion de son mérite; il s'appliquerait volontiers la fastueuse devise de l'un de vos rois : le *Nec pluribus impar* ne serait pas de trop pour lui.

« A un certain point de vue, il pourrait avoir raison. Nos miliciens, il paraît, n'ont pas cette tenue, ce *chic*, — le mot a cours en Chine, — que le chef tartare désirerait leur voir.

« Cela est fâcheux, j'en conviens, mais qu'y faire? Alors que tous les miliciens, à l'exemple du commandant, mettraient des éperons à leurs souliers, la tenue serait-elle plus réglementaire ?

« Que M. le commandant veuille bien patienter un peu; encore quelques mois de son savant et pittoresque commandement, et nos miliciens seront dignes de leur illustre chef...

« Du moins, c'est mon opinion.

« J'ai dit. Votre ami,

« FICH-TON-KAN. »

(*Traduit du chinois* par H*** G***.)

[Du 3 juillet.] = Si M. de Lamartine est en butte à de malignes attaques, il trouve en revanche de chauds partisans. Nous n'en voulons d'autre preuve que la lettre adressée par M. Bizet d'Alger à M. le directeur de l'*Akhbar*. (1/4 de feuille in-8°. Alger. Typ. Delavigne.)

Monsieur,

« L'homme ne vit pas seulement de pain, a dit la « Sagesse incarnée, mais de toute parole qui sort de « la bouche de Dieu. »

M. de Lamartine est une de ces bouches d'or par lesquelles Dieu se plaît à épancher sa parole. Je n'en veux citer d'autre preuve que ses dernières Notes publiées dans le *Siècle* sur *l'Imitation de Jésus-Christ*, dans lesquelles le philosophe chrétien venge avec tant d'éclat « la philosophie de la *Douleur* contre la « philosophie du *Plaisir;* la philosophie du *Dévoue-* « *ment* contre la philosophie de la *Sensualité*. » Lamartine, tel qu'il apparaît maintenant, épuré, transfiguré sur son Calvaire, c'est l'âme de la France, c'est l'âme de l'humanité qui palpite sous sa couronne d'épines! c'est « l'Ange déchu, le Dieu tombé qui se « souvient du Ciel, » pour employer son poétique langage.

Eh bien! cette âme, cet ange, ce Dieu est condamné, dans notre enfer, à un labeur sans trêve et sans fin, pour acquitter ses obligations ou plutôt *ses bienfaits*, comme on l'a dit si justement! Il s'y est condamné lui-même, « préférant mourir de travail « que de douleur! »

Le laisserons-nous succomber à la tâche? Non, ce serait une honte ineffaçable pour la France! Il faudrait désespérer à tout jamais d'une nation qui laisserait s'éteindre ainsi misérablement l'une de ses gloires les plus pures! Déjà, tout ce qu'il y a de cœurs intelligents et généreux dans les Lettres, ont pris l'i-

nitiative; des souscriptions se sont ouvertes spontanément dans tous les domiciles; suivons cette glorieuse impulsion.

Pour ma part, quoique accablé sous le poids des mêmes chaînes que mon illustre maître, et pour des causes analogues, je veux retrancher encore quelque chose de mon *pain matériel*, pour contribuer à la rançon du poëte captif, et, aussi, pour procurer à ma famille le *pain de l'âme*, sans lequel l'homme *respire, mais ne vit pas.* » Il n'y a que les malheureux; il n'y a que les captifs pour délivrer les captifs, et c'est pour cela que le divin Rédempteur s'est fait esclave, « *servi formam accipiens!* »

L'extatique Marie Alacoque n'a pas mis plus de mysticisme dans sa *Dévotion au cœur de Jésus.*

[ Du 6 juillet. ] = Le feuilleton de M. Eugène Guinot nous fournit aujourd'hui des détails intéressants sur Casimir Bonjour.

Dans une des maisons de campagne situées entre Marly et Bougival, habita durant plusieurs étés, dans ces derniers temps, un homme de lettres, un auteur dramatique qui vient de mourir, Casimir Bonjour.

Peu d'écrivains ont eu une existence semée d'autant de tribulations que la sienne. Casimir Bonjour était né sous une étoile fâcheuse. La fée Guignon était sa marraine. Rien ne lui réussissait, pas même le succès. Son talent, – et il en avait beaucoup, — ne lui rapporta jamais que de minces avantages et une foule de désagréments, d'échecs et de revers. Après de brillantes études à l'Ecole normale, il fut nommé professeur de rhétorique, à dix-neuf ans, et la carrière universitaire lui promettait un bel avenir ; — mais il était poëte ;il faisait des vers dans ses moments de loisir, et dans une épître poétique qu'il avait composée sans aucune intention mauvaise, ses supérieurs crurent voir de dangereuses allusions politiques. Sur ce

chef d'accusation, Casimir Bonjour fut, sans autre forme de procès, destitué de son emploi de professeur.

Il était jeune alors, il était vaillant et ne se découragea pas. Loin d'en vouloir à la muse qui lui avait attiré ce déboire, il se dit : — La poésie m'a fait destituer ; eh bien, c'est à la poésie maintenant de me faire vivre.

Ce n'est guère qu'au théâtre que la poésie peut faire vivre son homme. Casimir Bonjour travailla donc pour le théâtre. Il fit une comédie en vers, la *Mère rivale*, que le Théâtre-Français reçut avec empressement et que le public accueillit avec une faveur manifestée par les applaudissements les plus flatteurs.

Le lendemain de la première représentation, l'auteur radieux reçut la visite d'un monsieur qui se présenta dans une attitude menaçante, avec un visage courroucé, et qui dit :

« C'est vous, monsieur, qui avez fait la pièce jouée hier soir au Théâtre-Français ?

— Oui, monsieur, répondit Casimir Bonjour avec un sourire de satisfaction et de légitime orgueil.

— Vous m'en rendrez raison, monsieur !

— Plaît-il ? fit l'auteur stupéfait et croyant avoir mal entendu.

— Monsieur, reprit le visiteur, vous avez mis en scène dans votre comédie des personnes qui me touchent de près : c'est là un procédé que je trouve fort inconvenant et dont je veux vous punir. Bref, monsieur, je suis parent de M^me^ X*** dont vous avez fait un portrait si ressemblant.

L'auteur protesta de son innocence, déclarant qu'il n'avait fait aucun portrait et que les figures qu'il avait mises en scènes étaient de pure imagination. Mais le parent de M^me^ X*** ne voulait rien entendre et persistait dans des exigences hostiles.

Il termina sa visite en laissant sa carte et en disant au poëte :

« J'attends vos témoins. »

Des amis intervinrent dans le débat, qui se prolongea péniblement, et ils eurent toutes les peines du monde à arranger cette affaire, qui affecta désagréablement Casimir Bonjour et troubla la joie de son premier succès.

Il se remit à l'œuvre cependant et fit une seconde comédie. A cette époque Casimir Bonjour avait en vue un mariage qui devait faire son bonheur. La famille dans laquelle il voulait entrer l'avait accueilli non-seulement à cause de son talent, mais aussi, et surtout peut-être, parce que, ne se fiant pas entièrement aux chances de fortune que lui offrait le théâtre, il avait eu le bon esprit d'obtenir une place au ministère des finances. Tout était convenu et un succès ne pouvait que hâter l'heureux mariage. Cette pensée doubla la joie de l'auteur, le soir de la première représentation des *Deux Cousines*, qui réussit au delà de ses espérances. Mais l'illusion du poëte fut de courte durée. Sa mauvaise étoile planait sur ce succès comme sur l'autre. Ce fut cette fois non pas un parent qui vint lui demander raison, mais une parente de sa future qui se formalisa de quelques traits piquants semés dans la comédie et que de malveillants amis lui appliquèrent. Le mariage fut rompu.

La troisième pièce de Casimir Bonjour, le *Mari à bonnes fortunes*, eut, comme les deux précédentes, un brillant succès, suivi d'un prompt revers. L'œuvre triomphante fit destituer l'auteur de son emploi au ministère des finances. La *Biographie des Contemporains* dit que le ministre lui signifia cette destitution dans un billet conçu en ces termes : « Monsieur, « vous avez trop d'esprit pour travailler dans mes bureaux. » C'est joli, mais c'est absurde. Les ministres n'écrivent pas de pareilles plaisanteries. Un amateur a offert une somme considérable de cet autographe imaginaire.

Le fait est qu'un haut fonctionnaire se reconnut dans le personnage du mari à bonnes fortunes, et

qu'il fit punir de ce tort involontaire l'auteur qui n'avait nullement songé à lui en composant sa comédie.

Casimir Bonjour était victime de son talent à composer des caractères réels. Ses figures étaient si bien dessinées dans la vérité naturelle et sociale, qu'elles devaient infailliblement ressembler à quelqu'un. Cette ressemblance, qui était le comble de l'art, perdait l'auteur.

Ce fut alors que Casimir Bonjour, se trouvant muni de titres suffisants, alla frapper à la porte de l'Académie. Ici l'attendaient de nouvelles épreuves et de cruelles déceptions. A sa première candidature, il obtint un certain nombre de voix, et l'échec fut honorable. « Vous serez reçu la prochaine fois, » lui disait-on, — et il partageait entièrement cette opinion spécieuse.

Mais, la seconde fois, il eut quelques voix de moins que la première, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'en eut plus une seule.

Peut-être dans les quatre ou cinq pièces qui suivirent le *Mari à bonnes fortunes*, quelques traits satiriques avaient-ils blessé les immortels. — Il y avait nécessairement une raison secrète au dédaigneux traitement que recevait l'infortuné candidat. De beaux succès dramatiques auraient dû le recommander aux suffrages; ses palmes étaient bien gagnées et il méritait le fauteuil mieux que plusieurs de ceux que l'Académie reçut au temps où il se présentait.

Ce temps fut long. Casimir Bonjour s'obstinait dans cette lutte, et ses candidatures malheureuses alimentèrent pendant quinze ans la verve des railleurs. Enfin, de guerre lasse, il s'abstint de se présenter, et il se retira dans son canonicat de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il cessa en même temps d'écrire pour le théâtre, quoique son esprit fût encore vif et sa veine poétique en pleine fécondité. Ses amis, auxquels il ouvrait parfois son portefeuille, le pressaient de donner un nouvel ouvrage à la scène.

« Non pas, répondit-il ; je m'en garderais bien ! Si je faisais jouer une nouvelle pièce, je serais infailliblement le lendemain destitué de ma place de bibliothécaire. »

Et le poëte résigné a fini doucement sa vie dans l'obscurité, le silence et l'oubli.

[Du dit.] = En annonçant pour cette semaine la vente des tableaux et dessins de feu César Ducornet, M. A. de Bar raconte ainsi dans *la Chronique*, les débuts de cet homme, « véritable prodige de persévérance et de volonté » :

Le 10 janvier 1806, à Lille, la femme d'un ouvrier cordonnier donnait le jour à un enfant qui faillit lui coûter la vie, et que pourtant on n'osait lui présenter, tant il était informe et monstrueux, — une tête volumineuse, un tronc sans bras, reposant sur deux jambes courtes et grêles, sans articulations aux genoux et n'ayant que quatre doigts à chaque pied. — Cet être difforme, c'était César Ducornet, — peintre d'histoire.

Le caprice ou l'erreur de la nature avait placé une âme vive et une rare intelligence sous cette enveloppe incomplète.

Sa vocation se révéla de bonne heure. Tout enfant — à six ans, — seul, sans que rien pût éveiller en lui ce désir qui eût été une folie s'il ne fût devenu une incroyable réalité, il dessinait, — lui, né sans bras ! — Accroupi dans les cendres de l'âtre, il ne pouvait encore se tenir debout, — il prenait avec l'orteil et le second doigt, les morceaux de braise éteinte, et sur les murs ou sur le carreau de la chambre, il cherchait à reproduire les objets qui l'entouraient et à fixer les vagues idées qu'enfantait déjà une irrésistible vocation.

Dans la même maison, — et c'est là l'unique part

qu'ait eue la destinée dans la vie de cet homme extraordinaire, — demeurait le neveu de Watteau, professeur de dessin à l'école de Lille; sur la demande de Ducornet, il lui donna des leçons dont l'enfant profita si bien, qu'en peu d'années il devint un des plus habiles élèves de l'école de Lille, où il remporta tous les prix.

M. le comte de Muyssard, maire de Lille, obtint du conseil municipal, pour le jeune Ducornet, une pension de 300 francs, et lui facilita les moyens de venir à Paris terminer ses études artistiques.

Après avoir obtenu trois médailles d'or en dix-huit expositions, Ducornet a succombé au moment où il venait d'obtenir du gouvernement impérial la restitution d'une pension que lui avait enlevée la révolution de 1830. Son père lui a survécu. C'était un vieillard courageux qui pendant trente années, n'a cessé de porter sur ses épaules un fils dont il était fier.

[Du 7 juillet.] =Périodiques nouveaux :

— *L'Isthme de Suez*, journal de l'union des deux mers, paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. Orné d'un splendide cliché représentant à vol d'oiseau l'ensemble des travaux qui doivent « réunir, en les rapprochant de 3,000 lieues, les deux mers les plus opulentes du globe. »

— *Le Carillon de Paris*, paraissant tous les dimanches. Son frontispice nous montre campé sur les tours Notre-Dame un fou orné d'une jaquette à grelots et de l'inévitable marotte.

— *Les Toilettes parisiennes, revue mensuelle du*

*monde élégant*... comme toujours. Seulement cette Revue a ceci de particulier qu'elle est publiée sous la direction de M^me^ Jeanne et envoyée gratuitement aux clientes de sa maison de modes.

M^me^ Jeanne aurait dû ajouter qu'on payerait dorénavant ses chapeaux meilleur marché.

— Bien que la *Revue anecdotique* fasse une large part de publicité aux auteurs inconnus, elle est sous ce rapport totalement éclipsée par le *Bulletin de l'Union des Poëtes*. Ce bulletin publie chaque mois une liste des divers travaux des sociétaires. Voici celle du mois de juin... un mois où il fait chaud cependant. Nous la recommandons instamment à l'attention de nos lecteurs :

« **Travaux des Sociétaires.** — Par M. Adolphe ADELUS, dans le Journal de l'Arrondissement de Valognes : 1° *Satire*, dédiée à M. Paul Auguez; 2° *le Rocher maréchal*, légende ; 3° *les Rogations*, poésie ; 4° *Impressions*, poésie; dans le Journal de Mortain : *Faites la charité*. — Par M. ARDUSSET, dans le Journal de l'arrondissement de Valognes : 1° *le Départ du Conscrit*; 2° *le Retour de Jacques*, poésie. — Par M^me^ Adèle CALDELAR, dans l'Étoile de la jeunesse : *le Saint Nom de Marie*, poésie. — Par M. F. FERTIAULT, dans le Souvenir : *les Ficelles d'un Prophète;* dans le Journal des Dames : 1° *le Rôti du Compère ;* 2° *Pensées de Mme Lambert ;* dans le Journal des Enfants : 1° *mon Étoile d'or*, poésie; 2° *le Canif et le Crayon*, apologue. — Par

M. Alexis MARTIN, dans le Journal de Mortain, *Blondine*, nouvelle dédiée à M. Eugène Berthoud. — Par M. KUNTZ de Rouvaire, dans le Mousquetaire, journal de M. Alexandre Dumas, *la Châtelaine des Claires*, roman antique. — Par M. Émile RICHEBOURG, dans le Journal de l'Arrondissement de Valognes : *la Petite Fleur verte*, conte enfantin ; dans le Journal de Mortain : *le Vieux Mendiant*, nouvelle ; dans le Journal encyclopédique : *Bibliographie scientifique*. — Par M. ROBERT (Victor), dans Arachné : *le Papillon*, chansonnette ; dans le Journal de l'Arrondissement de Valognes : *la Première Communion*, ode. »

[Du 19 juillet.] = Nous remarquons aujourd'hui dans *Figaro* ces réflexions de M. Villemot sur la récente nomination de M. Royer comme directeur de l'Opéra :

M. Royer, sous des surfaces d'une politesse raffinée et d'une courtoisie qui semble disposée à toutes les capitulations, cache un caractère et une autorité que beaucoup de gens ne soupçonnent pas ; — précisément c'est par le caractère qu'on peut gouverner l'Opéra. La lutte y est une loi permanente, — la moindre cachucha y est une question de cabinet. — Il y a là des ouvreuses sacrées, des receveurs de contremarques invulnérables, des allumeurs qui regrettent les vieilles dynasties ; — tout y est constitué comme un pays qui a subi des révolutions successives : — les partis y sont en présence, — les costumiers tiennent toujours pour M. Duponchel, et le souffleur pleure encore M. Sosthène de Larochefoucauld. Il faut manier tout cela avec une main de fer sous un

gant de velours. Puis il faut assez de souplesse pour avoir raison contre l'autorité sans lui donner tort et savoir sourire comme une danseuse qui a un clou dans le talon, en écoutant quelque musique de grande naissance qui porte d'azur en *chant* de gueule. — Et la petite Fœdora, et la petite Pepita, et l'astucieuse Caroline, et l'altièro Zéphyrine! Croyez-vous qu'on ait facilement raison de ces rats parvenus quand chacun d'eux cache derrière lui un club ou une puissance européenne? — Un directeur de l'Opéra se double nécessairement d'un diplomate, d'un homme du monde et d'un homme de *plume*.

[Du 11 JUILLET.]=Quelqu'un demande à la Bibliothèque Impériale un volume des *Mélanges* de Voltaire.

On sait qu'à la Bibliothèque Impériale, chaque demande est consignée en termes précis sur un bulletin qui doit contenir, outre le nom et l'adresse du travailleur, l'indication exacte du titre et du format du volume.

Ne sachant quelle édition demander au juste notre travailleur met sur son bulletin : édition *ad libitum*.

Quelle est sa surprise, en voyant, au bout d'un quart d'heure, le bulletin revenir avec ce mot : *inconnu*.

L'employé chargé de la recherche était, il est vrai, un ancien garçon de salle, qui ne connaît guère d'un livre que son titre.

[Du DIT.] = La *Gazette de Cologne* publie la singulière annonce qui suit, comme émanant du

vieux baron Von Hallberg, résidant au château de Hermannsdorf, près de Landshut:

« Mes deux lectrices m'ont quitté afin d'aller en ville à la recherche d'un amoureux dont elles étaient privées dans mon vieux château. Maintenant, je désire trouver une demoiselle de bonne éducation sachant bien le français et l'anglais. Sa seule occupation serait la lecture à haute voix, qui lui permettrait de se perfectionner dans ces langues. Les gages seront de 400 florins par an. Si elle parle aussi l'italien, elle obtiendra 100 florins de plus. Outre cela, elle jouira d'une bonne table bourgeoise et trois fois par jour de bon café moka fort, mais sans sucre, puisque cela gâte le café. Les dames mariées et les vieilles demoiselles ne sont pas admises. Je ne fais pas de différence entre juive ou chrétienne. Je dois encore observer que mes servantes mangent à la même table que moi, puisque tous les hommes ont les mêmes droits. »

[Du dit.] = Où s'arrêteront les pommades? Les journaux du jour annoncent celle-ci.

## TÊTES CHAUVES

—

### MOZGOHOŸ

Cette pommade fait repousser les cheveux, même aux personnes âgées, vous en donne une forêt en peu de temps, et fait expectorer immédiatement l'irritation la plus aiguë.

Il faut en mettre le matin et le soir, et, en quel-

ques jours, on voit poindre une multitude de petits cheveux.

Il est indispensable de faire rafraîchir la chevelure une fois par mois.

[Du dit.] = *Un mot sur les Romans sous le rapport médical*, par M. Delenda. Rapport fait à l'Acad. de médecine par M. Collineau. (Chez Baillière.)

M. Delenda est un médecin grec qui a les romans en horreur. Il appelle *infernales* les productions des romanciers et traite leur genre de *diabolique* et profondément pervers.

« Sur cent romans, affirme-t-il, on en trouve à peine un qui ne révolte pas la conscience non blasée. En d'autres termes, le mot *roman* est, suivant moi, synonyme ou à peu près de livre blâmable. »

Au point de vue médical, M. Delenda prétend encore avoir fait des expériences sur des liseuses de romans et avoir observé que leur pouls battait plus vite pendant la lecture des passages qui caressaient leur faiblesse et faisaient la cour à leurs sens.

« Nous ne savons pas, observe ici M. Collineau, dans son Rapport, si nos sensibles compatriotes voudraient se prêter à de pareilles investigations; mais certainement malgré notre âge, qui est le triple de celui de M. Delenda, nous n'oserions pas le leur proposer. »

De pareilles expériences nous semblent en effet singulièrement délicates.

« Dans le jeune âge, dit encore avec raison M. Collineau, quelques mots, quelques regards, exercent plus d'influence sur cette imagination que tous les livres. » Plus tard, il en est des appétits de l'esprit comme de ceux du corps ; ils varient selon les individus, les instincts et les âges ; ils augmentent par la privation et s'éteignent par la jouissance, ou même par les seuls changements que le temps apporte dans nos dispositions physiques et morales, ainsi qu'en toutes choses.

« L'on ne peut donc proscrire *d'une manière absolue*, aucune littérature, ni en général rien de ce qui, en exerçant la pensée, tend à développer l'intelligence. »

Nous ne pouvons qu'applaudir aux conclusions sagement relatives du rapport de M. Collineau.

= *Le Nouveau Pudding ou les infaillibles*, par le docteur Leboucher. — Simon Raçon. In-8°.

Il s'agit de l'éclectisme en matière de médecine. Le sujet ne rentre pas directement dans les attributions de notre Revue, mais le style de l'auteur mérite une mention, et nous ferons quelques extraits de sa brochure. Elle débute par ces mots :

« Partisans de l'éclectisme, vous êtes dépassés !
« Voilà le charlatanisme qui emprunte votre ban-
« nière et qui fait des réclames avec votre philoso-
« phie.

« Vous ne vouliez que tout doucettement détrô-
« ner l'homœopathie de Hahnemann... vous vous af-

« fermissiez timidement en essayant de pousser dans « le monde et de faire faire son chemin à l'éclec- « tisme médical... Vous n'êtes que poussière, c'est « moi électisme, moi, le grand infaillible, qui vous le « dis ! entendez-vous ?... Trop heureux si je me con- « tente de vous écouter quand je pourrais vous écra- « ser du pied. Relevez-vous et disparaissez, fourbe « impudente ; place, place à l'électisme! et que « je ne vous retrouve pas sur la route de ces « grands miracles humanitaires qui ont déjà con- « verti à son culte toute l'immense Amérique et la « puissante Angleterre. Nous espérons bien faire « de la France une seule bouchée ; après quoi, pre- « nant le chemin de fer du Nord, nous déjeunerons « un beau matin de l'Allemagne, nous goûterons la « vieille Scandinavie, nous ferons un maigre sou- « per de toutes les Russies, et vainqueurs enfin de « toutes les utopies, nous passerons en Orient pour « y jouir sous son beau soleil de toute notre gloire « et de tous les grands bienfaits dont nous avons « fait jouir l'humanité triomphante et pour toujours « guérie !

« O Mangin ! noie ton casque et brûle tes crayons! « tu n'es plus le roi des phraseurs.

« Mais écoutez plutôt, ceci nous vient tout droit « de *London* ; c'est pourquoi j'appellerai cela le « *nouveau pudding*. Allongez un peu les dents et ne « soyez pas trop délicats, ici le beurre se mêle sou- « vent à la filasse. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Mais ceux-là sont modestes ; ils suivent sérieu-
« sement le sillon tracé par le génie, dédaignant de
« se faire proclamer maîtres..... en stérilité.

« C'est avec cet hiatus béant qu'ils s'apprêtent à
« voler le monde entier. . . . . . . . . . . . .

« Tout animal, comme toute plante, a ses parasi-
« tes, toute vérité a ses contradicteurs, toute œu-
« vre d'art a sa caricature; pourquoi la science,
« pourquoi les principes n'auraient-ils pas aussi
« leurs parasites? Ils ont l'éclectisme, dont le pre-
« mier mérite et la principale vertu sont de n'avoir
« ni l'un ni l'autre. »

[Du 12 juillet.] = Eugène de Mirecourt, sa *Biographie et ses erreurs*, in-16 (chez Taride). — Décidément M. de Mirecourt est un homme heureux, et ses réfutateurs sont des gens bien maladroits.

Nous ne tenons en aucune façon à nous constituer le chevalier de M. de Mirecourt. Seulement nous demandons à l'auteur de cette Biographie, comment il peut reprocher à « Jacquot », des plaisanteries « d'un goût douteux » quand lui-même se permet des lazzis de ce genre :

« Une particularité surtout que nous nous empressons de signaler à ces dames, nous paraît désagréable. M. de Mirecourt, noir, velu, de figure blême, a toujours dans la bouche un filet desalive suspendu à la lèvre supérieure quand il parle, et qui paraît une menace de meurtre et de suicide.

Nous avons entendu quelques personnes exprimer la crainte que M. de Mirecourt n'avalât par distraction cette salive et n'en fût empoisonné. Nous croyons qu'on exagère. Cette bile ne tue personne et ne pourrait être mortelle à son auteur. C'est une ordure, ce ne pourrait jamais être un poison. »

Point d'esprit et beaucoup de trivialité, tel est en somme le bilan de cette brochure.

[Du 15 juillet.] = Vivier, notre célèbre cor, est presque autant renommé par l'excentricité de ses allures et l'originalité de son esprit que par son talent d'instrumentiste. Parmi les anecdotes que plusieurs journaux ont racontées à son sujet, nous ne croyons pas qu'on ait encore rappelé celles-ci :

Vivier s'éprit un jour d'une belle passion pour les reptiles et en fit grande collection. Comme il revenait d'Angleterre avec un nouveau contingent pour son musée, il dit au douanier qui se préparait à visiter ses malles pour voir, selon l'usage, si elles ne contenaient rien de contraire aux droits :

« Ouvrez si cela vous fait plaisir. Seulement je vous préviens que ce coffre est rempli de serpents.

— Diable ! fait le douanier embarrassé; eh bien, alors, ouvrez vous-même.

— Du tout, reprit Vivier, c'est vous que ce soin regarde. Vous êtes fonctionnaire, après tout. »

Sur les nouvelles dénégations du douanier, Vivier avise non loin de là un factionnaire à moitié endormi et s'écrie avec une fière indication du doigt :

« Alors, appelez-moi cet homme-là, il est au moins payé pour mourir. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

Vivier se laisse parfois aller au calembourg.

Quelqu'un lui demandait ce qu'il faisait à l'Opéra.

Il répond en riant : « J'y suis *corrégidor*, . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

Un autre jour Vivier est entraîné malgré lui dans une société de bourgeois réunis tout exprès pour entendre *son talent*.

Pendant tout le dîner, il ne souffle pas un mot...

« Comment cet artiste peut-il passer pour avoir tant d'esprit? chuchotaient entre eux les convives. Heureusement qu'après, il va nous jouer quelque chose. »

Le repas terminé, on passe au salon; la maîtresse du logis s'approche de Vivier en mettant le plus de grâce possible dans son sourire, et lâche la phrase consacrée :

« Monsieur va nous jouer quelque chose ?

— Veuillez m'excuser, madame, répond froidement Vivier, cela m'est impossible. »

La dame ne se tient pas pour battue et insiste beaucoup plus que les bienséances ne le permettaient :

« Comment, monsieur..... mais tout le monde est si impatient de vous entendre! » etc., etc.

Poussé à bout, Vivier se résout à trancher le différend par cette excuse foudroyante :

« Mon Dieu ! madame..... j'ai si peu mangé ! »



## CORRESPONDANCE

—

═ M. Pagès (du Tarn) nous adresse la lettre suivante :

A M. LE DIRECTEUR DE LA *Revue anecdotique*, A LA LIBRAIRIE, RUE DE SEINE.

Monsieur le directeur,

On vient de me montrer le numéro 11 de la *Revue anecdotique*. J'y trouve à la page 242 un paragraphe qui me concerne. Permettez-moi de vous adresser là-dessus quelques observations. Quoique vous ignoriez l'effet que la *Nouvelle Phèdre* produit sur quiconque en a entendu la lecture, vous me traitez d'auteur *méconnu*, soit ; vous affirmez que cette œuvre a été refusée par le Théâtre-Français, quand il eût fallu dire pour être exact qu'elle n'a pas été lue par le Théâtre Français, c'est fort bien ; de votre propre autorité vous fixez définitivement la place où doit être rangée ma lettre à Son Exc. le ministre de l'intérieur, c'est encore mieux. Par malheur il est un point sur lequel je ne saurais garder le silence.

Vous donnez au public des extraits de ma lettre comme étant la lettre tout entière ; vous en avez retranché les vers qui en constituent le principal intérêt, ainsi que des passages très-importants dans la

question. Je ne puis accepter la responsabilité d'un écrit arrangé à votre manière. Je le répudie tel que vous l'avez présenté à vos lecteurs ; et je regrette que vous ayez usé de ma signature dans une pareille circonstance. Vous cultivez les lettres ; je dois vous supposer un cœur franc et passionné pour la vérité. Je viens donc vous prier d'insérer ma réclamation textuellement et entièrement dans le plus prochain numéro de la *Revue anecdotique*.

Veuillez bien, Monsieur le directeur, agréer l'expression de mes sincères civilités.

PAGÈS (du Tarn).

Paris, ce 30 juin 1856, place Saint-Victor.

---

## LIVRES

— *Hagioglypta sive picturæ et sculpturæ sacræ antiquiores præsertim quæ Romæ reperiuntur explicatæ a Johanne l'Heureux (Macario)*. Paris, chez Toulouse ; in-8° de 255 pages avec tables. 1856. Cet ouvrage, composé en 1605 par Macarius, traite de la peinture et la sculpture chrétienne, particulièrement dans les Catacombes, que Jean l'Heureux (Macarius) a su étudier au moment de leur découverte. Le manuscrit n'avait jamais été édité, il avait été perdu même pendant longtemps, et n'a été retrouvé que depuis quelques années. C'est à M. le comte de L'Escalopier, possesseur actuel du manuscrit, qu'on doit l'idée première de cette publication, l'une des plus curieuses que l'on puisse voir sur les commencements de l'art ; le texte est accompagné de planches explicatives. L'édition est irréprochable.

---

## THÉATRES

—

[Du 8.] — Opéra-Comique. — Rentrée de Mme Ugalde dans le *Caïd*, une fête, un enthousiasme, une scène de l'*Enfant Prodigue :* on a tué le veau gras. Faure a gagné plusieurs Battaille, et la redébutante a eu la verve, l'éclat et la voix de ses plus beaux jours.

[Du 10.] — Vaudeville. — *Les Amours forcés*, pièce en trois actes et en prose de M. Decourcelle. — La pièce devait s'appeler primitivement le *Bagne de l'amour*, puis les *Forçats du XIIIe arrondissement*. — Tous ces titres étaient bons. Malheureusement il n'y avait de bon que le titre : la pièce est mauvaise. C'est la donnée de la *Chaîne* de M. Scribe. — Mais la *Chaîne* de Scribe est d'or, et celle-ci est de plomb. Les héros de la première sont dignes de sympathie et on les aime, tout en les blâmant. Ceux-ci sont des idiots ou des drôles : on les méprise, et ils ennuient. — Cette pièce forcée était un legs de l'ancienne direction. — N'en parlons plus !

[Du même.] — Porte-Saint-Martin. — *Le Fils de la Nuit*, drame en cinq actes, par M. Victor Séjour et beaucoup d'autres. Ce *fils de la Nuit* a plusieurs pères : ce serait trop d'un. C'est une sorte de drame byronien, mais mal traduit ; les décors sont splendides, et Fechter est mauvais.

[Du 5.] — Gaité. — *L'Oiseau de Paradis.* Féerie bien conditionnée et pesant tout son poids de calembourgs. Les jambes de Mme Guy Stephan se sont chargé du reste.

— Cirque. — *Les Frères de la Côte.* Roman déchiqueté en huit tableaux, avec accompagnement de rapts de mineures, incestes, tremblements de terre et autres gentillesses. Il y a surtout une scène de crocodile qui fait hérisser les cheveux les plus rebelles.

## BALS

Combien de cannes avez-vous ordinairement en dépôt? demandait au buraliste de Mabille un de ces Prud'homme familiers qui veulent se rendre compte de tout.

— Dame! Monsieur, c'est difficile à préciser.

— Eh bien! prenez les jours où il y a foule.

— Oh! ces jours-là, fait l'employé sans hésitation, nous avons bien mille cannes. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le chiffre donne une idée des gens qui dansent et surtout de ceux qui viennent voir danser à Paris.

Et dire que tous les soirs, ces mêmes cannes arrivent soit au *Jardin Mabille*, soit au *Château des Fleurs*, soit à la *Closerie des Lilas*, la rivale triomphante de cette fameuse *Chaumière*, à la mort de laquelle la province n'a pu croire encore, — sans oublier le *Jardin d'Hiver* et ses splendides mercredis. — Tout cela finit par ne plus former qu'une seule et même chaîne chorégraphique, étourdissante, infinie... à rendre fou même le plus solide statisticien, en fait de cannes.

Du reste, avant d'en finir avec les cannes, disons qu'il s'en trouve assez souvent dans la masse de fort aristocratiques, quand ce ne serait que celle du prince de B***, dont les diamants jouissent d'une certaine considération dans tous les mondes possibles.

---



Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

DU 15 AU 31 JUILLET 1856

---

[Du 20 juillet.] = « Mon grand-père était un roi bohémien qui s'appelait Voluspar, » dit aujourd'hui M. Ch. Moncelet, en citant les propres paroles d'Étienne Eggis, « un poëte excessif et ensoleillé. »

A la suite d'incidents trop délicats pour être racontés ici, M. Eggis est parti l'an dernier pour l'Allemagne, où il semble avoir pris au sérieux la paternité du roi Voluspar, témoin ce passage d'une lettre restée inédite :

« Mais comment diable voulez-vous que j'aie le temps de vous répondre, écrivait-il de Bavière à un Parisien de ses amis, avec la vie que je mène depuis trois mois !... J'erre à travers la Suisse et l'Allemage, aujourd'hui avec des bohémiens, demain avec des comtesses et toujours sans le sou.

« Une belle vie, mon vieux ! Depuis bientôt deux mois, j'ai établi mon domicile à Munich sans préjudice des courses que je fais dans les villes environnantes, en compagnie d'une troupe de musiciens ambulants dont je suis le poëte et..... le cuisinier.

« C'est moi qui fais les vers, et la soupe s'improvise au piano, et je *va-t'en ville.*

« Une lettre d'Arsène Houssaye m'a ouvert ici

tous les théâtres et c'est le seul plaisir que j'aie après la bière et le tabac. L'Allemagne, mon cher, est un pays de cocagne. C'est le Journal *Paris* des fumeurs, on y peut fumer huit jours d'excellent tabac pour deux sous. Hein ! que dites-vous de ça ?... »

Eggis avait, on le voit, par ces derniers mots, gardé bon souvenir du *Paris*, journal splendidement illustré et pittoresquement rédigé, mort au moment où il semblait avoir conquis les moyens de continuer à vivre. Néanmoins, on peut se rappeler que si cette publication rapporta quelque chose à ses collaborateurs, elle ruina princièrement M. le comte de Villedeuil, son propriétaire et son rédacteur en chef; il passe pour y avoir englouti près de deux cent mille francs.

Aujourd'hui on le dit retiré non loin de Bordeaux où il dirigerait une fabrique de chaussons.

Il n'a fait que changer de lisières, nous disait à ce sujet un railleur connu pour ses mauvais mots.

[Du 21 juillet.] — Les robes à volants commencent à enfanter une foule de brochures multicolores.

C'est d'abord une *Boutade* dans laquelle M. Barthélemy s'écrie, après nous avoir ramené aux dimensions de la feuille de vigne, que portait notre mère Ève.

Que les temps sont changés ! Pour draper leur pudeur,
Ce feuillage grossier n'a plus assez d'ampleur.
Leur vertu n'est en paix que sous la crinoline.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'est une rage! aussi pour ces pauvres maris
Une femme aujourd'hui vraiment est hors de prix.
Consultez les : comme eux, vous apprendrez peut-être
Ce que coûte une robe à vingt-cinq francs le mètre ;
D'ordinaire, il en faut douze mètres au moins,
Comptez tout, la façon qui monte plus ou moins,
Cela fait trois cents francs, somme ronde et totale.

Puis, c'est un M. de Lyden qui a trouvé moyen de faire 114 pages avec le titre de *Voyage autour d'une robe à volants.* (Bourges, imp. Jollet.)

A certaines pointes sur l'Assemblée constituante de 1848, nous reconnaîtrions volontiers dans ce M. de Lyden, Meilheurat, l'ex-rédacteur du *Corsaire.*

Parler de la Constituante à propos de volants, c'est un peu tiré par les cheveux.

Aussi ne trouvons-nous de véritablement joli dans ce volume que l'épigraphe du chapitre XX intitulé *Septième station. — Le troisième volant.* Rien de délicieux comme le tarif qu'elle simule :

« M^me^ *** a l'honneur de prévenir son immense clientèle qu'elle vient de recevoir un assortiment de toute espèce de *suppléments.* On trouvera exposés dans ses ateliers ceux qu'on appelle *nonchalants* dont les dames font aujourd'hui un usage si avantageux, vu qu'elles ne sauraient les froisser en s'asseyant. — Prix du *simple défilé*, 40 fr. ; l'*ami des dames*, 60 fr.; *toujours ferme*, 100 fr.

« *Une bonne faiseuse.* »

[Du 22 juillet ] = L'opinion publique s'est

en dernier lieu préoccupée du procès qui s'est élevé entre les deux branches de la famille de Clermont.

Nous extrayons de la plaidoirie de M. de Sèze, avocat de MM. de Clermont-Thoury, l'historique des préliminaires de ce procès :

... Il s'agit d'un grand nom qu'il faut ôter ou conserver à toute une famille.

Quant à nous, point de réserves, nous reconnaissons le chef de la famille, nous reconnaissons la branche aînée, nous proclamons l'authenticité de sa généalogie.

Nous avons avec la branche aînée un point de jonction qui nous est commun, et il y a plus de trois cents ans que nous sommes frères, que nous avons même origine, même race, même nom. Depuis près de dix siècles, mêmes alliances, même illustration. Nous plaidons cependant. Pourquoi?... Notre principal adversaire, le seul dont nous ayons à nous occuper, celui dont on vante la modération, la sagesse, est le duc de Clermont-Tonnerre ; c'est un digne et vénérable vieillard. M. le marquis de Clermont-Tonnerre, mon client, porte ce nom depuis soixante ans, et il l'a transmis à son fils, comme il l'avait reçu de ses pères.

Celui qui lui dispute aujourd'hui ce nom est le même qui, dans ses lettres intimes et nombreuses, dans des actes officiels, comme ministre de la guerre, nommait son cousin à des emplois en lui donnant un nom jusqu'ici incontesté, celui de Clermont-Tonnerre.

Pourquoi ce procès entre deux vieillards qui s'aiment, s'estiment et s'honorent, qui pleurent en secret du scandale de cette querelle que ni l'un ni l'autre n'a suscitée? Pourquoi! ils n'en savent rien eux-mêmes.....

Il n'est pas dans mon intention de tirer parti des

embarras dans lesquels M. le duc de Clermont-Tonnerre s'est trouvé engagé malgré lui ; il a été pris dans une guerre qui, j'en suis sûr, froisse péniblement ses sentiments de famille. Il se conduisait avec la réserve, avec la modération de son caractère, quand son fils l'a engagé dans une lutte publique dont il a été honteux ; mais il n'a pas voulu refuser à son fils d'y entrer.

Il y a environ trois ans M. le marquis Amédée de Clermont-Tonnerre maria l'un de ses fils avec mademoiselle de Vaudreuil. Ce fut à cette occasion que la branche aînée, par une lettre, exprima le vœu que l'autre famille voulût bien ajouter à ce nom qui leur était commun, le titre honorifique de Thoury, qui avait illustré la branche cadette, afin d'éviter des confusions qui pouvaient avoir certains inconvénients. Et dans cette lettre, le Duc reconnaissait son cousin sous le nom de Clermont-Tonnerre, sur lequel il n'y avait pas à ce moment la moindre suspicion.....

Ce fut peu de temps après cette lettre que le fils, sans aucune espèce d'autorisation de son père, et sous prétexte qu'il était à Paris le seul membre de la famille (son père était à la campagne, et vous savez quels délais il faut aujourd'hui pour correspondre avec la campagne) ; ce fut alors, dis-je, que, prétendant qu'il n'avait pu prendre les ordres de son père sur une affaire aussi grave, il s'empressa de jeter dans les journaux, sans provocation aucune, à l'occasion d'un mariage qui avait été l'objet des félicitations de son père, une attaque des plus violentes. Il fit la faute de mettre au courant de cette difficulté un public indifférent et curieux à la fois, et assez disposé à se moquer des discussions qui s'élèvent entre familles.

= Les entreprises industrielles du vicomte de Botherel lui ont acquis une certaine notoriété. Le

Mémoire qu'il vient d'adresser au tribunal de commerce, contient sur sa vie des détails de quelque intérêt.

Voici le titre exact de ce Mémoire :

« *Le vicomte de Botherel à MM. les président et juges composant le tribunal de commerce. — Aperçu de la carrière industrielle du vicomte de Botherel. — Ses malheurs. — Sa faillite est excusable.* »

(Typog. Appert. In-4°.)

L'exposé commence ainsi :

Le 31 octobre dernier, pour la première fois de ma vie, depuis 35 ans que je suis dans les affaires, je ne pus payer mes billets. C'est mon exactitude, que j'oserais dire phénoménale, n'ayant même jamais manqué à un rendez-vous d'affaires sans m'excuser, qui m'avait donné tant de crédit, à Bercy, entre autres...

On doit, dit-on, juger un homme d'après son passé ; j'ai pu me tromper, pécher dans la forme, être trop confiant, trop dévoué à une malheureuse femme, à qui j'ai servi de père, ainsi qu'à ses sœurs, et envers laquelle, au surplus, je n'ai fait qu'exécuter notre traité ; mais comment avait-on pu me croire une intention coupable?...

J'ai été nommé secrétaire d'ambassade en Russie, mais envoyé en Espagne avec le prince Laval-Montmorency, en la même qualité, sous Louis XVIII...

Je ne me plaisais pas à l'étranger. Mon père, le comte de Botherel, représentait la noblesse de Bretagne aux états. Toute ma famille avait émigré. J'eus la fatale idée, lors du milliard accordé aux anciens émigrés, de me lancer dans l'industrie avec l'ardeur de mon caractère. Ma famille, qui habite la Bretagne et que j'ai perdue de vue depuis 50 ans, en fut vivement contrariée. Je ne pensais pas dégénérer, cepen-

dant, persuadé que l'intelligence, l'honnêteté et les services qu'on peut rendre, dans toutes les carrières, à son pays, sont au-dessus de tout ce que la fortune et le hasard peuvent nous donner en naissant.

Un seul notaire de Paris, M. Couchies, fit alors placer dans ma maison **plus de 500 mille francs, sans aucune garantie hypothécaire** : par M. Ratier, son beau-père, 40 mille francs; par M. de Merville, ancien juge de paix à Paris, 50 mille, etc. J'achetais des indemnités d'émigrés non inscrites, avec jouissance des arrérages échus. Je gagnai des sommes considérables. Survient la révolution de 1830; il y eut une baïsse énorme sur les fonds publics **et je perdis tout ce que j'avais gagné...**

Peu de temps après, je créai l'entreprise des Omnibus-Restaurants qui eut tant de retentissement. La désunion se mit bientôt dans la Société. Un de mes employés désirait me remplacer et me remplaça...

Nous voici arrivés, Messieurs, à cette déplorable entreprise de vins, qui m'a causé des peines inouïes et a fait mon malheur. Pendant 8 ans et demi, pendant 43,432 heures mortelles, à 14 heures de travail par jour, on m'a trouvé cloué sur mon fauteuil, j'en prends mes créanciers eux-mêmes à témoin, dans un misérable entre-sol mal aéré, mal éclairé, dévorant de mon mieux, en silence, mes insuccès et mes chagrins, essayant toujours de prendre le dessus de ma position, et dépensant tout ce que je possédais personnellement.

C'est le 15 mars 1847 que mon entreprise de vins commença. — Sept mois après, le 16 octobre, je créai la Société « Vicomte de Botherel et C^e. » Mon apport était alors de 160,000 francs, et j'avais, à mon début, tout acheté au comptant.

Je dois, Messieurs, vous en faire l'aveu, dans l'affaire des Omnibus-Restaurants, alors que je ne doutais de rien, **j'avais eu le malheur de faire des annonces très-enthousiastes que le public qualifiait au-**

**trement. Il m'en garda rancune**; au lieu de vendre pour 3 à 4.000 fr. de vin par jour, comme je l'avais espéré, je vendais pour 3 à 4,000 fr. par mois seulement.

[Du 23 Juillet.]=« *L'Esprit Saint* des Tables animées, démonstratif de l'innocence des corps et du péché des esprits; de l'existence d'autres démons que les méchants, et d'autres peines après la vie que les peines spirituelles, voulues par les esprits eux-mêmes, ou les Tables encore inconnues. » Paris. Dentu, in-8° de 72 pages.

Il est impossible d'analyser ce livre composé en grande partie de citations aussi bizarrement agencées que possible; quelques lignes prises dans l'avant-dernier chapitre pourront seules donner une idée de l'ouvrage et du style de l'auteur. Le dernier chapitre est intitulé : *le Tonnerre de Dieu contre le sommeil de l'Eglise.* — Le passage que nous copions précède immédiatement ce chapitre : « Dans les matières les plus élevées, les plus petites *raisons*, les plus petites *comparaisons* sont les plus concluantes pour ou contre la vérité. »

« Les *animaux* hideux, horribles, les monstres (*monstrum horrendum ingens*, etc. Virg.) de la terre (moins monstrueux encore en réalité que les *hommes* monstrueux en apparence) *que nous voyons*, et qui prouvent des infractions uniques, monstrueuses, sans prouver des souffrances monstrueuses, excluent bien plus qu'ils ne supposent les diables bien autrement monstrueux encore, *que nous ne voyons point.*

.... La *terre* donc, la *terre* seule, à la lettre, estl e lieu *inférieur*, l'*enfer* du ciel!

Et le seul en conséquence qui doive faire trembler... mais aussi aimer les démons de la terre.

L'imagination de l'enfer (dont les prêtres païens et les prêtres romains ont fait un *dogme*), toute fausse, toute anormale, toute monstrueuse, toute impie, toute athée, toute *incroyable* qu'elle est (tant la nature humaine abandonnée à elle-même est aveugle et *crédule!*) est peut-être de tous les faux dogmes le plus universellement *cru* ou *craint* sur toute la terre, plus cru ou craint, s'il est possible, que n'est espéré même le dogme du ciel.

Et il coïncida toujours, et aujourd'hui plus que jamais, avec le *Fait*, reconnu ou senti par les hommes les plus opposés de la dégradation progressive du genre humain.

C'est, il faut le dire, qu'il en est la CAUSE principale.

C'est donc à la fois, la plus fatale des hérésies et la plus grande des apostasies. (Voir le livre de ce nom.)

Le mal est si grand, qu'il ne saurait être pire. . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

[DU 25 JUILLET.] = Périodiques nouveaux :

*Réalisme*, paraît les 10, 20, 30 de chaque mois. Le premier numéro contient un article sur le goût en fait d'art, une critique des *Profils* de Vacquerie et une sortie contre les poëtes et la poésie. Ces morceaux nous paraissent moins constituer un journal qu'une sorte de bulletin semi-confidentiel et ne devant pas franchir les limites d'un petit cercle. Le titre néanmoins exigeait plus de netteté et de mordant, même au point de vue le plus exclusif.

= L'*Echo des Tailleurs*. Journal de modes pour hommes, paraissant six fois par an. — Cet estimable journal est à son numéro 3. On y remar-

que, sous la rubrique *Petite correspondance*, une série d'articles où les modes du jour sont enveloppées d'un voile romanesque qui n'enlève rien à la précision de leurs détails. Ci-joint un échantillon de cette prose *vestimentale.*

C'est un jeune fashionable qui initie l'un de ses amis aux délices de la vie de château. Il s'agit de décrire une partie de chasse :

Apprends donc que je portais l'éternelle casquette de chasse comme tous ces messieurs, seulement elle était en velours pensée; ma jaquette était en velours raisin de Corinthe avec brandebourgs d'une nuance plus foncée et les boutons et le ceinturon en argent. Je portais aussi un pantalon de peau de daim blanche et des bottes à revers... Est-ce de ton goût?...— Quoi que tu sois, ou du moins que tu paraisses un peu indifférent pour le beau sexe, je sais que tu ne seras pas fâché que je t'en dise un mot, surtout quand tu sauras que mon enchanteresse était jeune, jolie et mise avec un goût exquis. Elle portait un costume d'amazone, le corsage et la jupe étaient gris perle avec brandebourgs plus foncés, les galons et boutons en or, et un magnifique petit feutre, qu'ornait une plume blanche, lui donnait un petit air mutin et si provocateur que j'y brûlais mes ailes en volage papillon que je suis. J'ai été battu et pas content; mais je serais cependant enchanté de l'être toujours par un aussi joli champion.

Les invités étaient les uns en petite redingote montante, les autres en jaquette drap mélangé et petit quadrillé : tous avaient une distinction parfaite et donnaient à cette fête une animation extraordinaire. Après avoir dîné sous une grande charmille (et j'eus le bonheur d'être près de celle... tu sais...) Nous nous séparâmes vers minuit, très-fatigués, mais enchantés

de notre journée. Je m'offris pour accompagner ma charmante amazone; mais, quoique me refusant, elle me laissa espérer que je la reverrais, et je repris gravement le chemin de mon habitation. Je dormis en rêvant, comme tu le penses bien, et aujourd'hui encore je ne peux reporter mes souvenirs sur cette journée sans avoir un regret. Que l'homme est vain, faible et présomptueux !

Ah ! oui.

= Le *Moniteur vinicole*, journal de Bercy et de l'Entrepôt, organe de la production et du commerce des vins et spiritueux, paraissant tous les mercredis.

Foin du titre ! va-t-on nous dire.

Est-ce là un journal littéraire, que cet organe du commerce des vins et spiritueux?

Eh bien ! vous vous trompez, le *Moniteur vinicole* repousse toute la sécheresse de sa spécialité. Il s'est donné un feuilleton viticole de Léouzon Leduc, qui paraît avoir tout à fait perdu de vue les mers du Nord depuis son dernier voyage en Bourgogne, et une nouvelle d'Edouard Fournier, intitulée *Ramponneau*. De plus, il contient des *Recherches historiques* où l'on apprend entre autres choses, que.....

⁂ Caton, dit Sénèque, trouvait dans le vin un soulagement à ses fatigues et à ses travaux.

⁂ Eschyle, comme quelques dramaturges de notre époque, avait toujours une pointe de vin quand il composait ses tragédies.

⁂ Crassus et Cicéron, Asdrubal et Scipion, se réconcilièrent verre en main.

⁂ On lit dans saint Augustin, et il avoue franchement qu'il s'enivrait quelquefois, que notre âme ne pouvait habiter un lieu sec : *Anima certe quià spiritus est, in sicco habitare non potest.*

⁂ Quand Socrate, qu'on avait proclamé le plus sage de la Grèce, se mettait à boire, personne ne pouvait lui tenir tête, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il ne s'en est jamais trouvé incommodé.

⁂ Parny, l'imitateur heureux de Tibulle et d'Ovide, Dorat et Bertin, étaient de charmants ivrognes; de tous les grands poëtes de nos jours, on assure qu'Alexandre Dumas est le seul qui boive bien et honorablement.

[Du 26 juillet.] = M. Véron est décidément retiré sous sa tente fashionable de la rue de Rivoli.

On se rappelle qu'une séance tumultueuse de la Société des gens de lettres avait, il y a trois mois, déterminé sa fuite.

Effrayé à son tour, le comité de la Société, presque tout entier, lui avait fait aussitôt une visite de condoléance et de conciliation.

M. Véron avait reçu cette députation avec toute la dignité du bienfaiteur anonyme et méconnu qu'il s'est chargé de représenter.

Aujourd'hui, le différend paraît plus embrouillé que jamais. On assure même que le comité se déchargerait à l'avenir des travaux du concours.

[Du 27 Juillet.] = « *La Maladie du siècle* ou les suites funestes du déclassement social, par Emile Crozat, avocat. Quatrième édition. Ouvrage écrit sous les tristes inspirations d'un avocat sans cause, d'un notaire et d'un avoué sans clientèle,

d'un médecin sans pratiques, d'un négociant sans capitaux, d'un ouvrier sans travail. Mères, tremblez ; pères, réfléchissez ; honnêtes gens, propagez. J'irai vous chercher dans vos cabinets, à votre comptoir, dans vos salons, à votre atelier. A toute force, il me faut des lecteurs et des aides. Prix 75 centimes l'exemplaire ; 6 francs la douzaine. Bordeaux, imprimerie de A.-R. Chaynes, rue Montméjan, 7. 1856. »

La forme de cette brochure est excentrique, mais le fond en est bon et vrai. Au milieu d'images évidemment exagérées et de déclamations à la Jean-Jacques Rousseau, il se présente d'excellentes pensées. On peut les résumer ainsi :

Chacun veut aujourd'hui changer de position. Les professions libérales sont encombrées, et cependant le barreau et la médecine, en supposant qu'on y arrive, sont des « carrières plus honorifiques que lucratives, qu'il est dangereux d'aborder avec des besoins, si l'on ne veut s'écarter des sentiers étroits de la dignité personnelle. »

Quant à l'homme de lettres!... Oh! oh! l'homme de lettres, M. Crozat en a bien vite fait justice.

Homme de lettres?... Ah! pauvre insensé! Je ne te parlerai pas ici de la triste destinée des Gilbert et des Malfilâtre : ce serait du ressassé ; je te renverrai à la lecture du *Grand homme de province à Paris*, par Balzac, et j'ajouterai que le moindre risque que tu cours, dénué de fonds pour payer la réclame, est celui d'aller vendre toi-même, pour ne pas mourir

de faim, tes œuvres à domicile à des gens qui souvent provoqueront sur ton front une sueur semblable à celle du Jardin des Olives, car le vendeur de choses matérielles, palpables, s'appelle NEGOCIANT en grosses lettres, tandis que celui qui *n'offre* que des pensées est quelquefois stigmatisé du nom de... il m'en coûterait trop d'écrire le mot.

Conclusion : Enfants, prenez la *partie* de vos pères ; petits propriétaires, restez au *manoir antique*, sans oublier la *femme adorée* qui embellit votre solitude et le *vieux domestique* qui vous bénit et vous aime ; et vous surtout, hommes de campagne, qu'ils apprennent de votre bouche à tous que la ville n'est pas un palais enchanté. Si vous parlez à l'un de ces braves gens.....

Etablissez une effrayante comparaison entre ce qu'il quitte et ce qu'il poursuit. Parlez-lui de l'air pur qu'il dédaigne, des sentiers fleuris qu'il abandonne pour l'air empesté de l'impasse boueuse qu'il habitera. Parlez-lui de la mansarde et de la chaumière, rappelez-lui l'eau claire de son ruisseau, et la piquette salutaire qu'il échangera contre le vin frelaté de la hideuse *taverne*, de la dégoûtante *gargotte*. Comparez la nourriture grossière, il est vrai, mais abondante et saine, qui ne lui a jamais manqué avec ces *ratatouilles* ignobles dont chaque *bouchée* lui coûtera quatorze heures de sueur, car il ne s'agira plus comme à la campagne, lorsque le maître tourne le talon, de regarder de quel côté vient le vent. A la ville, pour courber le travailleur sous la glèbe, il y a pire qu'un maître, il y a des contre-maîtres. Indolent bouvier, nonchalant berger, il ne s'agit plus maintenant de journées *tronquées* mais de journées *complètes ;* et encore n'en obtient pas qui veut.

Et lorsque la production dépassera la consommation, lorsque la fabrique chômera, lorsque le besoin de bras et d'épaules se restreindra, que deviendras-tu au milieu de cet essaim affamé dont le bourdonnement retentit depuis Lyon jusqu'à Manchester, depuis Londres jusqu'à Paris?... Et si tu échappes à la faim, aux balles et aux boulets de l'ordre public, échapperas-tu au bagne et à la prison? Et en revenant de subir ta peine, ne seras-tu pas obligé, partout montré au doigt par le stigmate de la surveillance, d'opter entre le métier de mendiant et de voleur?

Dans ton village, aux jours de crises alimentaires, sans façon et sans humiliation surtout, tu aurais pu t'asseoir à la table de l'un, te reposer sur la paille hospitalière de l'autre; à la campagne, cela ne tire pas à conséquence; à la ville, tu n'auras pas, si l'eau se vend, un verre d'eau pour rafraîchir ta langue desséchée, une pierre pour reposer ta tête, car la police te disputera jusqu'à la borne du chemin. Et sur le soir de la vie, invalide sans hôtel, vétéran sans retraite, vieux vagabond sans asile, le brancard de la salubrité publique te ramassera au fond de quelque cul-de-sac pour te livrer aux expériences médicales d'un amphithéâtre où ton pauvre chien lui-même ne t'accompagnera pas, car il aura fini de souffrir avant toi. Serais-tu allé ainsi à l'humble cimetière de ton hameau?

= «*Chant du Cygne.* Sylvanès en 1854 ou une saison thermale brusquement abrégée. Poémet avec quelques notes médicales, philologiques et critiques, extraites d'un plus ample commentaire littéraire et médical, par J. P. L. Théodore Paulinier, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier.»

L'appréciation de ce poémet nous mettrait dans un grand embarras, car son auteur est farouche

et ne paraît pas du tout disposé à entendre la plaisanterie. Telle est du moins la teneur de son avertissement :

— Fidèle à l'usage que j'ai désormais adopté et dont je n'ai eu qu'à m'applaudir pour mes deux dernières productions, l'une médicale (1854), l'autre littéraire (1850), je ne donne le présent ouvrage qu'en une *édition discrète* (80 exemplaires seulement*) pour quelques amis et rarissimes amateurs, interdisant d'ailleurs sévèrement la reproduction, même partielle, de cette mienne œuvre tout à la fois littérairaire et médicale, et déclarant ici hautement, pour que nul n'en prétende cause d'ignorance, que je poursuivrai comme *contrefacteur* quelconque se permettrait d'en faire, en ses écrits, sans mon autorisation préalable, une citation excédant dix lignes à moins toutefois que ce ne fût pour me combattre et réfuter logiquement et pied à pied, auquel cas je lui livre tout mon travail, mais en exigeant qu'il soit très-morcelé. Qu'en tout, partout et toujours respectés soient les droits sacrés de la Critique, à laquelle nul moins que moi ne prétend se soustraire !

Th. Paulinier (de Montpellier), D.-M.

Montpellier (Hérault), 29 février 1856.

*... et m'estimerai heureux s'il ne me vient que 160 indiscrets, tous plus riches que moi, me tendre bassement la main, pour en avoir un. Aussi ai-je pris d'avance cette virile et inébranlable décision : tout individu, *quel qu'il soit*, qui, éhonté coquin, lâche mendiant, m'en demandera ou fera demander, n'en aura pas !

Il nous suffira donc d'ajouter, car il faut être prudent, que Sylvanès est un établissement thermal de l'Aveyron, et que M. Paulinier a fait sur la nature de ses eaux et de ses visiteurs, neuf cents vers (ils

sont numérotés) entrecoupés de réflexions scientifiques et pittoresques.

Sur ces neuf cents vers, nous en donnerons huit, en nous gardant bien d'atteindre ce chiffre fatal au delà duquel M. Paulinier menace de poursuivre. Autrement, nos citations n'auraient plus connu de bornes.

Que tout ce monde-là, frivole, ignare et vain,
Dans les piscines prenne, en conversant, le bain.
Loin des propos oiseux et des fades histoires,
Baignons-nous, sans fracas, en de larges *baignoires*,
Et l'esprit et le corps ne peuvent qu'y gagner.
Non pourtant qu'on ne puisse avec fruit se baigner
De l'autre façon ; mais celle-ci je préfère,
La tenant plus décente et bien moins tœdifère.

P. 46 et 47.

[DU 28 JUILLET.] = *Bernabo*, opéra-bouffe en un acte, d'après Molière ; paroles ajustées sur la musique de Cimarosa, Paisiello, Guglielmi, Salieri, Farinelli, Grétry, par Castil-Blaze. Ouvrage écrit en vers lyriques pour l'Académie française, argument victorieux qu'elle peut diriger contre ceux qui doutent de la sonorité puissante et mélodieuse, de l'agilité, de l'accent, de la quantité même de notre langue française. Hommage sera fait de ce livret, de sa partition aux bibliothèques de l'Institut etdu Conservatoire de Musique, par l'auteur *in partibus*, élève de cette école nationale. Prix : 50 centimes, Paris, Castil-Blaze, rue Buffault, 9. 1856.

Pourquoi M. Castil-Blaze a-t-il arrangé ainsi cette opérette, et pourquoi lui a-t-il donné ce nom fantasque de *Bernabo?*

C'est ce qu'apprennent un prologue et un épilogue dont nous détachons quelques fragments :

La langue française est un instrument dont nos paroliers veulent jouer sans en avoir appris la gamme et le doigté. De là vient l'argot rebutant, l'indéchiffrable charabia que l'on dégoise sur nos théâtres lyriques. Les mots chantés y sont brisés, pilés, fracassés, pulvérisés de telle sorte, les syllabes y frappent si souvent à faux sous les notes, que l'auditoire ne comprend pas du tout ce que veulent dire les acteurs. En écrivant, par fantaisie, la partition de *Bernabo*, je ne pensais qu'à meubler la bibliothèque de l'Académie française d'un ouvrage qu'elle pourrait opposer aux assassins comme aux détracteurs de notre idiome. Tel était mon seul but.....

Condamné par une cour royale (1), 1837, je change de juridiction, et porte à l'Opéra-Comique trois actes bouffes, *Choriste et Liquoriste ;* les avait-on lus ? J'en doute ; ils n'en furent pas moins refusés.

Rien de ce genre ne m'étonne; c'est un parti pris. Cependant, comme j'ai d'assez grands loisirs, que je suis de séjour, que rien ne m'engage à courir après les piécettes; comme l'Académie impériale de Musique refuserait d'emblée et sans y regarder, tout ce que je lui présenterais, il m'est venu l'idée parfaitement neuve d'écrire un opéra complet pour l'Académie française Croyez que l'hommage sera digne de cette compagnie savante. C'est un acte bouffe de Molière, dans lequel je fais arriver huit morceaux de musique choisis parmi tout ce que la verve joyeuse, brillante et folle des Italiens a lancé de plus agile,

(1) L'Académie royale de musique.

de plus galopant. C'est une morale en action, un argument cornu, dirigés contre ceux qui paraissent douter de la flexibilité sonore, de l'étonnante légèreté, de la quantité même de notre langue française. Croyez qu'elle est prompte à figurer les ïambes, dactyles, trokées, anapestes, spondées; qu'elle possède même le *si sequatur*, le *sdrucciolo*, comme le grec, le latin, le provençal et l'italien. Cet opéra ne pouvait être qu'un pastiche. Ne fallait-il pas assembler, réunir toutes les difficultés, montrer la copie à côté de l'original, et faire rouler, voler ce français lyrique sur le rail même de l'italien ?

J'ai dû changer le titre de la pièce : *Sganarelle* ne pouvant être chanté vivement dans aucune langue. Mon protagoniste s'appelle *Bernabo*, anapeste bien sonnant qui m'était nécessaire. Paisiello, Cimarosa, Guglielmi, ces maîtres du genre bouffe, note et parole, Farinelli, qui les suit de près, m'ont fourni les éléments de ce bouquet, dont la première fleur est un air passionné de Salieri.

= *Conseils* sur la politesse et sur la manière de se conduire dans le monde (Libr. Périsse). In-8° de 124 pages.

Ces manuels de civilité puérile et honnête ont toujours fait notre bonheur. Le sérieux de leur style contraste d'une façon si étrange avec le familier de leur matière, que nous ne pouvons résister au désir de prendre dans le chapitre XIII ce qui est relatif à la « Propreté du nez. »

Porter les doigts dans les narines est une malpropreté qui peut y faire venir des boutons dont les suites sont très-dangereuses. C'est aussi une impolitesse qu'on ne peut excuser dans une personne bien élevée.

Il faut observer en se mouchant toutes les règles de l'honnêteté et de la propreté.

Ces règles défendent de se servir des mouchoirs des autres quand déjà ils s'en sont servis eux-mêmes, de faire du bruit en se mouchant, d'étaler et de secouer son mouchoir avant de s'en servir, et de regarder dedans quand on s'est mouché. Elles prescrivent de ne pas attendre un besoin trop pressant, mais de se rendre ce service toutes les fois qu'il est nécessaire de le faire; de se détourner un peu par égard pour les personnes que l'on a en face; de changer souvent de mouchoir, en un mot, d'entourer cette action naturellement désagréable de toutes les précautions convenables, afin qu'elle ne soit pas un sujet de dégoût pour les autres.

Il est des personnes qui tiennent leur mouchoir constamment à la main. On ne le permet que pour ceux qu'on appelle de fantaisie ou de toilette ; d'autres le déposent sur une table, une chaise, ou sur le premier meuble qui se présente; c'est une négligence ou un défaut de délicatesse qu'il faut éviter; la place du mouchoir est dans la poche, il ne doit en sortir que lorsque le besoin le demande. Les personnes qui aiment la propreté ont l'attention de ne se servir que d'un seul côté de leur mouchoir. C'est un exemple à imiter.

[Du 29 juillet.] = *Note pour M. le docteur Leroy d'Etiolles contre M. le docteur baron Heurteloup.* (Imp. Thunot.) In-4° de 30 pages.

Trésor d'aménités chirurgicales.

Quoi qu'il en soit des motifs de M. Heurteloup, dit l'auteur de cette note, il doit demeurer établi que ses accusations sont mal fondées; qu'il a été l'agresseur, qu'il s'est livré à mon égard, sans provocations, sans motif, à la diffamation la plus mensongère, la plus odieuse; que ce serait moi qui aurais droit de me plaindre.

.... Et M. Leroy d'Etiolles établit par une série d'extraits comment à propos de percuteurs à cuiller, pinces à trois branches et autres instruments de lithotritie (tous deux s'occupent spécialement des maladies de la pierre), M. Heurteloup a trouvé moyen de l'appeler « sacripant, fléau, peste, dépositaire infidèle, vilaine bête, fanfaron, lâche, tribun manqué, sangsue scientifique, tortureur de blessés, vidangeur, etc., etc , le nommant par dérision M. James Leroy, dit Leroy d'Etiolles, dit d'Etiolles, dit Seine-et-Oise, et se vantant à tout propos de lui faire la barbe et de lui allonger les oreilles :

J'arrive à la conclusion de ma biographie esquissée par M. Heurteloup.

« *En somme, c'est une vilaine bête.* »

M. le baron a une manière de dire les choses pleine de noblesse et d'élégance ; il n'est, certes, pas donné à tout le monde de parler et d'écrire ainsi. Cependant il me semble que c'est mettre à sa prose un prix un peu exagéré que de prétendre m'obliger par jugement à payer *dix mille francs* le plaisir de la lire (1).

Sous la dénomination de *sangsues scientifiques*, M. Heurteloup a dépeint, ou plutôt prétend avoir dépeint quelques autres médecins. « De même que « Praxitèle, dit-il, je compose ma statue des char- « mes et des grâces que j'ai recueilli (*sic*) sur plu- « sieurs beautés. Si quelqu'un s'en offense, il peut « reprendre sur *le tas de guenille* qu'il m'a prêtée. » (*Études sur les mœurs médicales du dix-neuvième siècle.*)

Contraint par M. Heurteloup de venir, malgré ma

(1) M. le baron Heurteloup lui demande dix mille francs de dommages intérêts.

répugnance, remuer ce qu'il appelle lui-même ce tas d'immondices, je me suis armé pour un moment du crochet du chiffonnier et j'ai retiré une à une, pour les lui restituer, les guenilles dont il m'avait affublé. Les autres médecins que M. Heurteloup a eu la prétention de peindre n'étant pas placés par lui dans la même nécessité que moi, ont pris grand soin de n'en pas approcher. Qui d'entre eux, au surplus, se reconnaîtrait dans ce portrait d'un échappé du bagne : « La sangsue scientifique fait tout ce qui peut donner « du retentissement à son nom, sottises, viles dé« marches, *vols*, scandale, tout lui va. *Elle tuerait au « besoin.* Elle sait que tout cela passe et que le nom « reste. Le nom est ce qu'elle veut, car le nom d'un « coupable qui retentit et que la justice n'atteint « pas, c'est de l'or ! ! ! »

Voilà ce que M. Heurteloup présente comme une *esquisse des mœurs médicales actuelles !*

Voilà l'homme qui se plaint aux tribunaux de la malveillance de ses confrères! Voilà les écrits pour lesquels il invoque leur protection!

= Un ancien préfet, M. Garbé, vient de lancer contre le *Siècle* et presque tous ses rédacteurs une note au sujet du procès de la Société *le Globe*. Les termes en sont assez acerbes pour que nous hésitions à en reproduire les conclusions ; la partie adverse se réserve sans doute d'y répondre.

[Du 31 juillet.] = Les coiffeurs parisiens continuent à briller dans la rédaction de leurs prospectùs. Voici un des derniers modèles de cette littérature capillaire :

Si la concurrence est la mère du progrès, le progrès à son tour devient le père de la perfection.

La preuve évidente de cette version est tout entière dans l'exemple que voici :

FOURCAND, l'artiste capillaire par excellence, le coiffeur qui sut mériter, par les soins vétilleux qu'il apportait à son travail choisi, les préférences du monde élégant de la rue de la Paix; — FOURCAND, suivant le torrent qui jaillit des plus précieuses améliorations artistiques et industrielles sur les mille grands et petits chemins de la population parisienne, a voulu fonder des salons de coiffure d'un genre resté inconnu jusqu'ici; sa volonté a reçu le plus éclatant résultat; ses portes sont ouvertes à tout le monde, et tout le monde se presse dans ses salons où l'art respire les plus modernes fantaisies qui lui sont spéciales.

Est-il besoin de le dire? ce que la mode a créé de plus mignon en meubles et en tentures décore chaque salon; des parfums embaumants viennent contribuer au bien-être du client, dont les désirs, quels qu'ils soient, sont satisfaits comme par la puissance d'une fée de Perrault.

C'est déjà un progrès important que celui-là, offrir à tous les agréments irrésistibles du confort.

Eh bien, au confort se joint l'économie pécuniaire; désormais les gens de toutes classes peuvent savourer les délices de la toilette première, à des conditions absolument minimes. — C'est pourquoi il prit pour titre :

| | |
|---|---|
| Fauteuil de barbe,<br>Linge fin damassé, | 15 c. |
| Fauteuil de coiffure,<br>Parfums de Lubin et Pinaud, | 15 c. |
| Fauteuil de coupe,<br>Peignoir oriental,<br>Douche d'eau germanique,<br>Avec coiffure, | 30 c. |

Les soins réclamés vainement entraînent la révocation immédiate de tous les artistes.

*Lecture de toute la Presse politique, littéraire, artistique, commerciale et industrielle.*

**ON FAIT SON COURRIER.**

## THÉATRES

Opéra. — Plusieurs engagements et quelques débuts. Par le chaud qu'il fait, la direction nouvelle ne peut faire mieux pour son entrée en campagne. Un ténor diversement jugé s'est fait entendre dans la *Juive*. Le plus grand tort de M. Renard est de n'avoir pas su ménager une belle voix.

Faure vient d'être enlevé à l'Opéra-Comique par M. Royer et quarante mille francs de pension.

Théatre-Français. — Lafontaine continue tout doucement ses débuts par *Mademoiselle de Belle-Isle*. Pourquoi donc les plus vaillantes recrues s'acclimatent-elles avec autant de peine au Théâtre-Français ? Il en a jadis été de même pour Bressant dans le *Verre d'eau*. Quoi qu'il en soit, Bressant a regagné depuis tout le terrain perdu. Accordons à M. Lafontaine le bénéfice de cet exemple consolant.

Opéra-Comique. — M^lle^ Duprez s'en va ; mais M^me^ Ugalde nous reste, et M^me^ Cabel revient. La compensation est plus que suffisante. On parle beaucoup de *Psyché*, une antiquité nouvelle, dont MM. Carré et Barbier (toujours) viennent de lire les trois actes à la direction.

Variétés. — Le *Camp des révoltées*. Exhibition de femmes charmantes, motivée cette fois du moins par une assez bonne petite pièce. On y voit M^lle^ Alphonsine et M^lle^ Théric, dont la Russie nous emprunte décidément le frais visage, le sourire éternel, et la mère.

Porte-Saint-Martin. — La pièce de M. Séjour continue à y devoir des remercîments à M^me^ Laurent, à M^me^ Guyon et à un vaisseau fort bien peint, voguant sur une mer agitée. Si cela continue, chaque directeur aura sa marine.

---

= L'Anecdote publiée dans le numéro précédent (page 13), a été communiquée à la *Revue anecdotique* par une lettre particulière.

---

Les douze livraisons du 1^er^ semestre de l'année 1856 sont en vente à la librairie, 11, rue de Seine. Un vol. in-18, avec table. Prix : 2 fr. 50.

---

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 1er AU 15 AOUT 1856

---

[DU 1er AOUT.] = La perte récente de Bohain, cet autre Dutacq, vient de reporter un instant les esprits vers l'ancien *Figaro* qu'il sut administrer avec tant de bonheur. En remontant un peu plus haut que son règne, nous trouvons sur les commencements du journal des détails fort circonstanciés dans *le Livre noir*, publié en 1829 par Anne, chez le libraire Moutardier.

*Le Livre noir* est un répertoire alphabétique, imprimé, dit le titre, sur les registres de l'administration et contenant toutes les confidences faites à M. Delavau, que les bonapartistes et les carbonari tenaient alors fort éveillé.

Nous y voyons le préfet de police faire demander des renseignements sur un rédacteur du *Figaro*. Les agents lui adressent en retour ce rapport cavalier :

2 mars 1826.

« Nous avons pris des informations sur divers points et établi une surveillance permanente pendant huit soirées consécutives au café Florian, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 39....

« Il serait difficile peut-être de trouver dans la capitale une réunion plus dépréciatrice du gouvernement que celle qui se compose des habitués du café Florian. La malignité de cette coterie se trouve en partie consignée dans le journal *le Figaro*. Ce journal n'est point la spéculation d'un ou de plusieurs particuliers; il n'a point de rédacteur gagé : chaque *saltimbanque* du café Florian y contribue selon ses moyens. Un sieur Jourdan, graveur en taille-douce, quai des Augustins, n° 17, fait les frais du papier et de l'impression, qui jusqu'à ce jour est à peu près due au sieur Gueffier, imprimeur, rue Guénégaud, n° 31. Enfin ce journal est envoyé gratis dans plusieurs cabinets de lecture. Jusqu'à ce jour, il ne couvre point les frais du sieur Jourdan.

« Le sieur Jourdan avait un bureau du journal susdit passage du Commerce-Saint-André-des-Arts, n° 71; c'est là que les nommés Théodore Lebaron, Geniez, Paulin et d'autres encore dont les noms nous sont inconnus, rédigeaient le *Figaro;* mais le sieur Jourdan, ne voulant plus subvenir aux loyers, a donné congé il y a environ un mois.

« Depuis lors, le bureau de rédaction du *Figaro* est dans l'arrière-salle du café Florian; c'est là que chaque soir est admise, depuis six heures jusqu'à minuit, une réunion de malveillants beaux esprits, qu'il convient de surveiller attentivement. »

Un second rapport du 7 avril 1856 nomme comme rédigeant ledit journal ou lui fournissant des matériaux un plus grand nombre de personnes parmi lesquelles nous remarquons Maurice Alhoy, Henri Arago, et par la plus singulière coïncidence, le nom d'un des plus vaillants soutiens du *Figaro* actuel : — Villemot.

[Du 4 aout.] = Ceci est tout simplement le

*nec plus ultra* de tous les prospectus passés, présents et futurs. Jamais les Pyrénées-Orientales n'ont rien produit d'aussi parfait. Nous n'avons pas osé retrancher ni souligner un seul mot, dans la crainte d'écorner un monument qui honore la faconde des éditeurs méridionaux.

## LE COEUR DU POÈTE

ou

## FLEURS POÉTIQUES.

par

M. Lafont de Montferrier, ancien principal de collége.

Seconde édition revue et augmentée de plusieurs pièces nouvelles.
Un volume contenant plus de quatre mille vers.

Les Poésies de M. Lafont de Monferrier ont un caractère spécial qui nous paraît devoir vivement intéresser la curiosité publique : elles semblent tenir à la fois du *classique* et du *romantique ;* mais en réalité, elles offrent un genre à part qu'il est plus facile de goûter que de définir : l'auteur a une manière de penser et de dire qui n'appartient qu'à lui. Il est presque toujours original, parce qu'il ne cesse pas d'être naturel. Ce qui le distingue surtout, c'est une heureuse flexibilité d'esprit qui lui permet de prendre tous les tons, sans gêne et sans effort. Tantôt grave, tantôt gracieux, souvent tendre, mais toujours décent, il instruit, il plaît, il touche, et les émotions qu'il fait naître dans l'âme du lecteur sont aussi pures qu'agréables. Ses vers portent l'empreinte d'une philosophie qui part du cœur et qui fait rêver doucement ; ceci nous amène à dire que les inspirations de ce poëte sont pénétrées d'une aimable mélancolie que l'on y retrouve partout, même dans une ode qu'il adresse à la *Gaîté,* et que l'on peut consi-

dérer comme un chef-d'œuvre d'un genre neuf, comme une véritable création.

En général son style est d'une élégante simplicité : sa muse prend habituellement et par goût le vol de la colombe, dont elle a la grâce et l'innocence ; mais elle n'en sait pas moins prendre, quand il lui plaît, l'essor de l'aigle, et s'élancer dans les régions du sublime.

Il faut voir avec quelle force d'expression, avec quelle élévation de pensée, il décrit et la puissance de la liberté morale, et le néant des jouissances terrestres, et le malheur attaché de tout temps aux amours coupables ; mais il faut surtout entendre comme il chante les ineffables grandeurs de la Religion du Christ : ici sa voix échappe souvent à la terre et prend je ne sais quoi de mystérieux qui ressemble à un écho du ciel ; et, ce qui est bien digne de remarque, c'est que notre poëte ne *tombe* jamais des hauteurs où il a su s'élever ; il en *descend* sans contrainte, sans secousse et aussi facilement qu'il y était monté.

Ce recueil de Poésies, que M. le Ministre de l'Instruction publique lui-même a qualifié de *charmant*, se compose de chants sacrés, d'odes, d'épîtres, d'élégies, de petits poëmes, etc. C'est un parterre aussi varié que riant.

Voici ce qu'une femme de beaucoup d'esprit en a dit à l'auteur dans un joli madrigal qui se trouve à la fin de la première édition du *Cœur du Poëte :*

« Parmi ces fleurs comment choisir ?
Comment nommer la plus jolie ?
Il faudrait toutes les cueillir,
Pour éviter leur jalousie.
Soyez plus fier de leur couleur ;
Soyez heureux de les chanter encore :
Pour tout plaisir, pour tout bonheur,
J'aurais voulu les faire éclore. »

A*** de L***.

Nous voulions d'abord citer quelques fragments de ce livre ; mais nous nous sommes senti arrêté par le même scrupule et par le même embarras qui avaient arrêté avant nous Mme A*** de L***. Nous non plus, nous n'avons pas *osé choisir;* nous craignions d'altérer l'harmonie qui règne dans l'ensemble de l'œuvre ; nous avions peur surtout de défigurer les pièces que nous en aurions détachées ; les plus beaux yeux, pour conserver leur beauté, ont besoin d'être laissés à la place où la nature les a mis. C'est un de ces livres véritablement inspirés par le cœur, où l'on retrouve ce qu'on a senti soi-même, et que l'on aime à relire, comme on aime à revoir un ami. C'est aussi avec le cœur que nous l'avons lu et jugé, et le cœur ne se trompe guère. Pour prouver que le jugement que nous en portons n'est point exagéré, nous transcrivons, en finissant, une lettre publiée par le *Journal de la Charente-Inférieure*, et qui a été adressée à M. Lafont de Montferrier, lors de la première apparition de ces *Fleurs Poétiques,* par M. le marquis d'Arbaud-Jouques, ancien préfet, conseiller d'Etat, chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem et commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur, poëte lui-même fort distingué, et dont le nom n'est pas moins cher aux lettres qu'à la patrie.

« Mon cher ami, mon aimable poëte, vous êtes sans doute bien étonné et surtout inquiet d'être si longtemps sans avoir reçu mes remercîments pour l'envoi de trois exemplaires de vos poésies. Elles m'ont trouvé dans mon lit, soumis aux tortures (c'est le mot) d'un rhumatisme général et de la plus douloureuse sciatique. Je suis mieux aujourd'hui, puisque je peux écrire ; et le premier moment de relâche que les douleurs m'aient laissé vous a été consacré. J'ai lu et relu votre charmant recueil avec autant de plaisir que d'attention. Je l'ai lu en ami, en littérateur, en critique. L'ami et le littérateur ont été charmés; le critique a eu bien peu de chose à dire.

« Vous avez été fidèle aux bonnes traditions, votre style est classique. Cela vous a porté bonheur : tout est harmonieux, pur, élégant, facile...

« Je mets au premier rang de vos poésies la très-belle traduction du *Dies iræ*, et les autres chants sacrés, les odes à M. de Chateaubriand, *l'Esprit et le Génie*, *la Reine des Muses*, l'ode *à l'Amour*, et surtout *la Jeune malade*, *la Sœur de Charité*, *Louise couturière*, la belle épître que vous m'avez adressée, forte de style et de pensée, qui n'a qu'un défaut, celui d'être trop flatteuse pour moi, défaut qui est compensé par l'énergique et vrai portrait de Juvénal, que vous avez caractérisé de main de maître.

« Voilà, mon cher poëte, mes *prédilections*, ce qui n'empêche pas que je ne rende une parfaite justice à tout ce que je n'ai pas nommé ; car tout dans votre recueil est pur, élégant, harmonieux et facile, je vous le répète. Vous êtes né poëte. Si nous avions vécu dans des temps moins barbares, dans le temps où Boileau, Racine, Jean-Baptiste Rousseau, Voltaire même auraient été frappés d'apoplexie, en lisant quelques-uns des vers de nos célébrités romantiques, vos poésies auraient eu un juste succès. Elles en auront aujourd'hui, parce que l'époque où vous les avez fait imprimer commence à s'éclairer des premiers rayons du bon goût Tout commence à réagir, ce me semble, contre tant d'erreurs ou funestes ou ridicules, dans la religion, les mœurs sociales, la politique et la littérature. A mon âge, je crois entrevoir l'aurore du bon goût; mais je n'espère pas en voir se lever le soleil.

« Adieu, mon cher ami et aimable poëte. Tout à vous et de tout mon cœur.

« *Votre ami et serviteur,* D'ARBAUD-JOUQUES. »

Perpignan. Imp. Alzine.

[Du 5 aout.] = Une brochure qui porte pour titre *Chemins de fer européens* vient de mettre en

» question la création d'un chemin de fer à Constantinople. M. J. V. de Sainte-A*** qui l'a signée, résume ainsi son projet :

Un chemin de fer de Paris à Constantinople est d'une absolue nécessité pour l'Europe aussi bien que pour la Turquie, et la possibilité de sa prochaine exécution ne fait plus l'ombre du doute dans les esprits les moins clairvoyants ; car déjà plus de 400 kilomètres sont achevés, 212 sont en partie en exécution, et l'autre à l'étude. Il ne reste donc plus à étudier et à faire exécuter, pour rejoindre Constantinople, qu'à peu près 1,576 kilomètres, qui peuvent être établis à 500, même à 400,000 francs le kilomètre, ce qui ne porterait le chiffre total du reste de la dépense qu'à 630,400,000 francs. Mais quand il s'agit d'une ligne aussi importante, qui sera incontestablement l'une des deux grandes artères européennes, sans toutefois que l'intérêt de celles établies ait à souffrir de son exécution, qui leur sera, au contraire, d'un secours réel, ne semble-t-il pas tout naturel qu'on porte les dépenses à un chiffre plus élevé, afin d'obtenir des voies plus fortes, des machines d'une dimension plus vaste, une vitesse plus grande, ce qui donnerait un bénéfice de temps, par conséquent d'argent.

= Un avocat, M. B. Mazel, ne porte pas aussi loin ses projets industriels.

Il vient de faire imprimer une *Lettre* qui soumet à *M. le ministre du commerce* un projet qui consiste à faire poser immédiatement à Paris une série de tentes qui, régnant dans la longueur de toutes les rues, préservera de l'inconvénient de la pluie, du soleil et des miasmes de la rue.

Il donne à l'exposé de son système ce titre-ci : *Le Parisien affranchi du besoin d'argent et de*

*parapluie*, et explique ainsi les avantages qu'on en pourra retirer :

Or, si tout propriétaire avait intérêt à la non-discontinuation du règne des tentes dans toute la longueur et largeur suffisante de toutes les rues, il est d'évidence que le piéton serait affranchi d'une des plus lourdes servitudes qui pèsent sur le Parisien : celle d'être inséparable de son parapluie, sous peine de perdre un temps précieux ou de se racheter de cette perte par l'énorme impôt à payer aux voitures lorsque sa bourse le lui permet, et que de plus, il serait affranchi du grand inconvénient de l'insalubrité et mille autres désagréments qu'entraîne le trop grand nombre de chevaux pour traîner tant de voitures; voitures affligeant le regard de l'odieux contraste d'un riche du quart d'heure, s'éclaboussant, pour ainsi dire, lui-même dans le prélassement dont il sera victime quelques minutes après.

= Spécialiste plus sérieux, M. Beaudemoulin, propriétaire et ingénieur en chef des Ponts et Chaussées en retraite, propose de son côté dans une brochure qui a pour titre : *Assainissement de Paris* (Imp. Tinterlin) la suppression totale des ruisseaux, des vidanges et de la boue, par un système de *drainage* suivant souterrainement le cours des ruisseaux et aboutissant avec eux à chaque branchement d'égout. Une partie des vidanges s'opérerait par la même voie, préviendrait l'infection et réduirait presque à rien cette opération « qui est la honte de notre époque. » Une distribution générale des eaux de la ville, — distribution qui entre du reste dans les projets de l'administration actuelle, — doterait

chaque maison d'une colonne d'eau ayant au moins 18 mètres de hauteur, dont les bienfaits seraient inappréciables pour la salubrité publique, l'industrie et les cas d'incendie. Des *chasses* d'eau générales nettoieraient les égouts trois ou quatre fois par jour et supprimeraient le travail repoussant des manœuvres chargés de les curer. Enfin, des galeries latérales recueilleraient et porteraient en aval de Paris toutes les immondices déversées par les égouts ordinaires.

« Aux extrémités de ces galeries seraient des réservoirs couverts et des pompes foulantes pour conduire ces liquides aux points les plus voisins des coteaux de Paris. Là des usines pourront s'établir pour traiter ces liquides et leurs résidus ; » lesquels pourront être à leur tour utilisés par les agriculteurs.

Heureux Paris ! que de projets ont la prospérité pour but ! que de cerveaux s'absorbent à ton service ! Les préoccupations économiques de M. Beaudemoulin ne le préoccupent pas cependant tout à fait, car il termine par cette appréciation *sui generis :*

« Le grand ensemble que je viens d'esquisser est une œuvre de penseur, de citoyen, d'ingénieur :

« A l'administration le soin de l'utiliser. »

[Du 7 août.] = Il vient de paraître chez l'éditeur Chappe un roman en trois volumes, *la Marquise aura mauvais temps*, par Mme la marquise de Noisiel. L'épigraphe placée en tête du livre nous

dit : *Autres temps autres mœurs*, mais la forme choisie par l'auteur nous prouve que son style ne s'accommode pas du proverbe. Nous y voyons par exemple que Mme de Pompadour « pressa l'ivoire de ses dents sur ses lèvres polies. »

Quant à la marquise de Noisiel, c'est, dit-on, un pseudonyme derrière lequel se cache Mme de Pellaprat.

[Du 8 AOUT.] = M. Thiers vient d'achever un nouveau volume de l'*Histoire de l'Empire.*

Ceci nous reporte involontairement au temps où le rédacteur des *Nouvelles à la main*, une Revue anecdotique d'il y a douze ans, curieuse et piquante au possible, classait l'œuvre de M. Thiers parmi celles qu'on annonce toujours et qui ne doivent jamais paraître ; voici en quels termes :

« Nous avons d'abord la *Quiquengrogne*, roman en deux volumes, de M. Victor Hugo, annoncé depuis plus de quinze ans et qui ne paraîtra jamais.

« Il y a aussi la suite de *Stello* de M. de Vigny, annoncé depuis une époque non moins reculée...

« Vient ensuite *Or et Fer*, roman de M. Félix Pyat.

« Puis enfin l'*Histoire de l'Empire*, de M. Thiers, achetée cinq cent mille francs, mais non encore payée, car elle n'est pas non plus écrite, ce qui fait que l'éditeur Paulin aurait pu sans imprudence l'acheter beaucoup plus cher encore.

« Ces livres ressemblent aux promesses d'amour éternel lesquelles ne se réalisent jamais. » (2e série, 2e liv., p. 51.)

= M. Lacabane, un bibliothécaire érudit, un

d'Hozier dont le faubourg Saint-Germain redoute et vénère la science paléographique, a fait, lui aussi, et depuis longtemps, « une promesse d'amour éternel » à Froissart lui-même, ce maître chroniqueur du quatorzième siècle.

Il y a vingt ans qu'on faisait déjà pressentir l'apparition d'un nouveau Froissart édité par un *jeune* savant, M. Léon Lacabane.

Le savant n'est plus jeune, mais l'édition n'est pas encore éclose. Espérons en l'exemple de M. Thiers.

[Du 9 août.] = L'annonce devient décidément un monde à part, un monde qui a ses gros bonnets, son armée, sa *littérature*, et aussi, disons-le pour faire ombre au tableau, — sa jurisprudence. Celle-ci même menace de devenir extrêmement compliquée. Les tribunaux n'y pourront bientôt plus suffire.

C'est aujourd'hui le *Galignani's Messenger* qui est en jeu dans un mémoire intitulé: « Observations pour Mlle Jefford, demanderesse, contre le *Galignani's Messenger*, défendeur. »

Mlle Jefford est propriétaire d'un restaurant sis rue Richelieu, et connu sous le nom de *Taverne Britannique*. La composition de sa clientèle lui suggéra l'idée de faire annoncer sa maison dans les colonnes du *Galignani's Messenger*, journal anglais s'imprimant à Paris.

Les conditions d'un abonnement quotidien furent

donc arrêtées entre elle et l'administration du journal, qui s'engagea à prôner perpétuellement la cuisine, le jardin et les jets d'eau de la Taverne Britannique moyennant la bagatelle de cent francs par mois.

Pendant plusieurs années le contrat s'exécute à la satisfaction des deux parties, lorsqu'il est tout à coup révélé à M^{lle} Jefford par un touriste observateur que son annonce était souvent omise dans les exemplaires du journal qui partaient chaque soir pour l'étranger et les départements.

Des recherches sont aussitôt faites, et on découvre, après nombre de difficultés, que cette malheureuse annonce a été omise *soixante-quatre fois*, rien que pendant l'année 1856, et *vingt et une fois* pendant le premier trimestre de l'année 1856. En tenant compte des omissions moins nombreuses faites les années précédentes, M^{lle} Jefford est arrivée au total effrayant de 109.

Aussi « repousse et méprise-t-elle » le dédommagement de 200 francs qui lui est offert par le *Galignani's Messenger*. Elle demande 5,000 francs de dommages-intérêts.

═ Un traducteur qui reconnaît sans réserve aucune, avoir reçu une certaine somme pour la rémunération de son travail, n'a aucun droit sur les éditions postérieures de sa traduction.

Tel est le principe que le libraire J.-B. Baillière

fait aujourd'hui valoir dans son *Mémoire en réponse aux héritiers Jourdan.*

« M. Jourdan, dit-il, était un médecin littérateur ou de cabinet, possédant bien la langue allemande, ayant des connaissances variées, mais sans pratique, vivant dans l'isolement ; il traduisait beaucoup ; il se plaisait à mettre en œuvre les pensées et les idées des autres. Sa vie intellectuelle a été surtout celle de traducteur. M. Jourdan a produit énormément dans ce genre. En effet, indépendamment de cinquante volumes de traduction faites pour mon compte dans l'espace de plus de vingt années de relations très-amicales, il a traduit pour douze autres libraires peut-être encore plus de cinquante volumes. »

Un état général des paiements établit en effet que de 1825 à 1852 ces cinquante volumes de traduction ont rapporté à M. Jourdan la somme de 77,857 francs.

Combien d'ouvrages originaux ont moins rapporté !

Ce mémoire est remarquable par ses termes précis et sa modération. M. Baillière en cite la publication comme un fait sans précédents dans les annales de sa maison.

Pendant quarante années d'une vie laborieuse et loyale, je n'ai eu aucun procès. Comme éditeur, j'ai eu à traiter avec plus de deux cents auteurs, membre de l'Institut, de l'Académie impériale de médecine, professeurs des facultés, médecins des hôpitaux, médecins praticiens de Paris ou des départements, pour la cession de leurs ouvrages, verbalement ou par écrit, et je n'ai jamais eu de difficultés

avec aucun d'eux, non plus que dans mes autres relations commerciales.

Je puis dire que je suis resté, sinon l'ami de tous les auteurs avec lesquels j'ai traité, du moins en bonnes relations avec tous sans exception. Certes, je ne devais pas prévoir que ce serait la famille Jourdan qui viendrait aujourd'hui m'accuser de manquer à mes engagements.

[Du 13 AOUT.] = Il y a longtemps qu'on ne parle plus des tables tournantes, à Paris du moins. En province, on s'en occupe encore avec une constance remarquable. Notre dernier numéro parlait déjà d'un ouvrage publié sur l'*Esprit saint des tables animées*. Un nouveau *Résumé de la question des tables tournantes et parlantes* nous arrive du département de Maine-et-Loire. Ce résumé pose les axiomes suivants : « Oui, les tables tournent et parlent. Oui, c'est le Démon qui les fait tourner et parler. »

Les arguments contraires sont réfutés sans pitié par l'auteur, qui nous fait tout l'effet d'un logicien fraîchement émoulu et mettant ses vacances à profit.

Aux incrédules qui refusent de croire à la présence du Démon dans les tables, en raison même des révélations ridicules et incohérentes qu'on a cru en obtenir, notre dialecticien répond par les déductions merveilleuses que voici :

*Admettant l'assertion*, Rép. — 1° *Nier* que le Démon puisse poser des actes *ridicules*, c'est *méconnaître*

complétement son *caractère.* Il ne faut pas, en effet se représenter le Démon comme un être parfaitement *raisonnable*, *logique*, et, pour ainsi dire, *plein de gravité.* C'est là une idée *bizarre*, une *erreur* manifeste, et non-seulement il *n'en est pas ainsi*, mais , serait fort *étrange* qu'il *en fût de la sorte.* Le Démon, en effet, est essentiellement *passionné.* Or, la *passion*, surtout la passion poussée, comme elle l'est en lui, jusqu'au délire, est *ennemie* de la *raison*, de la *logique* et de toute *gravité.* Il n'est donc pas *étonnant* que, malgré son *prodigieux esprit*, le Démon, entraîné par son naturel *perverti*, fasse des actes vraiment *ridicules.* Ce n'est pas l'*intelligence* qui fait alors *défaut* en lui, mais le *caractère moral*, et la *perversion* du *caractère moral* pousse au *ridicule bien plus* que l'*abaissement de l'intelligence.* — 2° *Nier* que le Démon puisse poser des actes empreints de *ridicule*, c'est *nier* l'*histoire* de *presque* tous les *saints*, de *presque* toutes les *possessions*, où le Démon, au milieu de scènes terribles, solennelles, se livre aux *bouffonneries* les plus *grossières* et les plus *triviales.* (Lisez Gorres.)

*Contestant l'assertion*, Rép. — Est-on bien *sûr* que les faits soient aussi *ridicules* qu'on veut le faire enteudre? Le *ridicule* dans un *fait* provient surtout de *l'absence* de *tout but* ou du défaut de *sérieux* dans le but que l'on se propose. Par conséquent pour dire *pertinemment* qu'un fait est *ridicule*, il faut avant tout en considérer le *but.* — Mais précisément, dit-on, si on appelle ces faits ridicules, c'est qu'on n'*y voit* pas de *but.* — D'*abord* un but peut *exister dans un acte* sans être *aperçu* de *nous.* Cela arrive *tous les jours* pour les actions des *personnes qui nous entourent*, et peut arriver à plus forte raison pour celles du Démon. Ne peut-il pas avoir des projets, *très-sages* à son point de vue, sans que nous en *découvrions* le mystère, *surtout* au *commencement ? Ensuite*, est-il bien *vrai* que le *but* du Démon dans la production de ces phénomènes étranges nous *échappe* si *complétement ?*

Les *résultats* qu'ils ont eus dans *certains pays*, *le mal* qu'ils ont causé à *certaines personnes*, leurs *tendances partout*, tout cela ne fait-il pas *entrevoir* assez clairement le *but* que le Démon *pouvait* se proposer d'*obtenir* et qu'il a en *partie* obtenu ? — *Ainsi*, 1° il n'est pas *démontré* que les faits en question soient aussi *ridicules* qu'on veut bien le dire. — 2° *Ridicules*, ils n'en seraient pas moins *attribuables* au Démon. L'objection *tombe* donc tout entière, en laissant *debout* notre assertion.

= *Bouffées d'un cigare havanais.* In-32 de 8 pages, sign. M. P. (Clermont. Typ. Thibaud.)

Le titre s'est trouvé plus vrai, peut-être que son auteur ne l'aurait voulu. Autant en emporte le vent.

Quand donc le premier venu se lassera-t-il de jouer au Larochefoucauld et de lâcher des pensées aussi originales que celles-ci :

⁂ Les sentiments comme l'or se conservent d'autant plus qu'on en use moins.

⁂ La docilité de la victime simplifie le rôle du sacrificateur.

⁂ Une poule qui pond est plus utile à l'humanité qu'un homme vicieux.

Celle-ci seule nous a paru singulièrement neuve :

⁂ Réchauffer le cœur d'une femme froide, c'est étouffer sa vertu.

= *Très humble supplique d'un paysan champenois qui ne veut pas que sa fille paie les dettes de défunt son mari* (imp. chez Cosse, in-8° de 32 p.)

Mémoire fort curieux signé : *Un paysan champenois*, où l'auteur nous apprend que la Champagne n'a guère que des champs bien arides : *Quelques*

*moutons dont Colbert nous apprit à filer la laine, était autrefois tout ce que chez nous un paysan possédait.*

Suivant lui, si son père, si son grand-père, si lui-même a travaillé sa vie durant, c'est pour que son bien fût transmis à ses descendants et non à des étrangers. Il a marié sa fille sous le régime de la communauté ; mais le maire en la mariant lui a dit que *la femme doit obéissance à son mari et le mari protection à sa femme*. Or si la dot qu'il a donnée à sa fille devait servir à payer les dettes du mari, ce serait elle qui donnerait protection à son mari, et la loi serait violée; donc il demande que la femme soit déclarée propriétaire de sa dot, et non simple créancière de la succession. Ce qui donne un certain piquant à ce mémoire, c'est la forme ; ce sont aussi les citations nombreuses, et les tirades sur le notariat, sur les tribunaux, etc., etc.

= *Dictées récréatives des bizarreries et singularités de la langue française*, par Wik-Potel (veuve Maire-Nyon, in-8°).

Quelques extraits pourront seuls donner une idée de ce livre qui est écrit sur le même modèle d'un bout à l'autre. On croirait lire le *Tintamarre :*

« 300. Il *défère* à vos ordres, il a promis de *dé-*
« *faire* ce qu'il a fait; en ce moment il *déferre* votre
« cheval.

« 301. *Défais-toi* de ce tas de *défets* inutiles ; et

« quand tu te seras *défait* de ces rebuts, tu achèteras « une quantité *d'effets* précieux.

« 302. En *déférant* votre cheval, et en ôtant votre « écusson *déférent*, il s'est montré d'un esprit *dé-* « *férant*.

« 303. C'est pour *déférer* aux ordres de mon maî- « tre qu'il faut *déferrer* le cheval. »

Quel travail ! quelle patience ! Et pourquoi, bon Dieu !

[Du 14 AOUT.] = Périodiques nouveaux :

— *Le Samedi*, journal littéraire illustré, à cinq centimes.

— *Le Censeur* de l'industrie, de la Bourse, de la littérature et des arts, paraissant tous les jeudis. — Pauvre littérature ! pauvres beaux-arts ! à quel rang ce titre vous fait-il tomber ! Est-ce une épigramme de la rédaction ? Est-ce la conscience de ses propres forces ? Dans tous les cas, c'est triste.

= *Diogène*, journal satirique, consacré à la biographie des célébrités contemporaines. Vignette représentant Diogène sa lanterne à la main, et un binocle sur le nez. Une foule effarée paraît se dérober aux recherches du Cynique ; sa figure n'exprime cependant rien de bien méchant. On le prendrait volontiers pour un fashionable attardé aux bains Deligny et ne pouvant retrouver sa culotte.

= Le *Carillon*, journal musical et... littéraire (toujours !), hebdomadaire. Donne cent francs de

musique et une gravure valant douze francs pour un abonnement de trente francs.

C'est véritablement trop.

Il n'est pas étonnant que les abonnés deviennent aussi rares.

On les gâte.

= Le journal *le Réalisme* que nous annoncions la quinzaine dernière a peu ou point paru. Communiqué d'abord par ses rédacteurs à l'un des maîtres du genre, il n'a pas obtenu son approbation. Aussi les exemplaires ont-ils été retirés du domaine public, et lacérés presque tous.

Ce trait d'héroïsme honore ses auteurs et tient les collectionneurs en éveil.

= Un numéro de la *Phrénologie* contient ce hardi paragraphe : « Certes nous ne pouvons faire l'éloge de notre expérience, de notre habileté en application phrénologique ; mais nous dirons que le système de Gall, exercé de certaine façon et avec une longue pratique, peut arriver à une précision fabuleuse de divination. Afin d'offrir à nos lecteurs, amis et ennemis, une preuve frappante de ce que nous avançons, nous nous engageons à publier dans notre journal l'analyse phrénologique de tout homme qui désirera subir notre examen dans l'intention d'en divulguer les résultats, comme aussi de tout crâne, plâtre, masque, portrait, photographie, qui nous sera envoyé rue de Provence, 48. »

Les amateurs ne manqueront pas, mais seront-ils tous contents ?

— *L'Univers Israélite* du mois de juillet a publié des *Lettres d'Angleterre*, où M. Wise, rabbin américain, raille le plus humoristiquement du monde les israélites polonais qu'il a eu occasion de voir pendant son séjour à Londres.

Des touristes polonais, — coreligionnaires excellents, mais peu propres, — m'ont déjà découvert par centaines dans cet immense Londres. Ils venaient en appeler à notre religion commune et à leurs nombreuses filles non pourvues. Ils faisaient un appel à mon sentiment religieux et à mon imprudence pécuniaire, et j'ai à chacun d'eux offert un don selon mes moyens, et, par des considérations diététiques bien connues, j'ai laissé tómber ce don, de la manière la plus délicate, dans le creux de la main, sans la toucher, écoutant avec affabilité l'histoire des douze filles non mariées de chacun, et leur montrant ensuite la porte, car ils sentaient horriblement l'eau-de-vie.

La police royale d'Angleterre, dans sa simplicité insulaire, aurait peut-être employé des mois pour me dénicher. Un ami polonais apprend mon adresse déjà chez le traiteur de Hambourg, ou bien douze heures après que le mal de mer l'a vomi sur le rivage britannique, — tellement est prodigieusement développé l'instinct anglais de la grande et noble famille de *Schnorr*.

Des historiens superficiels seuls radotent de mobilité et d'inconstance chez les Polonais, comme d'un défaut de caractère de leur peuple. Je les ai trouvés indubitables et sûrs sous toutes les latitudes; ils m'ont suivi fidèlement jusqu'ici au delà la mer. Oui, par le ciel, ces fils de la famille Schnorr forment

une éternelle (et sans doute coûteuse) chaîne d'union entre nous tous qui sommes dispersés sur la surface de cette planète, pour notre honte et notre affront, pour notre repentir et notre expiation, pour servir d'avertissement et d'exemple, avec et sans passeports de nos gouvernements respectifs.

Un peu après, M. Wise évalue en ces termes la position de ses coreligionnaires de l'Ecosse et de l'Irlande :

Voilà à peu près tous les faits que j'aie pu jusqu'à présent constater scientifiquement dans le judaïsme anglais. On pourrait ajouter que jusqu'à ce jour peu de rejetons de Jacob se décident à s'établir en Ecosse, par le seul motif que ces Ecossais sont une peuplade tellement rusée que même les nôtres en seraient infailliblement dupes. En vérité, depuis qu'on écrit l'histoire universelle, nulle nation n'a encore fait un aussi grand compliment à une autre nation que les nôtres en font aux Ecossais en s'écartant modestement de leur chemin. Aussi bien il n'y a pas grand'-chose à gagner chez ces gueux. Les pauvres d'entre eux émigrent en masse vers le sud d'Angleterre pour gagner de l'argent, et les autres qui restent à la maison préfèrent, par pure ladrerie, aller à l'église qu'au cabaret. Non, par Rothschild ! ce n'est pas là un peuple pour le judaïsme à qui il a été promis un pays avec des cascades de lait et de miel.

On ne saurait indiquer facilement, avec une exactitude statistique, combien de juifs il y a en Irlande ( on dit que leur nombre y est fort restreint). C'est la faute de la police anglaise qui n'exige point de cartes de séjour et ne s'occupe nullement de la religion des gens. Pour le moment, on peut se passer encore de la statistique de la population israélite. Mais si notre peuple se décide enfin d'émigrer en masse à Jérusalem, alors notre guide de ce pays sera bien embar-

rassé de savoir combien de bateaux à vapeur il lui faudra prendre pour cette traversée. Cette incertitude a été exposée un jour à John Russell lorsqu'il était encore secrétaire d'Etat de l'intérieur. Mais il répondit avec sa présence d'esprit ordinaire, que pour un pareil cas le gouvernement se réservait toujours le plaisir de mettre à notre disposition toute la flotte britannique. Et pourtant il est encore beaucoup de gens qui prétendent qu'il n'y a rien de bien sérieux dans les efforts d'émancipation du noble lord!

[Du 15 aout.] = Voici qui peut faire le pendant d'une histoire de cercueil racontée par nous dans le premier volume.

Un compositeur allemand fut, il y a quelque temps, embaumé par l'ordre de sa famille inconsolable.

Cette opération délicate fut accomplie par celui qui en était chargé avec un bonheur tel, qu'un nouveau *client* lui était bientôt adressé par la famille du défunt.

Il s'agissait de faire embaumer un M. X***.

Cet embaumement devait être fait avec autant de soin que l'autre. On ne regardait pas au prix.

Quelque temps après, les héritiers requièrent le mémoire des frais, et semblent fort surpris de la modicité du total. C'était, je crois, six cents francs. Ils ne peuvent même s'empêcher d'en faire la remarque : « Nous vous avons cependant dit de faire tout pour le mieux.

— Aussi, ai-je agi en conséquence, répond le praticien non moins surpris.

— Vous ne nous demandez cependant que six cents francs.

— Eh bien ?

— Eh bien, n'est-ce pas douze cents francs que vous aviez demandé pour ce pauvre M. X*** ?

— Oui, mais aussi faut-il vous avouer que c'est le fils qui m'a réglé en me prescrivant de porter les frais du mémoire à cette somme dont il a prélevé moitié.

Nous livrons le mot aux amateurs de comédie humaine.

---

## LIVRES

= *Mélodies pastorales*, par Thalès Bernard (chez Taride). In-4°. — Poésies grand format. Près de deux cents vers à la page. Ce serait effrayant si on pouvait s'effrayer du ciel bleu, du bleu ruisseau, des saules verts et des verts roseaux chantés par cette muse polyglotte qui a nom Thalès Bernard.

— *Programme d'une bibliothèque historique arménienne*, par M. Dulaurier, avec le concours de Gab. Aïvasowski et Victor Langlois. Paris, Just Rouvier. — Antérieurs de près de cinq siècles aux écrivains musulmans, les auteurs arméniens sont les meilleurs et presque les seuls guides qu'ait l'histoire orientale. Leurs indications ne sont pas inutiles à notre histoire, par la lumière qu'elles répandent sur la part que nos ancêtres prirent aux Croisades. Plusieurs auteurs spéciaux ont entrepris de réunir et d'éditer ces précieux documents. — S'adresser pour les renseignements à la librairie Franck, 67, rue Richelieu.

— *La Journée des Madrigaux, suivie de la Gazette de Tendre et du Carnaval des Précieuses*, in-12, chez Aubry, tiré à 352 exemplaires. Ce nouveau volume, que l'éditeur Aubry vient d'ajouter à sa charmante collection intitulée : *le Trésor* des pièces rares ou inédites, n'aura pas moins de succès que les précédents. La plupart des pièces qu'il renferme sont tirées des manuscrits de Conrad. M. Aubry a de plus ajouté à cette édition une carte sur papier de Chine du pays de Tendre, gravée avec le plus grand soin.

— M. Maurice Germa a bien voulu nous envoyer deux de ses œuvres : — *Légende d'amour*, un de ces jolis petits livres blancs et roses que Giraud publiait il y a deux ans, et *le Drainage*, production plus sérieuse, dont la couverture bleue nous fait craindre que l'économiste n'ait désormais doublé le poëte.

La première partie de cette antithèse contient un fabliau drôlement tourné ; la seconde nous effraye par son caractère tout spécial. Bien que peu *ferrés* sur le drainage, nous dirons que le traité de M. Germa nous a paru complet, clair et méthodique. Seulement nous demandons à l'auteur la suppression d'images de mauvais goût, comme celle-ci : « Il (le drainage) ramène aux champs les ouvriers intelligents qui pressent vainement les mamelles stériles de nos cités. »

---

## THÉATRES

Opéra.— *Les Elfes*, ballet de M. de Saint-Georges, musique d'un comte napolitain. Les Elfes sont d'aimables sylphes septentrionaux qu'on a condamnés à pirouetter par une température de plus de trente degrés, à l'ombre de l'Opéra.

On craint qu'ils ne puissent résister à cet essai d'acclimatation.

Théâtre-Français. — *La Statuette d'un grand homme*. C'est une Modeste Mignon qui finit par oublier ses poétiques rêveries dans les bras d'un ingénieur. L'ingénieur florit depuis quelque temps à la Comédie-Française, témoin *Par droit de conquête*.

Il y a aussi les débuts de Mlle Pauline Grangé, dont le monde connaît les succès à l'Odéon; ils n'ont fait que changer de théâtre.

Gymnase. — *Le Mariage à l'arquebuse* et *les Vainqueurs de Lodi*, deux vaudevilles semi-guerriers qui endurent assez bien *les ardeurs* de l'été.

---

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

2e Année. — 3e vol. N° 4.

## DU 16 AU 31 AOUT 1856

---

[Du 16 août.] = A propos du général Walker et des derniers événements du Nicaragua, un rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*, M. Alfred Assollant, a eu le courage de signer et la bonne volonté d'émettre les réflexions suivantes (vol. du 15 août 1856, pages 888 et 889).

«... Est-ce bien une trahison que de trahir l'ennemi de la patrie? Je laisse à d'autres le soin d'en décider. *J'avouerai pourtant que je n'ai jamais pu m'indigner sincèrement* contre ces Saxons qui, sur le champ de bataille de Leipzig, au plus fort de la mêlée, tournèrent leurs canons contre nous et sauvèrent l'indépendance de l'Allemagne au prix de leur honneur militaire. Les traités de Vienne leur ont peut-être donné des remords; mais quel que soit l'événement, le citoyen qui, en *sa conscience*, a cru délivrer sa patrie, *trouvera grâce devant l'histoire.* »

Le sens moral et la consécration de pareils principes n'ont pas besoin de commentaires.

= En attendant qu'on reprenne ses pièces à Paris, M. Ponsard les joue à l'étranger, en très-petit comité, il est vrai.

C'est ainsi qu'*Horace et Lydie* et un proverbe de Musset ont été interprétés à Aix-les-Bains, chez la princesse de Solms.

On ne dit rien du jeu de M. Ponsard, mais on l'a trouvé fort laid à la scène.

Ayez donc du talent !...

= En fait de périodiques nouveaux, nous n'avons à enregistrer pendant cette quinzaine que le *Dimanche des Familles*, bibliothèque-musée hebdomadaire, sous la direction de madame la comtesse de Bassanville, un nom avantageusement connu dans les feuilletons de modes. Cette publication anodine paraît destinée à charmer la jeunesse. Le personnel de sa rédaction est presque entièrement féminin.

[Du 20 août.] = *Baleines et chapeaux*, croisade à bâtons rompus. Nouvelles crinolines, par Raoul Lamorillière. In-32.

L'auteur est un Bordelais humoristique que nous connaissons déjà. Sa nouvelle satire est bien entortillée, bien insignifiante, à part toutefois une chanson qui n'est pas signée de lui et dont voici deux couplets :

Dans son coupé, le soir, une élégante
Monte, étalant volants et falbalas ;
L'époux après, pour entrer parlemente,
Mais tout est plein ; bref, on ne l'admet pas.
Contre la mode il peste, il déblatère :
O crinoline ! ô fléau social !
Puis, furieux, il s'élance derrière
Pour arriver avec sa femme au bal.

On dit, lorsque les vendanges sont faites,
Adieu, paniers !... depuis longtemps, hélas !
Vignerons, votre automne est sans fêtes,
Et le raisin au pressoir ne vient pas.
Mais, s'il n'est plus de moisson pour la grappe,
Vous vendrez bien vos paniers, sur ma foi !
Car les contours où la beauté se drape
En vont bientôt nécessiter l'emploi.

= *Les Pianos*, par Raoul L. de Lamorillière. In-16. Imprimé à Bordeaux.

Les pianos et les femmes de chambre me font peur, dit-il dans son épigraphe ; aussi comme il a vainement *pris son piano à partie* et qu'après l'avoir *tourné*, *viré en tous les sens*, *depuis* l'ut *le plus bas jusqu'au* do *le plus haut et qu'il a toujours reçu des monosyllabes* entrecoupés *pour réponse* : *do*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *etc.*, il a juré de tirer dessus à boulets rouges.

En conséquence, ajoute-t-il,

« J'ai pris mon encrier, l'ai rempli d'encre « noire et fraîche, et j'ai versé impitoyablement « sur lui tout ce que vous allez lire. »

L'auteur finit par déclarer que le piano est un instrument d'une immoralité déplorable, parce qu'il faut travailler vingt-cinq heures par jour pendant trente ans pour faire un bon pianiste, parce que Rachel a chanté dans les rues en s'accompagnant sur l'orgue de Barbarie et enfin parce que Mirès a été un marchand de montres en cuivre avant d'acheter pour vingt millions le port de la

Jolliette à Marseille, etc., etc., et autres raisons de même force.

= *Les Décrotteurs de Périgueux*, par H. B. Périgueux. Imp. chez Dupont. In-8. L'auteur débute ainsi :

> Si l'homme porte en lui quelque qualité rare,
> Toujours à côté d'elle un défaut le dépare.
> C'est de l'humanité l'universel malheur
> Qui frappe, ainsi que tous, le jeune décrotteur.....

Puis il déplore le peu de littérature de ces jeunes parias, comme il les appelle, et termine en exprimant le vœu qu'un frère ignorantin soit chargé de les instruire et qu'on leur accorde un *petit pavillon*.

Pourquoi faire? — Pour cirer les bottes ou pour étudier.

[Du 21 août.] = Ce n'est partout que procès. Les assignations fourmillent; le papier timbré menace de disparaître, tant on en use. Et tout cela sous les prétextes les plus étranges, pour les motifs les plus saugrenus. Voici, par exemple, Mme Doche qui demandait encore hier trois mille francs de dommages-intérêts à l'auteur d'un livre que nous avons eu déjà l'occasion de citer, M. Etienne Pall (Platel). Le motif de cette demande est si délicat de sa nature que nous ne pouvons mieux le développer qu'en reproduisant l'assignation même du chargé d'affaires de Mme Doche.

C'est une pièce des plus curieuses et que Ba-

chaumont n'aurait eu garde de laisser échapper au siècle dernier, surtout s'il se fût agi de Mlles Duthé, Guimard ou Raucourt.

« L'an mil huit cent cinquante-six, le quatorze juillet, à la requête de madame Eugénie Doche, née Plunkett, demeurant à Paris rue de la Ville-l'Evêque, pour laquelle domicile est élu en l'étude de M. Mari, avoué près le tribunal civil de la Seine, sise à Paris, rue de Grammont, 12, lequel occupera pour la requérante sur l'assignation ci-après et ses suites, j'ai, Charles Lecocq, huissier près le tribunal civil de première instance de la Seine, séant à Paris, y demeurant, rue Neuve-Saint-Eustache, n° 32,

« Soussigné donné assignation surabondamment au sieur Platel, dit Etienne Pall, homme de lettres, ayant demeuré à Paris, rue Monsieur-le-Prince, 10, audit domicile où étant et parlant à la concierge de la maison ainsi désignée,

« A comparaître le mercredi vingt-trois juillet mil huti cent cinquante-six, à dix heures du matin, par-devant MM. les présidents et juges composant la sixième chambre du tribunal de police correctionnelle de la Seine, séante au Palais-de-Justice, à Paris, pour :

« Attendu que dans le numéro du *Figaro*, en date du trois juillet de cette année, page cinquième, au cours d'un long article intitulé : *les Joueurs*, le sieur Platel, dit Etienne Pall, a écrit sur Mme Doche les lignes suivantes : « C'est un jeune homme ; je

« sais son nom et son adresse. Il était parti de
« Paris pour Hombourg le lendemain d'une re-
« présentation de la *Dame aux Camélias*, — il
« avait besoin de mille francs ; il paraît que c'est
« ou plutôt que c'était le prix, — c'est bien cher !
« — Eh bien ! il les a gagnés, ces mille francs. —
« Qu'en a-t-il fait ? Demandez à qui de droit ! »

« Que dans ces lignes où la critique honnête n'a aucune place, M. Platel dit Pall se laisse aller à des imputations de nature à porter la plus grave atteinte à l'honneur et à la considération de la requérante ;

« Que le sieur Platel dit Pall a dès lors commis les délits de diffamation et d'injures prévus par les art. 13, 14 et 18 de la loi du 17 janvier 1829 ;

« Sous le respect des conclusions que pourra prendre le ministère public,

« S'entendre condamner comme diffamateur aux peines édictées par la loi.

« Et en outre, attendu que, par suite du délit dont s'agit, Mme Doche a souffert un préjudice dont il lui est dû réparation,

« S'entendre condamner à trois mille francs de dommages-intérêts, à l'insertion dans cinq journaux et aux dépens.

« A ce qu'il n'en ignore je lui ai, domicile et parlant comme dessus, laissé la présente copie du coût de : quatre francs 40 c. MARI. »

Il va sans dire que M. Platel a été renvoyé des

fins de la plainte ainsi que le *Figaro*, assigné de son côté par Mme Doche, pour l'avoir traitée d'*araignée* dans un bien petit calembour.

Le ministère public avait d'ailleurs résumé la morale de pareils débats dans cette phrase aussi courte que sensée : « La vraie pudeur gagne plus à se taire qu'à se défendre. »

= Toutefois, ces procès sont de véritables politesses et des jeux de courtoisie, si nous les comparons à certains débats provinciaux. Tel est un Mémoire récemment publié par un libraire d'Arras du nom de Théry contre un maître de pension, qui nie lui devoir une certaine somme d'argent.

M. Dadier, — c'est le nom du maître de pension, — y est appelé successivement « marquis d'Argent-Court, pâtre de Nubie, plat charretier de Hambourg, échappé de Charenton, jongleur, vieux matador, paladin de mensonge, cadavre suintant, serpent, » etc., etc.

Les arguments de M. Théry sont aussi virulents que ses épithètes :

Au lieu de prendre pour patron le bon Louis XII, et d'imiter ce prince si généreux, vous vous êtes sataniquement inspiré, et votre ardente soif de vengeance pharisaïque, cherchant d'autres victimes qu'un chétif libraire, s'est portée sur MM. Dufour et Billot avec autant de fureur que si ces deux ecclésiastiques, foncièrement renseignés sur le pour et le contre, avaient amoindri votre triomphant succès de carnaval, écourté votre laurier lupicin, lequel a moins

de branches et de vie que le bois durci d'une lance guerrière.

Mais tel qu'un chevalier sans peur et sans reproche, le curé de Nuncq, naturellement si calme, a, dans sa légitime indignation, disposé ses obus, braqué l'auguste canon de la vérité contre votre gigantesque Babel de mensonges, l'a démantelée, détruite de fond en comble, et s'est avancé chassant, pourchassant, l'épée dans les reins, un agresseur non moins ingrat qu'effrontément téméraire, relançant dans sa bicoque, refoulant dans sa pétaudière le Don Quichotte, *non faux ami, non fanatique dévot,* de Sibiville.

Reconnaissez, mon vieux matador, que ce jour-là vous avez rencontré votre maître et que le brave de Nuncq vous a flanqué un terrible camouflet. N'en perdez pas le souvenir et dorénavant gardez vos lunettes, regardez-y à deux fois avant de vous hasarder, de vous frotter à ce Bayard du sacerdoce.

Mais comme pour tout ce qui a trait à ma personne, votre lettre à M. Ledru de Framecourt est celle d'un grossier pâtre de Nubie, d'un plat charretier de Hambourg, d'un menteur non patenté, d'un échappé de Charenton, je viens par des lettres et réponses émanées de votre carrefour, sorties de votre réceptacle, vous prouver que depuis le 12 mars 1850 jusqu'au 16 novembre 1854, vous avez toujours au titre de principal, allié celui de noble marquis d'Argent-Court et qu'au lieu de payer, suivant convention, de six mois en six mois, vous preniez des années et plus que des années.....

Venez maintenant avancer que je vous ai réclamé tantôt 420, tantôt 600, tantôt 572 et enfin 586 francs, je vous riposterai qu'il y a près de quatre mensonges dans cette assertion aussi nomade que votre conscience et qu'avec un passé tel que le vôtre, passé criblé, lézardé de procès, il ne vous appartient pas de vous farder d'une bravoure empruntée, ni de tra-

quer la probité avec l'impudeur hautaine d'un marquis d'Argent-Court, ni de traiter avec un dédain princier un homme qui peut vous regarder en face et vous courber les yeux en terre. Aujourd'hui que notre correspondance est imprimée, qu'à l'aide des documents nombreux y renfermés, on peut, sans crainte de se tromper, juger, prononcer entre un libraire d'Arras et un principal de collége, outre que je perdrais mon temps, je rougirais de réfuter un à un, de réduire en poudre les quatorze articles de votre louvoyante et cabalistique verrine.

Vous vous êtes placé trop bas pour que je m'abaisse jusqu'à vous; m'approcher de vous ou vous toucher, ce serait me salir.

Ce Mémoire est intitulé *Corollaire du Supplément au Coup d'œil rétrospectif.* A en juger par son contenu, que devaient être le *Supplément* et surtout *le Coup d'œil!*

[Du 22 AOUT.]

## LES FEMMES VENGÉES

### *ou les Révélations d'un Ange*

PAR

JOSEPH DUFFEYTE-DILHAN

(du Gers)

Auteur du livre *Des femmes et de la mère de famille.*

*Les Femmes vengées*, de M. Duffeyte-Dilhan (du Gers) nous rappellent une *Apologie des Dames Françaises*, récemment publiée par Ferdinand Maconnais, auteur des *Grisettes vengées.*

Seulement, la forme en est beaucoup plus héroïque. M. Dilhan (du Gers) vise à l'épopée, et il y

apporte toute l'exaltation, tout le mysticisme d'une âme sensible et impressionnable.

Son ouvrage compte deux volumes in-8° et contient un certain nombre de lithographies, nous reproduisant les situations les plus palpitantes du sujet. Les premiers chapitres méritent seuls qu'on s'y arrête.

L'auteur nous introduit à Notre-Dame de Paris. « Quelques rayons d'un soleil mourant dorent encore les tours de la sainte basilique, » et une foule empressée se rassemble autour de la chaire du père Lacordaire, « le géant de l'éloquence sacrée. »

Dans le coin d'une chapelle obscure se trouve tapi un mystérieux jeune homme, modeste, grave, mélancolique; noble type de grandeur et de vertu. Adrien (c'est son nom) « n'a jamais porté à ses lèvres la coupe des plaisirs dont le poison fait tant de victimes, » il chérit et respecte dans toutes les femmes une sœur, une mère. Bref, « il n'habite la terre que pour y répandre le parfum de ses vertus. »

Après le sermon, Adrien s'endort, ivre d'extase, sur les marches de l'autel au pied duquel il était prosterné. Un essaim de rêves gracieux voltige à ses côtés et il nage dans un bonheur ineffable.

« *Mais quelque chose* de plus enivrant coule dans les veines d'Adrien. L'air qu'il respire s'épure et s'embaume, une aurore radieuse se lève sur sa tête, la *chair de ses os* tressaille. Adrien voit le ciel s'entr'ouvrir. Les voûtes éthérées retentissent des

chœurs des immortels : soudain un ange, aux ailes d'or, fend *la plaine des airs*, vient *se reposer sur le front* du jeune mortel, lui tend les bras, et versant dans son âme la foi, la paix et l'amour, il lui crie :

« Réveille-toi, noble enfant de la terre ! regarde... écoute... adore... obéis... »

Pendant qu'Adrien dévore des yeux « cette ravissante créature » qui lui sourit « comme un tendre ami, » l'ange profère ces paroles solennelles :

« ... Bien des soleils se sont couchés, bien des printemps ont paré la nature de robes de fleurs, bien des colombes ont réchauffé sous leurs ailes les doux fruits de leurs amours, depuis que l'homme semant l'ignorance et l'injustice autour de lui... a imprimé le sceau de sa puissance sur le front de la femme, lui a interdit de marcher son égale et l'a accablée sous le poids d'iniques préjugés. »

« Homme ! si tu savais la douleur de Dieu lorsque tu brises un pauvre cœur de femme, que tu ris de ses pleurs, que tu la fuis pour de nouvelles amours !... Homme ! si tu savais la colère de Dieu lorsque, vaniteux et cruel, tu révèles les doux mystères de la flamme sacrilégement éteinte.

« Homme ! si tu entendais les soupirs, les cris de désespoir, les nocturnes et folles prières de tant de femmes abandonnées ; si tu voyais leur tristesse, leurs larmes dans des nuits sans repos, leur mortelle agonie ; si tu voyais tant de cœurs, trésors d'amour, se briser comme *un calice de fleur foudroyé* par

l'orage, tant de beaux yeux bleus et noirs s'éteindre comme une étoile dans une sombre nuit ; si tu voyais enfin tant de roses mourir sans printemps et sans soleils... oh! que tes remords seraient amers!... »

Le messager céleste arrive enfin au but de cette entraînante improvisation :

« C'est toi, *vertueux jeune homme*, que Dieu choisit pour écrire mes révélations, pour les publier et pour apprendre aux hommes la valeur et l'influence morale de la femme. »

Après avoir fait quelques façons, Adrien finit par accepter. L'ange le rassure, attache sur lui le plus doux regard, lui donne un baiser de paix et d'amour, et lui dit :

« Dieu me rappelle au pied de son trône. Aime, prie et crois, jeune mortel. Le ciel te proclame l'apôtre des doctrines religieuses et sociales qui doivent réhabiliter la femme. »

Après une nuit de recueillement et de prières, Adrien voit arriver dans un char triomphal une femme « chef-d'œuvre des mains de Dieu ; » c'est la sainte Vierge elle-même qui fait à son tour entendre ces paroles :

« Approche, jeune mortel, approche avec confiance. Marie, femme qui, comme toutes les femmes, a aimé et souffert, vient sanctionner ta grande mission. »

Puis elle lui donne un anneau dont elle explique ainsi les vertus miraculeuses :

« Lorsque tu voudras connaître les innombrables mystères qui voilent les sublimes amours de tant de jeunes filles trahies et cruellement immolées, tu baiseras pieusement la croix qui surmonte cet anneau, et l'ange révélateur viendra dérouler devant tes yeux les pages de leur déchirante histoire. Lorsque tu voudras connaître le martyre de tant d'épouses qui arrosent de larmes de sang la chaîne sacrée de l'hymen, tu baiseras l'anneau miraculeux, et l'envoyé du ciel t'apparaîtra soudain, prêt à répondre à tes questions, prêt à t'ouvrir le grand livre éternel qui repose aux pieds de Dieu, et à t'apprendre de tristes choses sur la destinée des femmes aimantes et généreuses, etc., etc.

« Va, jeune mortel ! le Fils de Dieu récompensera tes efforts, parce que sa mère est une femme. Va ! les générations à venir célébreront ta vertu et ta gloire ; une couronne ceindra ton front, et les vierges du ciel vont prier pour toi. »

Après ces mots, la sainte Vierge bénit Adrien trois fois et part au son d'une musique céleste. Le jour apparaît et notre héros sort de l'église pour aller remplir sa céleste mission.

Il gagne bientôt sa demeure, entre dans son cabinet de travail et « s'assied dans le fauteuil où souvent il avait déploré le triste sort de tant de femmes. » Maintenant il tressaille de joie et voit

d'avance la femme « couler des jours heureux dans les sociétés modernes. »

En attendant ce moment suprême, il appelle à différentes fois l'ange révélateur, et se fait éclairer par lui sur la position sociale de l'homme et de la femme, sur l'éducation et les mœurs de celle-ci, etc., etc.

Les révélations de l'ange nous ont, du reste, paru généralement banales et souvent fort arriérées. C'est ainsi qu'il rejette sur les hommes la coquetterie et le manége des femmes qui rajustent un collier et *déplacent une mouche* pour faire valoir l'éclat de leur teint.

En somme, la suite des *Femmes vengées* ne répond pas à ce pompeux début. Cet Adrien, que nous espérions voir militer à la plus grande gloire de la femme, reste enfermé chez lui et joue un rôle tout passif, se contentant d'appeler de temps à autre l'ange révélateur qui finit par devenir aussi monotone que la sultane Schéhérazade de ce brave M. Galland.

C'est une suite ennuyeuse d'histoires plus ennuyeuses encore sur une foule de femmes innocentes, malheureuses et persécutées par ces monstres d'hommes.

Nous parierions volontiers que M. Joseph Duffeyte-Dilhan (du Gers) ne s'est pas encore marié.

[Du 23 AOUT.] = La critique historique du *Pays* a vraiment des allures qui lui sont particuliè-

res. Ne voilà-t-il pas M. Barbey d'Aurevilly furibond de ce qu'Amédée Thierry n'a voulu voir dans son *Attila* qu'un simple conquérant. Parler du *Fléau de Dieu* comme d'un autre homme! lui supposer une politique quelconque! mais c'est presque un sacrilége pour M. Barbey d'Aurevilly. Attila est à ses yeux quelque chose comme un mauvais génie de la Fable, et il condamne formellement le malheureux auteur qui, après un mûr examen, n'a pas jugé à propos de plier le genou devant le merveilleux de ce type. Il fait même mieux, il l'accuse d'avoir, sous prétexte de niaises recherches, inauguré le *bourgeoisisme* dans l'histoire, c'est-à-dire un *faux bon sens* et un parti pris mesquin de ne s'étonner de rien.

Si M. Barbey d'Aurevilly était conséquent, il devrait engager tous ceux qui possèdent une âme impressionnable et un dictionnaire de mythologie à concourir pour le prix Gobert.

[Du 24 aout.] = Nous recommandons aux feuilles périodiques qui n'osent diminuer leur format dans la crainte de déplaire à leurs abonnés, la lecture et la méditation de l'avis suivant. Il a paru aujourd'hui en tête du journal la *Presse théâtrale* :

« L'agrandissement du format de la *Presse théâtrale* a soulevé de nombreuses réclamations. En donnant cette extension matérielle à notre journal, nous n'avions en vue que d'offrir un plus vaste cadre à la rédaction. Cette mesure n'était onéreuse que pour

nous, les conditions d'abonnement devant rester intactes.

« Nous avions cru réaliser une amélioration. On en a jugé autrement. *Comme notre premier devoir est de satisfaire nos abonnés*, nous reprenons notre ancien format. »

Braves abonnés... ! Vous verrez qu'au premier jour, ils viendront forcer le caissier de la *Presse théâtrale* à recevoir deux fois le montant de leur abonnement.

Nous nous plaisons du reste à reconnaître que les modifications matérielles du journal précité n'influent pas sur l'excellent esprit de sa rédaction. C'est ainsi que M. Jules Lovy, son rédacteur en chef, appuie avec chaleur l'établissement d'une institution qui nous paraît aussi possible qu'utile :

« Nous nous associons de toute notre âme au sentiment exprimé par notre confrère Deschamps, du *Moniteur dramatique*, au sujet des scandales et procès littéraires qui agitent en ce moment le monde qu'on appelle, par antiphrase, la grande famille des lettres.

« N'y aurait-il donc pas moyen de mettre un terme à cet état de choses déplorable et qui achèvera, si l'on n'y prend garde, la ruine du journalisme, déjà si déchu ?

« Nous nous demandons s'il n'y aurait pas une autorité conciliatrice à faire intervenir, une sorte de conseil de famille à établir, où les débats de triste nature viendraient expirer dans les mystères du huis clos.

« Les notaires, les agents de change, les avoués ont une chambre syndicale, les avocats ont quelque chose d'analogue, les corps d'état ont leurs prud'hommes,

et pour chercher des exemples dans un monde plus rapproché de nous, les auteurs ont le comité de leur société, sorte de tribunal arbitral où se portent et se débattent les différends survenus entre les membres de l'association.

« Pourquoi n'en serait-il pas ainsi des journalistes? Pourquoi ne se formeraient-ils pas en société qui aurait ses règlements et ses garanties ? pourquoi n'auraient-ils pas des syndics, sorte de tribunal de prud'homie et d'honneur, dont la mission serait de mettre fin à tous les scandales qui déshonorent la presse, d'en prévenir les causes en rappelant à la pratique de cette maxime du grand homme, si énergique dans sa formule vulgaire : Il faut laver son linge sale en famille. »

[Du 25 aout.]=Si, d'ici à quelque temps, nous ne voyons pas apparaître une pléiade de *stylistes* dans le département de Maine-et-Loire, ce ne sera pas la faute de la Société Grammaticale et Littéraire d'Angers.

Nous avons sous les yeux le cahier de ses règlements, et voici un certain titre V qui promet bien des choses séduisantes :

TITRE V. — Des Publications.

Art. 9. La Société se propose de publier par voie d'impression :

1° *Un bulletin* semestriel résumant les travaux du semestre.

2° *Un corrigé* des locutions vicieuses en *général, et* de l'Anjou, en particulier.

3° *Un dictionnaire* des mots didactiques de la grammaire et de la littérature.

4° *Une étude* d'analyse grammaticale des { mots. / phrases. }

5° *Une étude* d'analyse { logique. / littéraire.

6° *Un album* grammatical et littéraire, ou recueil de morceaux choisis en prose et en poésie, analysés et annotés.

7° *Une histoire philosophique* du langage.

8° *Des tableaux synoptiques* de grammaire et de littérature.

9° *Des comptes rendus* des ouvrages anciens et nouveaux de grammaire et de littérature.

═ Nous avons déjà donné un extrait d'un recueil fort piquant sur la politesse et la manière de se conduire dans le monde. En voici un nouveau fragment plus intéressant encore que le premier. Il s'agit de la rédaction *des billets.*

Moins graves que les lettres, les billets ne sont employés que pour faire une invitation, réclamer un léger service, accompagner un petit présent, donner une marque de souvenir ou tenir lieu d'une visite.

Le discours dans les billets ordinairement n'est pas direct. On écrit le plus souvent en se servant de la troisième personne, soit en parlant de soi, soit en parlant au correspondant, ce qui, à raison de la répétition des pronoms, *il*, *elle*, *lui*, *son*, *sa*, expose à des amphibologies, qu'on ne peut éviter que par des tournures qui demandent beaucoup d'attention.

Lorsque le billet, pour éviter toute équivoque, emploie la première personne, il prend le nom de *Billet-lettre*, autrement on le nomme *Billet du matin.*

On aime à trouver dans un billet un mot agréable et ingénieux, quand il s'y place naturellement.

*Billet-lettre.* « Les affaires et les ennuis continuent à me tourmenter. Je vous attends à dîner aujourd'hui. Venez jeter quelques fleurs sur ma vie. »

*Billet du matin.* « Mademoiselle Stéphanie aura jeudi de cette semaine deux amies à dîner; rien ne man-

querait à sa joie, si mademoiselle N*** venait embellir sa petite fête, ainsi qu'elle a l'honneur de l'en prier en lui envoyant mille sentiments affectueux.

« 8 août, 5 heures du soir.

« STÉPHANIE. »

= Une circulaire qui commence à se répandre, annonce la vente à l'amiable de *Manuscrits historiques, autographes et inédits du feu roi Louis-Philippe Ier*, avec ce *Nota Bene* :

[*N. B.* — Nous croyons devoir déclarer que toutes explications et toutes garanties seront données à l'acquéreur sur la légale et légitime possession, comme sur l'authenticité de ces manuscrits, qui ne proviennent nullement, comme on pourrait le supposer, des enlèvements qui ont pu être faits aux Tuileries, en février 1848.]

Ces manuscrits comprennent l'Histoire de la Régence, ou de la minorité de Louis XV, et de tout son règne ; le règne de Louis XVI, jusqu'à sa mort, et celle de sa famille; et les parties intéressantes de l'histoire de l'Empire, de la Restauration et de la Monarchie de juillet 1830, ou de la dynastie d'Orléans.

Le 1er VOLUME, de plus de 300 pages in-folio, avec quelques pages in-4°, sur papier vélin, porte dans l'un de ses titres le mot *complet*, et contient : 1° des notes autographes sur le plan général du travail du roi, qui a pour objet la continuation de l'ouvrage historique du Père Anselme sur la maison de France et sur les grands officiers de la couronne, depuis Louis XV jusqu'à nos jours ; l'Histoire des branches royales de Bourbon, notamment de celles d'Orléans, de Condé, de Conty, d'Espagne, etc.

Ce volume, dont on a enlevé la plupart des écussons, est une mise au net qui, par suite de changements et de retranchements nombreux, est devenue une seconde minute originale, qui porte, sur un grand nombre de pages, des corrections et des an-

notations autographes du Roi, écrites au crayon noir. On y remarque aussi 48 pages de diverses écritures qui n'ont pas été expertisées.

Le 2e Volume, d'environ 160 pages grand in-folio, renferme plus spécialement les minutes et les rédactions autographes du roi, parmi lesquelles diverses parties se trouvent être de l'écriture du duc d'Orléans, de la princesse Marie, de la princesse Louise, de MM. Vatout, baron Fain, etc.

Ce volume traite d'ailleurs exclusivement de l'histoire particulière de la famille des Bourbons, notamment de tout le règne de Louis XVI, de la famille des d'Orléans, des Conty, de celle d'Espagne, etc. Au reste, ce 2e volume et le 1er se complètent l'un par l'autre.

Le 3e Volume, d'environ 200 pages ou 100 feuilles in-folio, y compris quelques feuilles in-4°, et la plupart écrites seulement au recto, contient l'histoire de l'Empire, pendant les années 1811 et 1812, et diverses pièces et lettres confidentielles et biographiques. C'est un manuscrit distinct, dont toutes les feuilles et pièces qui le composent se trouvaient parmi les feuillets des deux premiers manuscrits du Roi.

Au surplus, cette troisième partie n'est ni la moins curieuse, ni la moins intéressante : c'est la continuation, entièrement inédite, des souvenirs, journal, opinions, etc., du comte S. de Girardin, ancien président du Corps législatif, ancien général, etc., dont quatre volumes seulement ont été publiés en 1828 et qui se rapporte spécialement au règne de Napoléon Ier, aux événements politiques et aux principaux personnages de la cour impériale, pendant les années 1811 et 1812.

Ce volume, qui fait conséquemment suite aux quatre volumes déjà imprimés, contient, en outre, des lettres secrètes sur la vie et sur la conduite de plusieurs de ces personnages et sur les élections de 1815 et de 1823.

Tel est l'objet très-sommaire de ces manuscrits, dont la conservation est parfaite, l'authenticité garantie, et qui méritent, sous divers rapports, d'être classés au nombre des documents historiques les plus importants de notre époque, autant à cause des événements qui y sont relatés, qu'à cause du rôle tout à fait exceptionnel qu'y a joué l'historien qui les raconte et qui donne sur chacun son appréciation personnelle.

[Du 27 aout.] = *Eloge biographique de La Tour*, peintre du roi Louis XV, par Ernest Dréolle de Nodon, rédacteur en chef du *Journal de Saint-Quentin.* In 8° (chez Amyot).

M. Saint-Marc Girardin « dont la parole fait autorité » a fait l'éloge de cet ouvrage, et nous ne saurions trop en recommander la lecture, disait ces jours-ci une réclame du journal des *Débats.*

Nous avons ouvert ce volume avec toutes les préventions favorables que nous devait inspirer la *parole* de M. Saint-Marc, et nous sommes tombé de prime-saut sur un préambule dont les pompeuses amplifications méritent une petite place dans notre recueil d'excentricités littéraires.

L'ouvrage débute par un *Dialogue* entre le Génie et l'auteur. En voici les premières lignes. Nous ne soulignerons rien, parce qu'il y aurait trop à souligner :

« le génie. — Que me veux-tu, ô toi qui m'invoques? Veux-tu chanter les héros de la guerre, et sur les cordes bruyantes de la Lyre immortelle,

tes doigts cherchent-ils les accents d'une marche triomphale?

« L'AUTEUR. — Non.

« LE GÉNIE. — Veux-tu faire retentir les échos du Temple de la Paix, et moduler ta voix sur le bruit cadencé des marteaux de l'usine? — Veux-tu chanter les conquérants de la Science, les élus de Dieu, qui arment leurs frères pour l'incessante lutte entre le Démon et le Christ, entre l'Ignorance et le Progrès? — Veux-tu pénétrer dans l'atelier où se meuvent les Titans modernes; dans le laboratoire où le chaos s'épure au feu des creusets? — Veux-tu, enfin, chanter ces fils privilégiés, aides du Créateur, qui ont agrandi l'horizon de l'intelligence, décuplé les forces humaines et dompté les éléments?

« L'AUTEUR. — Non.

« LE GÉNIE.—Ecoute, je devine. — Tu veux que je te révèle les secrets de ces fiers enfants qui, tête nue, poitrine ouverte, s'élancent dans la mêlée des passions, et reviennent vainqueurs, couverts d'une gloire mille fois plus belle et plus pure que celle qui charge d'or et de pierreries le casque du guerrier ? — Leur lance est une plume, leur bouclier la pensée ; ils puisent le courage dans l'esprit autant que dans le cœur, et un mot, tombé de leur bouche inspirée, fait reculer des bataillons que la mitraille ne pourrait arrêter!

« L'AUTEUR. — Non, encore!

« LE GÉNIE. — Quoi! voudrais-tu chanter ces âmes éclairées d'un rayon céleste qui viennent sur terre pour guérir les âmes?... »

Cela continue pendant dix-huit grandes pages; le Génie disant toujours : *Que me veux-tu* ? et l'auteur répondant : *Cherche.*

Qu'on vienne encore nous représenter les *Débats* comme un journal sérieux!

[DU 28 AOUT]. = *Réflexions et conseils* à l'usage des serviteurs de tous les âges et de toutes les conditions, par M. M.-A. — Nevers. Typ. Bégat.

« Aujourd'hui les serviteurs se plaignent de ne plus trouver de bons maîtres, et les maîtres se plaignent, de leur côté, de ne plus trouver de bons serviteurs. »

C'est à cette double difficulté qu'essaye de répondre ce petit livre qui témoigne de sentiments fort moraux et fort chrétiens.

L'indifférence religieuse et l'exagération des idées de progrès lui paraissent être la cause du mal :

Aujourd'hui les serviteurs ne sont plus pieux, leur maître ne peut plus remplir à leurs yeux la condition du chef désigné par Notre-Seigneur pour être honoré comme lui-même. — Il est simplement pour eux un supérieur qui les paye pour lui obéir, et qu'ils servent par intérêt à la mesure juste de la somme débattue entre eux et des gratifications à espérer. Ils ne servent qu'avec dégoût et jalousie; au lieu de plaindre leurs maîtres dans leurs faiblesses, ils s'en moquent et les flattent : ils colportent avec exagération et souvent avec aigreur les découvertes fâcheu-

ses qu'ils sont à même de faire sur leur caractère et leur conduite. Qu'en résulte-t-il ?

Les maîtres se sentent entourés d'individus hostiles qui épient leurs actions pour les commenter, ils ne trouvent que duplicité et basse intrigue dans ceux qui les servent, ils les changent espérant trouver mieux; ils changent encore, n'ayant pas rencontré ceux qu'ils cherchaient ; ils changent ainsi jusqu'à ce que voyant les serviteurs se succéder sans qu'il s'en soit offert de meilleurs et de plus dévoués, ils renoncent alors à en trouver jamais, ils conservent ceux qu'ils ont *par nécessité*, comme d'indispensables ressorts de l'existence matérielle, des ennemis de la vie privée qu'on tient à distance, dont on se méfie et dont on désire se débarrasser dès que leurs services cesseront, sans se préoccuper de leur bonne ou mauvaise fortune.

---

## LIVRES

*Les Restes de saint Augustin rapportés à Hippone*,' poëme par Alfred des Essarts. Imp. De Soye et Bouchet. In-8°. Ce poëme vient d'obtenir, au concours de 1856, une distinction exceptionnelle. La versification en est habilement ménagée, le style large ; enfin il y règne une assez grande élévation de pensée pour que ses lecteurs joignent leurs éloges aux suffrages académiques.

---

## THÉATRES

Palais-Royal. *La Queue de la poële.* Une féerie est un nonsens au Palais Royal, dont la scène rétrécie ne comporte que de grotesques réalités. Demandez plutôt au machiniste! Ce brave homme a été tout dérouté par les exigences de la pièce nouvelle. Le critique indulgent par excellence, Théophile Gautier, a été forcé de s'en apercevoir. Il avoue, en revanche, que les « grimaces de macaque » de la troupe l'ont fort diverti. C'est une compensation.

---

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 1er AU 16 SEPTEMBRE 1856

---

[Du 1er septembre.] = *Le bien par le mal*, par Joseph Antin, ex-sous-officier, employé de l'assistance publique de Paris. — Imp. Paul Dupont.

Après quelques digressions sur la guerre d'Orient, — digressions peu en rapport avec son sujet, — l'auteur explique carrément le but de sa brochure.

Il voudrait qu'une contribution fût établie, non-seulement sur toutes les filles publiques, mais encore sur toutes les femmes galantes de Paris.

Les passages qui viennent ci-après contiennent l'exposé de ses motifs, l'aperçu des résultats et l'énoncé des moyens d'exécution.

«En effet, tandis que les personnes dans le cœur desquelles s'est conservé intact le germe des vertus solides demandent le pain de chaque jour à un labeur rude, pénible, ingrat, et qu'elles ne recueillent souvent dans cette voie honnête que des infirmités, des maladies pour elles, la faim pour leurs enfants; des femmes (si c'est être encore femme que de n'en avoir plus que le sexe), des femmes, fléau des familles, promènent, étalent leur cynisme, leurs scandales, leur luxe, leurs livrées, insultent,

du haut de somptueux équipages qu'emportent de fougueux coursiers, aux mères qui marchent à pied avec leurs jeunes filles, naïves et pures, en leur envoyant leurs rires bruyants où se trahit le dédain, et leurs regards insolents, qui sont comme le défi jeté à la vertu par le vice, du haut de son char de triomphe! Ce sont là des ferments de dissolution qui font péricliter les nations!... Quand des millions d'âmes ont dressé leur tente sur le même territoire, qu'elles se sont réunies en un faisceau formidable appelé Société, qu'elles s'échauffent toutes au même soleil, au soleil de la patrie, il faut, sous peine de confusion, de tiraillements, de mort, que chacune d'elles apporte son contingent d'activité, de travail, d'intelligence, et de moralité! En dehors de cela, point de Société! Or, à ces femmes dont nous parlons, la partie saine de la société pourrait bien dire : « Qui êtes-vous? Votre nom? Que faites-vous? — Nous sommes la Ruine! Nous nous appelons l'Infamie! Nous ne sommes bonnes à rien faire dans cette société; nous y dominons en reines, parce que nous trouvons des hommes assez plats pour nous poser le diadème au front; mais en réalité, nous sommes la mèche qui allume la mine; l'explosion se fait autour de nous : *deuil* et *ruines*, voilà notre œuvre à nous !! »

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Or, pour cette catégorie de femmes mentionnées

au début, tous leurs moyens d'*avoir* sont dans leur prostitution que rien n'entrave !... La prostitution ! mais c'est pour les privilégiées de l'ordre, les somptueux appartements, les délices du boudoir, les mets exquis, les vins généreux, les toilettes éblouissantes, les bijoux, les diamants, les enivrements de la vie, une fête continuelle ! pour toutes, l'oisiveté et le bien-être ! Pourquoi frapper le travail, cette longue prière du berceau au tombeau, cette vertu des sociétés grandes et fortes, ce blason des temps modernes, quand, dans une même cité, des milliers de femmes ignorent les moindres souffrances, les moindres privations, ne rendent à la société d'autre service que de la saper en la démoralisant ?

« La prostitution ne pouvant être déracinée peut donc être efficacement atténuée par l'impôt ! »

. . . . . . . . . . . . . . . . .

« On peut, dès à présent, diviser les femmes par classes, indiquer, au hasard, le chiffre afférent à chacune d'elles, et supporter ainsi le capital provenant de cette taxe nouvelle :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1° | 10,000 | femmes | à 50 | fr., | 500,000 fr. |
| 2° | 5,000 | — | à 80 | | 400,000 |
| 3° | 3,500 | — | à 100 | | 350,000 |
| 4° | 1,500 | — | à 200 | | 300,000 |
| | 20,000 | femmes, | | | 1,550,000 fr. |

montant de la perception, capital suffisant à l'exécution de grandes choses. »

. . . . . . . . . . . . . . . . .

« En vertu de cet ordre, M. le Préfet de police organiserait un bureau de perception d'après les bases que nous avons posées plus haut ; les recenseurs, hommes intelligents et d'une bonne tenue d'ailleurs, commenceraient à fonctionner ; ils épieraient les allées et les venues des femmes élégantes que nous nous proposons d'atteindre, afin d'acquérir la certitude que leur vie est un commerce, et que leur luxe ne repose que sur l'exploitation habile de leur vie scandaleuse. Cette certitude acquise, il serait envoyé à la Préfecture de police, bureau de perception, un bulletin de taxe, ainsi qu'il est fait ordinairement pour les commerçants fraîchement établis auxquels un avis d'impôt et de patente va faire connaître le montant de ce qu'ils auront à payer. Ils font un commerce; ils ne trouvent rien d'étrange à l'envoi qui leur est fait. Les femmes qui font l'objet de notre travail font un commerce, il ne saurait donc se manifester d'étonnement de leur part. »

. . . . . . . . . . . . . . . .

[Du 2 septembre.] = Renard vient de signer un engagement avec l'Opéra. Il devra se mettre à la disposition de notre première scène lyrique le 18 juin 1857.

Il n'y a guère plus de six ans qu'un ouvrier fondeur de Lille arrivait à Paris tout exprès pour se présenter à M. Ditsch, maître de chant de l'Opéra.

« Savez-vous la musique ? avait dit tout d'abord celui-ci.

— Pas trop, » répondait Renard, — car c'était notre ouvrier, — et il descendait l'escalier avec le cœur un peu gros, lorsqu'il se ravise tout d'un coup, vient refrapper à la porte du cabinet de M. Ditsch et lui dit :

« On m'a cependant assuré, monsieur, que je n'avais pas une vilaine voix. »

Sur les instances de Levasseur qui était témoin de l'affaire, on fait venir M. Roqueplan et on procède à l'audition de Renard.

La séance parut assez bonne pour qu'il fût maintenu provisoirement à l'Opéra, où il étudia deux années sous la direction de Rivial. Puis il alla se faire entendre sur nos premières scènes de province.

═ *Le Livre des secrets*, par M. Séjour des Thons (chez Ledoyen). — Ce M. Séjour des Thons, qui s'appelle indifféremment Séjour de Lorraine, prétend avoir trouvé la partie la plus curieuse de ces secrets dans un petit bouquin du seizième siècle trouvé par lui sur les quais. Il nous avertit en même temps qu'il tient ce livre à la disposition des bibliophiles qui voudraient l'acquérir au prix de *mille francs*. Il pense sans doute que l'énormité du prix écartera les curieux. Quoi qu'il en soit, ses secrets sont d'une rare originalité.

En voici trois, — nous recommandons surtout le dernier :

*Secret pour colorer le visage et le rendre vermeil comme une rose.*

On prend un bout de ruban ponceau, on le trempe dans un spiritueux tel que eau-de-vie, de Cologne, vinaigre de toilette, alcool, etc., et l'on s'en frotte les joues. Cette teinture donne aux joues des *couleurs naturelles* qui rehaussent l'éclat du visage.

Élise VOIARD (*Lettres sur la toilette*).

*Secret pour préparer le thé des sultanes qui rajeunit le visage et le corps.*

Le serquis ou serkis d'Asie est une espèce de pied-de-chat qui vient au pied d'une montagne qui est auprès de la Mecque.

Cette plante se prend en forme de thé.

La vertu de cette plante est si admirable, qu'elle conserve la fraîcheur, la fermeté et l'embonpoint de telle façon, qu'une *femme de soixante ans ne paraît pas en avoir plus de la moitié.*

Le pied-de-chat d'Europe (*gnaphalium dioïcum*) est une petite plante vivace, inodore, qui croît sur les pelouses sèches des montagnes. Il entre dans la composition du saltrank ou vulnéraire suisse.

On le prend en se couchant, dans la proportion de deux cuillerées de vulnéraire dans quatre cuillerées d'eau.

*Secret pour acquérir promptement une mémoire prodigieuse.*

On jette de l'encens en poudre sur des charbons ardents, et l'on en respire la vapeur en fermant la bouche, et à un mètre de distance du foyer.

Cette vapeur a la propriété de pénétrer les artères céphaliques, de les exciter et de les stimuler.

(*Les Secrets et Merveilles de la nature.*)

[Du 4 septembre.] = *La Blague de Lantimèche*, feu roulant d'amphigouris, quolibets, jeux de mots, pointes, lazzis, pasquinades, turlupinades, coq-à-l'âne, épigrammes, etc., etc. Par Adrien M., *Président d'une société d'imbéciles.* Nouvelle édition.

(Propriété de l'auteur.)

C'est une de ces productions inouïes qui défrayent les bas-fonds du colportage et les parades de nos paillasses forains. L'épithète *d'archi-mauvaise* ne leur est pas même applicable, et néanmoins elles sont très-goûtées dans un certain monde, et le chiffre de leur tirage atteint des proportions fabuleuses.

La *Blague de Lantimèche* contient dans une feuille de douze pages : 1° un recueil des calembours les plus modernes ; 2° *la généalogie de la famille de Lantimèche, dernier descendant des sots ;* 3° un petit dictionnaire d'argot, dit *argot* de voyage ; 4° *Mes débuts dans l'art dramatique*, esquisse de mœurs ornée de calembours à rendre confuse l'âme de M. de Bièvre. En voici un échantillon. C'est un acteur ambulant qui parle :

L'idée me vint de faire jouer la comédie à des poissons. Je me dis : c'est nouveau, peut-être pourrai-je réussir. Enfin, le lendemain matin je pars de l'hôtel avec un régiment de lignes... sur mon épaule. Là, je prépare, je tends mes lignes au bord de la mer, sans faire le moindre bruit : au bout d'une heure, je retire mes lignes ; alors !... je n'avais rien pris ; mais j'aperçois un pêcheur qui avait des filets, je lui conte

mon histoire; il me dit: Venez avec moi. Je pars, il jette ses filets; alors nous avons fait une prise admirable: des raies, des carpes, des homards, des limandes, des soles, etc. J'avais, entre autres, une sole qui chantait; enfin la pauvre bête, elle chantait en sole, chantait comme elle pouvait. J'avais monté une pièce jouée par quatre principaux sujets. Une carpe, un hareng, un homard et une écrevisse. J'avais monté une pièce en deux actes, intitulée: *le Mari trompé ou l'Epouse criminelle*. J'avais tiré cette pièce des impressions de voyage d'une limande: c'est un style un peu plat, mais coulant, et ça avait été revu et corrigé par un *Saumon*. Il y avait un passage curieux, c'était le passage du saumon. Il y avait entre autres, une matelote dansée par des carpes et des anguilles, et un discours magnifique fait par une raie. Au moment où elle est en train de prêcher, un murmure s'élève et coupe le discours de la *raie net*... Le tapage commence, et les poissons, anciens soldats, que l'on reconnaît aisément à leurs *sardines* sur les bras, croisent la baïonnette, se précipitent sur la foule, font un tel massacre que toutes les anguilles sont *détruites*.

Au deuxième acte, c'est une carpe qui épouse un hareng. Vous savez comme moi que le hareng, l'hiver, reste en place; mais le hareng, *l'été*, voyage. Le hareng, avant de partir, prie l'écrevisse d'avoir l'œil sur la carpe, son épouse. Au moment où je vous l'écris, la scène est dans un baquet. On voit la carpe assise dans un fauteuil et le hareng qui lui fait ses adieux. Aussitôt le départ du hareng, le homard qui joue le rôle de séducteur, entre et vient se jeter aux genoux de la carpe, en lui disant: « Carpe, je t'aime, je ferais pour toi tous les sacrifices du monde, mes trésors, mes châteaux, mes... » Au moment où la carpe est prête à succomber aux tendres discours du homard, le hareng entre précipitamment et les surprend: voilà le coup de scène. A la vue du hareng,

le homard *rougit*, la carpe se pâme, l'écrevisse recule de terreur, et le *hareng sort* parce qu'il est vexé. Le ciel, irrité d'une pareille trahison, fait tomber sur les acteurs une pluie de feu, et le rideau tombe sur une friture générale. Je crois que cette pièce serait goûtée si on la donnait ici ; mais elle a produit un effet magnifique du temps de Jean Goujon.

[Du 5 septembre.] = Il nous arrive de Laval deux *pages* in-4°. (Imp. Godber.) Ces pages qui n'ont aucun titre contiennent deux lettres particulières datées de Jérusalem et signées A. Messager; leurs destinataires les ont sans doute fait imprimer à cause du contenu. Souvent plus que naïves, ces lettres se rapprochent beaucoup plus des chroniques du moyen âge que de l'*Itinéraire* de M. de Châteaubriand. La seconde nous a paru assez curieuse pour mériter les honneurs de la réimpression.

Elle raconte en termes peu corrects, mais fort expressifs, les derniers événements du Saint-Sépulcre.

« 27 avril 1856.

« Mes chers parents,

« Comme le courrier ne part pas encore, je décachette ma lettre pour vous donner des détails sur la scène qui vient de se passer à l'église du Saint-Sépulcre. Vendredi 26, c'était le vendredi des Grecs et des Arméniens; alors dans leurs cérémonies, c'étaient des cris à vous briser les oreilles, des chants; ils sautaient les uns sur les autres, des fous; c'était pire que dans une halle, ils couraient les uns après les

autres autour du Saint-Sépulcre; c'était une vraie profanation, cela faisait mal au cœur de voir des choses se passer ainsi autour des Lieux-Saints. Un officier turc fumait son cigare près du tombeau de Jésus-Christ. Ensuite toute la journée a été employée à des grimaces. Hier samedi, la même chose; mais sur les deux heures de l'après-midi on a fait la cérémonie du feu saint, c'est un homme caché dans le tombeau qui allume un feu; alors tout est fermé pour mieux jouer son rôle, et au milieu des cris plus forts qu'à l'ordinaire, le feu sort et chacun a un cierge ou une torche et l'allume. Je n'ai pu voir cela sans rire. Les uns se découvrent la poitrine et se brûlent les poils, les autres la barbe, d'autres étendent la main sur leurs cierges et puis ils se la passent sur le visage; ils croient véritablement que ce feu vient du ciel, ils sont fanatiques au dernier des points. Alors c'est à ce moment que s'est élevé un combat. Cela arrive presque tous les ans entre les Grecs et les Arméniens, après leurs singeries. Tout à coup on a entendu les coups de bâton, mais dans l'intérieur de l'église, à la porte du Saint-Sépulcre, j'étais tout près; à ce moment, voyant que ça chauffait, alors je suis monté dans la partie des catholiques, j'ai vu la scène. Alors ces deux peuples, l'un contre l'autre, à qui briserait le plus d'objets (*sic*) : tout le devant du Sépulcre qui était garni de plus de deux cents lampes, tout est brisé; des tableaux qu'on a brisés à coups de pierre et à coups de

bâton; les bâtons des bannières on les brisait pour se procurer de quoi pouvoir se battre; les échelles, tout ce qui tombait sous leurs mains; les cierges qui étaient à la porte du Saint-Sépulcre, gros comme la cuisse, ils n'ont fait qu'un pli. C'était effroyable, ça a duré au moins trois quarts d'heure. Le Pacha gouverneur était au commencement avec le Consul français; il a voulu aller pour apaiser avec au moins deux cents soldats, ils ont été obligés de sortir deux fois, c'était un assaut; ensuite après je suis descendu, c'est alors que l'on marchait dans l'huile, dans les verres; sur la scène du carnage il y avait tellement de bois et d'objets cassés, qu'ils étaient au moins une dizaine à ramasser tout cela. Il y a au moins quarante blessés grièvement; on attend des morts pour aujourd'hui. Il y a beaucoup d'Arabes catholiques; ils pensent tous à la France, comme étant et ayant été toujours la protectrice des Lieux-Saints. Dans ce moment, ils croient tous qu'il va venir des troupes françaises à Jérusalem, les moines le disent aussi; car tous ces peuples ont grande confiance dans la France depuis cette guerre d'Orient, ils sont contents quand ils voient un Français. Aujourd'hui on fouille tout le monde, vous ne pouvez avoir aucun bâton à la main.

« Votre fils, A. Messager. »

[Du 6 septembre.] = La ville de Bagnères-de-Bigorre n'avait été jusqu'ici renommée que par sa bibliothèque, son musée et son illustre représen-

tant, M. Achille Jubinal, « l'homme de France qui se nourrit le mieux, » s'il faut en croire les médisants. Mais on ignore généralement qu'elle possède, depuis nombre d'années, un Conservatoire nomade dont les circulaires méritent une mention spéciale.

« *Concervatoire* (sic) *de musique religieuse* de la ville de Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées). Dix-huitième année de la fondation. Œuvre de bienfaisance pour la propagande universelle de la musique religieuse et sacrée. Pour une seule et unique fois, un premier et dernier grand concert, pastoral et national, par l'élite des chanteurs béarnais-français, élèves du Conservatoire, arrivant de Jérusalem, où les appelaient leur vœu de pèlerinage de la bénédiction solennelle de la sainte bannière de l'établissement, après avoir eu l'honneur d'être admis à la cour de trente-trois souverains de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, savoir : de France, deux fois ; d'Angleterre, de Belgique, de Hollande, deux fois ; de Saxe, de Prusse, six fois ; du Hanovre, du Danemark, trois fois ; de Suède, de Norwége, de Russie, une fois ; d'Autriche, de Sardaigne, de Toscane, deux fois ; d'Egypte, de Turquie, de Grèce, une fois ; enfin de toute l'Allemagne et de l'Italie, et se rendant sous peu de jours aux Etats-Unis d'Amérique, par la France et l'Espagne.

« **Programme N° 1**, *exécuté devant S. H. le sultan Abdul-Medjid-Khan, dans son palais Théara-Khan, à*

*Constantinople, le* 15 *juillet* 1846. — Première partie : 1° la *Tyrolienne du Midi;* 2° la *Béarnaise*, chant patois des montagnes; 3° *Bagneraise*, chant populaire du Midi, avec solos de premier baryton, exécuté devant S. M. Néerlandaise, ainsi qu'à Paris, le 18 octobre 1844; 4° *Hymne à la Paix*, suivi de la *Marche des ménestrels.*

« Deuxième partie : 5° la *Chasse aux isards,* chant pastoral des Pyrénées, dédié aux chasseurs de la montagne ; 6° la *Pyrénéenne ;* 7° *Halte-là ! les montagnards sont là !* chant national des montagnes, avec solos de fort ténor grave, exécuté devant tous les souverains de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, ainsi que sur le sommet de la grande pyramide d'Egypte, le 5 novembre 1846. — Finale.

« Les Béarnais n'auront d'autre accompagnement que celui de leurs voix formant orchestre. Ils seront revêtus du costume des anciens ménestrels de leur pays. »

[Du 8 septembre.] = Nous avons sous les yeux un *toast* en quatre pages, imprimé avec luxe sur papier vélin et dont voici le titre exact : « Dîner offert à M. G. de Lapeyrière, directeur de l'exploitation des chemins de fer de l'Ouest au pavillon Henri IV, à Saint-Germain, le 26 avril 1856. *Toast porté par M. Flachat, ingénieur en chef.* » Imp. Bénard.

Ce toast contient bien cent vingt vers, et les administrateurs du chemin de l'Ouest y sont tous comparés à des chevaux. C'est un peu long pour un toast et un peu dur pour des administrateurs; mais l'auteur ne s'y est pas plus ménagé que les autres, car il termine ainsi :

Mêlant à vos hourras ces rimes sans façon,
Flachat, ce vieux cheval, hennit à l'unisson.

Les vers suivants peuvent donner une idée de ce lyrisme nouveau :

Je rêvais cette nuit que j'étais attelé
Au char d'argent de la Fortune,
Dont la voix m'animait d'une ardeur peu commune.....
Donc, j'étais attelé, suant, tirant, morbleu!
Franc du collier, en demandant à Dieu
De ne pas rester dans l'ornière.
Devant moi, portant bien une noire crinière,
Tirait **Mayer**, coursier à l'œil fier et malin,
Qui sans broncher dévorait le chemin,
Et dont le mors, guidant sa course ambitieuse,
Avait peine à dompter l'ardeur impétueuse.
On voit à ses côtés, coursiers au sang ardent,
L'intrépide **Ribail**, l'audacieux **Larpent**.....
**Dominé**, puis **Demanche** et le vaillant **Gautier**
Donnent auprès de nous de francs coups de collier.
Et sur nos flancs, volant à tire-d'aile,
Eclairant le chemin, d'autres coursiers fidèles,
**Goudchaux**, **Comte**, **Bisson**, caracolent gaîment.
Vient **Theurier**, secouant sa crinière argentée.
**Bouche**, le Neptunien, à l'ardeur indomptée,
Précède **Le Cordier**, calme tempérament.

=*Poésies diverses* de Marcelin Sabatier. Mulhouse. —Elles sont remarquables par le combat le plus acharné que se soient livré jamais deux rimeurs. Nous reproduisons toutes les phases de cette lutte poétique, ne fût-ce que pour en montrer tout le ridicule et repasser au lecteur un peu de l'agacement qu'elle nous a causé.

L'auteur a rencontré en Italie un certain M. Achille de Lauzières de Thermines. Le lendemain même, il lui adresse un huitain flatteur. L'autre répond sur le même ton.

Nouvelle attaque de M. Sabatier. Riposte de M. de Thermines. Bref, la lutte ne finit que lorsque ces Messieurs perdent la respiration.

CE JOUR, OU LE HASARD ME FIT VOUS RENCONTRER,
ET QU'A CE FAIBLE ESSAI VOUS DAIGNATES SOURIRE,
J'IGNORAIS QUE J'AVAIS LE PLAISIR DE PARLER
A QUI POURRAIT AU MIEUX M'ENSEIGNER L'ART D'ÉCRIRE.
AUSSI D'UN TEL SUFFRAGE AYANT UN JUSTE ORGUEIL,
A MA TIMIDITÉ SUCCÈDE UN PEU D'AUDACE.
LE POÈTE A MES VERS A DAIGNÉ FAIRE ACCUEIL ;
QU'IL DAIGNE EN AGRÉER AUSSI LA DÉDICACE.

**SABATIER.**

Pétrarque et Michel-Ange ont dû vous RENCONTRER
Aux portes de Florence, ils ont dû vous SOURIRE;
De poésie et d'art ils ont dû vous PARLER.
Je le vois aux beaux vers que vous venez d'ÉCRIRE.
Ces vers, je les accepte avec un juste ORGUEIL ;
Mais j'y trouve un défaut (pardonnez mon AUDACE,
Vous, chez qui la critique eut toujours bon ACCUEIL),
Ce défaut, c'est mon nom sur votre DÉDICACE.

*Florence, le* 27 *avril* 1853.

A. DE LAUZIÈRES.

RENCONTRER un ami n'est pas chose facile;
SOURIRE à cet espoir, me suis-je trop flatté ?
PARLER d'un tel ami, tout mon cœur en jubile,
ECRIRE, est un bel art, parler... la vérité !
ORGUEIL ! du bien, du mal, inépuisable source,
AUDACE ! qui nous perd, ou nous fait réussir ;
ACCUEIL ! coupe de fiel, coupe parfois si douce;
DÉDICACE ! à vous huit! devrais-je un tel plaisir ?

*Florence, le* 26 *avril* 1833.

SABATIER.

Pouvoir vous RENCONTRER, échanger un SOURIRE,
Chercher à vous PARLER au lieu de vous ÉCRIRE;

Vaut mieux que faire en vers, avec AUDACE, ORGUEIL,
A votre DÉDICACE un trop indigne ACCUEIL.

« Et maintenant, à moins de mettre ces huit mots en diagonale, je vous laisse le champ libre, et vous prie, en prose très-modeste, de vouloir bien me dire quand vous aurez quelques moments à perdre, pour causer comme de simples mortels, sans commettre le moindre hémistiche. »

*Florence, le* 27 *Avril* 1853.

A. DE LAUZIÈRES.

ECRIRE : ORGUEIL, AUDACE ont dû se RENCONTRER.
SOURIRE à DÉDICACE, ACCUEIL, reste.... *parler.*

« Demain! si (comme votre indulgence accoutumée m'autorise à l'espérer) vous voulez bien pardonner encore à ce distique ; lequel n'a été fait qu'en vue de réduire à sa plus simple expression une fantaisie à laquelle vos deux précieux petits messages m'ont convié. »

*Florence, le* 27 *Avril* 1853.

SABATIER.

[DU 10 SEPTEMBRE.] = Nous devons à l'obligeance d'un amateur distingué la communication d'une pièce excessivement rare, étrange même parmi les étrangetés qui fourmillaient il y a huit ans. Cette production est signée d'un nom qui a souvent paru sur la quatrième page de nos grands journaux. M. Aubril paraît du reste avoir décidément abandonné la politique pour confectionner des pâtes à rasoirs dont on vante l'efficacité :

*Candidature à l'Assemblée législative pour Paris du citoyen Aubril (Joseph), propriétaire, demeurant à Yères (Seine-et-Oise).*

Est-ce irréflexion ou dessein qui porte presque tous nos publicistes à contester le mérite et les droits acquis, s'opiniâtrant à *abuser* le citoyen pauvre, et généralement peu éclairé ?

Que signifie le peuple souverain ? n'est-ce pas le supplice de la *roue* qu'on inflige sournoisement et perfidement aux travailleurs ? Car on lui *casse* les bras, en même temps que l'on fait tourbillonner son pauvre cerveau par ce grade pompeux, *suprême*, qui est l'apanage du peuple français entier, et non du peuple suivant la dénomination des *rusés embrouilleurs* qui ne prononcent ce mot qu'avec dénigrement, frappant d'exclusion, d'ostracisme, les élus de la fortune passagère, comme les titrés, qui sans efforts doivent être *fiers* de la souveraineté nationale, puisqu'ils concourent à l'élection des présidents, chefs transitoires.

Le premier des citoyens des grandes familles nobiliaires, qui s'est fait *démocrate*, a ennobli encore sa souche en ajoutant ce plus beau fleuron au blason de ses ancêtres : lui, partie intégrante de la souveraineté nationale, citoyen de la *noble république*, son *droit* ne peut lui être contesté, sa voix ne peut être discordante dans le grand concert de la famille française, de notre gouvernement démocratique humanitaire.

Citoyens, posons-nous, écoutons et respectons ! Ne *blessons* pas la juste susceptibilité d'aucun membre de la famille; qu'il n'y ait plus de premier ni de dernier à l'échelle ; cherchons au-dessous de zéro, comme au- dessus du trillon, s'il est nécessaire, et cela sans insomnie, sans efforts, sans colère, mais par la toute-puissance de l'*idée* et de la *foi*. Et pour les amateurs, à volonté, les titres et les hochets ; indifférence, mais *respect* pour ceux qui toujours veulent s'en pavaner.

Indulgence pour les grands enfants qui les ramas-

sent comme des dragées de baptême roulant sous les pas des marmots, aux parvis de nos *temples*; pâture pour les *mineurs* de tous les âges, sous la tutelle des chefs que nous sommes tous appelés à nous donner : Voulons fortement, mais sans efforts ; et la fougue de la matière faisant place à la *dignité*, sans oppression aucune, le progrès marchera sous la puissance occulte de la *vanité.*

Donc, par un préambule court, pompeux, et vrai au fond, déclarons (*quand la Constitution ne s'y opposera plus*) que toute la nation française est *ennoblie*; faculté à tous de faire précéder leur nom *de la fameuse particule.* Ces deux lettres sont à la civilisation ce qu'est la *Marseillaise* au soldat, avec cette différence que l'une stimule l'énergie belliqueuse du pas de charge, et l'autre agit sur l'homme en lui faisant rapprocher les *coudes du corps.* Immense résultat civilisateur obtenu bien innocemment, puisque je prétends que c'est la *fierté* qui fait lacune chez les populations ouvrières.

Essayer d'abolir ce qui est noble dans notre sublime pays de France, ce serait méconnaître l'esprit français.

JOSEPH AUBRIL,

Qui se porte *candidat* pour l'Assemblée législative.

Le 2ᵉ arrondissement qui m'a vu grandir, c'est là que je me mets à la disposition de mes chers concitoyens et camarades de 29 années de gardes nationales montées et descendues, pour reprendre l'œuvre de mes *perruques classiques*, Palais-National, 139. Maintenant *président* des travailleurs démocrates de la vallée d'Yères (Seine-et-Oise), lesquels comprennent à souhait le sens de mes vues démocratiques et inébranlables. — Commençons par le commencement.

29 avril 1849.

[Du 11 septembre.] = La *Testomanie*, ou la manie de faire des testaments, comédie en cinq

actes et en vers, par Kozalem. Imp. à Mayenne. In-8°.

La *Testomanie*, nous dit M. Kozalem, n'a point été refusée au théâtre ; elle n'y a point été présentée. J'ai horreur des tribunaux où la partie intéressée ne peut se défendre et où cependant les jugements doivent être d'autant plus délicats qu'ils reposent entièrement sur des questions de goût. J'ai reculé devant le danger de voir repousser une pièce après un long délai peut-être et peut-être aussi pour les motifs mêmes qui à mes yeux auraient dû justifier son admission.

Les condamnations sont trop faciles avec l'abri de l'anonyme qui, au lieu d'une raison solide, peut cacher sous son voile, la jalousie déloyale et une censure non moins plate qu'ignorante.

Le temps, il est vrai, relève des arrêts iniques qui ont frappé de bonnes œuvres ; mais le temps, qui pour tant de choses marche si vite, se fait quelquefois attendre bien des années en pareille matière. Cela importe peu aux théâtres qui ont devant eux un avenir indéfini ; il n'en est pas de même pour l'auteur qui a déjà le plus souvent parcouru la moitié de sa carrière au moment où il commence à produire des travaux susceptibles de lui devenir profitables.

On peut jeter quelques feuillets en pâture à l'hydre des comités. On est plus méticuleux quand il s'agit de lui sacrifier le fruit de veilles pénibles et de longues méditations.

Ce début hautain, suivi d'une introduction fort embrouillée *sur la raison* d'écrire et les *effets de la littérature*, nous faisait présager un second Pagès (du Tarn).

Mais la suite nous a détrompé. La *Testomanie*

n'est pas une mauvaise pièce; le dialogue y est aisé, et le comique est d'un assez bon aloi, sauf quelques formes surannées et bien des longueurs, — environ sept mille vers...

[Du 12 Septembre.] = Question morale de mon procès — par Gachot — imprimé à Bordeaux, chez Ch. Poinsot. A propos du procès, l'auteur fait sa biographie et proteste de son honnêteté, de son amour filial et fraternel; M. Gachot a été tour à tour rapin, militaire, commerçant, peintre. etc.

Voici quelques passages de son plaidoyer :

Il y a dans un procès, dit Daguesseau, deux questions : la question morale et la question légale ou judiciaire. C'est la question morale qui décide ordinairement du procès ; mais cette décision est toujours formulée par la question légale...

On a lu à la Cour le testament de mon père, c'est-à-dire, qu'on a appelé la question morale au secours de la question légale.

Cette question morale n'a pu être plaidée pour moi, à raison de mon absence.

Maintenant qu'il s'agit de plaider les testaments et la donation entre-vifs, je retrouve naturellement l'occasion de plaider cette question morale, si fatalement mise en oubli pour moi.

II

Et d'abord, je ne connais pas la teneur du testament de mon père. Je croyais qu'il s'agissait de dépenses faites pour me donner une éducation et un état; mais on m'a dit qu'il n'était question que de sommes indéterminées, qui m'auraient été données sans désignation de lieu, de temps, ni d'emploi.

Je dirai donc d'après Racine :

« J'ignore de quel crime on a pu me noircir ;
« De tous ceux que j'ai faits je vais vous avertir.

Je n'étais encore qu'un très-jeune enfant, qu'on se plaisait à reconnaître en moi des aptitudes générales et passionnées. Néanmoins, tout en obtenant le prix d'instruction, j'avais également le prix de sagesse.

Malheureusement pour moi, dans ces aptitudes générales et passionnées qu'on voulait bien me reconnaître, on s'arrêta fatalement à l'aptitude du dessin...

Il partit bientôt pour Paris et devint *le disciple d'un peintre illustre.* La misère ennuya bientôt l'enfant précoce, il voulut se faire un état sérieux et concourut pour l'école Polytechnique.

Je soutins victorieusement les examens, car les conditions d'admission m'avaient été cautionnées par un parent de mon père qui demeurait à Paris.

Malheureusement mon père se trouva hors d'état de subvenir aux frais d'admission cautionnés par son parent ; et je dus renoncer à me faire ainsi un état sérieux.

J'errais désespéré dans les rues de Paris, lorsqu'en levant les yeux, je vis, nouvellement affiché, le décret relatif á la formation des gardes d'honneur ; douze mois de service ou une campagne donnaient le grade de lieutenant de cavalerie. Un rayon de lumière pénètre ma jeune intelligence ; et dans ma détermination soudaine, je m'écriai : Voilà mon état trouvé !

C'était en dix-huit cent treize, au mois de mai, je n'avais pas dix ans accomplis, mais le développement de mes forces physiques avait suivi parallèlement celui de mon intelligence ; et j'étais aussi complètement constitué qu'on l'est ordinairement à quinze ou seize ans.....

III

.....Comme mon procès ne nécessite pas de nombreux détails sur cette époque de ma vie, je dirai sommairement que les gardes d'honneurs présents à Dresde et à Leipzick, combattirent à Hanau ; et plus tard se couvrirent de gloire à Rheims.

Il quitta le service à la chute de l'empire e tp art pour San-Yago-de-Cuba avec une pacotille composée exclusivement de roses artificielles.

IV

J'arrivai dans le nouveau monde, mais peu confiant dans l'appui de mon oncle de San-Yago-de-Cuba, je m'arrêtai à la Havane.

Je me ressouvins donc que j'avais pendant dix-huit mois étudié l'art d'Apelles chez un peintre illustre.

Je m'occupais de peinture,

Mon succès parut immense, et retentit jusqu'en Europe. Mon père m'écrivit alors pour me prémunir contre l'enivrement de la fortune; il me donna le sage conseil de ne point me laisser égarer par l'ambition, et de revenir en Europe lorsque j'aurais réalisé une somme qu'il fixait à dix mille piastres. Il se plaignait en même temps de n'avoir point de dot à donner à mes sœurs, et finissait par me dire qu'il avait compté sur les retours pour payer les cinq cents francs de la pacotille que j'avais emportée.

On comprendra facilement que mon succès n'était qu'éphémère.

Après de nombreuses et terribles aventures il revient en France.

Après neuf ans d'absence je revis l'Europe et je reposai ma tête sous le toit paternel.

Neuf années d'épreuves et de fortunes diverses

n'avaient que mieux trempé mon courage. A mon arrivée, on m'offrit de faire trois tableaux pour un prix assez modique. J'acceptai, et muni de cette faible somme j'allai à Paris. Je me logeai dans une mansarde rue Saint-Germain-des-Prés, n° 5, réservant exclusivement l'argent que je possédais à l'édification d'une œuvre capitale.

C'était un tableau d'une épique dimension dont j'avais rêvé le sujet dans un moment d'heureuse inspiration comme la suite l'a prouvé.

Je n'accordai rien non plus à mes dépenses personnelles. Je suivis le même régime alimentaire qu'observait Michel Ange lorsqu'il peignit la chapelle Sixtine.

Cependant tout mon argent uniquement employé à l'édification de mon œuvre était insuffisant; il serait difficile d'expliquer brièvement pourquoi. Par exemple, au lieu de louer des hommes et des costumes pour représenter mes personnages, j'achetai seulement des gravures de costume et je fis de petits bons hommes de cire drapés de linge mouillé. Dans ce mode d'exécution il y avait doute, hésitation, et par conséquent perte de temps. Ce que j'aurais exécuté largement et promptement, ayant des hommes drapés sous les yeux, je le faisais à plusieurs reprises et sans sécurité de l'autre manière.

Ceux qui ont cherché à expliquer la théorie du tir des bouches à feu, sans l'application de la parabole, ont peut-être déployé plus de génie, pris plus de peines que celui qui, le premier, a trouvé l'application de cette courbe à cette théorie.

J'éprouvai quelque chose de ces deux situations lorsque je tentai l'exécution de mon œuvre.

Quoiqu'il en soit, l'heure de l'exposition arriva et je n'avais point terminé mon tableau ; mais il me fut donné du moins de juger de l'effet qu'il aurait pu produire au salon.

Voici comment :

J'étais à l'Odéon, où l'on représentait une pièce

nouvelle, la pièce se terminait par ce qu'on appelle un tableau.

Ce tableau final excita un tel enthousiasme que tout le parterre se leva transporté d'admiration.

Je fus moi-même saisi, mordu au cœur ; ce tableau final de la pièce nouvelle offrait identiquement l'image vivante de mon œuvre inachevée...

Et le procès?

## LIVRES

*Notices biographiques des membres de la Société du jeudi* (fondée le 6 mars 1851). — Poissy, Typographie Arbieu, imprimeur de la Société du jeudi. — 1856. — Brochure de 24 pages.

La susdite Société se compose de littérateurs, de médecins, de peintres, d'opticiens, de graveurs, d'architectes, etc. Sans préambule ni préface on a fait la biographie de chacun des membres, — c'est une réclame brochée.

## THÉATRES

ODÉON. — *Le Médecin de l'âme*, comédie en cinq actes et en prose, de MM. Guillard et Desvignes. — Pièce morale et ennuyeuse qui fait bâiller de huit heures à minuit.

Mme Toscan engraisse toujours.

VAUDEVILLE. — *La Fée*, comédie en un acte, de M. Octave Feuillet; pièce tirée d'une nouvelle que l'auteur a publiée dans la *Revue des Deux-Mondes*. Fantaisie, fadeurs.

GYMNASE. — *Le Feu de paille*, pièce à succès dont voici la dernière phrase, la moralité : *Les feux de paille* (feux d'amour) *sont moins durables que les feux de bûche* (feux de mari).

THÉATRE-LYRIQUE. — Réouverture avec la *Fanchonnette*.

OPÉRA-COMIQUE. — Reprise de *Zampa*.

Paris. — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 16 AU 30 SEPTEMBRE 1836

---

[Du 16 septembre.] = Une dame de beaucoup d'esprit, ce qui est rare, et Anglaise aimable, ce qui est plus rare encore, Mme de Saint-G... possède une maison dans la rue de ..... De cette maison elle s'occupe naturellement fort peu, et laisse à son homme d'affaires le soin de s'entendre avec les locataires et de toucher les loyers. Aussi est-ce avec le plus vif étonnement qu'elle entendit un jour quelqu'un se faire annoncer comme son locataire. La curiosité décida Mme de Saint-G... à faire introduire l'inconnu. — Elle vit entrer un petit monsieur pointu, frisé et qui avait l'air très-animé.

« C'est à Mme de Saint-G... que j'ai l'honneur de parler ? dit-il d'une voix contenue, mais tremblante de colère.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, madame, est-ce une persécution, est-ce un parti pris ?

— Quoi, monsieur ? Je ne vous comprends pas.

— Madame, je suis M. J... L... des *Débats*... J'ai déjà déménagé deux fois; votre maison est la troisième où je trouve installée au-dessus de moi

une Mme Lemoine qui reçoit mes lettres, les décachète, renvoie les personnes qui se présentent pour me voir en leur disant que je suis absent, en voyage, que sais-je enfin ! Je n'existe plus, mon individualité est supprimée par un être impossible à saisir, à voir ; un Lemoine qui n'est pas moi et qu'on ne peut apercevoir, a pris ma place..... Si c'est un parti pris, dites-le-moi !... »

Et l'honorable rédacteur des *Débats* en débitant cette tirade était dans un état de surexcitation violente ; il s'agitait, gesticulait et se trémoussait.

Mme de Saint-G... eut beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'elle n'y pouvait rien, que son homme d'affaires louait sa maison à des gens sociables, sans s'inquiéter si la synonymie des noms pouvait amener de fâcheux résultats, que si Mme Lemoine ouvrait les lettres de M. L..., c'est que sans doute elle les croyait adressées à son mari, et que si elle disait aux personnes qui demandaient après M. Lemoine qu'il était en voyage, c'est que sans doute son mari était absent ; en un mot, que tout cela n'était que le résultat d'un quiproquo.

[Du 18 septembre.] = On annonce en préparation, et pour paraître prochainement : l'*Essai d'une bibliographie spéciale des livres et des estampes érotiques, anciens et modernes*, par M. le C. d'I***, qui est probablement un faux pseudonyme. « Cet ouvrage formera un volume in-8° et sera du prix de dix francs. Imprimé avec soin sur beau papier

vergé d'Angoulême, il ne sera pas mis dans le commerce et *ne sera tiré qu'au nombre des Souscripteurs inscrits.* Il sera enrichi du portrait photographié de Pietro Aretino, d'après le Titien.

« Les livres et les estampes les plus rares et les plus curieux, annonce l'éditeur, M. Gay, sont, sans contredit, ceux du genre érotique. En butte à l'animadversion et à une poursuite ardente, n'obtenant de personne ni soutien, ni défense, ils disparaissent peu à peu silencieusement sans laisser la moindre trace de leur existence, laquelle même (et pour les plus célèbres de ces productions) est souvent révoquée en doute. Quelque heureux que soit ce résultat aux yeux de la morale, l'historien, le philosophe, l'artiste, le bibliographe le regrettent et voudraient, par la formation d'une collection analogue au Cabinet secret du roi de Naples où l'on a réuni les priapées d'Herculanum et de Pompéi, sauver d'une destruction totale les monuments d'un art et d'une littérature qui comprend l'humanité entière dans l'un de ses mobiles les plus puissants.

« Aucun ouvrage, à notre connaissance, n'existe encore, traitant *in extenso* le sujet qui nous occupe. Les éléments en sont répandus et disséminés dans les bibliographies générales, dans les *Index* de livres condamnés, dans le *Supplément* du *Moniteur universel* du 25 octobre 1850, dans les catalogues de livres rares et curieux et notamment dans ceux du duc de la Vallière, du comte de Labédoyère, du

marquis du Roure et de MM. de Soleinne, Beaudelocque, G. de Pixérécourt, de Monmerqué, Ch. Nodier, Viollet-Leduc, Fr. Noël, le chevalier abbé de Béarzi, etc., etc.

« Après avoir compulsé ces divers documents, nous avons consulté de savants bibliographes, bibliothécaires et bibliophiles français et étrangers. L'ouvrage n'étant pas destiné à être réimprimé et l'auteur désirant qu'il soit aussi complet et aussi exact que possible, il prie les personnes qui auraient des renseignements intéressants sur le sujet de les lui communiquer immédiatement. » . . .

Au verso de ce prospectus se trouve encore ce petit avis qui ne laisse pas que d'avoir son *mérite :*

« On ne saurait méconnaître que la bibliographie que nous annonçons est plus difficile à bien faire qu'aucune autre. L'esprit pudibond du siècle oppose à l'étude de l'art et de la littérature érotique de grands obstacles, et, à moins de vouloir parler de ces productions et les décrire sans même les avoir vues, on se trouve, à chaque pas, arrêté et embarrassé comme on ne se trouverait dans nul autre travail analogue.

« Cette importante considération a engagé les auteur et éditeur de ladite bibliographie à prendre une mesure peu habituelle, mais d'une efficacité évidente pour la réussite de l'ouvrage. Comme il est uniquement destiné à ses souscripteurs et ne doit pas être mis dans le commerce, ils ont créé une So-

ciété purement civile, c'est-à-dire qui n'est pas soumise à la publicité ainsi que les Sociétés commerciales. Les actions seront de 100 fr. chacune. Le capital social sera employé à se procurer et à recueillir tous les matériaux utiles à la confection de l'ouvrage et à le publier.

« En résumé, selon nous, en souscrivant à un exemplaire de l'*Essai d'une bibliographie spéciale*, tout amateur fera preuve d'un goût éclairé pour l'art et la bibliographie ; mais celui qui, placé dans une position indépendante et supérieure, accordera, en souscrivant une action, sa protection à l'ouvrage, fera un acte dont les amis des livres et des arts lui sauront gré. »

Tant mieux pour les amis des livres et des arts. Cependant nous croyons que la majeure partie des actionnaires ne se trouvera pas seulement là.

Maintenant il se présente une autre question. Comment cette société pourra-t-elle se procurer aussi ouvertement des œuvres dont la vente est prohibée?

« L'époque précise de la publication de l'*Essai d'une bibliographie spéciale* n'est pas encore fixée ; quel que soit le nômbre des souscripteurs inscrits, aussitôt que l'ouvrage se sera complété de tous les documents qui lui arrivent journellement, il paraîtra. »

= En tous cas, nous ne conseillons pas à l'éditeur de la bibliographie susnommée d'envoyer un prospectus à M. Prosper Poitevin.

A propos de M. Ponsard et de la *Bourse*, M. Poitevin vient de faire dans une *Epître* sanglante * le procès d'un libraire millionnaire dont les spéculations furent, dit-on, par trop guillerettes. L'anonyme nous paraît transparent, car les millionnaires sont rares, en librairie comme ailleurs. Voici les vers de M. Poitevin :

Mais que vois-je là-bas ? La grotesque figure!
Vous avez reconnu cet homme à son allure :
Oui, c'est ce bas Normand, autrefois colporteur,
Qui joue insolemment le rôle d'éditeur.
Il ne sait *a* ni *b* ; mais grâce à son astuce,
Il vendrait, lui, très-bien Constantinople au Russe ;
Car il a su, dit-on, de la chose d'autrui
Tirer deux millions qu'il suppose être à lui.
Ce forban patenté, depuis vingt ans, exerce
Le plus sale trafic à l'ombre du commerce ;
Il imprime en secret et vend sous le manteau
Des livres qu'autrefois eût brûlés le bourreau,
Et, par entremetteurs, infeste les deux mondes
D'impurs romans, ornés de gravures immondes.
Si tout acte entraînait son juste résultat,
Il vivrait à Cayenne aux dépens de l'État ;
Mais toujours abrité par un discret complice,
Il passe adroitement la jambe à la police,
Et jouit à sa barbe, et sans trouble, des fruits
Que vingt ans de rapine et de honte ont produits.

L'indignation de M. Prosper Poitevin est fort légitime ; mais, en bonne conscience, ce pauvre M. Ponsard nous en paraît moins l'objet que le prétexte.

* Épître à M. François Ponsard, à l'occasion de l'*Examen critique de la Bourse*.

[Du 19 septembre.] = *Règne de l'Esprit pur ou de la Jérusalem nouvelle,* in 16 (chez Dentu).

Production mystique, surchargée d'un nombre prodigieux de citations, sans conclusion ni prémisses. Voici ce que nous y trouvons de plus significatif et ce n'est pas beaucoup dire :

« Selon qu'il est écrit, nous venons donc rappeler l'humanité au pur enseignement du Christ et de son Eglise, en y ramenant dans l'universelle unité toutes les communions, toutes les religions, tous les cultes. C'est pourquoi le règne de l'Esprit pur n'est que le règne même du Christ dans toute sa plénitude, ainsi qu'il est prédit par les prophètes.

« Le Christ lui-même n'enseigne que l'adoration en esprit et vérité de Dieu l'Esprit pur, et l'avénement de l'homme pur esprit par l'abnégation de soi-même, le renoncement à toutes les choses de la terre et la négation du corps, dont sa passion du Calvaire est le sublime idéal, doctrine de l'Esprit pur qui, loin de rien exclure, est la condition même de toute inexclusion ; comme l'Eglise elle-même n'est constituée, inspirée, dirigée que par l'effusion de l'Esprit pur... »

« Que venons-nous donc apporter au monde? Tout, en ne lui apportant rien, rien en lui apportant tout ; car nous venons unir dans un suprême hymen l'intelligence et l'amour, la justice et la grâce, la loi de nature et la loi surhumaine, l'homme et le Christ, le monde et l'Eglise.

« Le règne du Christ, c'est Dieu descendant dans l'homme par la grâce et l'amour. Le règne de l'homme, c'est l'humanité s'élevant à Dieu par la justice et l'intelligence. Or, le cœur, le centre, le point de jonction de ce double mouvement, c'est l'Esprit pur, Esprit de grâce en même temps que de justice, d'intelligence en même temps que d'amour, et qui, unissant l'un et l'autre dans son indivisible unité, est ainsi le pur règne de l'homme.

« Dieu étant l'infini, l'absolu, rien ne peut en donner la révélation complète que l'impossibilité même de le comprendre; de sorte qu'il se découvre par le mystère même qui le cache, et se cache par la révélation même qui le découvre.

« Voilà pourquoi l'Esprit pur se révèle par le mystère même de son incompréhensibilité, qui le cache à l'esprit en même temps qu'il le découvre; et comment cette révélation, qui ne saurait être que purement spirituelle puisqu'elle est celle de l'Esprit pur, est simultanément de l'ordre de la nature en émanant de l'ordre de la grâce, et de l'ordre de la grâce en émanant de l'ordre de la nature, car elle est l'indivisible unité de l'un et de l'autre. »

[Du 20 septembre.] = Tout le monde a entendu parler du procès qu'Alexandre Dumas soutient en ce moment au sujet des énormes réimpressions qui ont été faites de ses ouvrages. Un rapport très-curieux vient d'être adressé à M le président du tribunal de première instance de la

Seine, sur les dommages que ces réimpressions auraient fait éprouver à notre romancier. Ce rapport est long, quelque peu embrouillé, mais il fourmille de détails intéressants, parmi lesquels nous choisirons ce qui suit :

« Nous commencerons par un exposé sommaire des faits et des circonstances dans lesquelles nous avons puisé nos convictions. Et laissant de côté tout ce qui concerne l'exécution du traité du . juillet 1845, durant la première période. nous irons droit aux faits et aux circonstances qui, selon nous, ont motivé le nouveau traité du 3 février 1850.

« On touchait à la fin de cette première période, et le terme du sous-traité entre Troupenas et le *Siècle* était proche. Le tribunal se le rappellera, l'époque était critique. Les affaires allaient mal pour tout le monde ; celles du *Siècle* n'étaient pas en voie de prospérité. Le nombre de ses abonnés allait diminuant tous les jours, plus de 8,000 avaient déserté pendant le cours de la dernière année. Outre l'indifférence du public d'alors pour les œuvres littéraires, le *Siècle* ne comptait plus sur ce qui lui restait à publier des œuvres de Dumas pour retenir ses abonnés, il avait épuisé les ouvrages les plus connus, les plus attrayants, il n'était donc nullement disposé à renouveler son bail avec Troupenas pour les cinq années qui restaient à courir.

« Troupenas, de son côté, voyant arriver le mo-

ment où l'exécution de ce traité allait lui retomber sur les bras, craignait avec juste raison que les cent et quelques mille francs que ce traité lui avait valus jusque-là ne fussent affreusement écornés au milieu de cette crise.

« Troupenas n'était pas homme à s'endormir dans ce péril. Pour sauver le passé et pour mettre l'avenir à couvert, il inventa une combinaison nouvelle.

« Il savait bien que si le *Siècle* espérait peu, pour tenir les abonnés en haleine, sur ce qui restait à publier des œuvres de Dumas (*ce n'était plus que le fretin*), il avait une tout autre opinion des ouvrages par lesquels il avait eu l'habileté de commencer, dont il possédait les clichés, et qu'il pourrait toujours réimprimer à très-bon marché les belles primes Dumas!!! Troupenas savait que le *Siècle* ne doutait pas qu'en offrant ces primes, il maintiendrait le nombre de ses abonnés actuels et peut-être regagnerait ceux qu'il venait de perdre.

« Mais il y avait une difficulté. Jusque-là on avait pu réimprimer, vendre, clicher, au mépris des conventions. Cela avait pu se faire à la sourdine et en même temps que les publications avaient lieu dans le Journal. Maintenant qu'il s'agira de proposer des publications anciennes, une publicité d'un autre genre et spéciale sera indispensable, mais Dumas va être instruit de la chose ; il va pousser des cris. Les temps sont durs, Troupenas se chargera de lui

fermer la bouche avec un morceau de pain. Il propose le traité du 3 février et Dumas l'accepte. Le système de spoliation va pouvoir continuer.

« Troupenas, dans cette négociation, le Tribunal le sait, laissa de belles plumes de ses ailes. Il dut abandonner au *Siècle* 12,000 fr. par an sur les 18,000 fr. qu'il recevait pour le droit de reproduction, 20 fr. sur les 50 fr. que lui valait le droit de tirage, par 1,000 de feuilles. Ce ne fut pas sans un grand crèvecœur qu'il céda à Dumas le tiers de ce dernier revenu, mais il fallait se conformer aux circonstances.

« Quant à Dumas, il en fut pour sa concession gratuite. Le *Siècle* avait ses provisions toutes faites. Durant tout le cours de la première année, ses tirages se bornèrent aux ouvrages qu'on lui avait donné le droit de tirer à 3,000 exemplaires gratuits.

« Il est indubitable que lorsque Dumas accéda à cet arrangement dolosif entre Troupenas et le *Siècle*, il ignorait que le meilleur de ses ouvrages avait été réimprimé depuis longtemps par le *Siècle*, avec la connivence intéressée de Troupenas, que le *Siècle* les vendait déjà, qu'il les avait fait clicher au fur et à mesure des reproductions. Il est indubitable que Dumas ignorait tout cela; car si, à ce moment, le fait eût été à sa connaissance, il n'aurait pas manqué de réclamer, et alors ce n'eût pas été 10 fr. par mille feuilles, mais 50 fr., mais 100 fr. qu'on ui aurait donnés pour le rendre *taisant* quant au

passé, pour obtenir son consentement pour l'avenir.

« Le Tribunal a vu le parti qu'ont su tirer le *Siècle* et les successeurs de Troupenas de ce traité surpris ainsi à la bonhomie de Dumas.....

« Nous le disons en toute vérité, le tort que les réimpressions illicites du *Siècle* avaient fait à Dumas était réparable, mais celui qui est résulté pour Dumas des réimpressions de Michel Lévy frères, le Tribunal est nécessairement impuissant à le réparer. Sa justice serait réputée injustice, s'il allouait à Dumas des dommages-intérêts proportionnés aux préjudices qu'il a éprouvés.

« Quant à nous, nous n'oserions pas dire le chiffre des dommages-intérêts qu'en notre âme et conscience nous croyons dus à titre de réparation.

« Nous nous bornerons à dire : cette affaire d'un bout à l'autre présente le caractère de l'usurpation, de la spoliation. Les bénéfices que les usurpateurs en ont retirés sont illicites. Ils doivent être restitués au propriétaire, ou intégralement, ou dans les limites que la sagesse du Tribunal jugera devoir fixer.

« En conséquence, nous mettrons sous les yeux du Tribunal les comptes qui établissent le chiffre de ces bénéfices, ainsi qu'il suit, etc., etc. »

Le total de ces bénéfices illicites s'élève, ainsi qu'il est détaillé plus loin, à la somme inouïe de *six cent sept mille huit cent-un francs deux centimes ;* somme, ajoute le rapporteur, « que nous es-

timons inférieure à l'importance des dommages qui sont résultés pour Dumas des réimpressions illégitimement faites de ses ouvrages. »

[Du 23 septembre.] = Encore un demi-dieu qui rentre dans la vie privée.

Jean Journet, l'*apôtre*, dont les *Mémoires de Dumas* popularisaient naguère le prosélytisme, a fini par se jeter dans les bras de l'industrie.

L'apôtre s'est mis au travail. L'apôtre fait des gants... disait-il ces jours-ci.

= C'est à ce même Jean Journet que Privat d'Anglemont, ce fouilleur intrépide des petits recoins de la vie parisienne, fit autrefois subir une mystification fort innocente, et du reste assez inédite pour être racontée ici.

Privat avait la plus grande envie d'être complétement initié aux doctrines de l'apôtre. Malheureusement celui-ci vivait fort retiré et ne s'ouvrait pas volontiers au premier venu. La tenue pittoresque de Privat ne lui garantissait même pas ce petit accueil qn'on fait dès l'abord à tout homme bien vêtu.

Mais il n'était pas homme à s'embarrasser pour si peu, et la calotte rouge qui était son unique couvre-chef lui parut même un excellent moyen d'introduction.

Il se contente de boutonner sa redingote jusqu'au menton, assujettit bien cette calotte précieuse sur son chef, et se présente chez l'apôtre comme envoyé du pacha d'Egypte, alors en grande odeur de civili-

sation. Son maître a, dit-il, entendu parler de l'apôtre et désire avoir quelques notions sur ses principes.

La méfiance de l'apôtre n'était pas préparée contre cette feinte imprévue.

Il ne laisse donc partir le faux Egyptien qu'après l'avoir complétement édifié.

Le lendemain, l'apôtre était sorti tout rêveur pour acheter son modeste repas. Tout à coup il se heurte chez le marchand de pommes de terre frites contre son Egyptien de la veille. La calotte rouge était encore sur sa tête, mais le cornet de papier qu'il serrait à la main et dans lequel il paraissait puiser avec grand appétit, donnait à ses prétentions diplomatiques un éclatant démenti.

Nous ne savons ce qui s'ensuivit, mais il est difficile de croire que Privat ait pu, cette fois encore, s'arroger aux yeux de l'*apôtre* désabusé une mission particulière à propos de tubercules.

= La ville de Nantes est furieuse contre l'un de ses enfants.

Battaille, de l'Opéra-Comique, lui aurait demandé *quinze cents francs* pour prêter son concours à un concert de bienfaisance.

[Du 25 septembre.] = Le théâtre de l'ancien Cirque vient d'exécuter un changement de front. Il prend l'offensive, et envahit résolûment les régions de la plus haute littérature. — C'est héroïque. Son directeur, M. Billion, vient de por-

ter cette révolution à la connaissance de son public par un moyen des plus ingénieux. Il feint d'avoir reçu une lettre d'un ancien abonné qui, après avoir fait un éloge enthousiaste de *Marie Stuart*, la nouvelle pièce, résume ainsi la situation :

« L'horizon s'éclaircit enfin ! Chants de victoire, chants d'allégresse retentissent dans les airs, la paix est conclue ! la paix est signée ! Gloire à Dieu ! gloire à nos braves armées alliées... Mais... à qui donc... et pour longtemps espérons-le, le Cirque pourra-t-il faire la guerre ? A l'Angleterre, à la Turquie, la Russie, la Sardaigne... ou bien ? Non ! c'est impossible... Et le traité de paix, cette joie universelle ?... et les convenances politiques ?... *La guerre au Cirque est vraiment impossible.* Que deviendra donc le Cirque alors ? Là est la question. Que deviendra la fortune de M. Billion ? Quel sera le sort de tant de familles qui vivent par le Cirque théâtre ?

« Rassurez-vous tous, généraux, officiers et soldats, guerriers intéressés, guerriers littéraires : il nous reste encore une victoire à remporter. Votre chef va faire encore la guerre... mais une bonne guerre cette fois !... A qui ? A qui croira que le théâtre historique est mort ! Pourquoi non ? Il faut opérer un miracle, il faut ressusciter le théâtre historique. Déjà l'opération est en bonne voie. »

= Nous extrayons du dernier compte-rendu de

l'Association des artistes dramatiques, la lettre suivante adressée à son président :

« Monsieur le baron, les règlements intérieurs des théâtres infligent, vous le savez, aux artistes en défaut des amendes plus ou moins élevées. Cette mesure, indispensable pour le bien du service, n'en est pas moins pénible dans ses applications ; car elle tombe quelquefois sur de pauvres artistes dont les appointements suffisent tout au plus à leur honnête existence. Il m'a semblé que, tout en maintenant ces prescriptions nécessaires, il serait possible de leur donner une destination qui fît retourner à la masse des artistes cet argent qui échappe à quelques-uns. J'ai donc décidé, monsieur le baron, que le montant des amendes de mon théâtre serait versé chaque mois dans la caisse des associations dont vous êtes le fondateur et le patron : l'Association des artistes dramatiques, et l'Association des artistes musiciens. Si ce chiffre mensuel des amendes n'atteignait pas la somme de 25 francs, je le parferais moi-même, de telle sorte que vous puissiez toujours compter sur un minimum de 25 francs. Mon plus grand désir est que je sois seul à supporter cette rétribution ; bien plus, s'il n'y a pas une seule amende encourue dans le mois, je prends de bien bon cœur l'engagement d'élever la somme à 30 francs. Mes pensionnaires ont là un moyen de me jouer un mauvais tour et de mettre leur directeur à l'amende. . Ce sera nouveau et piquant...

Je suis heureux, monsieur le baron, d'associer mon théâtre naissant à l'œuvre généreuse que vous avez entreprise, et de contribuer pour une faible part à soulager les nobles infortunes de ceux qui ont consacré leur vie au culte de l'art et de l'intelligence. Désormais donc, aux Bouffes-Parisiens, à côté du grand droit des pauvres que l'administration prélève, il y aura le petit droit des Associations artistiques que vous voudrez bien, monsieur le baron, faire toucher à la fin de chaque mois.

« Agréez, etc. Jacques OFFENBACH. »

Nous ne pouvons qu'applaudir à la bienfaisante initiative de M. Offenbach, mais nous trouvons sa lettre trop spirituelle.

[DU 27 SEPTEMBRE.] = *De l'influence des chagrins sur l'homme*, hygiène de l'affligé par M. A. Bidart, docteur en médecine à Arras, membre des Sociétés de Paris, Bordeaux, Madrid, Bruxelles, Lille, Boulogne-sur-Mer, etc., etc.

Dussions-nous assumer sur notre tête tout le courroux des Sociétés médicales qui ont admis dans leur sein M. A. Bidart, nous déclarerons qu'il s'est maintenu bien péniblement à la hauteur de son sujet.

Sur cent quarante pages, nous en trouvons cent cinq de considérations banales et d'anecdotes assez fades. Quant aux prescriptions hygiéniques de la fin de l'ouvrage, elles respirent un éclectisme des plus innocents. Nous détacherons, pour la plus

grande instruction de nos lecteurs, la page où il est plus spécialement traité de l'alimentation de l'affligé :

« Pour nous, sa nourriture sera donc primitivement douce et légère : elle se composera de lait, de potages, de fruits secs, d'œufs frais et de viandes blanches prises en petite quantité. Suivant l'indication, ses boissons seront tempérantes, délayantes, légèrement stimulantes, sédatives ou antispasmodiques, telles que l'eau pure ou faiblement rougie, la limonade, le thé léger, l'eau de Seltz, de pavot, de laitue, de tilleul ou de fleurs d'oranger. Présente-t-il les caractères du tempérament sanguin ou bilieux, on insistera sur l'usage des aliments précités, et les boissons tempérantes ou délayantes auront toujours la préférence. Sa constitution est-elle remarquable, au contraire, par la prédominance du système lymphatique, ou affaiblie par les maladies ou des chagrins antérieurs, on devra recourir en temps utile à des substances plus réparatrices, comme des consommés, des viandes plus nutritives, du vin pur ou des boissons amères propres à ramener ses forces à leur tonicité normale. Enfin est-il de ceux que l'appareil de l'innervation tient exclusivement sous sa dépendance, on retirera souvent le plus grand avantage d'un choix d'aliments et de boissons pris dans les deux ordres que nous venons de nommer. »

= M. Hippolyte Castille vient d'adresser à

une grande partie de la presse une circulaire où il est censé répondre aux objections qu'ont soulevées ses *Portraits politiques.*

Nous disons *censé répondre*, parce que nous y voyons moins une réplique à des objections nettement formulées qu'une manifestation personnelle assez violente, et dont ce passage pourra donner une idée.

« Quant à l'individu qui douterait de ma bonne foi politique, il est pour moi comme un cadavre. Je ne parle pas à la cendre des morts, et je m'éloigne de cette infection. Que celui-là ne me lise donc pas ; ce n'est point pour lui que j'écris. J'appelle des sentiments de cette nature des sentiments de domestique. »

[Du 30 septembre.] = Nous avons à enregistrer bien des périodiques nouveaux :

— La *Célébrité* industrielle, artistique et littéraire, paraissant deux fois par mois, — grand et beau journal imprimé en bleu sur papier fort. Frontispice reproduisant le groupe allégorique qui couronne le fronton du Palais de l'Exposition.

Les rédacteurs de la *Célébrité* paraissent prendre leur titre au sérieux : « Pour nous, proclament-ils, les feuilles que nous allons jeter chaque semaine au vent de la publicité sont destinées à devenir un jour les archives historiques de la France, — nous pourrions même dire de l'Europe...

« Mais qui donc êtes-vous, — nous dira-t-on

sans doute, — pour vous permettre de donner ainsi de la célébrité ?

« D'où venez-vous ? que voulez-vous ? où allez-vous ?

« Qui nous sommes ? — Des enfants perdus de la Bohème intelligente : nous sommes purement et simplement les greffiers de l'histoire... »

Diable !

— La *Comédie*, journal critique de la littérature, des arts, des mœurs, de la mode et du goût parisien. Ce journal sera quotidien et contiendra chaque jour une gravure faite d'après le procédé électrographique ; son cadre embrassera non-seulement le compte-rendu des livres et des pièces, mais encore l'observation vraie et sincère des mœurs contemporaines, le daguerréotype de la société actuelle.

Le numéro spécimen est splendide sous le rapport matériel. A en juger par les signatures de MM. Paulin et Mornand, cette importante publication serait entreprise avec le concours et sous le patronage de l'*Illustration*.

— L'*Union instrumentale*, journal de la fabrication universelle des instruments de musique. Frontispice représentant une apothéose de sainte Cécile. Rédacteur en chef : M. A. Malibran. Ce journal offre un prix annuel de 1,000 francs à *celui de ses abonnés* qui aura produit la meilleure composition en fait de symphonie, ouverture ou morceau de musique militaire.

Le moyen est adroit, et nous sommes étonné qu'il ne soit pas plus répandu.

— *Le Parterre des dames et des demoiselles*, journal des loisirs utiles, vient de lancer un prospectus adressé à Mesdames les supérieures de maisons religieuses, dans lequel en parlant des autres journaux de dames, il dit que la plupart de ces publications sont mauvaises, et que s'il en est quelques-unes qui se distinguent des autres par leur plus grande retenue, elles sont à son avis, bien loin de mériter la confiance d'une mère chrétienne... Prenez mon ours ! — Ne pourrait-on faire son éloge sans dénigrer les autres? Du reste, le journal chrétien en question nous a paru fort inoffensif; il n'annonce en effet que des travaux d'aiguille, de la musique et des dessins.

— *Pariser Zeitung*, etc., journal parisien, gazette allemande de Paris publiée en langue allemande sur la vie littéraire parisienne. Ce journal nous a paru bien fait, c'est Szarvady qui en est le directeur et ce nom suffit pour recommander l'œuvre ; mais à qui s'adresse-t-il ? les Allemands qui s'occupent de littérature et qui résident à Paris savent le français; et les Allemands qui ne le savent pas n'ont pas le sou et ne s'occupent pas de littérature. C'est fâcheux, car le journal parisien est né viable.

— Le *Courrier des Familles*, journal de la santé. Recueil universel des connaissances utiles, parais-

sant le 1er et le 15 de chaque mois. — Beaucoup de médecine, trop même. Une famille bien portante risquerait de se trouver indisposée à la première lecture.

— *Chronique des travaux publics*, recueil mensuel.

— Puis une foule de journaux industriels : la *Commandite*, le *Commanditaire*, le *Crédit*, l'*Illustration industrielle*, etc., etc.

= Après les journaux déjà fondés, disons quelques mots de ceux qui se préparent.

— Le *Réalisme*, dont nous avions annoncé à la fois l'avénement et la disparition, se prépare à rentrer dans la lice vers le mois prochain.

— Nous croyons pouvoir annoncer qu'un autre organe réaliste va prochainement paraître.

Celui ci sera dirigé par l'un des maîtres du genre.

Il portera tout bonnement le titre de *Gazette de Champfleury*, et paraitra chaque mois en une livraison contenant des nouvelles et des articles critiques qui seront tous signés par l'auteur des *Excentriques.*

## LIVRES

M. Poulet Malassis, un bibliophile qui s'est fait libraire, vient d'imprimer dans Alençon deux ouvrages que Paris doit s'empresser de revendiquer, comme tout ce qui offre du piquant et de l'actualité.

L'un de ces ouvrages est le *Comte de Raousset-Boulbon, sa vie et ses aventures*, d'après ses papiers et sa correspondance, par Henry de la Madelène. Pittoresque épopée dont nous nous empressons de détacher la première page, par crainte de ne savoir plus nous arrêter. C'est le récit du dernier séjour que notre héros fait au château de son père, homme dur, inquiet, hautain :

« Aussi, quand il revint, à quelque temps de là, passer un mois ou deux à Boulbon, le vieux comte fronça le sourcil aux airs *jeune France* de son fils.

« Ici se place une petite anecdote qui donnera une idée des rapports de Gaston avec son père.

« L'accueil fut froid et solennel comme d'habitude : le dîner méthodique et silencieux comme par le passé.

« Après le dîner, et comme Gaston fumait un cigare sur la terrasse, M. de Raousset rompit le silence glacial qu'il avait gardé et dit à sa femme :

« — Madame, il me serait pénible de discuter avec mon fils, il me serait impossible de supporter sa résistance. Vous le voyez, il nous revient de Paris avec toute sa barbe et le cigare aux dents. Passe pour le cigare ! mais dites-lui, je vous prie, qu'il ne convient pas à un homme de sa naissance de porter une barbe de moujik, et que je lui serai obligé de m'en faire le sacrifice.

« La commission était délicate ; Gaston tenait à sa barbe et non sans raison, car elle lui allait à merveille. Mais comment oser contredire le terrible vieillard ? M<sup>me</sup> de Raousset s'exécuta, et Gaston, cé-

dant aux prières de sa belle-mère, parut le lendemain à table complétement rasé.

« — Monsieur, lui dit le comte, je vous remercie de votre déférence à mon désir.

« Et ce fut tout.

« A quelques jours de là le comte reprit :

« — Madame, je vous autorise à dire à mon fils qu'il peut laisser repousser sa barbe : toutes réflexions faites, je n'y vois pas d'inconvénient.

« Gaston profita de la permission, comme on peut le croire ; mais le vieillard trouva sans doute que cette barbe était bien longue à repousser, et qu'il n'était pas convenable qu'un homme de son sang eût pendant trois ou quatre semaines un air négligé et malpropre.

— Décidément, dit-il un soir, la barbe ne va pas à Gaston. Madame, je vous prie de lui dire de se raser de nouveau.

« Cette fois le bouillant jeune homme trouva l'exigence intolérable. Il remonta dans son appartement, boucla ses malles, et repartit le soir même pour Paris. »

Le second de ces ouvrages n'est ni plus ni moins que l'*Histoire du sonnet français*, par M. Charles Asselineau, l'un de nos fins critiques. C'est ravissant de mignardise comme impression, et digne en tout point du siècle de la *Guirlande de Julie*. Nous y trouvons le sonnet avec ses périodes centenaires, ses variétés, ses espèces : sonnets, acrostiches, misostiches, boiteux, retournés, lozangés, serpentins; que sais-je encore! Bref, c'est un bijou de précieuse tiré à trop peu d'exemplaires (150) pour ne pas avoir sous peu une troisième édition.

---

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon

## DU 1er AU 15 OCTOBRE 1856

---

[Du 1er octobre.] = On ne se doute guère que l'industrie des allumettes chimiques a tué celle des montres à répétition.

Depuis quelque temps déjà, notre horlogerie franc-comtoise a pu s'en convaincre. La fabrication des montres ordinaires prend chez elle de nouvelles proportions, mais celle des montres à répétition devient presque nulle.

La chose paraît peu vraisemblable ; elle est cependant très-vraie et très-compréhensible.

Jadis, une montre à répétition vous épargnait en effet l'ennui de battre le briquet dans l'obscurité, mais aujourd'hui, avec une allumette enflammée au moindre frottement (terme consacré), vous voyez quelle heure il est, en bien moins de temps et avec encore plus de précision.

— Aux petites causes les grands effets ! Voilà certes une des plus singulières applications que ce proverbe ait reçues dans le domaine de la science.

[Du 3 octobre.] = Aujourd'hui, vers quatre heures du soir, la *Revue anecdotique* a reçu la visite de M. Lutterbach, « professeur de marche et

exercices physiologiques, hygiéniques et confortables. »

M. Lutterbach est un homme encore vert, aux dehors un peu grêles, à l'œil enfoncé, mais dont le sourire nous a paru des plus aimables.

Après quelques digressions sur la publicité que lui avaient accordée précédemment le *Charivari*, le *Journal pour rire* et la *Revue Anecdotique* elle-même (ce rapprochement nous a favorablement prévenu en sa faveur), M. Lutterbach nous a prié d'annoncer son nouvel ouvrage de la *Médecine mécanique spontanée* qui se divise en leçons de santé, — leçons de beauté, — leçons d'impressions agréables.

Les impressions agréables entrent pour beaucoup dans le système de M. Lutterbach. Depuis trois ans, il est continuellement à la piste de toute sensation de joie, de bien-être, et il assure s'en être fort bien trouvé. Nous le croyons sur parole.

On trouve au bas de l'ouvrage que nous venons de citer, cet important nota :

Nota. « Les dames peuvent s'adresser à la demoiselle de l'auteur pour les leçons sur *l'amélioration du visage*. A tout âge on obtient un bon résultat, mais seulement avec plus ou moins de rapidité ; d'ailleurs pour la sécurité des élèves, ils peuvent ne rien payer avant d'avoir obtenu ce qu'ils désirent. »

Voilà de ces séances auxquelles il serait curieux d'assister.

[Du 4 octobre.] = On n'a décidément plus aucun respect pour les traditions.

Les érudits et en particulier les philologues s'étaient jusqu'ici fréquemment déchirés entre eux. Ces luttes, bien que fort âpres, n'avaient qu'un retentissement mesuré ; elles se produisaient dans un cercle restreint, en famille pour ainsi dire.

Mais voici qu'un profane vient de convier le public à ces friands spectacles. M. Edélestand Du Méril, un polyglotte respecté, vient d'être pris à partie par son propre libraire.

M. Jannet, l'auteur de la bibliothèque Elzévirienne, a fait imprimer tout exprès une petite note de 34 pages ornées de conclusions foudroyantes contre M. Edélestand Du Méril, qu'il avait chargé d'éditer le roman de *Flore et Blanchefleur*. M. Jannet ne craint pas de brûler ses vaisseaux en *démolissant* ses propres publications :

« Voilà donc ce livre, et voilà donc cet éditeur ! Voilà cet éditeur dont j'ai accepté le travail de confiance, sur sa réputation, dont j'ai écrit le nom sur mon Catalogue à côté de tant de noms sérieux ! Voilà ce penseur dont la tête est une image du chaos, ce philosophe qui ne peut embrasser deux idées *d'un* même coup d'œil, cet écrivain *qui* ne sait *pas écrire* deux phrases de suite, cet homme d'esprit qui écrit de plats calembours, cet érudit qui fait un gros livre pour nous prouver que l'érudition n'est rien sans la critique et le sens commun, ce philologue qui se vante de savoir toutes les langues, et qui ne sait ni le français du treizième siècle ni celui du dix-neuvième. Voilà ce candidat à l'Académie des Inscriptions, qui fait un livre dans lequel moi, humble libraire, je

découvre plus d'erreurs que je n'en pourrais relever, alors même que je voudrais faire un volume plus gros que le sien !

« Voilà donc ce livre énorme qui me coûte tant d'argent et qui déshonore ma collection ! ce livre qui m'oblige à dire au public :

« N'ayez aucune confiance en ma circonspection « ordinaire ; n'achetez point ce livre, dont la Préface « est absurde, dont le texte est déplorable et dont le « Glossaire est ridicule ; ne l'achetez point, car vous « mettriez sur vos tablettes le chef-d'œuvre de l'éru- « dition incohérente, vide et sans utilité. »

Remontons à la cause première de ces terribles conclusions.

Il ressort de l'exposé de M. Jannet qu'il a chargé M. Du Méril d'éditer le roman de *Flore et Blanchefleur*, sous la condition expresse de ne pas dépasser un certain nombre de pages. Or, M. Du Méril a d'après son propre aveu dépassé d'une centaine de pages le chiffre convenu. M. Jannet, peu satisfait, lui a demandé alors d'entrer pour quelque chose dans les frais supplémentaires que cette centaine de pages lui ont occasionnés. M. Du Méril a refusé avec indignation en termes peu flatteurs pour son libraire. « Quelques jours plus tard, ajoute M. Jannet, il chargea un de mes confrères de me voir. Je me montrai peu exigeant, j'offris de donner à M. Du Méril ses 40 exemplaires, de renoncer à toute indemnité sous la seule condition qu'il m'adresserait une lettre propre à détruire l'impression que ses paroles avaient pu produire sur l'esprit de M. Guiraudet. (M. Guiraudet est le tiers qui avait

vu M. Du Méril.) M. Du Méril répondit par une assignation. C'est ce qu'il appelle épuiser tous les moyens amiables. »

Dès lors M. Jannet ne se contient plus et attaque bravement tout le bagage scientifique de M. Du Méril.

M. Du Méril passe pour un homme d'une immense érudition et pour un travailleur infatigable. Pendant toute sa vie, dit-on, il a consommé chaque jour quinze heures devant sa lampe de travail (1). Grâce à cette prodigieuse activité, il est parvenu à pouvoir avec quelque vraisemblance se vanter de savoir tous les idiomes de l'Europe et une foule de langues orientales. Ses connaissances en linguistique l'ont jeté dans un genre de travail qui a ses périls. Il s'occupe surtout d'étymologies, la partie de la philologie qui exige le plus de jugement et de prudence, et il s'en occupe malheureusement de manière à justifier toutes les plaisanteries qu'on fait habituellement sur cette branche de l'érudition. Mais il n'est pas exclusif : pendant quinze heures par jour, il entasse sur des bouts de papier tout ce qu'il trouve dans les livres en toutes langues, bons ou mauvais. Il n'est point de sujet sur lequel M. Du Méril ne puisse trouver à la minute, dans ses cartons, une foule de passages d'auteurs et de citations. A force de dépouiller des livres, il en est venu à avoir pour tous les livres à peu près la même estime, à regarder comme texte d'Evangile tout ce qui est imprimé ou manuscrit. A force d'entasser les bouts de papier, il en est venu à ne plus voir l'ensemble d'une question. A force d'écrire des

(1) Des savants d'outre-Rhin, qui connaissaient cette particularité de la vie laborieuse de M. Du Méril, ont proposé de lui donner, au lieu de son prénom d'*Edelestand*, celui non moins euphonique de *OElgestank*. Ce mot rappelle agréablement le compliment qu'on adressait à certain orateur de l'antiquité lorsqu'on lui disait que ses discours sentaient l'huile.

phrases isolées, il en est venu à ne plus savoir écrire deux phrases de suite, à ne pas savoir souder deux paragraphes, à ne pouvoir assembler deux idées. A force d'amonceler notes sur notes, il en est venu à chercher partout l'occasion de *vider son sac*, de parler du blanc à propos du noir. Il en est venu à mettre dans ses livres *tout*, excepté ce qu'on est en droit d'y chercher.

Qu'avait à faire l'éditeur de *Flore et Blanchefleur?* Il devait donner un texte exact et un glossaire des mots tombés en désuétude; une préface de vingt pages suffisait pour la description des manuscrits et l'histoire des textes et des traductions. M. Du Méril n'a pas compris la chose ainsi : à propos de *Flore et Blanchefleur*, il a cousu ensemble bon nombre de dissertations qui n'avaient aucun rapport entre elles. S'il lui plaisait jamais de les publier séparément, il pourrait les intituler : *Histoire de l'amour depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; — Histoire du roman grec ; — Comment les poëtes français du moyen âge empruntèrent aux Grecs de la décadence l'esprit d'invention et l'esprit d'observation, la naïveté, la grâce, et toutes leurs qualités bonnes ou mauvaises ; — Du rôle que les livres jouèrent au moyen âge dans les cadeaux connus vulgairement sous le nom d'*ÉPINGLES, etc., etc. Quant au travail dans son ensemble, on pourrait l'appeler : *L'art de prouver le pour et le contre enseigné par des exemples*.

Pour suivre pas à pas M. Du Méril, pour signaler et combattre toutes ses erreurs, il faudrait un volume plus gros que celui qu'il a fait. Je n'ai ni le temps ni la volonté d'entreprendre un pareil travail. Mon but, je ne l'oublie pas, est de démontrer que M. Du Méril a fait un trop gros livre. J'aurais déjà raison s'il n'y avait mis que des choses inutiles; s'il y a mis en outre des choses mauvaises, il a doublement tort.

Je n'insisterai plus sur l'extrême abondance et la longueur démesurée des notes oiseuses, inutiles ou

malencontreuses, qu'on trouve partout, dans la préface et dans le texte...

De la préface, M. Jannet passe au glossaire dont il attaque encore les longueurs et les inutilités, pour ne pas dire plus, dans une série d'extraits. A en juger par ces derniers, nous devons avouer que M. Du Méril a eu parfois la main malheureuse. Tel est le mot *sor*, où il arrive avec beaucoup trop de science, à une fausse explication.

14. « Sor, dit-il, adj. Brillant; lit. Noir : sans doute de quelque idiome germanique, puisqu'en v. isl. *Sorta* et *Sorti* signifiaient couleur noire :

> Dont véissiez chevax esperoner,
> Sors et bausans et gris et pomelez;
>
> *Chanson du vilain Hervis*; B. I., fonds de Saint-Germain français, n° 1244, vol. 9 r°, col. 1, v. 29.

Mais, comme *Nigrans*, ce mot signifiait Noir brillant, et on le prit aussi dans l'acception de Lustré, Brillant :

> Lors le saisi par les cheveus
> Que ele avoit luisanz et sors
> Tout autresi comme fins ors;
>
> *Li fabliau des Treces*, v. 162.

Une origine basque n'est cependant pas absolument impossible : *Zuria*, *Churia*, signifie Blanc, et l'on aura pu s'en servir pour désigner toutes les couleurs opposées au Noir. Quelque chose de semblable se trouve dans le nom anglais du Hareng saur, *Red herring*. »

*Sor*, observe M. Jannet, signifie *Blond*, *Roux*, et non pas *Brillant*, *Noir*. Dans le second exemple cité, il s'agit incontestablement de cheveux *blonds comme de*

*l'or fin.* Le mot islandais qui signifie Noir n'a pas plus à voir ici que le mot basque qui signifie Blanc, et le *Red herring* (Hareng roux) des Anglais n'est pas plus noir que notre Hareng saur. Pourquoi d'ailleurs prouver par le basque que le mot *Sor* désigne les couleurs opposées au Noir, lorsqu'on veut que ce mot signifie précisément *Noir?*

[Du 6 octobre.] = Un humoriste inconnu vient de publier chez Dentu un petit projet économique de sa façon, lequel projet est sans contredit fort drôlement conçu et fort spirituellement exposé.

C'est *la Tirelire parisienne*, trésor du locataire, sécurité du propriétaire. In-12 de 35 pages.

L'auteur commence par déclarer que le mal le plus grave, le plus répandu, le plus général, est sans contredit l'échéance du terme de loyers. Ce mal, il l'a subi longtemps, puis il a médité sur les moyens de le prévenir ; et si un sentiment personnel a provoqué ses premières recherches, aujourd'hui qu'il a expérimenté pour son propre compte, il se fait un devoir d'en propager le résultat, dans l'intérêt de ses compagnons d'infortune, les locataires.

« Les locataires à Paris, dit-il, forment trois catégories que l'on peut indiquer sous ses rubriques :

*Grands*, — *Moyens*, — *Petits*.

Les Grands.

« C'est l'opulence, y compris les positions aisées. Pour les locataires de cette catégorie, le terme de loyers n'a d'autre effet que de leur occasionner une démangeaison importune, un petit trouble qui dé-

range leurs habitudes, froisse leurs plaisirs et les oblige à compter.

« De ceux-là, point de souci ; il n'en est ici question que pour ordre.

Les Moyens.

« C'est moi... c'est lui... c'est vous peut-être ; c'est l'innombrable agglomération dénommée *Bourgeoisie*, avec ses adjacentes, ses tangentes et ses courbes ; presque tous ne voulant, ne pouvant ou n'osant se renfermer dans la limite tracée par un célèbre économiste, qui conseille de ne pas consacrer aux frais d'habitation plus du dixième du revenu net.

« Pour la majorité des membres de cette grande famille, l'échéance du loyer est une cause d'ennuis qui se transforment souvent en préoccupations *vagues, mais réelles*, pour aboutir quelquefois à des tortures morales très-cuisantes.....

« Excellente bourgeoisie ; réceptacle d'éminentes qualités ! — c'est convenu, — ne te guériras-tu donc jamais de cette puérile vanité qui te fait sacrifier la satisfaction des besoins essentiels de la vie matérielle à des apparences stériles de logement et d'ameublement ? Il y a des gens honteux d'avouer qu'ils demeurent au cinquième étage ; ils en font un quatrième, grâce à l'entre-sol.

« La *Tirelire* sera peu goûtée par des locataires de cette trempe, qui, en y recourant, craindraient d'avoir l'air de *gens de peu* ; mais il en est bien d'autres qui n'hésitent pas à faire ce qui leur est utile et commode, quand cela ne gène personne et ne nuit à personne, et qui marchent à pieds joints sur certaines convenances stupides pour lesquelles on fait toujours trop bon marché de sa dignité personnelle bien comprise, de sa franche allure et de son repos.

*Paraître empêche d'être.*

LES PETITS.

« Le petit locataire ne songe ordinairement à ses loyers que quelques jours avant l'échéance ; il est rarement prêt. Un mois, deux mois s'écoulent ; le propriétaire se plaint, puis menace, et la menace est suivie d'effet. Le locataire perd contenance : il s'attriste et se décourage; le peu d'argent qu'il gagne suffit à peine à l'alimentation du ménage au jour le jour ; le cabaret en prend sa part — le cabaret, consolateur perfide où il va noyer son chagrin...

« Cependant un second terme s'ajoute au premier; le propriétaire, dont la patience est à bout, veut en finir, et il est dans la pénible alternative de saisir et vendre le chétif mobilier du locataire en l'expulsant; ou, obéissant à un *calcul de frais* plutôt qu'à un sentiment de pitié, de lui permettre de quitter le logement en emportant son *sac et ses quilles* (*sic*), concession dont le locataire est quelquefois peu disposé à profiter sans exiger une indemnité préalable.....

« C'est à cette catégorie d'en bas que la *Tirelire* des locataires est plus particulièrement consacrée. »

## LE REMÈDE.

« Le remède souverain offert aux locataires de Paris a nom :

TIRELIRE.

« Nom trivial ! Qu'importe, s'il répond à l'œuvre modeste, facile, efficace ; et surtout, notez ceci, qui ne coûte rien.

« La Tirelire affecte précisément la forme des

petites boîtes aux lettres, mais elle est d'une moindre dimension ; elle est armée d'une serrure ; sa bouche ne dépasse pas le diamètre d'une pièce de cinq francs; le corps est en chêne, fer ou fonte.

« La Tirelire est scellée dans la paroi la plus apparente de la loge du concierge, à son endroit lumineux, *s'il s'en trouve*; sa face est ornée de cette souscription caractéristique : *Tirelire des Locataires*, en lettres hautes et larges, de manière à sauter aux yeux du myope aussi bien que du presbyte, *et à ce que nul n'en ignore.*

« La Tirelire est immeuble par destination.

LES CACHETS.

« Cette Tirelire est destinée à renfermer des cachets d'art. La face porte le nom de la souveraine et l'indication de l'une des innombrables provinces soumises à son protectorat.

« Le revers est illustré par la griffe du propriétaire, grand vassal, et porte l'empreinte inaltérable du chiffre exprimant la valeur de la pièce :

20 fr. — 5 fr. — 1 fr. — 50 centimes.

« Cette pièce, en carton solide, ressemble à s'y méprendre aux contre-marques des Funambules ou du théâtre Bobino, dont il est à souhaiter qu'elle acquière la teinte bistre et les parfums saisissants, indices glorieux de bons et loyaux services.

« La valeur représentative de la totalité de ces petits cartons, appelés *Cachets locatifs*, doit toujours dépasser d'un quart la somme d'un terme des loyers réunis de la maison à laquelle ils appartiennent.

« Le concierge est le dispensateur des cachets placés dans une boîte à quatre compartiments, dont il a la clef ; — celle de la Tirelire reste entre les mains du propriétaire.....

## LA TIRELIRE EN EXERCICE.

« Le locataire intelligent passera rarement devant la loge du concierge sans lui demander — hardiment, — la tête haute, — un cachet de 20 fr., de 5 fr., de 1 fr., voire même de 50 centimes, selon l'état de son porte-monnaie ou son caprice.

« D'une main le concierge souriant lui remet le cachet demandé, de l'autre il prend la pièce qui lui est offerte et l'introduit dans la Tirelire, où sa chute verticale produit un son argentin auquel le locataire, chaque fois qu'il se livre à ce jeu libérateur, répond en murmurant :

« — Et d'une, — et de deux, — et de vingt ; — autant de pris sur l'ennemi...

« C'est ainsi qu'il aura divisé, annihilé en quelque sorte le poids écrasant d'une dette carrée, et cela sans se gêner, sans presque s'en apercevoir ; et comptez-vous pour rien l'avantage qu'il se sera procuré d'entretenir avec son digne concierge des rapports fréquents et gracieux, fondés sur un échange continu de numéraire contre des cachets de banque d'une valeur incontestable et à l'abri de tout cataclysme ?

« De son côté, ce deviendra pour le propriétaire une douce habitude et un salutaire exercice de venir, de décade en décade, ou de semaine en semaine, visiter cette plantureuse Tirelire pour en recueillir les produits vivifiants, toujours renouvelés..... »

Ces coupures multipliées ont pu faire apprécier à nos lecteurs la combinaison de M. Dieulegarde (c'est le nom que se donne notre humoriste). Nous

la croyons comme lui facilement applicable et féconde en excellents résultats pour les classe ouvrières vivant au jour le jour.

Le vrai nom de M. Dieulegarde serait Dieulevard, si nous sommes bien informés.

[Du 8 octobre.] = La dernière biographie de M. de Mirecourt a fait sensation.

M. Cousin y est traité assez durement; ses plus petites peccadilles sont montrées au bout du doigt, et on n'a pas même épargné ses tendres faiblesses.

Cependant M. de Mirecourt ne sait pas encore jusqu'où vont les passions éclectiques de l'auteur de *Madame de Longueville*. Toute la philosophie, tous les philosophes lui sont également chers ; et Kant le trouva plus d'une fois infidèle. Le musée de Versailles se souvient encore des peines qu'on eut pour ravoir un buste de Descartes, qui avait été tout exprès envoyé de Stockholm, par l'entremise de M. de Lœwenhielm, ambassadeur de Suède à Paris. Alors ministre, c'était M. Cousin qui avait reçu le buste, et l'avait aussitôt employé à décorer les salles de la Sorbonne, asile qui convenait mieux, selon lui, au grand philosophe. A chaque réclamation, il entourait le marbre de ses bras, en s'écriant : « Descartes ! mais c'est mon père, jamais la Sorbonne ne pourra s'en séparer. »

Où peut conduire une étude approfondie de la *Méthode* !

= Si jamais M. de Mirecourt arrive à la

biographie du corps médical de Paris, nous mettons à son service l'anecdote suivante. Elle est toute fraîche et trop vraie.

Certain médecin, assez mal famé que nous nommerons X***, car il serait homme à se targuer même de cette triste publicité, reçut, il y a quelques temps, la visite d'une dame de province.

M. X*** l'examina avec attention, et finit par lui déclarer que le cas était grave.

« C'est une maladie fort compliquée, ajouta-t-il; je ne vous connais pas, j'ignore quel est votre tempérament, et je n'ose prendre sur moi de vous indiquer le traitement à suivre. Il me faut une consultation; il faut que je m'entende avec un de mes collègues, et alors, fort de son opinion, j'agirai énergiquement.

— Qu'à cela ne tienne, répondit la dame, une consultation n'a rien qui puisse m'effrayer et je suis prête à m'y soumettre.

— Eh bien, madame, je crois qu'il vaut mieux nous adresser à un homme connu, à un médecin renommé, que de prendre le premier venu, et si vous n'avez pas de préférence, je vous proposerai M. Z***

— Va pour M. Z*** !

— Seulement, vous le savez, M. Z*** est un des princes de la science, il prend fort cher et je voudrais vous éviter une dépense exagérée. Il doit venir me voir un de ces jours, et si vous voulez vous

trouver chez moi à l'heure dite, la consultation aura lieu sans qu'il puisse vous prendre le prix d'une consultation ordinaire, puisqu'il ne sera pas venu exprès et que nous ne l'aurons pas dérangé exceptionnellement. »

La dame enchantée accepte, remercie son obligeant médecin et s'en va. Le jour indiqué, elle revient ponctuellement et trouve le docteur X*** en conférence avec un personnage de grave apparence. Ces messieurs s'interrompent. On examine la malade ; l'illustre Z*** lâche quelques mots, puis, serrant la main de son collègue, il se retire. M. X*** commente les instructions du savant docteur, prescrit une ordonnance et congédie sa cliente.

A quelques jours de là, celle-ci retourne chez son médecin.

« Dites-moi, que dois-je à M. Z*** pour sa consultation ?

— Mon Dieu, madame, si c'était une visite ordinaire, cela serait vingt louis, mais dans les circonstances où la chose a eu lieu, il se contentera de deux cents francs ; vous me les remettrez et je me charge de les lui faire parvenir. »

La dame trouva que c'était un peu cher ; elle en parla à des amis qu'elle avait à Paris. Ceux-ci trouvèrent le prix exorbitant et l'aventure assez louche. Ils engagèrent cette dame à aller trouver directement M. Z*** et à solliciter une réduction.

Elle se rend en effet chez l'illustre praticien, mais il était en consultation. Elle se résigne à at-

tendre et bientôt voit sortir un monsieur qui reconduit une dame. Le domestique lui dit : Voilà M. Z***; et en effet celui-ci s'approche d'elle fort poliment.

« Mais vous n'êtes pas M. Z***? fait la dame, ébahie

— Comment, je ne suis pas M. Z*** !

— Mais non !

— Mais si ! »

Le docteur fait entrer la dame dans son cabinet, et là, tout s'explique. M. X.*** avait trouvé drôle de mettre en action la scène des Sosie, de Molière, seulement il la jouait à son bénéfice et à huis clos ; mais, sans le noble dédain de M. Z*** qui renonce, dit-on, à toute poursuite, elle pouvait bien finir par être jouée devant la barre d'un tribunal, et devant un public plus nombreux qu'il ne l'avait supposé d'abord.

[Du 9 OCTOBRE.]— A chaque automne, on s'étonne des journaux qui paraissent de tous côtés, et on se livre là dessus à de piquants jeux de mots sur la chute des feuilles.

Moquez-vous à loisir ! ces journalistes sont trop calculateurs pour s'en inquiéter. Ils savent qu'un petit journal, fondé dans les premiers mois de l'année, a mille peines à traverser sans encombre la belle saison. Mais ce monde qui a quitté Paris avec le printemps, revient en novembre, époque à laquelle le petit journal peut éclore dans les conditions les plus favorables.....

Sans parler du premier jour de l'année suivante,

prétexte que le petit journal saisit bien vite pour imprimer fastueusement au-dessus de son titre : DEUXIÈME ANNÉE.

Il est si bon de paraître avoir vécu, de dater dans l'histoire !

Demandez plutôt à la maison Moreaux, d'alcoolique mémoire. Son enseigne n'apprend-t-elle pas qu'on y débite des prunes à l'eau-de-vie depuis 1790 ?

[Du 10 OCTOBRE.] = Périodiques nouveaux : Le *Chroniqueur de la Semaine*, paraissant tous les dimanches en une livraison de 36 pages, format Charpentier.

A tout seigneur, tout honneur!

Le format, l'ordonnance et la profession de foi de cette revue nouvelle permettent à la *Revue anecdotique* de traiter le *Chroniqueur* en proche parent.

Elle n'y a pas reconnu, sans plaisir, la consécration des principes qu'elle-même essayait de mettre en vigueur, en avril 1855. Comme elle, le *Chroniqueur* a reconnu l'inutilité de la signature, l'avantage de procéder par date, sans chercher à relier les faits entre eux par des transitions forcées, et enfin l'avenir du petit format.

Un jour viendra où ces petits volumes seront consultés avec d'autant plus d'empressement que les grands journaux seront introuvables.

« Ce que faisaient jadis, nous dit le *Chroniqueur*, quelques écrivains pour les cours de Russie et d'Allemagne, nous voudrions le faire aujourd'hui pour

le seul grand seigneur qui soit resté debout au milieu de nos révolutions, — pour le public. La pièce nouvelle, le livre nouveau, l'astre qui se lève, l'étoile qui file, la causerie du boulevard, les naïvetés de Mondor, les aventures des coulisses, ceci, cela et quelque chose encore ; nous esquisserons de notre mieux tout le remue-ménage parisien..... »

= Il va paraître un nouveau journal de critique et d'érudition, — *la Correspondance littéraire*, — qui donnera chaque mois une livraison de 48 colonnes in-4°.

On place à la tête de cette publication M. Ludovic Lalanne, ex-directeur de l'*Athenæum français*, une des revues critiques les mieux faites qui aient paru en ces derniers temps.

= Le *Diogène*, que nous avons annoncé il y a deux mois, donne en ce moment une série de portraits-charges qui ont un certain succès. Celui de Villemessant a eu surtout un débit prodigieux, quoique la ressemblance n'en soit pas frappante.

Ces pochades sont du reste traitées avec une largeur et un esprit qui honorent leur auteur, M. Carjat.

Seulement, nous demanderons à M. Carjat pourquoi il s'est obstiné à faire descendre sur le front d'Emile de Girardin une mèche de cheveux qu'on ne voit plus aujourd'hui. L'histoire veut être observée, même dans la caricature.

[Du 13 octobre.] = La *Revue Anecdotique* a

eu plus d'une fois occasion de constater les tendances littéraires des tailleurs. Un petit livre intitulé : *Des inondations et des moyens de les prévenir*, par Cadignan de Roquelaure (chez Truchard), va nous permettre d'examiner encore au même point de vue un nouveau membre de cette estimable corporation.

Car M. Cadignan a beau s'écrier qu'il ne veut pas de phrases, mais des faits, rien que des faits, il les aime trop, ces malheureuses phrases, pour n'en pas faire, à son insu, une effroyable consommation, même à propos d'hydrographie. Ce sont « des vieillards à chevelure blanche qui lèvent la tête vers le ciel, des éclairs qui sillonnent des masses noirâtres, » des tableaux pathétiques d'inondations et de sauvetages, etc., etc.

Ce n'est pas que la partie technique du livre soit dépourvue d'un certain bon sens, d'une certaine logique, bien au contraire; mais il y a des digressions qui viennent tout gâter. Ainsi l'auteur attaque à tout propos les prétendus progrès du jour; les chimistes et les médecins sont immolés sans pitié à son courroux :

« Consultons les anciens, nos pères, hommes si simples. Et bien, ils possédaient ces fossés au bord des routes ; les réservoirs devant chaque maison. C'est là qu'ils puisaient les engrais pour le jardinage. Je parie que l'on trouve encore de ces familles qui ont conservé ces choses utiles, mais le nombre en est trop petit pour que cela produise le bien.

« La science a prétendu que les eaux de ces réservoirs donnaient des maladies; cela est possible. Maisje ne vois pas ces dernières disparaître de notre pauvre humanité. La race des hommes est-elle plus belle qu'autrefois? plus forte? Vit-on plus longtemps ? Est-on plus sain ? Vaine erreur! On oublie encore ces vieilles traditions, qui nous apprennent que les anciens vivaient fort vieux ; *aimant mieux le médecin pour leur faire la barbe que pour les soigner.*

« Oh ! alors, la nature était partout; et la chimie, dans les entrailles de la terre : l'homme mangeait ses substances saines ; du pain *tel que Dieu nous le donne* ; du vin et du lait purs : tout cela n'avait pas besoin de mélange ; toutes les substances qui sont nécessaires à la vie de l'homme n'avaient pas besoin de chimie ; Dieu les avait créées, tout était parfait.

« Il n'est pas étonnant que les anciens soient plus forts, plus sains, qu'ils puissent se passer de médecins. La nature était dans toute sa splendeur ; et cette jeunesse, *au teint rose d'autrefois*, qui vivait si simplement. Le jour de leur mariage, ils n'avaient jamais connu de médecin ; souvent ils mouraient à cent ans, sans avoir fait cette connaissance. *Certes, cela ne les empêchait pas de dormir.*

« Hélas ! de nos jours, on veut tout connaître. Je vous assure que les médecins ne sont pas les derniers ; dès que nous venons au monde, nous entrons en connaissance avec eux, nos premiers sourires sont pour eux. Cette amitié ne nous sépare qu'au dernier soupir, ils sont encore là. Pauvres anciens, vous ne connaissiez pas vos vrais amis, aussi vous viviez fort longtemps. On ne peut jamais tout avoir dans ce monde...

« En faisons-nous autant de nos pères, qui marchèrent à la conquête du monde au nom de la civilisation ? Nous n'oublions que trop souvent leurs cendres, que nous foulons à chaque pas.

« Certains prétendent qu'ils ne connaissaient ni A ni B. Silence, ennemis de nos pères ! car ils connaissaient les lois de la nature et cette fraternité de désintéressement envers leurs semblables : leur loi était l'Evangile, leurs billets de commerce une poignée de main. Ils connaissaient encore cette sagesse de faire les choses durables, ces monuments qui ne disparaîtront des regards de l'homme qu'avec le monde.

« Ah ! vieille Rome ! conserve tes palais, tes chefs-d'œuvre conquis par nos pères ; rappelle-toi qu'ils versèrent leur sang pour déposer dans ton sein le berceau de la foi chrétienne dont le flambeau éclaire le monde.

« Ils le versèrent encore pour former la limite des empires ; et toi, du haut de ton Capitole, tu les bénis et rappelles leur gloire à la postérité. »

Rendons du reste hommage à la simplicité de M. Cadignan (de Roquelaure). M. de Lourdoueix l'ayant appelé M. de Roquelaure gros comme le bras dans un article de la *Gazette de France*, il a noblement protesté et revendiqué son nom plébéien de Cadignan. Combien d'autres auraient profité de l'occasion !

[Du 14 octobre.]=**Le Panthéon Nadar n'est pas un mythe, un titre de fantaisie; il existe non loin de ses ateliers de photographies de la rue Saint-Lazare. C'est une chambre assez vaste, et dont toutes les parois présentent à l'œil ébahi du visiteur, tout ce qui s'est fait un nom grand ou petit, à notre époque. Chacun a sa case, et le nombre total de ces cases peut bien s'élever à quatre cents. Il y en a jusqu'au fond d'une alcove.**

En voyant cet immense échafaudage de têtes grotesquement superposées, d'yeux effarés, de nez impossibles, on se croirait chez le Tamerlan de la littérature.

---

## CORRESPONDANCE

Une lettre, où notre dernière livraison est fort galamment critiquée, nous est parvenue sous la rubrique : *Observations d'un lecteur ami.*

Cet ami lecteur dit aussi n'attendre que notre autorisation pour nous expédier, le cas échéant, de nouvelles remarques.

La *Revue anecdotique* est ravie de compter un lecteur bien disposé parmi les défenseurs de la grammaire et du beau sexe, elle ne pourrait que gagner à ses observations ; seulement elle ose le prévenir qu'il s'expose à perdre bien du temps et des timbres-poste, car elle se pique peu d'*irréprochabilité.*

Encore un mot que ne donne point le dictionnaire de Napoléon Landais!

---

## LIVRES

*Les Mormons*, par M. Etourneau, av. préf. de P. Vincard, in-12 (chez Bestel). — C'est une histoire complète de cette secte étonnante. Le prophète Joseph Smith, son peuple, ses dogmes et l'avenir qui leur est réservé, y sont tour à tour examinés avec conscience et talent. L'auteur nous arrive en droite ligne du pays des Mormons et du Mormonisme. Il ne dit donc que ce qu'il a vu, que ce qu'il sait.

= *Dictionnaire historique de la ville de Cambrai,* des abbayes, des châteaux forts et des antiquités du Cambrésis, par Eug. Bouly. In-8°. Dumoulin.

Un ouvrage consciencieusement fait où l'on trouve l'histoire spéciale des habitants de la cité de Cambrai, de ses mœurs, de ses usages, de ses institutions, de ses fondations charitables, de son langage, de son industrie, de ses monnaies, de ses com-

munautés, de ses confréries, de ses corporations ouvrières, de ses compagnies armées, de ses antiquités, de ses développements topographiques, de ses monuments religieux, civils et militaires, de ses fortifications, de ses rues, de ses places. Tel qu'il est, l'ouvrage de M. Bouly est une véritable encyclopédie locale; c'est un livre dont le succès répondra certainement aux bons soins de l'auteur.

— *Rose des Alpes*, par Jules de Gères. Dentu, in-18.

Ah! le lac! le chalet! l'avalanche! la montagne! le ranz des vaches! M. Jules de Gères s'y est laissé prendre comme tant d'autres; comme tant d'autres, il a prodigué ses rimes à toutes ces merveilles helvétiques. Cette *Rose des Alpes* a beaucoup de feuilles on ne peut plus coquettement imprimées et ornées de trois eaux-fortes dues à M. Léo Drouyn, l'un des bons archéologues de la Gironde.

— *Fables*, par M. Bourguin (Lebrun), in-12. Nous n'évoquerons pas ici, comme il est du devoir de tout vrai critique, le souvenir du bon Lafontaine. Que M. Bourguin se rassure! — ses fables sont arrivées à leur deuxième édition, et c'est assez beau pour mériter tous nos compliments.

---

## THÉATRES

Opéra. — Nous exercerons-nous, comme tout le monde, sur les débuts incertains de la Medori, lui trouverons-nous comme M. X***, un *medium* satisfaisant, ou accuserons-nous comme M. Z*** quelque petite note *cotonneuse*? Tous les dilettantes sont du reste d'accord pour vanter son aspect monumental et les neuf mille francs qu'elle vaut à la recette de chaque soir.

La future apparition d'un nouveau ténor, — professeur agrégé de la Faculté de Médecine, — est le grand événement de ces derniers jours.

Au Gymnase, deux actes : les *Toilettes tapageuses*, un à-propos glissé à l'ombre des crinolines, et *une Femme qui déteste son mari*, épisode dramatique, dont la très-regrettable Mme de Girardin a bien voulu enrichir les annales de la Terreur. Le public a goûté l'addition.

L'Odéon nous a donné plusieurs débuts.

M. Hubert n'est pas encore un Clitandre, tant s'en faut! Mme Devoyod est douée d'une prononciation malheureuse. Mlle Léocadie seule a pu faire bien augurer de son talent.

Mais pourquoi diable va-t-elle s'appeler Léocadie ?

Avant de sortir de l'Odéon, observons qu'on y saisit toujours avec empressement l'occasion d'applaudir un passage de circonstance. C'est dans le *Mariage de Corneille*, pièce assez fade du reste. Une vieille servante se plaint des dépenses qu'on fait dans Paris : Tout y est hors de prix...

*les logements surtout.*

On rit avec une désolante unanimité.

Cirques. — Nous avons jusqu'ici peu parlé des Cirques, mais celui de Vaugirard vient de lancer un manifeste tellement remarquable que nous ne saurions le passer sous silence. Bilboquet n'aurait pas mieux fait.

« Le Cirque Bouthors aux habitants de Vaugirard, Plaisance, Grenelle, Issy:

« M. Bouthors et ses enfants, sensibles au chaleureux accueil qu'ils viennent de recevoir après onze années que la famille n'avait eu l'honneur de paraître devant le public *appréciateur* de Vaugirard, Plaisance, Grenelle et Issy, vient, avant le départ qui aura lieu jeudi prochain, présenter aux habitants ses respectueux remerciments et promet de n'être plus d'aussi longues années sans revenir recevoir des applaudissements *si doux à son cœur de père et d'artiste.*

« Afin de terminer dignement les représentations que la foule assiége chaque soir, la troupe entière va redoubler de zèle et de courage pour *laisser graver* dans le souvenir des spectateurs, leur nom et leurs exercices que le succès a déjà couronné (sic).

De la ville l'honoré
Bouthors.

Vendredi 10 octobre.

---

M. le Préfet de police a bien voulu autoriser, le 6 septembre 1856, la vente de *la Revue anecdotique* sur la voie publique.

---

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 16 AU 31 OCTOBRE 1856

---

[Du 16 octobre.] = A mérite égal, les tableaux modernes se vendent aujourd'hui beaucoup plus cher que les anciens. Ces hausses étonnantes sont amenées par certains tripotages qu'il est bon de faire connaître.

Supposons un peintre dont le talent fait à Paris quelque bruit. Cet artiste meurt. Au bout d'un temps plus ou moins court, son œuvre, achetée à un prix insignifiant, se trouve réunie dans les cabinets de deux amateurs fort réputés, que nous appellerons l'amateur n° 1 et l'amateur n° 2.

N'allez pas croire que l'enthousiasme ait été chez ces messieurs le mobile d'un aussi important achat. Non! l'art n'est pour eux qu'une industrie spéciale, une sorte d'agiot dont nous allons les voir tirer de concert un merveilleux profit.

Au premier moment favorable, l'amateur n° 1 manifeste l'intention de se dessaisir de sa collection. La vente fait fracas et la foule s'y porte d'autant plus volontiers que de pareils produits ne sont plus dans le commerce. Aussi les enchères sont-elles poussées avec vigueur, grâce à l'obstination de l'a-

mateur n° 2 qui finit par rester, à raison de 1,500 ou 2,000 francs pièce, maître de toiles achetées primitivement 100 et 150 francs.

L'amateur n° 2 a, l'on s'en doute bien, fait un achat fictif, à charge de réciprocité. Bientôt il annonce sa propre vente. Même fracas, même fureur d'enchères. C'est l'amateur n° 1 qui l'emporte cette fois.

Les tableaux n'ont pas changé de propriétaire et les frais de vente sont restés à leur charge, mais la valeur en est décuplée et c'est là tout ce qu'ils veulent.

Un an ou dix-huit mois après, le même manége se renouvelle, et la hausse continue jusqu'à ce qu'un étranger fanatique des beaux-arts, Anglais ou Russe, tombe dans le panneau en couvrant d'énormes enchères.

= Nous venons de voir comment on peut décupler le prix de l'œuvre d'un maître.

S'il s'agit de procurer le même bénéfice à une toile ancienne, assez bonne du reste, mais dépourvue de signature (ce qui se présente encore fréquemment), on procède à la mise en scène d'une comédie nouvelle, mais non moins ingénieuse que la précédente.

Le *Faits divers* suivant est d'abord communiqué aux journaux, qui n'ont garde de négliger cette bonne aubaine :

« Une découverte artistique du plus haut intérêt vient d'être faite chez un humble concierge de la rue Pagevin... ou de la rue de Lapp... ou de la rue de la Femme-sans-Tête. (Plus la rue est déserte, noire, enfumée, et mieux cela vaut.)

« Dans le recoin le plus obscur de la soupente qui est ménagée au fond de sa loge, on a trouvé une toile merveilleuse sous le double rapport du dessin et du coloris. Des juges compétents l'attribuent à l'Albane... ou à Murillo... ou à Raphaël, etc., etc. » (Le nom dépend naturellement du genre de la peinture ainsi retrouvée. )

Tambourinée dans toute la presse, la nouvelle a bientôt fait le tour du cercle d'amateurs que renferment Paris et la banlieue. Les plus crédules poussent une reconnaissance jusqu'à l'entrée de la rue Pagevin ou de la rue de Lapp, et s'insinuent chez le concierge, sous le prétexte le plus adroit qu'ils peuvent prendre.

Bientôt, ils se trouvent vis-à-vis du fameux tableau, placé avec ostentation sur la commode entre deux vases de fleurs artificielles. Après l'avoir examiné en silence (nous avons dit que le tableau devait offrir certaines qualités), l'amateur cherche son ton le plus indifférent et dit :

« Que voudriez-vous de cela ?

— Dame ! monsieur, je ne sais pas trop. Voyez-vous, c'est un de mes locataires qui me l'a laissé en

dépôt avant de partir, et qui m'a dit d'en trouver un bon prix.

— Mais enfin, quel est votre chiffre ?

— Dame ! monsieur, il y a des gens dans le quartier qui disent que ça vaut bien... une pièce de trente mille francs. »

L'amateur effrayé disparaît et va colporter le résultat de sa visite.

De toutes parts, on se récrie sur ce prix fabuleux: trente mille francs pour un tableau attribué seulement à Raphaël !...c'est inouï !

Cependant ces prétentions exagérées font presque croire à l'authenticité de l'objet. On retourne rue Pagevin. On revoit le tableau, on le flaire ; on essaie de faire causer le concierge, mais le résultat de toutes ces visites équivaut à celui de la première.

« Trente mille francs, pas un liard de plus ! » répond noblement notre portier.

Seul, un amateur fait contraste, par son attitude indifférente, avec la préoccupation générale. Cet amateur, que nous appellerons le major Franceschini, passe pour avoir une collection fort belle, mais peu accessible, et achète beaucoup à l'étranger. On le cite comme le modèle des appréciateurs.

Aussi veut-on l'emmener à toute force chez le concierge de la rue Pagevin. Le major résiste en souriant.

« Allons donc ! des Raphaël chez des portiers!! rue Pagevin !!! Connu ! connu ! c'est quelque finasserie de marchand. Qu'irais-je faire dans cette galère ?

— Mais non, major, nous vous assurons que c'est réellement remarquable. Voyons, arrivez. »

Le major résiste et jure par la corbleu qu'il n'ira pas. Ce calme insolent irrite les amateurs, qui l'emballent de force dans une voiture et le traînent à la loge de la rue Pagevin.

Arrivé là, le major pousse un cri de surprise au premier aspect du tableau : c'est, à n'en pas douter, un Raphaël, dont il détaille les beautés en tremblant d'admiration.

Cet habile coup de théâtre décide ordinairement la vente du chef-d'œuvre. Pas n'est besoin de révéler le nom de son ancien et véritable propriétaire : c'est le major Franceschini.

[Du 18 octobre.] = Encore un auteur taxé d'incapacité par son propre libraire.

Nous voulons parler de la *Note* que l'éditeur Charpentier vient de publier contre M. Sainte-Marie Mévil.

Si les libraires continuent à être aussi clairvoyants, les gens de lettres en seront bientôt réduits à prendre leur place.

Dans un procès qu'il vient de perdre victorieusement, M. Jannet reprochait trop de notes à M. du Méril.

— M. Charpentier trouve, lui, que M. Mévil n'en a pas assez fait.

M. Charpentier nous apprend qu'il s'était résolu à publier une édition nouvelle du *Journal* de l'avocat Barbier, l'un des Mémoires intimes les plus curieux que nous possédions sur le dix-huitième siècle. L'avocat Barbier ne nous était connu jusqu'ici que par une édition *expurgée* de la *Société de l'Histoire de France.*

M. Charpentier s'était résolu à publier le *Journal* complet en six volumes, et M. Mévil, à lui présenté par un tiers ami, devait toucher 400 francs par volume, à la charge de copier le manuscrit original, et de l'annoter en homme consciencieux. De plus, la copie d'un volume devait être remise tous les deux mois, de façon à ce que l'impression totale fût achevée le 1er juillet 1856.

Or, M. Mévil aurait apporté à ce travail une négligence telle, que, le 1er juillet 1856, deux volumes seulement étaient clichés. Puis l'Introduction, qu'il avait dû placer en tête du premier volume, parut si faible qu'elle dût être refaite entièrement par un autre. Cette circonstance provoqua un examen des annotations déjà faites, et leur valeur parut malheureusement aussi mince que celle de la préface.

M. Charpentier termine en nous donnant le détail des fautes qu'il se croit en droit de reprocher à M. Mévil. Ces fautes ne sont pas si énormes, mais

elles trahissent en effet une insouciance peu concevable chez leur auteur.

[Du 19 octobre.] = Un Mémoire publié au sujet d'une faillite qui vient d'éclater à Bordeaux nous fournit sur la falsification des vins quelques données trop précises.

Il ressort de ce mémoire que, M. Vimnet, négociant à Saujon, près Royan, ayant voulu, pendant notre occupation de Crimée, faire à Constantinople une grande expédition de vins, et ayant eu dans ce but recours au crédit et à l'expérience de M. Robin, commissionnaire transiteur à Bordeaux,

« 1° le sieur Robin s'est rendu le 21 mars 1855 chez le sieur Vimnet, à Saujon, et qu'il a goûté les vins qui allaient être expédiés par Vimnet à la consignation de lui, Robin, pour être envoyés à Constantinople.

« 2° Le sieur Robin a déclaré, lors de cette dégustation, que ce vin était parfaitement *marchand et même trop bon* pour les Orientaux.

« 3° Le sieur Robin indiqua les manipulations que certains vins devaient subir, promit d'envoyer le *caramel nécessaire*, et prépara lui-même une bouteille... »

Bref, ces vins furent si bien tripotés, qu'à leur arrivée à Constantinople, ils s'étaient convertis *en lie et en moutarde*, — substances étrangères dont la vente fut naturellement défectueuse.

Aujourd'hui, les deux parties se rejettent mu-

tuellement la falsification sur le dos. Si nous croyons le passage d'une lettre annexée au dossier (page 6), MM. Robin et Vimnet ont à cet égard peu de chose à se reprocher.

Voici ce que le premier écrivait au second, à la date du 7 avril 1855 :

« Je vous annonce que, suivant vos désirs, je vous ai adressé chez M. Boutinet, à Royan, un baril de caramel dont vous avez ci-après la facture.

« Vous savez sans doute, et dans tous les cas je vous l'apprends, que pour bien faire votre *opération* avec ce caramel, il faut le noyer dans une barrique de vin, et puis diviser ce liquide ainsi délayé sur vos 400 barriques et par égales portions, etc. »

On voit que Bordeaux n'a rien à reprocher à Paris.

[Du 24 octobre.] = La librairie Techener vient d'éditer un honnête volume d'Epigrammes faites par un certain Nomingène.

Ce Nomingène, qui nous paraît être un pseudonyme marseillais, a fait très-bien imprimer tous les petits vers qu'il a commis, depuis 1820, à propos de tout et à propos de rien. Ainsi il a traduit deux vers de Callimaque, quatre de Martial ; il appelle Dorante les gens qu'il n'ose pas nommer, et dédie l'une de ses pièces à *un ami*, *homme de lettres.* L'épigramme ci-jointe nous a paru un modèle du genre :

SUR ZÉMIRE
*Petite chienne de Mademoiselle*
ALINE DE G***.

Restez au logis tout le jour,
Zémire, et gardez-bien votre jeune maîtresse :
La dent d'un Azor sans amour
Ne vaudrait pas la main qui vous caresse.

[DU 25 OCTOBRE.] = Périodiques nouveaux :

— *Le Parisien*, journal hebdomadaire. Frontispice représentant un personnage cornu et fourchu, prenant des notes, assis sur une fenêtre gothique. (Quel abus le frontispice fait en général de ce pauvre Satan !)

Le *Parisien* est un petit journal qui s'est annoncé par de grandes affiches. Nous y remarquons cependant de petits coups de patte biographiques drôlement tournés.

— *Il Messagiere di Parigi* (le Messager de Paris), journal littéraire publié en italien. Paraissant le samedi. — Le n° 2 de cette feuille nous donne un article biographique qui fait naître Mme Eugénie Doche.. le jour de sa naissance.

..... *Il giorno in cui venne alla luce.*

L'auteur de cet article, M. Bruzzi, annonce qu'il usera dorénavant du même procédé dans toutes ses biographies féminines.

C'est galant; mais, comme renseignement, c'est un peu sec.

—*Le Palais de Justice*, droit et tribunaux. Paraissant le mardi. — M. Courtois, le directeur, prévient qu'il ne veut pas faire concurrence au *Droit* ni à la *Gazette des Tribunaux*. Il ne demande que « sa petite place au soleil de la publicité. » Dans ce but, une part plus large sera réservée au barreau de la province.

« ... Les correspondances déjà établies, continue M. Courtois, et celles que nous avons dessein d'ouvrir dans un bref délai, nous rendront cette tâche *agréable* et facile. Aussi nous espérons avoir souvent le bonheur de servir d'écho, de marche-pied et peut-être de tribune aux jeunes écrivains qui répondront à notre appel ! »

Bravo ! Si nous avions le bonheur d'être avocat stagiaire, un abonnement au généreux organe de M. Courtois serait notre premier soin.

= Lyon aussi a son journal à deux sous.

C'est l'*Omnibus lyonnais*, recueil hebdomadaire.

« Cette Revue manquait dans notre opulente cité, — s'écrie M. Peladan, le rédacteur en chef, — nous avons désiré l'y créer. »

Et l'*Omnibus lyonnais* a paru..... avec un *Nota* que nous livrons à la méditation de nos lecteurs :

« *Nota.* Nous sommes forcés de nous abstenir de

vignettes, dont l'usage aurait *entravé la marche* du journal. Nous nous sommes aussi conformés au conseil qui nous a été donné d'employer un caractère assez gros pour ne pas *fatiguer la vue de nos lecteurs.* »

Que M. Peladan vienne après ce préambule adroit dire aux lecteurs que sa publication est un pas *vers la décentralisation intellectuelle de Paris*, de laquelle les plus chers intérêts de la province lui font un devoir de secouer le joug!..... »

Mais, à Paris, on n'est pas plus fort que ça, du moins en fait d'économie.

— *Le Cagliostro*, journal des soirées fantastiques de Robert-Houdin.

Voici le plus heureux de tous les journaux. Débit assuré et rédaction facile : on ne le change qu'une fois l'an.

Les éternelles gaudrioles de cette feuille de chou nous rappellent le journal-affiche que le théâtre du Vaudeville donnait jadis aux spectateurs de la *Foire aux Idées*..

Comme ce monument historique est devenu fort rare, nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur en donnant un rigoureux *fac-simile* :

TARIF DU PRIX DE L'ABONNEMENT :

—

| | |
|---|---|
| Avant-scène du rez-de-chaussée et du balcon, 1er étage | 6 f. |
| Loges découvertes d'avant-scène et stalles d'orchestre | 5 |
| Stalles de balcon et d'avant-scène, 1res loges | 5 |
| Avant-scène 1re et avant-scène de baignoires | 5 |
| Stalles de balcon | 4 |
| Loges de 2me rang et d'avant-scène | 3 |
| Avant-scène des 3mes et 2mes loges | 2 |

# LA FOIRE

JO

ACOUSTIQUE, DRAMATIQUE, A

ET NON

## PROFESSION DE FOI

—

Nous fondons un nouveau journal!.. Le besoin ne s'en faisait pas sentir; mais n'importe! Est-ce pour verser la lumière sur les populations? nous n'y tenons pas du tout. —Mais alors pourquoi cette création? va-t-on nous demander. Nous répondrons, en nous drapant dans notre pureté : C'est pour gagner de l'argent! — Dans cette feuille, rédaction, papier, caractère, tout sera pur, brillant et propre.

*Essuyez vos pieds, S. V. P.*

## FEUILLETON

## LE CERVELAS A L'AIL

**Roman Hindou**

—

Le prince Visapour entra tout à coup dans le pavillon des roses......, la belle Jamica frappa les airs d'un long cri, s'élança de son bain parfumé, es l'on aperçut.......

*(La suite au prochain numéro.)*

## Nouvelles

—

**ALLE**

BERLIN. . . . . .
FRANCFORT . . . .
MUNICH. . . . . .
PRAGUE. . . . . .
STETTIN. . . . . .
SCHLESWIG. . . .
BRÊME . . . . . .

L'horizon s'éclair chaine unité de l'Al

**P.**

**ACTES**

Monsieur le M ne recevra pas j

— Monsieur le recevra tant qu'o

**PETITE CO**

—

CAEN. — M. K. votre indispositi gement.

LYON. — M. Co. part aux désagrén curés Mme votre

# AUX IDÉES,

RNAL.

ISTOCRATIQUE, DÉMOCRATIQUE

PACIFIQUE

TARIF DES ANNONCES ET INSERTIONS :

—

*Pour une Réclame*

de 20 lignes on louera une loge des 2mes,
de 10 — deux loges des 1res,
de 5 — quatre avant-scènes,
de 2 — cinquante stalles,
de 10 lettres on louera tout le balcon,
de 2 initiales on louera toute la salle.

## l'Étranger

—

AGNE

. . . On se cogne.
. . . On se bûche.
. . . On se pioche.
. . . On se frotte.
. . . On s'éreinte.
. . . On s'échine.
. . . On s'aplatit.
, tout tend à la pro-
agne.

RIS

—

FFICIELS

istre de l'Intérieur
di prochain.
inistre des Finances
voudra.

RESPONDANCE

—

K..., désespéré de
'et de votre déran-

q..... nous prenons
nts que vous a pro-
ouse.

## TRIBUNAUX

*Le Président :* Vos noms?
*Le Prévenu :* Castafiole,
*Le Président :* Votre état?
*Le Prévenu :* Propagandiste et mangeur de veau.
*Le Président :* Pourquoi avez-vous battu monsieur?
*Le Prévenu :* Pour le convertir fraternellement à mes opinions.
*Le Président :* Mais vous lui avez crevé un œil?
*Le Prévenu :* C'est pour l'éclairer sur nos principes. (*Remise à huitaine.*)

## ANNONCES DIVERSES

Un sous-préfet, ayant des instants de loisir, désirerait faire quelques ressemelages.

Un ancien conseiller d'État vient d'ouvrir un cours de bâton, de boxe et de savate; il donne des leçons particulières à Messieurs les Représentants qui ont des amendements à proposer.

Imprimerie Vautroys, rue Saint-Denis, 380.

[Du 26 octobre.] = M. Joseph Aimable Grégoire, ex-sous-chef de la préfecture du département de la Seine, auteur de plusieurs ouvrages sur les Beaux-Arts et pour l'éducation de la jeunesse, vient d'annoncer dans une brochure nouvelle la *Découverte de la base définitive, immuable et inébranlable du monde, ou véritable base gouvernementale de la terre et du ciel.*

Son ouvrage est dédié « A tous les instituteurs et à toutes les institutrices de la terre. »

Mortels! soyez vertueux! voilà ce que ne cesse de répéter M. Aimable Grégoire. Il veut que l'on apprenne aux petits enfants le mot *vertu* « sans toutefois leur donner des explications qui seraient évidemment au-dessus de leur âge, de même qu'on apprend les mots *maison*, *chapeau*, *pain*, *vin*, sans entrer dans aucun détail. « Dès que l'enfant entre à l'école on doit également lui apprendre que la vertu est la base de la société « dont il devient membre par l'acte dressé à la mairie aussitôt après sa naissance. » Tous les mortels doivent ensuite être classés en deux catégories de *vertueux* et de *criminels*, et les tribunaux ne puniront ceux-ci qu'après avoir récompensé les premiers.

Car, ainsi que l'auteur l'observe, « la vertu valant infiniment mieux que le crime, si un peuple dépense un million pour punir le crime, il devrait en dépenser deux pour récompenser la vertu. »

Un raisonnement analogue permet à M. Aimable

Grégoire de donner le dernier mot de notre politique moderne :

« La première société, dit-il, a commencé par la vertu dans la personne d'Adam et d'Eve.

« La seconde société a également commencé par la vertu dans la personne de Noé et de sa famille.

« *Conséquemment*, les diverses sociétés de la terre doivent avoir pour base gouvernementale la vertu, puisque cette base sort du cœur de Dieu.

« Afin de prouver la justice parfaite de Dieu dans l'excellent choix qu'il a fait en prenant la vertu pour base de son gouvernement, et combien les diverses nations de la terre doivent s'empresser d'imiter l'Eternel en prenant aussi la vertu pour base de leur gouvernement, je dirai qu'en étant d'une opinion politique, n'importe laquelle, on peut être criminel ou vertueux.

« Qu'en professant n'importe quelle religion, on peut être vertueux ou criminel.

« Enfin, que l'on peut être vertueux ou criminel, quel que soit le pays où l'on est né et celui que l'on habite.

« Mais qu'il est impossible d'être criminel et vertueux, car si l'on est vertueux on n'est pas criminel, et si l'on est criminel on n'est point vertueux.

« On doit donc généralement enseigner, dans toutes les maisons d'éducation, que la vertu pouvant seule procurer, sur la terre et dans le ciel, le bonheur aux humains, c'est la première des sciences, parce que c'est la plus utile.

« Adam et Eve cessèrent d'être vertueux et ils cessèrent aussitôt d'être heureux et de jouir de la présence du Tout-Puissant.

« Le mortel vertueux *seul* goûte le bonheur et peut jouir de l'ineffable plaisir de voir Dieu éternellement.

« Les deux plus excellents mots des diverses langues de toutes les nations de la terre, ce sont, le premier, le mot *Dieu*, et le second, le mot *vertu*.

« *Ces deux mots sont articulés différemment par les divers peuples, mais la pensée est la même.*

« A la tête de chaque commune, soit ville, bourg ou village, se trouvent un maire, un adjoint, et plusieurs conseillers municipaux : il serait utile de faire voter, par le conseil de ces communes, sur *la base définitive et immuable du monde*, afin de s'assurer si la découverte, dont il s'agit, qui doit faire le bonheur de tous les peuples, est réelle, et s'il est possible de trouver une meilleure base que celle présentée.

« Il serait également utile de faire voter, sur cet important objet, toutes les Académies de France, afin qu'il n'y eût aucun doute sur la vérité de la découverte.

## VÉRITABLE BASE GOUVERNEMENTALE DE LA TERRE ET DU CIEL.

*Modèles de bulletins pour voter.*

| LE BIEN<br>OU<br>LA VERTU. | LE MAL<br>OU<br>LE CRIME. |
|---|---|

« Après avoir pris connaissance de ces votes, on ferait donner la leçon de la *base du monde*, dans toutes les écoles, aux enfants des deux sexes, et l'on emploierait ensuite les moyens les plus efficaces pour rendre vertueux ces enfants.

« En 1840, on a ordonné d'apprendre le calcul décimal aux enfants, ils le savent tous, et ils ignorent

maintenant l'*ancienne* méthode par livres, sous et deniers.

« Il serait beaucoup plus facile et plus utile d'apprendre aux enfants la *base du monde* dont ils font tous partie en naissant. »

Suit un appendice incroyable à l'adresse des sages-femmes de Paris :

« Un vif sentiment de reconnaissance m'engage à informer mes lecteurs que Mesdames les sages-femmes de Paris m'ont presque toutes bien accueilli, et que beaucoup ont eu la bonté de prendre un exemplaire du présent ouvrage.

« Ces femmes sages ont reconnu que les enfants des deux sexes doivent savoir la base de la société, puisqu'ils en deviennent membres par l'acte de naissance.

« Ce sont ces dames qui, la plupart du temps, portent les enfants nouveau-nés à la mairie, et font dresser l'acte de naissance.

« Il est donc incontestable que les enfants des deux sexes, faisant partie de la société, doivent en connaître la base, comme par exemple, les soldats, doivent savoir l'exercice, puisqu'ils font partie de l'armée.

« On ne demande pas à la mairie de quelle religion ni de quelle opinion politique sera l'enfant présenté ; on ne demande point s'il sera riche ou pauvre, savant ou ignorant : l'acte de naissance est muet à cet égard ; il se borne à faire connaître que l'enfant est né en France; et comme cet acte, malgré les différentes formes de gouvernement, est toujours rédigé de la même manière pour tous les enfants des deux sexes, la réponse à l'importante question : *Quelle doit être inébranlablement la base de la société?* doit aussi être invariable. »

Mais ce n'est pas tout ! M. Aimable Grégoire voudrait encore qu'on célébrât par toute la terre une fête annuelle de la vertu, que des prix de vertu fussent distribués à cette époque dans chaque régiment, sur chaque vaisseau et dans chaque commune.

Nous couronnerons cette analyse par une description de la

## FÊTE ANNUELLE DE LA VERTU

LAQUELLE DEVRAIT AVOIR LIEU SUR TOUTE LA TERRE.

« Lorsque la terre sera le mieux parée, lorsque les roses et les lis charmeront la vue et l'odorat, c'est alors que le conseil municipal de chaque commune devra se réunir pour désigner la demoiselle et le garçon qui auront été les plus vertueux pendant l'année.

« Ces deux choix seront faits à la majorité des voix des membres réunis en conseil, et leur décision sera inscrite sur un registre préparé à cet effet.

« Le jour de la fête de la Vertu, les demoiselles et les garçons se rendront à la mairie, à l'heure fixée, et M. le maire leur lira la décision du conseil.

« La demoiselle et le garçon désignés recevront immédiatement le prix de vertu des mains de M. le maire, et une copie de la décision du conseil, pièce honorable qui leur sera utile dans la suite.

« La demoiselle et le garçon seront ensuite conduits à l'église et placés dans le chœur.

« Les plus grands honneurs seront accordés à la demoiselle et au garçon qui auront reçu le prix de vertu.

« M. le curé de la commune bénira, pendant la cérémonie religieuse, deux couronnes de roses, et

posera ensuite ces couronnes sur la tête de la demoiselle et sur celle du garçon.

La couronne de la demoiselle sera de roses blanches, et celle du garçon de roses roses.

On doit se servir de la rose pour couronner la vertu, parce que la rose est la plus belle des fleurs, et la vertu la plus belle des qualités des mortels. »

= *Les Petits Chiens de dames* ont été, par une coïncidence singulière, comme dirait M. Prudhomme, l'objet de deux publications récemment parues presque avec le même titre.

La première est due aux longues observations de M. Bonnardot. Elle est sérieuse, méthodique, et consacre quatorze chapitres aux penchants, et à l'hygiène de l'épagneul, voire même à son *mariage*.

« Quand on possède un chien favori, dit M. Bonnardot, on doit avoir à cœur de satisfaire tous les besoins auxquels l'assujettit la nature. Pour un chien épagneul on peut n'y pas regarder de trop près, et se soucier peu d'une mésalliance ; mais il en est autrement à l'égard d'une épagneule. Deux fois par an, elle a ses idées romanesques, et quand ces idées la possèdent, rien de plus drôle que ses séances au premier Arthur que lui offre le hasard. Ce sont des bonds saccadés, des trémoussements, des pirouettes sur elle-même à dérider un greffier de cour d'assises. Mais si le galant ne vous sourit pas, méfiez-vous de ces agaceries d'apparence enfantine, les chiennes sont très-rusées sur cet article. Si, au moment où ce peu de coquetterie vous semble le plus innocent du monde, vous détournez un instant la tête, bonsoir ! *le tour est fait.* »

La petite monographie de M. Bonnardot est du reste imprimée avec un soin et une coquetterie qui trahissent l'amateur et le bibliophile.

Pour M. Henri de Kock, au contraire, *les Petits Chiens de ces dames* n'ont été que le prétexte d'une allégorie extrêmement piquante, extrêmement vraie, cynique autant que le permettait le titre.

[Du 27 octobre.] = A en juger par la circulaire ci-jointe, le canton de Fontainebleau est menacé de perdre le plus excentrique de ses propriétaires :

AVIS.

A VENDRE POUR CAUSE DE BESOIN A PARIS.

Un joli petit pavillon, cuisine souterraine, cave, charmante pièce au rez-de-chaussée avec cheminée et belle armoire dans l'épaisseur du mur, petite chambre lambrissée au-dessus, grenier après, puits de belle eau de source, aisances, jardinet d'agrément à côté et devant la maison, le tout clos de murs et grilles; l'on est littéralement chez soi.

Ce charmant pied-à-terre est situé au Haut-Changy, canton de Fontainebleau (Seine-et-Marne), à dix minutes de cette ville et à cinq seulement par les voitures qui desservent le chemin de fer de Lyon, à deux pas de l'embarcadère, station de Fontainebleau.

Une magnifique avenue, promenade de prédilection des habitants de cette cité, conduit directement à la ville.

*En sortant de chez soi*, on jouit immédiatement des plus beaux sites de la forêt et même de la vue de Paris par le fort de l'Empereur, qui est à une petite demi-heure; enfin de la rivière, si l'on est amateur de bains froids ou de la pêche.

Amateurs de la belle nature et *du beau sexe*, touristes et artistes, naturalistes et botanistes, venez visiter ma *casa*; du réduit d'un vieux philosophe l'on peut faire un lieu de plaisir ravissant : *tout est disposé pour cela*, il ne faut que le vouloir.

Devenir propriétaire pour le prix d'un modique logement de Paris, l'on peut bien se passer ce petit caprice.

PRIX FIXE : 2,000 ! ! !

S'adresser à M. W..., propriétaire au Haut-C....., canton de Fontainebleau (Seine-et-Marne); en cas d'absence, mettre un mot dans sa boîte pour prendre rendez-vous, ou enfin lui écrire *franco*.

« NOTA. L'acquéreur pourra à son choix constituer une rente viagère sur la tête du propriétaire, âgé de 59 ans et *d'une santé gravement compromise*, fixée à 200 fr. par an, payable par trimestre. »

[DU 30 OCTOBRE.] = Est-il rien de plus infime et de plus mesquin aux yeux de beaucoup de monde, que la garde-robe d'un simple figurant, d'un choriste de théâtre de province?

Eh bien, l'on ne saurait croire tout ce qu'il faut à ces malheureux artistes. Nous avons sous les yeux un modèle d'*engagement des chœurs* pour le théâtre de Strasbourg, année courante, et nous admirons l'excessive prévoyance qui a présidé à la rédaction de l'article 1er :

« ART. 1er. Les choristes hommes auront à se
« fournir, à leurs frais, les objets désignés ci-après :
« Un habit de ville et un pantalon en drap noir,

« avec gilets blanc et noir et cravates, blanche et
« noire ;

« Une redingote et un pantalon de couleur ;

« Trois pantalons à pied en tricot : un blanc, un « rouge et un couleur de chair ;

« Trois chemisettes blanches : une à col carré, « une sans col et une à ruche ;

« Un chapeau de ville, une paire de gants blancs « et un *mouchoir de couleur pour les pièces villa-* « *geoises ;*

« Trois paires de bas de couleur différente : blancs, « noirs et gris ;

« Une paire de bottes noires et une paire de « bottes jaunes, une paire de souliers-escarpins et « une paire de sandales.

« Les choristes devront entretenir leurs effets en « bon état et les changer aussi souvent qu'il sera « nécessaire, sous peine d'amende. »

..... Et de l'article 7 qui dit :

« L'engagement des dames de chœur pourra être également rompu, en cas de grossesse, *si elles ne sont pas mariées.* »

Ce fripon d'article 7 a déjà dû causer bien des mariages.

## LIVRES

— *L'Intervention à Naples*. 1re Série, par Alf. Franklin. — (Taride), in-12. — Cette 1re série est une introduction substantielle, une sorte de prologue nécessaire à l'intelligence des événements qui se passent aujourd'hui. L'auteur y jette un rapide et impartial coup d'œil sur l'histoire politique de Naples usqu'à l'année de 1848 inclusivement.

— *Histoire de la peinture en Italie*, par John Coindet. (Renouard), in-12.

Réimpression d'un volume qui eut un succès mérité. L'auteur, M. John Coindet à visité l'Italie en vue de faire ce travail, n'oubliant aucun musée, aucune collection importante. Il a bien groupé tous les faits de l'histoire de la peinture italienne et a su trouver du nouveau dans un sujet déjà bien souvent traité.

— *L'Esprit dans l'histoire*, par Édouard Fournier. Paris (Dentu), in-18.

Ne vous arrêtez pas au titre ; il ne dit rien de ce qui est dans le volume. Il n'est là que pour s'accorder avec celui d'un autre livre, l'*Esprit des autres* ; à moins que M. Fournier n'entende par esprit cette manie, de nos jours trop fréquente, de mettre sur le dos de l'un ce qui appartient à l'autre, ou de changer, en citant, tout le sens de la phrase originale. Redresseur juré de pareils torts, il a réussi à rendre à chacun ce qui lui appartenait. C'est déjà quelque chose.

---

## THÉATRES

La quinzaine dramatique fut calme.

Le seul événement de quelque importance est la reprise aux ITALIENS du *Trovatore*, avec la Frezzolini et l'Alboni. Ces deux femmes, qui savent *chanter*, sont condamnées à *crier* Verdi. Elles s'en acquittent avec un rare talent.

— A propos du *Trovatore*, le tribunal de commerce a auto-

risé M. Calzado à jouer Verdi malgré lui. Voilà celui-ci forcé d'encaisser chaque soir un ou deux billets de mille...

Le pauvre homme !

Ibidem. — Dans l'*Ernani*, début de la Cattinari.

Une belle femme, disait un jeune Turc : elle pèse au moins deux cents livres !

Un *chat* malencontreux lui a égratigné le gosier au milieu d'une roulade. — Ses camarades en ont profité pour l'étrangler dans la coulisse entre deux cavatines.

Le chat ?

Eh non ! la chanteuse.

[Du 26]. — A L'Opera, troisième début de Mme Médori, encore *une belle fâme !* hélas! trois fois hélas !

Après son premier début, Mme Médori s'est donné un coup de poing ; après le second, un coup de couteau...

Après le troisième...

Et pourtant, la Médori est une femme de talent, et qui a été fort applaudie... à Venise, où on l'appelait *immensa*... Je n'ai jamais su si le mot s'appliquait à l'artiste ou à la femme...

On demande une cantatrice maigre.

Prenez l'Alboni.

Odéon. — On a repris *Claudie* avec un ensemble de tou point satisfaisant.

Theatre-Français. — Vieilles reprises de vieilles pièces avec de vieilles actrices. Joli succès dans le *Figaro*. Mme Plessy joue Suzanne comme une grande dame déguisée en soubrette.

Est-ce un madrigal que je fais là, ou une épigramme ?

Demandez à M. de Martonne.

Humble prière à MM. les comédiens de n'avoir pas trop d'esprit. Les voilà qui soulignent Beaumarchais. Ils mettent des dièses où il faudrait des bémols, disait Panoska dans un couloir.

Aux autres théâtres ?

Rien !

---

**Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.**

## DU 1er AU 16 NOVEMBRE 1856

---

[Du 1er novembre.] = Depuis le commencement de cet automne, Paris est, sans qu'il s'en doute, témoin de la plus rare excentricité qu'un *gentleman* puisse commettre, et c'est beaucoup dire.

Un Anglais résidant à Paris a cru devoir refuser un duel, à lui proposé par un ancien officier, son compatriote. Poussé à bout, celui-ci a complété sa provocation en faisant lithographier une *Notice* destinée, selon toute apparence, à être mise en circulation dans un certain monde, et contenant, outre l'exposé des faits, un signalement aussi complet que grotesque de son adversaire. Nous donnons cette notice avec sa traduction.

Le *Punch* et Gozlan réunis n'auraient pas mieux fait. Par un scrupule facile à comprendre, nous avons omis à dessein les noms et les adresses des parties :

NOTICE.

Mr X***, formerly of Bruxelles, next of Brigton and at present of n°. ., rue... faubourg..., Paris, having deliberately denied in writing the truth of statements made by me (the accuracy of which statements I have fully established), I called on him through the medium of my friend, captain Y*** to make that

just reparation which was due to me for such insolent conduct. — Mr X*** declined giving any satisfaction on the convenient pretence that. « He did not consider me a gentleman, » et on captain Y*** telling him to prepare for ulterior consequences. — He stated his intention to place himself under the protection of the police (doubtless in fear of the horsewhip). Under suche circomstances thereremains but one course to pursue, which is thus publicly to post him as « A *Slanderer!* a *Liar!* and a *Coward!* » and one who by his evasive, shabby and dastardly conduct has forfeited for ever, all claim to the title and privileges of a gentleman.

Z***, hôtel..., place..., Paris.

Printed, London, 23 october 1856.

DESCRIPTIVE PARTICULARS.

Height about 5 feet 9 iniches English measure — hair black sprinkled with gray. Head triangular or pear shape — broad at bottom narrow at top. Nose heavy and coarse – an old sore or cicatrix on the bridge-close to small bluish gray eyes (set porcine fashion) giving a sinister expression to a visage naturally insipid — small whiskers (moustache occasionnaly) adorn this curious countenance, the colour of which is a muddy red. Legs inadiquate to sustain increasing obesity of carcass; give a clownisch air to fruitless efforts at upright walking.

In the streets of Paris. — the Champs-Elysées — Bois de Boulogne, at fètes and races, he is seen sometimes riding a small chestunt pony with a white tail and mane but more frequently driving a tandem dogcart or a smart phaeton or in a close carriage attended by servants in livery. One and all — ponies — horses — carriages and servants belong to a worthy member « now residing in Paris) of a respectable hosiery house in London. This confiding

benefactor generously defrays all expenses including house rent and the entertainment of guests — at might, M. X*** visits places of public amusement; rich and gaudy dress on such a figure and vith such a countenance reminds one, of the genteman's well fed butler or stud groom — conscions inferiority entails on his nervous system an irrepressible anxiety to shake the hand's of any gentleman within his reach.

He has good teeth — thick and confused utterance and frequently makes amusing efforts to speak French.

Abandoning his virtuous wife and helplesse child to the precarious charity of others, he struts about in bachelor's disguise, and as the wages of dishonour entail on him no sense of humiliation, he cheerfully plays the degrading part of guardian satyr in the revels of a domestic comedy which combines with family shame, the betrayal and the mockery of his hoodwinked patron. — With this slight sketch in hand, neither Frech or English can fail to recognise Mr X***.

Z***, hôtel..., place..., Paris.

Printed, London, 23 october 1856.

EXPOSÉ.

M. X***, autrefois au n°..., rue...., à Bruxelles; puis au n°..., rue..., à Brighton, et aujourd'hui au n° .., rue..., faubourg... (Paris), ayant, à dessein prémédité, nié par écrit la sincérité des déclarations que j'ai faites (desquelles déclarations j'ai pleinement établi l'évidence), je l'ai sommé, par l'intermédiaire de mon ami le capitaine Y***, de me faire les justes réparations qui m'étaient dues pour une conduite si insolente. — M. X*** a refusé de donner aucune satisfaction, sous le prétexte commode qu'il « ne me considère pas comme un gentleman, » et que le capitaine Y*** l'a averti de se préparer à subir des con-

séquences ultérieures. — Il a annoncé l'intention où il est de se placer sous la protection de la police (sans doute de peur de recevoir des coups de cravache). — Dans cette situation, il ne me reste qu'un parti à prendre : c'est de le flétrir publiquement comme un « calomniateur ! un menteur ! un lâche ! » comme un homme qui par sa conduite évasive, basse et honteuse, a perdu à jamais tout droit au titre et aux pérogatives de gentleman.

Z***, hôtel..., place..., Paris.

**Imprimé à Londres, 23 octobre 1856.**

SIGNALEMENT.

Taille : 5 pieds 9 pouces, mesure anglaise. – Cheveux noirs parsemés de gris. Tête triangulaire, en forme de poire, large en bas, étroite en haut. — Nez lourd et épais. — Une ancienne plaie ou cicatrice à la paroi du nez, s'arrêtant à de petits yeux d'un bleu grisâtre (placés comme ceux des porcs), et donnant une expression sinistre à un visage naturellement désagréable. — Une barbiche (moustache à l'occasion) orne cette curieuse figure, dont la couleur est d'un rouge sale. — Des jambes incapables de soutenir l'obésité croissante de la carcasse donnent un certain air de clown aux efforts inutiles qu'il fait pour marcher droit.

Dans les rues de Paris, — aux Champs-Elysées, — au bois de Boulogne, — aux fêtes et aux courses, on le voit quelquefois monté sur un petit poney couleur marron, à la queue et à la crinière blanches ; mais plus souvent conduisant un *tandem*, vraie voiture de chien, ou un petit phaéton, ou se promenant dans un carrosse fermé, conduit par des valets en livrée. Le tout, — poneys, — chevaux, — voitures et laquais, — appartient à un digne membre (en ce moment à Paris) d'une respectable maison de bonneterie de Londres. Ce trop confiant bienfaiteur pourvoit généreusement à toutes les dépenses de M. X***, y com-

pris le loyer et les frais des dîners qu'il donne Le soir, M. X*** visite les lieux d'amusement public ; ses riches et somptueux habits, avec une pareille figure, avec un pareil maintien, lui donnent l'air d'un sommelier bien nourri ou d'un groom de courses. Le sentiment de son infériorité imprime à son système nerveux une anxiété dont il n'est pas le maître quand il doit presser la main d'un gentleman qu'il vient à rencontrer.

Il a les dents bonnes, — un extérieur lourd et embarrassé, — et souvent il se livre à des efforts comiques pour parler français.

Abandonnant à la précaire charité d'autrui sa vertueuse femme et son enfant sans ressources, il se carre sous son masque de célibataire ; et comme le salaire du déshonneur ne lui apporte aucun sentiment d'humiliation, il remplit gaiement le rôle dégradant de gardien-satyre dans les orgies d'une comédie domestique où il joint à la honte de sa famille, la trahison et l'insulte pour son aveugle patron.

Avec cette petite esquisse en main, ni Français ni Anglais ne pourra manquer de reconnaître M. X***.

Z***, hôtel. ., place..., Paris.

**Imprimé à Londres, 23 octobre 1856.**

[Du 7 NOVEMBRE.] = La situation peu productive des actionnaires du Palais de l'Industrie continue à enfanter de nouvelles notes.

L'une (imprimée chez Morris) est anonyme et opine pour le traité projeté entre l'Etat et la Compagnie, traité qui dégage cette dernière d'un avenir d'incertitudes et de déceptions.

L'autre (impr. Chaix) fulmine l'avis opposé.

« On nous prend pour des moutons ! s'écrie son signataire, M. Paul Roux... Erreur ! Nous avons

placé sur un immeuble qu'on doit utiliser... Halte là ! C'est là un bazar, une maison, un théâtre à louer...

« Moi, messieurs, devant le gouffre de mes pertes, j'ai présenté un projet de ma spécialité, *Le grand Panthéama*, avec dix recettes par jour... »

= Un recueil de modes, — *le Journal des Dames*, — vient de publier un coup d'œil rétrospectif assez piquant sur tous les journaux de dames qui l'ont précédé depuis l'an 1759. Nous voyons naître et mourir tour à tour une douzaine de ces galantes publications, en comptant celle de l'abbé La Mésangère, qui disait dans un prospectus rimé en 1797, et dédié *aux jolies femmes de Paris et des départements*, sur l'air de *Cadet Roussel* :

C'est chez Sellèque et chez Dentu,
Qu'au moyen d'un petit écu,
A Paris chacun peut souscrire
Pour trois mois. C'est le cas de dire :
Eh ! mais vraiment
Faudrait ne pas avoir d'argent. (*bis.*)

[Du 8 novembre.] = Périodiques nouveaux :

*La Correspondance littéraire.* Critique, Beaux-Arts, Sciences, Érudition. Paraissant le 5 de chaque mois par numéro de 48 colonnes in-4°. — Directeur : M. Ludovic Lalanne. — Nous remarquons dans son premier numéro, outre d'excellents articles sur M. Cousin et sur M. Delaroche, de regrettable mémoire, deux lettres inédites d'Henri IV et un petit autographe de Gérard de Nerval, qui dé-

cèle bien le prince de la Bohème. Il est adressé au docteur A., et daté du 28 avril 1849.

« Mon cher ami,

« Ne t'inquiète pas si j'ai découché, c'est la faute à *Théo.* Il était passé minuit quand nous sommes sortis de chez un de ses amis, où il m'avait invité à dîner; de sorte que, ne voulant pas réveiller ta portière, je suis allé coucher à l'hôtel. Aujourd'hui, je dîne en ville, et je ne sais pas encore si je pourrai rentrer, mais je le pense bien.

« Ton affreux ami, « GÉRARD. »

— *Gazette de Champfleury*, paraissant le 1er de chaque mois. Un volume in-32 de 128 pages.

Cette Revue doit, comme nous l'avons annoncé, renfermer dans chaque numéro un morceau de critique, un conte et une gazette du mois.

« Depuis plusieurs années, nous confie M. Champfleury, je suis tourmenté par le besoin d'imprimer certaines idées critiques qui perdraient de leur caractère dans une feuille faite en collaboration.

« Cette Gazette est destinée à prendre la défense de *la* littérature plutôt que de *ma* littérature.

« Aucune considération ne me fera atténuer ce que je crois utile, car je ne serais plus alors qu'un journaliste tel qu'il en sort de dessous chaque pavé de Paris, je n'aurais pas besoin de fonder la *Revue de Champfleury*, et j'irais m'asseoir à la gamelle des journaux.

« ... Je ne crains pas de me faire momentanément quelques ennemis de plus, sachant qu'un ennemi littéraire représente mille amis dans le public. »

M. Champfleury appuie cet axiome par la critique fort serrée d'un vieux péché de M. Barbey d'Aurevilly, aujourd'hui le plus rigide et le plus confit en religion de tous nos critiques. Ce vieux péché est un roman plus qu'échevelé, connu sous le nom d'*Une vieille maîtresse*. Son auteur doit être aujourd'hui assez contrit pour accepter comme une expiation cette gaillarde réminiscence.

Le commencement d'une nouvelle, — les *Sensations de Josquin*, — souvenirs empruntés sans doute aux derniers voyages de l'auteur, des révélations curieuses sur les débuts littéraires de Balzac et une petite gazette du mois complètent les cent vingt-huit pages de ce premier numéro.

— L'*Ane savant* tenant école pour tout le monde, deux livraisons par mois.

Le programme comprend l'étude des scienees, des beaux-arts, des arts sociaux et des arts sublimes. Parmi ceux-ci, nous remarquons l'art culinaire français et étranger.

Le docteur Comet, directeur-gérant, a bien voulu expliquer son titre de la façon suivante : « En pensant sérieusement, chers lecteurs et chères lectrices, que Jupiter a pris alternativement la figure et l'esprit amoureux d'un taureau et d'un cy-

gne pour se faire adorer de deux femmes, vous ne trouverez point étonnant que le directeur de cette feuille ait pris la figure et l'esprit contemplatif d'un âne pour se faire apprécier du public. »

— L'*Annonciateur des livres*, journal bibliographique, historique, etc., paraît le 10 et le 25 du mois. Est donné gratis à ceux qui veulent bien consacrer quatre francs à l'achat des ouvrages de son directeur, M. Joseph Tissot, qui dit : « Le principal but de ce journal est d'améliorer le sort des pauvres et trop malheureux aliénés, qui sont les plus souffrants des hommes, et de combattre en même temps l'athéisme et l'idolâtrie qui règnent partout et qui sont la source de toutes les folies et de tous les crimes qui affligent l'humanité... »

Voilà bien des choses pour un homme seul ! dirait un gamin ès lettres.

« *Les pompes fastueuses de l'éloquence en vers ou en prose*, qui sont ordinairement *des inspirations et des artifices de l'esprit malin* pour colorer leurs mensonges, ne trouveront point de place dans ce recueil. »

Qu'en dit l'*Union des Poëtes ?* Voilà sans doute la première fois qu'on lui aura reproché l'inspiration d'un esprit malin.

M. Tissot nous dit ensuite qu'il a consacré quarante ans de sa vie à consoler et à guérir les malheureux aliénés de sept hôpitaux...

Voilà qui est très-beau et très-philanthropique;

mais, dans l'intérêt de ces mêmes aliénés, nous engageons M. Tissot à ne pas continuer son journal, qui risque d'en accroître le nombre.

En effet, l'*Annonciateur des livres* n'est rien moins que bibliographique. Ce n'est qu'articles sur les démons, la folie, les miracles, les hallucinations; que titres de livres composés sur le délire, l'épilepsie, le somnambulisme et le choléra. M. Tissot va jusqu'à trouver avec feu Berbiguier qu'il existe de véritables farfadets. « Les athées et les sceptiques, dit-il, qui se sont moqués des farfadets sont encore plus aveuglés et hallucinés que ne l'était le pauvre Berbiguier, et c'est ce que, il y a peu de jours, M. Granier de Cassagnac, dans le *Constitutionnel*, leur a très-bien prouvé à l'occasion du démon de Socrate.

= Le Berbiguier invoqué par M. Tissot n'est déjà plus de notre temps, et quelques détails sur ses excentricités peuvent trouver ici leur place.

C'était un brave bourgeois du Midi, à l'esprit faible et aux dévotes habitudes. Sa femme de ménage eut un jour la funeste idée de lui amener une tireuse de cartes dont les prédictions l'impressionnèrent vivement.

Les nuits suivantes, il dormit mal, eut des cauchemars fréquents pendant lesquels il se croyait en butte à l'obsession d'une bande de diablotins. Il n'en fallut pas davantage pour transformer un mauvais rêve en une inquiétante réalité.

Dès lors, la vie de Berbiguier put se traduire en une lutte perpétuelle et imaginaire contre les farfadets.

Après plusieurs changements de résidence, il finit par se fixer à Paris, où ses excentricités lui valurent un certain renom. Toutes les personnes qui se moquaient de lui, ou qui lui plaisaient peu, en particulier les femmes et les chats, étaient immédiatement travestis en farfadets. Pour chasser ces esprits infernaux, il faisait bouillir certaines plantes, jetait de grosses poignées de sel dans le feu, et fichait de longues épingles noires dans des foies de veau, — opérations dans lesquelles les commissionnaires de la rue Guénégaud (où il demeurait) lui servirent souvent d'auxiliaires.

Il est bien entendu qu'il arrivait ainsi à griller et à embrocher les susdits farfadets qu'il s'imaginait ensuite mettre en des bouteilles bien bouchées. Après avoir risqué plusieurs fois de mettre le feu à la cheminée et consacré des sommes importantes à ses achats de foies de veau, M. Berbiguier publia son grand ouvrage, auquel nous renvoyons pour plus de détails.

La Bibliothèque Mazarine en possède un exemplaire magnifiquement doré sur tranche, qui lui fut probablement offert par l'auteur. En voici le titre bien complet :

« *Les Farfadets ou tous les démons ne sont pas dans l'autre monde,* par Al. Vinc. Ch. Berbiguier

de Terre-Neuve du Thym, avec cette épigraphe : « Jésus-Christ fut envoyé sur la terre par Dieu le Père, afin de laver le genre humain de ses péchés ; j'ai lieu de croire que je suis destiné à détruire les ennemis du Très-Haut. » Paris, chez l'auteur, rue Guénégaud, n° 24. 1821. 3 vol. in-8°, ornés de huit superbes dessins lithographiés, parmi lesquels on remarque le portrait de l'auteur à perruque poudrée, et posant la main sur son cœur. En exergue, on lit : « Le Fléau des Farfadets, Alexis-Vincent-Charles Berbiguier, natif de Carpentras, habitant à Avignon, domicilié momentanément à Paris. » A l'angle, l'artiste a figuré un foie de veau piqué des épingles consacrées.

[Du 9 NOVEMBRE.] = M. Jules Janin est assurément le plus renommé de nos nombreux critiques. Dans le quartier de l'Odéon surtout, il n'est pas d'étudiant qui ne connaisse par cœur sa corpulence, sa démarche, son sourire et sa canne. On commente ses feuilletons du lundi, et on discute avec grand sérieux la valeur des citations latines qui sont d'ordinaire chargées de les enrichir.

Aussi apprenons-nous sans grand étonnement que certains fanatiques, se trouvant à côté de l'illustre journaliste dans un cabaret assez renommé de la rue de Tournon, n'ont cessé de parler latin pendant le cours de leur repas. L'attention était délicate, mais le latin sentait sans doute beaucoup

trop la cuisine, car M. Jules Janin dépêcha son dîner et partit pour ne plus reparaître.

Le restaurateur en est inconsolable.

[Du 10 novembre.] = On nous garantit l'exactitude du fait suivant.

La scène se passe entre deux philosophes non moins connus que celui dont parlaient nos derniers numéros; seulement la réputation de l'un était encore à faire, tandis que l'autre n'avait plus qu'à entretenir la sienne.

Celui-ci venait donc de publier une traduction de je ne sais quel philosophe grec qui, *depuis la première ligne jusqu'à la dernière*, avait été faite par celui-là.

Le pauvre homme n'avait pas même eu le temps de corriger ses épreuves. Peu après l'apparition du livre, il reçoit la visite de son inconnu et véritable auteur. On cause. Il se plaint beaucoup de sa santé et s'oublie jusqu'à dire :

« Si vous saviez quelle peine m'a donnée cette maudite publication !... »

Puis voyant la mine ébahie, non sans raison, de son interlocuteur, il reprend avec sa vivacité et son aplomb ordinaires :

« Mais, au fait, vous le savez mieux que personne. »

[Du 11 novembre.] = Les querelles littéraires menacent de triompher en France. Nous avons déjà

parlé du Mémoire de M. Jannet contre M. Duméril et de celui de M. Charpentier contre M. Sainte-Marie Mévil. Voici maintenant M. J. Delalain contre M. Lecoffre.

M. Delalain dans *un mot de réponse à MM. Dübner et Lecoffre, l'un auteur et l'autre éditeur de deux brochures contre la Grammaire de M. Burnouf* (in-4°, chez Delalain), accuse M. Lecoffre de se rendre l'éditeur et le patron de pamphlets où sont attaquées sans mesure des publications rivales, et M. Dübner, d'avoir eu la prétention d'écrire en français une grammaire grecque, et de chercher à déconsidérer celle de Burnouf au profit de la sienne.

M. Lecoffre a répondu dans une brochure intitulée : *M. Jules Delalain et la Méthode grecque de M. Burnouf.* Nous en donnons les parties saillantes. Il commence par exposer les faits, cherche à justifier la Grammaire de M. Dübner, et cite quelques passages de la brochure de ce dernier.

« La question pour nous consistait uniquement à examiner si nous devions, si nous pouvions refuser un concours tout matériel à M. Dübner, dont nous avons édité tous les livres classiques, et avec qui nous entretenons de si excellents rapports depuis un si grand nombre d'années. Evidemment nous ne le pouvions pas, dès qu'il se tenait dans les limites d'une critique purement littéraire. La modération de son caractère ne lui permettait pas, d'ailleurs, de dépasser ces limites. En effet, voici comment il s'exprime...

« Est-ce là le ton d'un pamphlet ? le langage n'est-il pas digne et mesuré ? N'ayant donc aucun motif de refuser notre concours à M. Dübner, notre nom a été mis sur les deux brochures. Nous les vendons à qui veut les acheter, et nous les mettrons sur notre catalogue. Voilà notre crime dans toute son énormité.

« M. Delalain nous accuse de patronner les écrits de M. Dübner. Patronner ! mais cela suppose une supériorité à laquelle nous n'avons pas la folie de prétendre. Patronner un savant comme M. Dübner ! Evidemment le terme est impropre, et, si M. Delalain l'emploie, c'est qu'il a besoin de nous trouver coupable ou qu'il oublie le véritable rôle des libraires vis-à-vis des auteurs...

« Est-ce que M. Delalain patronne les œuvres de M. Burnouf ? Il ne le croit pas assurément.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Il refusa (M. Delalain) de nous vendre les livres autrement qu'au prix fort, et nous croyons même qu'il nous les aurait refusés tout à fait si nous n'avions consenti à les prendre à cette condition, car il a consciencieusement agi de manière à nous empêcher d'en avoir un seul. En véritable puissance de premier ordre, il a établi un blocus rigoureux autour de sa propre maison, de peur que quelque émissaire de notre librairie ne vînt sournoisement, sous pavillon neutre, lui apporter notre argent en échange de quelques livres ; il a même exercé impérieusement le droit de visite, et plus d'un libraire, pour faire un achat chez lui, a été dans la nécessité d'exhiber les lettres de demande. Ce n'est pas tout : il a envoyé au loin des croisières, afin de s'assurer que personne ne se livrait, à notre profit, à quelque opération interlope. Souvent lorsqu'un de nos commis entrait le matin chez un de nos confrères, il trouvait à son côté un employé de M. Delalain, qui, sous un prétexte quelconque, veillait, sans en avoir l'air, à l'exécution de

certains engagements. Notre commis revenait-il le soir au même lieu, il rencontrait la même surveillance. Plusieurs libraires ont été avertis qu'ils eussent à s'abstenir d'acheter pour nous par commission, sous peine de se voir fermer les portes des magasins de M. Delalain.

« Quels soins pour le successeur des Barbou !

« Rendons-lui justice cependant : s'il n'a pas réussi à nous priver complétement de ses livres, il n'a rien à se reprocher, et dans cette circonstance, il est impossible de nier qu'il a donné d'irrécusables preuves d'une active vigilance, d'une intelligence rare et d'un désintéressement plus rare encore.

« Et nous, qu'avons-nous fait? Dès l'instant que nous avons connu l'étrange résolution de M. Delalain, nous nous sommes empressé de lui faire savoir que nous ne changerions rien dans nos rapports avec sa maison, et qu'il pourrait continuer à prendre nos livres aux mêmes conditions que par le passé. Nous avons vu, avec infiniment de plaisir, qu'il a, à peu près tous les jours, profité de l'avis que nous lui avons donné. Aujourd'hui qu'il nous met publiquement au ban de sa librairie, et qu'il nous dénonce au genre humain par la voie de la presse, nous ne trouvons aucune autre représaille à exercer que de lui renouveler nos offres...

« Notre honorable et bouillant confrère est, au fond, moins sérieusement fâché qu'il ne le paraît, et là où il croit voir aujourd'hui une question de commerce, il n'y a en réalité qu'une question de tempérament.

« Jacques LECOFFRE et C^e^. »

[DU 12 NOVEMBRE.] = *Les Andalouses Bordelaises*, redowa en prose, par Paul-Ernest de Ratier. Bordeaux, in-24.

M. P.-E. de Ratier a, d'après ce qu'il nous ap-

prend, publié quelques ouvrages à Paris. Puis *un motif funèbre et douloureux l'a ramené de la capitale à la terre du berceau.* Rentré à Bordeaux, il a découvert que les Bordelaises en faisaient le plus bel ornement, et il leur a consacré cette redowa... en prose :

« ... De Bayonne à Guadix, point n'est de créature au col plus mollement tendu, au jarret plus aérien, au teint plus brun de rose, à la bouche plus bijou, au bras plus camée, à l'œil plus brasier, à la voix plus passion, au cachemire si indiennement abandonné sur des épaules de nacre, au madras si orientalement jeté sur une tête d'ébène bleuâtre. »

Voilà de la redowa en prose, ou nous ne nous y connaissons pas.

Après avoir loué la Bordelaise considérée dans toutes ses variétés. M. de Ratier chante avec un nouvel enthousiasme les louanges des Bordelais hommes, ses contemporains, en commençant par les hommes de finance :

« Un mot encore sur les célébrités que notre *juiverie* bordelaise, notre Ghetto a fournies à la capitale et au monde : Diaz le grand peintre, Solar le publiciste, le fils de Fonfrède, Mirès qui entasse millions sur millions, *Constitutionnel* sur *Pays*, Pélion sur Ossa, Pereïre qui gouverne et élève les voies de fer, comme les fées du moyen âge qui bâtissaient en une nuit des chaussées de géants. Et je

le répète, tous ceux-là sont des illustrations de l'heure présente.

« On a droit d'être fier à moins. »

Quant au-côté intellectuel, il est moins riche (tout calembour mis à part) que celui-là : « Louis Lurine (surnommé par lui quelquefois et assez malheureusement Luiz de Lurīna), Charles Monselet, Lubis, voilà à peu près tout ce que Bordeaux a fourni au monde des lettres parisiennes. »

[DU 14 NOVEMBRE.] — Un pornographe de Montpellier vient de publier sept pages de *Réflexions sur les écoles de Lénocinie*. Il prétend n'avoir touché à ce sujet que sur les instances réitérées de personnes honorables qui l'ont fait dépositaire *des douleurs profondes de leur âme*, occasionnées par l'existence des *lupanaires*.

« En conséquence, bornant nos réflexions sur une matière si délicate, dont on sent mieux qu'on ne peut rendre les funestes résultats, nous avons osé exprimer la pensée de voir les écoles de libertinage remplacées par des écoles tout à la fois chrétiennes, industrielles, et par là même, moralisatrices. »

La conclusion est salutaire, mais tout se borne à son énoncé. Ce n'est pas assez. De pareilles réformes veulent moins de délicatesse, quand il s'agit de les discuter sérieusement.

— *De la modestie et de la toilette des personnes*

*pieuses* (Extrait des *Délassements permis*). Lyon, imp. Girard, in-24.

Singulières productions que ces traités mystiques!

Tout leur est bon. Ils citent saint Bernard comme Mme de Stael, saint Jérôme comme Mme de Girardin, un peu à tort et à travers, et finissent par engager les femmes à s'habiller... de leurs vertus.

C'est encore moins que leurs cheveux.

En voulant trop bien dire, ces allégories raffinées en viennent à ne rien signifier du tout.

Exemple, cette note qui se trouve au bas de la page 33 :

« (1) C'est quelque chose de bien admirable qu'une vierge chrétienne embrasée des feux de la charité ! Si elle aime le chant, elle ne consacre sa voix qu'à chanter de saints cantiques, et quand elle se tait, son cœur et ses bonnes actions chantent encore, et son ange gardien continue, durant son sommeil, cette mélodie divine, qu'elle reprend dès que ses mains agiles ont terminé les premiers travaux de sa matinée. Loin d'elle les ajustements recherchés et les vaines parures ! Elle ne prend d'autres soins de sa personne que ceux qu'exigent les bienséances et ne se pare que de sa simplicité. Au lieu d'essences, elle porte autour d'elle une atmosphère de pureté qui réjouit les anges et fait la terreur des démons. *Si elle a ce penchant pour les objets de goût qui est naturel à son sexe, elle ne le fait servir qu'à l'ornement de la maison de Dieu dont elle fait ses délices.* »

(*Les Femmes chrétiennes*, par Rodière.)

= *A propos des soirées dansantes*, quelques textes sans commentaires à l'usage des dames et

des jeunes personnes bien élevées. Typ. Carion, Cambrai, in-36.

On annonce que ces textes seront sans commentaires et cela ne nous étonne pas. Quel commentaire, par exemple, quel rapprochement pourrait-on faire entre les *Soirées dansantes* et l'*Histoire d'Hérodiade* qui se trouve être le premier texte de ce pieux opuscule? Croit-on qu'il existe encore un Hérode pour accorder des têtes à une danseuse?

Nous en connaissons qui perdraient plutôt la leur.

Après cela, il y a des femmes si vindicatives!...

[Du 15 novembre.] = Crions hosannah! car voici venir *les Olympiades*, ou autrement dit, le premier volume album qu'ait publié la Société de l'Union des Poëtes. (*Voir* notre premier volume, p. 418. et suiv.)

Un bel et grand in-8°, ma foi! papier satiné, beaux caractères, et 238 pages, contenant chacune près de vingt-cinq vers.

Ce qui n'est pas encore trop si l'on jette un coup d'œil sur le passé des honorables collaborateurs des *Olympiades*, passé qu'une série de notices biographiques nous retrace d'une façon beaucoup trop complète à la fin du volume.

Nous y voyons, entre autres renseignements :

..... Que M. Paul-Marie-Benjamin Auguez tient par sa mère à l'ancienne famille d'Homécourt et

par son aïeule à une famille plus illustre encore, celle de Mme de Sévigné.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

..... Que Mme Bachi (Claudia) est née à Paris vers 1830, et que son éducation fut de celles qui confinent dans un comptoir les natures ordinaires, et que les intelligences d'élite savent produire et compléter. Ici nous prenons le rédacteur de la notice en flagrant délit de lèse-galanterie. Est-il besoin d'apprendre au public que l'éducation première de Mme Bachi n'a pas été des plus soignées? Puis, comment, après avoir confessé les vingt-six ans de la Muse, ne pas avoir ajouté quelques mots sur son éternel printemps, sa fraîcheur inaltérable, ses grâces, son affabilité? L'occasion était belle cependant, et le maladroit va la manquer, pour nous dire que Mme Bachi prépare en ce moment un nouveau livre, plein d'atticisme et portant le titre gracieux et *tout féminin* de *Coups d'éventails*.

C'est dans ces *Coups d'éventails* qu'on trouve les pensées suivantes.

Elles sont terribles :

*
* *

L'amitié est à l'amour ce qu'est la lune au soleil; elle éclaire, mais elle n'échauffe pas.

*
* *

On ne peut guère être amoureux deux fois de la même personne, mais on peut l'aimer deux fois d'une façon différente.

*
* *

Le sein d'une femme est le seul refuge où un homme puisse *pleurer sans faiblesse*.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

.. Que Mme Adèle Caldelar, née à Chartres (Eure-et-Loir) (on ne dit pas à quelle époque, mais nous le demandons, au nom de Mme Claudia Bachi !), consacra d'abord son intelligence aux écoles primaires et aux salles d'asile, ces nobles et simples *créations* du dix-neuvième siècle.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

.... Que M. Lestrelin (Achille), né à Paris en 1806, « échangea dès sa jeunesse la caisse d'un banquier où son père l'avait placé, *contre les tumultes des camps.* »

. . . . . . . . . . . . . . . . .

..... Que le baron Fréderic de Reiffemberg fils, né à Louvain le 26 août 1830, conçut dès l'âge de dix-sept ans *le dessein de rajeunir par les lettres le blason de ses ancêtres;* qu'à son début il annonça l'auteur original et piquant, dont la verve égayait, *il y a peu de mois*, le *Pantagruel, journal des Oysons bridés.*

(On ne s'y prendrait pas autrement pour annoncer poliment que M. de Reiffenberg fils a crevé sous lui ce malheureux journal.)

..... Qu'une poésie, l'*Orphelin*, et un recueil, *Juvenilia*, parurent quand il était encore sur les bancs de la rhétorique; qu'en 1848, il était nommé

membre de la Société des gens de lettres belges, et qu'en 1855 le comité de l'Union des Poëtes l'appelait à la vice-présidence. — Quel honneur !.....

Aussi ne faut-il pas s'étonner si, « pendant un séjour à Rouen, *dont tous les journaux de la localité* ont fait mention » (en avant la musique !), M. de Reiffenberg fils a fait représenter quelques pièces à *différents théâtres de cette ville.*

Nous croyons pouvoir compléter ce tableau en révélant que M. de Reiffemberg fils fait parfois sa correspondance en vers, et qu'il possède une cuisinière bourgeoise.

On trouve les *Olympiades* à Valognes (Manche), chez Mme veuve Carette Bondessein, et à Château-Gonthier (Mayenne), chez Bezier, imprimeur-libraire.

---

## LIVRES

La *Biographie Pittoresque Universelle*, publiée chez Gustave Havard, sous la direction de MM. Augustin Challamel et Julien Lemer, en est arrivée à sa trente-huitième livraison (à 10 centimes). La lettre B est déjà avancée. Nous recommandons cette publication, consciencieusement faite, et ornée de portraits *authentiques*.

— *Madame Louise*, par Lelion-Damiens. L'auteur a voulu faire rentrer une vierge folle au bercail. Madame Louise est une Madeleine telle que la comporte notre siècle : succombant par la force des circonstances, relevée par un amour trompé de ses amours perdues, elle finit par raisonner avec le vice, et se jette dans les bras du travail et de la religion. C'est plus senti qu'observé. Il y a dans *Madame Louise* tout le mystique entraînement d'une mission étrangère. Nos vœux accompagnent son prosélytisme.

---

## THÉATRES

ITALIENS. — Du 3. — Débuts éclatants de la Steffanone : voix puissante, bien timbrée, énergique, passion ardente, émotion sympathique, entraînant le public avec soi... Le plus vif succès de la saison... Et elle attendait depuis un an, en mangeant des pommes, l'occasion heureuse d'un début. Aujourd'hui la voilà reine, et couronnée du diadème de papier doré de la prima-donna.

Au même. — Du 13. — Début d'un tenor très-goûté du public. — Balestra : voix jeune et fraîche, de la méthode et du goût... Il a chanté le rôle du jeune Foscari devant un public à turban. Le public n'a pas compris, comme c'était son droit.. Les dilettantes ont applaudi, comme c'était leur devoir... Que dites-vous de cette musique du *Foscari?* Monotone, avec une intention poétique.. çà et là des phrases charmantes.

ODÉON. — Du 6. — *Madame de Montarcy*, drame en cinq actes et en vers, par M. Louis Bouilhet.

Un poëte nous est né : M. Louis Bouilhet ne *charpentera* peut-être jamais la monture de ses pièces comme un dramaturge... mais il a le souffle d'en haut. Sa pièce est éloquente comme la passion, pleine de vers charmants que l'on retient, tant on les écoute... des vers retentissants, frappés sur l'enclume sonore des grands maîtres du rhythme... et, puis, çà et là, des choses touchantes... de belles larmes, des intentions comiques finement touchées... Enfin, un succès, une des belles soirées de l'Odéon.

M<sup></sup>lle Thuillier a été fort belle, en dépit de ses toilettes ; Tisserand, un peu lourd : je sais bien qu'il joue un rôle de mari... mais ce n'est pas toujours une raison.

Paris. — DE SOYE et BOUCHET, Imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 16 AU 30 NOVEMBRE 1856

---

[Du 16 novembre.] = L'orientalisme vient de perdre en Allemagne son plus illustre représentant, M. de Hammer-Purystall.

Assez d'autres sauront mieux que nous rendre justice aux éminentes qualités de l'érudit. Mais M. de Hammer avait un penchant à l'excentricité qui revient de droit à la *Revue anecdotique.*

Aussi, nous permettrons-nous de rapporter ici deux anecdotes qui firent dans leur temps beaucoup de bruit à Vienne.

M. de Hammer chérissait sa femme, et s'ingéniait à lui faire de charmantes surprises toutes les fois que revenait le jour de sa fête. Une année entre autres, après avoir bien cherché, il sourit de bonheur; — il avait trouvé son idée, c'est-à-dire un cadeau dont la magnificence et la nouveauté devaient éclipser tous les autres.

Puis il retomba de plus belle dans ses préoccupations scientifiques.

Pendant ce temps, Mme de Hammer était tombée malade, et le jour de sa fête la trouva au lit.

L'indisposition était sérieuse, mais son mari était tout entier à son cadeau. Dès l'aurore, il se glisse dans la chambre de sa femme. Quatre hommes le suivaient, soulevant avec effort un objet dont un

grand voile recouvrait à peine les proportions monumentales.

Toute heureuse, Mme de Hammer interroge du regard son mari, qui démasque triomphalement son cadeau.

Horreur !

C'était une pierre tombale en beau marbre avec une belle inscription *toute faite*.

Nous devons avouer que la date était en blanc.

= Voici l'autre trait, quoiqu'il perde beaucoup à être raconté par écrit :

François II, le Louis XIV allemand, quant à l'étiquette, avait voulu voir M. de Hammer dont il tenait le talent en grande estime.

Une audience avait été donnée. L'empereur s'y était montré plein de courtoisie. Puis, M. de Hammer s'était retiré, laissant François II avec un de ses ministres.

Tout à coup un vacarme étrange, assourdissant, remplit l'antichambre, et la porte du cabinet est rouverte brusquement par M. de Hammer, rouge, essoufflé, furieux, et criant :

« Mon chapeau ! mon chapeau !!! Je l'avais cependant. Où diable est-il ?... Qui m'a pris mon chapeau ! — Mais je ne crois pas que ce soit moi, repartit l'empereur, » et il se mit à chercher avec M. de Hammer qui bousculait tous les siéges et ne put se calmer qu'après la découverte de son couvre-chef.

[Du 17 novembre.] = Croirait-on que dans ce

siècle de lumières, en plein Paris, on puisse produire des choses pareilles à ce qui suit. C'est une sorte de circulaire d'une seule page imprimée sur papier bleuâtre :

PROPHÉTIES GRATUITES

## DE DANIEL DANSSE

Baptisé dans la cathédrale de Saint-Pierre, né dans le mois de mars et le jour de saint Jean-de-Dieu, dont les aïeux furent membres du grand conseil, conseillers d'Etat, le premier des premiers syndics libres, conseiller d'Etat, syndic en Suisse.

ETERNELS ET TRÈS-SAINTS TRIOMPHATEURS UNIS, SONT : LE PÈRE ET LE FILS ET LE SAINT-ESPRIT.

Le très saint Seigneur Jésus-Christ redescendra des cieux dans la matinée du vingt et un mars, de l'an de grâce deux mille, afin d'accomplir, durant mille ans sur la terre, le Règne tout puissant dont il chargea l'apôtre saint Jean d'annoncer la durée et non pas l'époque sacré , selon le saint texte des chapitres dix-neuvième et vingtième de l'Apocalypse. La fête de Pâques sera le vingt-deux mars de l'an de grâce deux mille, qui aura trois cent et soixante-six jours. Dieu attendra jusqu'au premier juillet de l'an de grâce trois mille, pour tenir le Dernier Grand Jugement.

Le Prophète Daniel annonça, environ quatre cents ans avant l'époque, la naissance de Christ, qui eut lieu pour l'an quatre mille, de l'âge du monde. J'annonce, et j'ai annoncé depuis un certain nombre d'années, l'époque sacrée du Règne Millénaire de Christ, environ deux cents ans avant l'époque ; dès-lors, le rapport géométrique est le même pour les prophéties de Daniel et pour les miennes, dans lesquelles je proclame l'Avénement du Très-Saint Seigneur Jésus-Christ pour l'an de grâce deux

mille. Christ a dit, comme l'apôtre saint Matthieu l'a écrit, à la fin du chapitre dixième de son saint Evangile : « Celui qui reçoit un prophète en qua-« lité de prophète, recevra une divine récompense, « comme s'il était lui-même un prophète. »

Paris, le 14 septembre 1856, boulevard Beaumarchais, 109.

= *Petit Catéchisme* ou Demandes et réponses sur les prophéties concernant les Juifs et Jérusalem, par Benjamin Wlis Nenton, traduit de l'anglais. (Chez Petit-Pierre.)

Elucubration aussi mystique et aussi embrouillée que la précédente. L'auteur y cherche également à prouver par force citations la domination future de Jérusalem sur toute la terre : « Le Christianisme donne unité de bénédiction *dans le ciel*, mais il n'est pas le socialisme. *Il ne détruit pas les distinctions que Dieu a établies sur la terre.* Les nationalités terrestres d'Israël et des Gentils sont une chose tout à fait distincte de la « Bourgeoisie Céleste » commune aux croyants, qu'ils soient Juifs ou Gentils. Pour ce qui regarde l'existence nationale, les Gentils dominent à présent sur Israël, et depuis les temps de Nébucadnetzar ils ont été commis pour fouler Israël aux pieds. Mais bientôt le contraire aura lieu : « La PREMIÈRE DOMINATION et le royaume reviendront à la fille de Jérusalem. » (*Michée*, IV, 8.) Pourquoi voudrions-nous effacer ces paroles du prophète de Dieu ? »

[DU 18 NOVEMBRE.] = *Méditation en chemin de fer*, ou des destinées de la poésie dans ses rap–

ports avec l'industrie, par Arthur de Gravillon. (Chez Bry.)

Eh! mon Dieu, oui, l'auteur a écrit cette centaine de pages dans le wagon qui le menait de Lyon à Paris; il nous le dit lui-même : « Nous pensions à tout et à rien. Distrait, nous égrenions sur le tapis ondulé des plaines, les perles capricieuses de la rêverie. Nous allions et venions sans but, sans sujet, au gré des vents de la vallée et de la cime, de l'homme à Dieu, du caillou à l'oiseau, du réel à l'idéal. Il est si doux d'abandonner parfois son âme à la dérive d'un courant invisible dont le seul danger est d'être conduit de pensée en pensée et de plage en plage, jusqu'à l'*océan du sommeil* qui n'a plus ni bords ni pensées. »

Que le lecteur se rassure cependant : M. de Gravillon ne ronflera pas ; il vient de *rencontrer du regard* un journal oublié à côté de lui, sur la banquette. Ce papier public fait envoler ses songes. Il lit et remarque un fort bel article de Laprade, intitulé *Poésie et Industrie*. Ici, laissons-le rendre un compte pittoresque de ses sensations :

« L'article, touffu dans ses réflexions, serré dans ses raisonnements, élevé dans ses considérations, fleuri dans sa forme, nous allécha tout d'abord. Nous en fîmes avidement notre pâture d'un quart d'heure, et longuement, lentement nous le ruminâmes. Nous allions à Paris ; nous avions un jour d'assuré en chemin de fer contre les importunités banales de l'existence à domicile.

« Phénomène étrange et mystérieux ! Résistance

et puissance instinctive de la vérité au fond de nous-mêmes! Nous ne pûmes, malgré le bon goût de notre lecture, en faire descendre le suc spirituel dans notre conviction; d'arrière-idées, d'intimes sentiments repoussaient les sentiments et les idées que nous cherchions à nous assimiler. Nous nous trouvâmes bientôt dans un véritable état de malaise moral. Nous n'avions déjà plus entière confiance aux paroles de l'article remuées dans notre mémoire, et pas encore de pleine lumière au milieu de l'agitation de notre esprit. Mais peu à peu le jour se fit à côté de la nuit, les nues s'écartèrent, un espace clair reposa nos yeux. La conscience de notre opinion nous apparut avec le désir de la formuler. Evidemment l'intelligent et illustre auteur de *Poésie et Industrie* ne pouvait plus satisfaire ni asseoir la pensée qu'il avait tour à tour caressée et tourmentée en nous.

« C'est pourtant un noble mouvement, une peur saintement éprouvée. quoique peu fondée, qui a dicté à M. de Laprade l'abondance de son écrit. Frappé de l'envahissement général de l'industrie. il s'est demandé si la poésie, elle aussi, n'était point menacée de son flot accapareur et audacieux; il a cru, en sa qualité de poëte, devoir accourir, tout armé, à la défense de sa frontière. Il s'est indigné surtout de l'ignorant orgueil de certains faux frères et faux prophètes appelant de leurs acclamations le règne de l'industrie et le saluant comme une ère nouvelle au nom de la littérature et des arts. Il a ri de l'accouchement bâtard promis aux machines en travail. Il a écarté d'une main superbe ces fauves accouplements du piston et de la lyre, de l'hélice et du luth, de la harpe et du marteau. En un mot, il a pris une poignée de verges et a essayé de chasser les vendeurs installés dans son temple olympien. Il a excommunié l'industrie. »

Telle est la thèse que M. de Gravillon nous dé-

veloppe ensuite avec assez de verve et de chaleur dans le style trop imagé que la *Revue anecdotique* a déjà eu occasion de lui reconnaître.

= M. Charles Valette est poëte aussi, mais il ne partage point l'avis de M. de Gravillon.

M. Valette vient de faire imprimer dans la Haute-Vienne un opuscule intitulé : *Le vieux Paris et le docteur Véron.*

Il n'aime pas les innovations; cela rime mal avec ses convictions poétiques. Le gaz, le macadam, les trottoirs, n'ont pour lui aucun charme. Il s'indigne en pensant aux profanes qui osent chanter ces propretés de la civilisation, et c'est à Véron et ses concours qu'il impute ces funestes tentatives.

Voici assurément la première fois que le bon docteur se voit reprocher des tendances par trop progressives :

O Mécène-Véron, grâce à l'or que tu jettes,
Tu pousses devant toi le troupeau des poëtes;
Ainsi qu'un étendard, vois tes quinze cents francs
Rallier à ta voix mille soldats errants
Qui tous pensent trouver au fond d'une écritoire
Trois ou quatre cents vers, ton argent et la gloire.
Qu'importe le sujet que tu leur choisiras,
Ils sauront célébrer tout ce que tu voudras.
Si j'avais comme toi des lauriers poétiques,
On les verrait tout pleins de souvenirs gothiques,
Regretter avec moi les temps qui ne sont plus.
Je n'ai pas de concours, mes vœux sont superflus.
Si nul ne veut songer à ces enfants que j'aime,
Je prendrai le parti de les chanter moi-même.
Trop heureux si du moins ma voix a mérité
De trouver un écho dans la postérité !

= M. Alexandre Dumas vient de se montrer de la force de plusieurs avoués dans la rédaction d'une *Note* contre le *Siècle*, MM. Michel Lévy frères et autres. C'est au sujet des réimpressions indues dont nous avons déjà parlé. L'audience du tribunal civil a dû avoir lieu le 12 novembre dernier.

Cette note est, nous l'avons dit, très-bien faite, en dépit des complications de toute sorte qu'elle avait à résumer. En voici la conclusion :

« MM. Lévy frères et Perrée ont donc retiré de cette publication un bénéfice net de cinq cent vingt et un mille deux cent cinquante-quatre francs *quatre-vingt-sept* centimes.

« C'est ce bénéfice illicite que nous réclamons dans sa totalité. »

[Du 19 novembre.] = Parmi les feuilles récemment fondées, il en est une, la *Commandite*, qui se distingue par le style superbe de M. Hector Bonnetat.

Dimanche dernier, M. Hector Bonnetat, a déclaré à ses lecteurs que, récemment nommé à la dignité de rédacteur en chef, il tâcherait pour la part qui lui *incombe* au premier rang, de répondre autant que possible au bienveillant appel qui lui a été fait « Avant de ceindre le *baudrier du soldat en chef, et d'entrer en lice avec l'arme fourbie*, s'écrie-t-il, nous savons déjà d'avance que tout choix institue un privilége et que tout privilége oblige... En pre-

nantplace au premier rang, nous ne devenons *qu'un soldat de plus.*

Mais M. Bonnetat ne s'en tient pas aux promesses de ce début martial. Plus loin, passant la revue de ses collaborateurs, il cite « la vaillante collaboration d'un M. Charles Woinez, que nous pourrions à juste titre appeler un des plus intelligents *frelons* de la prose industrielle et commerciale, à cause de ce butin choisi dont il sait habilement enrichir les colonnes d'un journal. »

Si M. Woinez n'est pas content de l'épithète, il est bien difficile.

Un peu plus loin, dans sa *Revue financière*, M. Hector Bonnetat prélude ainsi : « Malgré l'âpre rigueur de l'hiver qui sévit, il semble qu'une heureuse brise a soufflé, ces derniers jours, à travers toutes les *branches* de l'industrie nationale et que l'atonie dont le commerce avait été *corollairement* atteint par suite de l'affaissement général des valeurs qui *gravitaient* lourdement dans le cercle d'une impuissante action, a beaucoup perdu de son importance. »

Puis, M. Hector Bonnetat se demande si c'est trop augurer de l'avenir, « ce sphinx énigmatique éternellement posé devant l'homme incertain. » Il parle des « naufragés dans les gouffres entr'ouverts des catastrophes *éclatées.* » Il effleure « les causes *virtuelles* et latentes que renferment *inévitablement* les événements imprévus. » Il proclame enfin que

l'agriculture est « *l'estomac* de la France, et que le ciel financier se rassérène ostensiblement à l'horizon du pays. »

La prose de certains journaux est réellement incroyable.

= Périodiques nouveaux :

— *La Ruche Parisienne*, journal illustré de bien belles gravures, sans compter les encadrements, et paraissant tous les samedis. Son directeur M. G. Noblet, assure qu'il prendra soin d'intéresser et d'amuser ses lecteurs « tout en respectant *scrupuleusement* les convenances. »

Ah ! les convenances ! Un de ces jours nous verrons apparaître *La Fo... orme*, *Journal de Bridoison*.

— *La Science contre les préjugés*, journal paraissant le samedi. — Le numéro que nous avons sous les yeux contient de curieuses recherches sur la rage et ses moyens curatifs.

— *Gazette de la Noblesse et des Châteaux d'Europe.* — Articles généalogiques, complaintes sur la révolution de 89, naissances, mariages et décès ! Voilà, à part une légende norwégienne de l'universel Louis Enault, tout ce que nous voyons ici ; c'est digne, mais lugubre comme un état civil.

— *La Crimée*, journal poétique de la guerre d'Orient et du siége de Sébastopol, par Joseph-André Vaïsse, de Salon ; paraissant une fois par an. Prix de l'abonnement : 10 francs.

C'est à Marseille que vient d'éclore cette feuille étonnante. M. Vaïsse y appelle nos marins

Les enfants de Neptune, au chapeau de goudron.

En parlant du maréchal Canrobert, il dit aussi :

Devant Sébastopol, son ardeur militaire
L'entraine comme un char lancé dans la carrière.

= *Réalisme*, paraît le 15 de chaque mois en 22 colonnes de texte serré. — « Ce terrible mot de Réalisme, nous dit M. Duranty, est le contraire d'*école*. Dire *école* réaliste est un non-sens : Réalisme signifie l'expression franche et complète des individualités ; ce qu'il attaque, c'est justement la convention, l'imitation, toute espèce d'*école*... »

= Puisque nous en sommes sur le *réalisme*, donnons quelques détails sur le temple qui réunit d'habitude ses plus fervents adeptes.

Au bout de l'une des dernières rues du vieux Paris, la rue Hautefeuille, se trouve une brasserie...

Mais une vraie brasserie, avec des bancs de bois, des tables de bois, un gros poêle, une horloge classique, des plats de choucroute, de la vraie bière servie dans de vraies chopes par de braves filles de l'Allemagne.

Il n'est pas besoin de dire que la respectable maîtresse de cet établissement porte le nom germanique de Andler.

Quand le passant bénévole entre là par une nuit d'hiver, quand il entend ronfler le gros poêle et

bourdonner les buveurs, au milieu d'un épais nuage de fumée, il croit assister à la mise en scène de quelque conte d'Hoffmann.

C'est derrière cette grande salle, dans une chambre oblongue que se réunissent, presque chaque soir, Courbet, Champfleury, et à leur suite les réalistes peintres et les réalistes auteurs.

Le jeudi de chaque semaine est consacré à la réception des profanes.

= Non loin de là, rue Taranne, on trouve un tout autre cénacle dans le café qui fait presque face à la rue du Dragon. Ici, nous rencontrons Bouilhet, l'auteur tragique à la mode, et le critique influent de la *Revue des Deux-Mondes*, Gustave Planche.

Nous sommes même autorisé à confesser qu'il s'y lave publiquement les mains. Tous les soirs, on le voit apporter à cette œuvre de propreté le calme et la conscience d'un homme méconnu.

[Du 20 novembre.] = On lit dans un catalogue du libraire Edwin Tross (*vente* des 5 *et* 6 *décembre* 1856) à l'article *Gallia Christiana*, etc. :

« Cet exemplaire est orné du portrait de *Sammarithanus...* »

Le savant bibliopole paraît ignorer que le nom connu de *Sainte-Marthe* se traduit ainsi en latin.

Cette erreur nous remet en mémoire une bévue encore plus forte :

C'était en 1850. M. Goddé faisait son *Catalogue de livres sur les arts*. Dans ce recueil qu'il avait ré-

digé avec de grands détails, le collecteur faisait suivre le n° 313 : « *Lectures on painting by Opie...* » de la note que voici :

« Avec le portrait de J. Opie, gravé par S. W. Reynolds, d'après HIMSELF.

Or, HIMSELF, en anglais, ne veut pas dire autre chose que LUI-MÊME.

[DU 23 NOVEMBRE.] = Où l'annonce ne se va-t-elle pas nicher !

Un industriel vient d'inventer des *cornets-annonces*, servant d'enveloppe au tabac. Tout cornet-annonce doit renfermer un rébus qui fixe l'attention du lecteur et le force à lire ce qui avoisine. Pour plus d'encouragement, on garantit encore à ce lecteur fortuné un escompte exceptionnel dans les maisons annoncées sur ledit cornet, s'il le représente toutefois avant de payer. Enfin la simple conservation de 50 cornets suffit pour donner droit de concourir au gain d'une prime consistant en 100 billets de loteries autorisées, pouvant rapporter 100,000 francs.

Hein ! lecteur, qu'en dis-tu ? N'es-tu pas effrayé de ces combinaisons ?

= *Chant du Brigand*, ballade par Georges Arandas. Lyon, in-36.

« Nuit profonde dans l'épaisseur d'une forêt. Incendie dans le lointain. »

Après l'indication de ce décor un peu sauvage,

M. Arandas fait chanter à son brigand vingt-huit strophes. Voici les deux derniers vers :

> Point de tombe, ô mes camarades,
> Point!... que la gorge des vautours!

Sépulture bien momentanée que cette gorge de vautour !

[Du 25 novembre.] = On nous envoie de La Flèche un prospectus dont l'allure confidentielle et l'antique franchise nous ont paru mériter une prime d'encouragement :

A LA BONNE FOI.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS CONNUS POUR VENDRE LE MEILLEUR MARCHÉ DE TOUTE LA FLÈCHE.

Comme je vous le disais dans ma dernière circulaire, que dégoûté du commerce par les malheurs dont je venais d'être frappé dans mes plus tendres affections, je voulais vendre toutes mes marchandises et me retirer des affaires : c'est ce que j'ai fait. J'ai écoulé dans le courant de l'été toutes mes marchandises surannées, de sorte que nos magasins ne seront garnis, pour cet hiver, que de marchandises fraîches et achetées dans de bonnes conditions. Je viens de céder ma suite d'affaires à mon neveu, Jean Levoiturier qui vous est déjà connu, depuis plusieurs années, par sa politesse et sa douceur envers tout le monde. Rien ne sera changé dans la manière de traiter les affaires dont je conserve la direction et auxquelles je reste intéressé. Nous continuerons à demeurer ensemble.

Fidèle à mes conseils, mon neveu a fait ce que l'on devrait toujours faire, *ne battre le fer que quand il est chaud.* Ceux qui ont fait leurs achats aux mois de mars, d'avril ou de mai, ont payé la marchandise 20 et 25 p. 0|0 de plus qu'en juin, juillet et août.

Le fléau des inondations qui, au mois de juin, a désolé une partie de la France, a fait baisser le lainage d'une manière si sensible que je n'ai jamais, depuis 30 ans d'expérience, pu offrir des marchandises avec autant d'avantage que mon neveu peut le faire aujourd'hui, parce qu'il n'a fait ses achats qu'en juillet et août. Vous trouverez dans ses magasins un choix plus complet que je n'ai jamais pu vous offrir moi-même. Je vous prie donc, M....., de vouloir bien lui accorder la préférence de vos achats dont vous m'avez honoré ; il s'efforcera de mériter votre confiance.

J'ai l'honneur d'être, M...., votre très-humble serviteur.

LEVOITURIER-TRIQUET.

[DU 27 NOVEMBRE.] = On sait que les thèses académiques sont souvent précédées de dédicaces plus ou moins amphigouriques. Celle qui suit nous a semblé digne de mémoire. Nous ne nous étendrons pas sur le contraste qu'elle présente avec le nom d'une affection qui est d'ordinaire la conséquence d'excès vénériens.

DE LA

**PROSTATITE AIGUE**

**ET CHRONIQUE**

---

*Tribut académique*

PRÉSENTÉ ET PUBLIQUEMENT SOUTENU

*A la Faculté de Médecine de Montpellier*

PAR JEAN-ÉMILE VERDIER

Du Vigan (GARD)

*Bachelier ès-lettres, Bachelier ès-sciences*

ÉLÈVE DU PROFESSEUR LALLEMAND

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

**A MON GRAND-PÈRE VERDIER.**

*Témoignage d'une amitié vive et respectueuse.*

**A**

**MON PÈRE, A MA MÈRE.**

*Amour et reconnaissance sans bornes.*

A mon Oncle AUGUSTE VERDIER,
A mon Beau-Frère ÉMILE VERDIER,
A ma Sœur.

*Amitié vive; dévouement.*

**A MON EMILIE,**

MON ÉPOUSE.

*Amour, tendresse, attachement inviolable.*

**A MON FILS.**

*Uni à ta mère, et âgé de 26 ans, je commençai, en 1828, l'étude des matières des baccalauréats ès-lettres et ès-sciences ; ces deux titres acquis, je me livrai a la pratique des hôpitaux ; je les aï assidûment fréquentés, et aujourd'hui je te donne une preuve qu'avec de la persévérance on vient à bout de tout.*

A ma fille AUGUSTINE, à ma nièce CONSTANCE.

*Suivez en tout les traces de vos mères, c'est le plus ardent de mes vœux.*

É. VERDIER.

[Du 28 NOVEMBRE.] = Une agence spéciale est sur le point d'ouvrir une exposition de tableaux permanente dans une maison contiguë au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Des communications entre les deux édifices donneront au public des entr'actes l'accès de ce nouveau musée. En attendant, l'agence spéciale fait appel aux *souscriptions* des artistes.

Quelles sont les conditions de cette souscription? voilà ce que les circulaires devraient apprendre plus clairement.

= Pendant que nous en sommes sur les expositions artistiques dans les théâtres, parlons un peu de celle de l'Odéon, qui promettait mieux il y a quelques années.

Quoique ses dimensions ne soient pas très-vastes, ce malheureux foyer, à peine chauffé et tardivement éclairé, ne possède plus qu'un petit nombre de toiles qui auraient dû être remplacées depuis lontemps.

Le choix et la variété sont les conditions principales d'une entreprise dont nous ne saurions d'ailleurs trop louer l'esprit.

[Du 29 novembre.] = Nous avons déjà eu occasion de parler des annonces en général et du rôle important que leur produit jouait dans le journalisme. Un mémoire publié contre MM. Laffitte, Bullier et C^e^ vient de résumer en termes fort précis le mécanisme et l'organisation de cette industrie particulière.

*Quelques mots, en passant, sur le Fermage et le courtage d'annonces à Paris.*

La publicité, dit-on, est l'âme des affaires. Aussi, depuis quelques années, les annonces dans les journaux ont pris une extension considérable.

Les propriétaires de journaux n'exploitent pas tous par eux-mêmes cette branche de leur industrie. *Ils l'afferment* moyennant des prix à forfait ou proportionnels, qui laissent, dans l'un et l'autre cas, d'énormes bénéfices aux *Fermiers*.

Il y a quelques années, le commerce et l'industrie en France n'ayant pas encore l'habitude de l'annonce, il était indispensable qu'on allât solliciter les commerçants et les industriels, et que l'on propageât le plus possible les avantages de la publicité. Les fermiers ne pouvaient pas personnellement voir tout le monde. De là l'institution des *Courtiers d'annonces*, destinés à rechercher les affaires et à les apporter aux fermiers.

Il y a donc les *Fermiers* et les *Courtiers d'annonces*.

Les *Courtiers d'annonces* à Paris sont nombreux. Plusieurs ont des maisons importantes et une clientèle fort étendue.

Par suite du *fermage*, ce ne sont pas les propriétaires des journaux, mais ce sont les fermiers *seuls*, qui reçoivent et acceptent les annonces.

Dans les *journaux libres*, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas affermés, les annonces sont administrées directement par les propriétaires.

*Les principaux Fermiers d'annonces sont* :

1° La maison PANIS ET Cᵉ, 10, place de la Bourse, qui a la régie des cinq grands journaux :

*La Presse ; le Siècle ; les Débats ; le Constitutionnel ; le Pays.*

2° La maison BIGOT ET Cᵉ, 8, place de la Bourse, associée avec la maison Panis, et qui a la régie de :

*L'Assemblée nationale ; la Gazette de France ; le Droit ; l'Univers ; la Vérité ; l'Echo des Halles et Marchés.*

3° La maison LAFFITE, BULLIER, MERCIER ET Cᵉ, 20, rue de la Banque, associée à la maison Bigot, et qui a la régie de :

*L'Estafette ; l'Union ; le Journal des Villes et des Campagnes ; l'Entr'acte ; le Nouvelliste ; Vert-Vert ; le Moniteur des Théâtres ; le Foyer dramatique ; et environ cent journaux de province.*

Il ne reste plus de *libres à Paris* que *la Patrie* et *la Gazette des Tribunaux*. Nous ne parlons point des journaux simplement littéraires ou industriels, dont

les annonces ne sont point affermées, et dont la publicité, toute spéciale, ne joue pas un grand rôle pour les fermiers et les courtiers d'annonces.

On peut donc dire que les trois maisons PANIS, BIGOT, et LAFITTE, *associées entre elles*, réunissent en fermage tous les journaux politiques de la capitale.

*A deux journaux près*, elles ont le *monopole* de la *publicité parisienne*, et elles menacent aussi d'avoir bientôt le *monopole des annonces de la province*.

Ces monopoles donnent lieu à des abus criants contre lesquels, non-seulement les courtiers, mais encore le commerce et l'industrie protestent, mais en vain, depuis déjà longtemps. .

[DU 30 NOVEMBRE.] = Certain professeur auquel nous voulons bien accorder le bénéfice de l'incognito, étant sur le point de changer de résidence, voulut se défaire de son mobilier, afin d'éviter des frais de transport toujours fort coûteux. Rien de plus naturel, sans doute; mais ce qui l'est moins peut-être, c'est le moyen qu'employa notre homme. Il s'en va trouver un haut fonctionnaire, d'humeur aimable et de bonne compagnie, et lui expose sa situation en l'engageant à lui acheter différents objets; il finit même, à force d'observations, par l'entraîner chez lui, et là, veut à toute force lui céder un service de porcelaine que, dit-il, il lui laissera pour rien.

L'autre admire, déclare même que les objets qui lui étaient offerts si obligeamment lui conviendraient fort bien, mais que n'en ayant nul besoin, il ne peut les acheter. — M. X*** insiste, déclare qu'il

les donnerait à meilleur compte, fixe même un chiffre, le triple environ de la valeur réelle de chaque assiette. Toute son éloquence est perdue. On le remercie de son obligeance, mais on refuse tout net.

Les choses en étaient là, quand deux jours après, le haut fonctionnaire en question voit entrer chez lui son officieux vendeur, portant contre son habitude, pardessus l'habit bleu à boutons de métal que tout le monde lui connaît, un énorme paletot. Après les compliments d'usage, celui-ci tire de son sein un paquet soigneusement enveloppé et ficelé.

« Tenez, dit-il, en le déposant sur un meuble, il n'y en a que trois parce que je ne pouvais en prendre davantage à la fois, mais chaque fois que je viendrai, je vous en apporterai autant... »

Ce paquet contenait trois assiettes ! Elles furent acceptées !

= Rien n'enhardit comme un premier succès, et M. X*** ne fut pas longtemps sans commettre un autre trait d'impudence. Cette fois, il a été moins heureux, sans que, pour cela, nous le croyions corrigé. Voici le fait.

M. X*** (c'est toujours le même), rencontra un jour un avocat, M. Z***, qu'il connaissait à peine. Ce dernier allait monter en voiture.

« Où allez-vous, cher ?

— Je vais à la campagne.

— Ah ! j'en suis enchanté, j'ai beaucoup tra-

vaillé tous ces jours-ci. Un peu d'air me fera le plus grand bien, je vais avec vous.

— Impossible! je vais chez des amis, je serai peut-être trois ou quatre jours absent et je ne pourrai par conséquent vous ramener en ville.

— Oh! ne vous inquiétez pas de moi. Je trouverai moyen de revenir. »

Et X*** s'élance dans le cabriolet de l'avocat Z***, qui, furieux d'être obligé de subir la société d'un importun de cette trempe, fouette son cheval avec rage et ne dit mot tout le long du chemin.

X*** ne s'en inquiète pas, il parle tout seul sans remarquer la mauvaise humeur de son compagnon de route. On arrive enfin devant une maison de belle apparence. X*** se frotte les mains. Z*** entre et X*** le suit jusque dans le salon où l'accueil le plus cordial est fait à l'avocat :

« Il va sans dire que vous restez quelques jours ?

— Impossible, je suis avec X***, et ne puis accepter votre invitation, d'autant plus que je suis attendu ailleurs.

— Qu'à cela ne tienne, M. X*** voudra bien accepter notre modeste hospitalité; il est de vos amis et, comme tel, sera le bien venu chez nous.

— Mais très-volontiers, répond M. X***, j'accepte de tout cœur. »

Z*** est furieux, il est pris au piége, mais que faire? prendre son mal en patience et attendre. C'est ce qu'il fit. Cependant, X*** s'installait et le

soir même il était comme chez lui dans la maison. Le lendemain, ne voulant pas abuser au profit d'un importun de l'hospitalité qui lui était offerte, Z*** déclare encore qu'il lui fallait aller plus loin, et qu'il ne pouvait par conséquent prolonger son séjour. Il part toujours accompagné de son bourreau, et arrive dans une autre maison ; — même scène ! Bref, X*** l'accompagne pendant quatre journées, le suivant comme son ombre et ne le quittant pas un seul instant. De guerre lasse, le malheureux revient en ville, exaspéré, mais décidé à se venger à la première occasion.

Elle ne tarda pas. Dans la ville où se passait cette scène, il y avait un cercle littéraire; on y lit les journaux, on y cause, on y parle de tout et de tous. Certain soir, la conversation tomba sur les importuns; chacun dit son mot et raconte quelque tour dont il avait été victime. Notre avocat saisit la balle au bond :

« Messieurs, dit-il, je sais plus fort encore que tout cela ! »

Puis il raconte son aventure de campagne. On se récrie ; c'est incroyable, c'est impossible !

« Rien n'est plus vrai pourtant, répond-il, je su s d'autant plus certain de l'authenticité de cette histoire que c'est à moi qu'elle est arrivée et que le héros est M. X*** ici présent, qui ne me démentira certainement pas. »

M. X*** rit de l'aventure , et n'en continua pas moins d'aller au cercle.

La plupart des petites filles appartenant aux familles pauvres qui habitent la lisière des Batignolles, de Montmartre et des nouveaux quartiers avoisinant la barrière de Clichy se trouvaient sans école.

Mgr Baudichon, évêque de Basilite (*in partibus*), que sa santé gravement altérée a seule pu forcer à quitter les îles Marquises, où il a rempli pendant dix ans les devoirs de l'apostolat, a fondé une classe gratuite pour ces petites filles, 40, rue de Douai, à la maison de la Trinité : non-seulement elles y reçoivent une bonne éducation, mais encore des vêtements, des aliments et des chaussures : car, il faut bien le dire, la plupart arrivaient demi-nues et même sans un morceau de pain pour la journée.

L'année dernière, à la voix de Mgr de Basilite, les artistes les plus célèbres se sont empressés, par leurs dons, de venir en aide à tant de misères.

Cette année, M. le Préfet de Police a autorisé une loterie de *trois mille billets à un franc*. Sa Majesté l'Impératrice a daigné accorder une pendule pour lot, et M. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, par un arrêté en date du 24 octobre, a voulu contribuer à l'œuvre de Mgr de Basilite, en lui envoyant quatre magnifiques ouvrages enrichis de gravures. Enfin un grand nombre d'artistes et de négociants ont fait des dons nombreux. Et les petites filles naguère sans pain et sans asile, non-seulement ne souffriront plus de la misère, mais encore verront, au printemps, construire un ouvroir.

## LIVRES

*Catalogue des Tableaux et Statues* de M. Antoine Etex. (Vente 9 décembre 1856.)

M. Antoine Etex met aux enchères tous ses tableaux et près de cinquante statues. Cette vente est trop recommandable à tous les titres pour que nous ayons besoin d'y appeler les amateurs. Une simple mention suffit.

*Catalogues de Dessins et Estampes.* Ecole française du XVIII<sup>e</sup> siècle. (Vente, 15 décembre 1856.)

Réunir une collection de dessins relatifs à l'histoire des mœurs au XVIII<sup>e</sup> siècle, tel a été le but de l'amateur qui se défait aujourd'hui d'une partie de sa collection. Ses travaux

l'avaient porté à l'étude de cette époque, et les documents qu'il avait réunis lui étant, à l'heure qu'il est, inutiles, il s'en sépare après en avoir bien profité ; c'est le meilleur usage que l'on puisse faire d'une collection.

---

## THÉATRES

Du 20. — Comédie-Française. — *Le Berceau*. — Sentiment en un acte et en vers, — vagissement de deux poëtes sevrés depuis longtemps, MM. Barbier et Carré ; dix-septième édition d'un proverbe qui se joue depuis le commencement du monde entre un mari qui s'amuse et une femme qui s'ennuie; — poésie anodine qui ne fait de mal à personne, pas même aux auteurs.

Du 21. — Opéra. — Reprise de la *Favorite*. — Mme Borghi-Mamo a marché d'ovations en ovations jusqu'au grand triomphe. Le succès a été un des plus éclatants dont l'Opéra se souvienne. Mme Borghi a développé toutes les ressources d'une voix merveilleusement posée ; elle a entraîné le public dans le torrent de sa passion. Il n'y avait plus que des Fernands au parterre, et Léonore était la *favorite* du public tout entier.

La partition comme le poëme ont retrouvé les beaux jours de la première jeunesse. Il y a des choses qui ne vieillissent pas.

Du 22. — Italiens. — Mario est rentré. Il a un an de moins à chaque saison.

Du 27. — Opéra-Comique. — Débuts de Mlle Lhéritier dans cette bergerade insignifiante qu'on appelle l'*Ambassadrice*, — niaiserie en trois actes de M. Scribes. Mlle Lhéritier est une des plus fortes élèves du Conservatoire — premier prix de chant, premier prix de piano — et si jeune qu'elle ne sait pas encore marcher... sur les planches. Les vocalises sont parfaites, la voix tenue avec une grande habileté et les intentions comiques finement nuancées. — Acquisition précieuse.

Du 27. — Les *Pauvres d'esprit*, pauvreté en trois actes et tout à fait en prose par M. Léon Laya. M. Léon Laya cherche querelle à la littérature : c'est un fils qui bat sa mère ; le parricide ne lui a pas porté bonheur. Cette plate comédie, écrite dans une étude avec la plume de M. Prudhomme, devrait être jouée par des maîtres clercs. On chargerait le saute-ruisseau des ingénus. — Pourquoi Mme Plessy a-t-elle pleurniché ?

Parce qu'elle a un mauvais rôle.

---

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 1er AU 16 DÉCEMBRE 1856

[Du 1er décembre.] = Un bas-bleu dont les escapades littéraires nous ont déjà préoccupé s'en fut, il y a un mois au plus, aborder sur terrain neutre l'un de nos critiques influents.

Bien que doué d'une forte dose d'affabilité, ce critique ne put s'empêcher de froncer le sourcil en apercevant la visiteuse.

Les importunités de Mme X*** sont en effet trop connues sur la place. Quand elle s'est implantée dans un bureau de rédaction, elle n'en sort plus... que par la force des baïonnettes. (Historique.)

Néanmoins, l'audience fut accordée, et le critique se préparait le plus commodément possible à ne pas entendre les doléances de la dame, lorsque nous le vîmes se redresser tout surpris et prêter une oreille plus attentive.....

... Il n'en fallut pas davantage pour nous rapprocher à notre tour ; et, après une manœuvre adroite, nous eûmes l'indiscrétion de saisir au vol le dialogue suivant :

le critique (moitié contrit, moitié souriant). — Mais, madame, ce que vous m'affirmez est bien grave, bien..... Êtes-vous réellement sûre ?..

le bas-bleu. — Si j'en suis sûre ! si j'en suis

sûre! Au fait! vous allez plutôt en être juge vous-même.

LE CRITIQUE (alarmé). — Oh! madame, je suis loin de prétendre...

LE BAS-BLEU (de plus en plus animé). — Non, monsieur, il faut absolument que je signale les faits. Ils entachent trop la littérature pour ne pas être soumis à toute la sévérité de votre appréciation..... Où en étais-je déjà? (Une pause.) Ah! oui. — Figurez-vous donc, cher monsieur, qu'un peu après l'apparition de mon article dans ce malheureux journal, je me rendis au bureau pour toucher ce qui m'était légitimement dû. Là, on me répondit qu'on ne payait jamais un premier article. Le lendemain, je m'armai de courage et j'en rapportai un second. Il fut reçu et inséré comme l'autre.

LE CRITIQUE. — Eh bien! jusqu'ici je ne vois pas...

LE BAS-BLEU. — Ah! monsieur, si ce n'était que cela!.. Mais écoutez, de grâce! la plus malheureuse des femmes..... Je repris donc une quatrième fois le chemin de ce fatal bureau, croyant y recueillir enfin le fruit de mes peines..... Ah! monsieur, quelle nouvelle et cuisante épreuve!...(Explosion de sanglots.) A peine... eus-je prononcé... le mot... de payement qu'un... jeune homme... se précipita... brusquement.... et. . . . . . . . . . . . . . . . . .

(Ici la voix du bas-bleu devint tellement entre-

coupée de hoquets tragiques qu'il nous fut impossible de transcrire le reste.)

*Après la confidence.*

LE CRITIQUE (gravement.) — Dame! je conçois ce que vous avez dû éprouver... Mais je ne saurais vous donner un conseil... ces choses-là sont si délicates! (Avec insinuation.) Il vaudrait peut-être mieux renoncer à une publicité dont les inconvénients sont aussi...

LE BAS-BLEU (surgissant indigné). — Moi, renoncer aux arts, aux lettres, à la gloire! — plutôt être violée toute ma vie !

[DU 2 DÉCEMBRE.] = *Les Mystères des pompes funèbres de la ville de Paris dévoilés*... par M. Balard. In-8° de 255 pages avec de nombreuses vignettes appropriées au texte.

M. Balard est décidément le Beaumarchais des pompes funèbres. Sa polémique est serrée, entraînante, étincelante de saillies point du tout lugubres. Les citations de nos classiques, — français et latins, — y sont habilement ménagées. Certains passages (voir ceux qui sont relatifs au choléra de 1849) atteignent même la majesté de l'histoire. D'autres, plus familiers, nous révèlent un côté anecdotique que nous ne nous serions jamais attendus à trouver en aussi grave compagnie. Ainsi l'auteur nous apprend que... « c'est au café Cardinal que se débitent toutes les nouvelles et que s'élaborent chaque soir tous les contes, tous les ragots les plus

absurdes et toujours relativement aux pompes funèbres. « Réellement, dit-il, il y a là trois ou quatre croque-morts gobe-mouches que je mettrais à la porte de l'établissement si j'avais l'honneur d'en être le maître. »

Des croque-morts au café Cardinal!

Le fait paraît violent à quiconque n'a pas lu dans l'ouvrage de M. Balard que, de 1817 à 1850, un commissaire de police au cimetière de l'Est a pu gagner par an de 14 à 15,000 fr. ; un conservateur, environ 7,000 francs, plus le logement, le chauffage, etc., et un *portier*, 4,000 francs.

Si les émoluments des croque-morts ont suivi la même proportion, ils ont certes acquis le droit de *consommer* sous les lambris du plus fashionable estaminet.

= *Histoire de Pichrocole, roi de Lerné, œuvre posthume et inédite de Rabelais, curé de Meudon,* traduite en français par Louis Pancrocke. Toulouse. In-12.

Rien, dans cette mystification peu adroite, ne peut même prétendre au pastiche. Point de fond et peu de forme. Nous remarquons seulement dans la préface cette superbe gasconnade :

Si, après lecture faite de ce spécimen de ma traduction, un éditeur, un gazetier, un feuilletoniste, un critique, un savant antiquailleur, s'avise de se récrier et de prétendre que je suis un imposteur, que le manuscrit de Rabelais n'a jamais existé et qu'il

n'est pas même en ma possession (comme si Rabelais avait pu laisser inachevée une histoire si bien commencée), je parie à chacun d'eux et à eux tous, cent mille francs, pas un centime de moins, de les convaincre d'impertinence, d'effronterie et de diffamation, en leur mettant sous le nez ce manuscrit, revu, corrigé, reconnu, signé, paraphé et contresigné, *ne varietur*, par le curé de Meudon, en personne. Et comme un tel pari est déclaré nul par la loi, et qu'on se pourrait dédire, j'exige que les cent mille francs soient déposés et consignés en mains sûres, *dans celles du bibliophile Jacob, par exemple*, avant d'exhiber mon original ; sans cette précaution, on pourrait me l'extorquer, et je tiens à le conserver intact pour mes *hoirs* et héritiers ; car il croîtra de valeur en autant plus qu'il sera vermoulu et que le baragouin du 15e siècle sera moins compris. A mille francs par an, dans mille ans, il vaudra un million. Il vaut mieux planter en terre des idées que des peupliers.

= M. J.-B. Vidaillet, receveur des finances à Saint-Flour, vient de faire paraître une seconde édition de sa *Perception ou Conseils aux percepteurs sur l'art de recouvrer l'impôt sans poursuites*, poëme en six chants dont nous avons déjà loué la noble ordonnance. Au 6e chant : *De l'extinction des frais*, nous trouvons cette comparaison belliqueuse :

Sur leur arriéré dès que la loi murmure,
Des frais avec vigueur appliquez la mesure;
Frappez à coups pressés. . . . . . . . .
Telle naguère on vit notre armée intrépide,
Au travers de l'Alma, franchi d'un bond rapide,
Fondre sur l'ennemi que sa fureur surprend,
L'attaquer, le combattre, et le vaincre en courant.

= On a osé prétendre que le département du Nord était peu littéraire. Une petite brochure imprimée à Wazemmes, près Lille, — brochure que nous tenons entre les mains, — donne à ce préjugé un éclatant démenti. Sous le titre modeste de *Causerie sur quelques romans*, l'auteur, M. H. P***, a su apprécier en quatorze pages les romans contemporains au premier rang desquels il place *Nicolas Nickleby*, de Dickens,... et le *Bravo*, de Cooper. — Et cela pour la raison que voici :

« Ce que j'aime surtout à voir dans un roman, c'est la vertu qui triomphe ; *mais la vertu présentée dans des personnages qui en sont dignes...* »

Nous demandons à M. H. P***, de Wazemmes, qu'il veuille bien nous expliquer ce qu'il entend par *la vertu de personnages qui en sont indignes*.

[Du 3 décembre.] = Périodiques nouveaux : *Le Feuilleton*, univers littéraire, artistique, scientifique, à l'usage des journaux de province, par une réunion d'hommes de lettres et de savants. Directeur : Ad. Peladan, ancien rédacteur en chef de l'*Etoile du Midi*, de plusieurs Académies.

Cette réunion d'hommes de lettres et de savants nous intrigue d'autant plus que dans la liste des ouvrages à paraître dans le *Feuilleton*, nous ne voyons, sauf deux exceptions, que la prose et les vers de M. Ad. Peladan : *Sursum corda*, méditations philosophiques, par Ad. Peladan; *Voyage pittoresque*

*en Italie*, par Ad. Peladan; *Brises et Aquilons*, poésies, par le même.

Certainement, le nom de M. Ad. Peladan est des plus recommandables; mais ne craint-il pas de blaser son lecteur sur les bonnes choses, en lui livrant ainsi du premier coup toutes ses épargnes littéraires? épargnes nombreuses, à en juger par le début de son Introduction :

Pour déclarer immédiatement le caractère de cette publication, nous nous hâtons de dire sans jactance comme sans fausse modestie : les sentiments se pressent dans notre âme, dévorée par tous les généreux amours : ces mouvements intérieurs, d'une part, *laves pensantes*, de l'autre, brises sereines, demandent à se répandre sur les cœurs, pour les échauffer, pour les rafraîchir. N'est-ce pas annoncer que notre projet est médité de la veille; que la détermination en a été laborieusement mûrie?

Oui, un lamentable positivisme subjugue les générations présentes et les soumet au raide pouvoir de l'égoïsme, idolâtrie destructive de toutes les magnanimités. Cette situation anormale, en imposant à l'écrivain digne d'être écouté, des devoirs plus austères, double la sainteté de sa mission.

Quelle estime durable oserait se promettre le narrateur qui, pontife de l'idée, *palpite sur le trépied* du sanctuaire, sans y être porté par le souffle divin? Il tombera sous le vent du mépris, le profanateur qui, de ses mains souillées, allume effrontément un feu sacrilége dans l'*urne des parfums*.

Ce recueil périodique est destiné à paraître régulièrement toutes les semaines en 16 pages grand in-8°, sur deux colonnes. Il est réservé exclusive-

ment aux journaux obligés jusqu'ici *de se priver d'un assortiment de bons écrits non politiques.* L'abonnement, avec droit de reproduction partielle ou totale, s'élève de 60 à 150 francs. – C'est pour rien.

Nous regardons comme un dernier devoir de signaler aux libraires, auteurs et marchands de journaux du département de la Seine, la terrible catastrophe qui leur est préparée par M. Peladan, si son entreprise réussit. Nous empruntons les paroles mêmes de ce fougueux décentralisateur :

Nous avons placé à Lyon le siége de notre publication, pour nous inscrire en faux contre le préjugé, qui paraît ne tenir pour bonne une œuvre d'art que si elle vient de Paris ; pour protester contre la centralisation intellectuelle de cette grande cité, *qu'en bonne logique, nous ne pouvons reconnaître en fait de littérature et de science, que pour la première entre ses égales.*

Nous avons toutefois à Paris des collaborateurs qui, avec des travaux divers, nous transmettront aussi des bulletins réguliers sur le mouvement des lettres et des arts dans cet *éblouissant carrefour du monde.*

— *La Science nouvelle ou l'art de se connaître soi-même*, destinée à la jeunesse de quinze à vingt ans, d'après les idées et les principes de tout le monde, recueillis, mis en ordre et publiés par livraisons mensuelles. Rédacteur : H***. Bordeaux.

L'intention est louable, mais les effets n'en sont pas attrayants. *La Science nouvelle* est aussi indigeste que son titre est naïf.

Le premier numéro se compose d'une Introduction, de l'Essai d'une Méthode pour supporter les peines de cœur (*sic*), et d'un Aperçu descriptif de l'organisation sentimentale humaine.

— Un nombre effroyable de journaux financiers.

— Nancy vient d'avoir, comme Lyon, son *Journal pour tous :* c'est le *Conteur du Mois.* In-8, 20 pages de texte sur deux colonnes. Cinq centimes le numéro.

— Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que le *Théâtre du Monde*, journal mensuel, publié à Montélimart par M. et Mme Gagne, continue à paraître avec la collaboration des sommités littéraires, artistiques et savantes. Exemple :

SOMMAIRE D'UN DES DERNIERS NUMÉROS.

1. La Mort d'un fils, poésie, par Mme Gagne.—Paresse et Vanité (suite et fin), par Mme Gagne. — 3. L'Unitéide, poëme, par Mme Gagne. — 4. Épître familière à ma chevrette *Bibiche*, par Mme Gagne. — 5. Confidences de jeunes femmes, roman en vers (suite), par Mme Gagne. — 6. Le Malheur vaincu, drame (extrait), par M. Gagne.

[Du 4 décembre.] = Jour de la Sainte-Barbe. Cette patronne des artilleurs éveille parfois de vrais chansonniers, à en juger par trois couplets qu'on nous adresse de B***. Rimés en l'honneur des convives que rassemble ce martial anniversaire, ces couplets sont extraits d'une chanson inédite qui ferait, dit-on, honneur à la verve originale de M. D. R***, ex-artilleur, membre de l'Intendance militaire et de plusieurs académies. On y a tiré surtout

bon parti des équivoques que présentaient certains termes assez spéciaux, pour que nous ayons senti le besoin de les faire suivre d'un appendice explicatif.

### L'ARTILLERIE.

Air de la *Reine Hortense*.

Pour célébrer sa fête,
Aujourd'hui l'Artillerie
Prend, au lieu de poëte,
Un administrateur.
Dans la bureaucratie
Chercher de doux accords!!!
Vraiment l'Artillerie
Est un drôle de corps!

On y voit des *Cartouches* (1)
Que façonne un *Mandrin* (2);
Des monstres dont les *bouches* (3),
*Les âmes* (4) sont d'airain;
Des ponts que l'on appuie,
Grand Dieu! sur des *corps-morts* (5)!!!
Vraiment l'Artillerie
Est un drôle de corps!

### NOTES A L'USAGE DES PROFANES

(1) *Cartouches.* Enveloppes en papier qui renferment les charges de poudre pour fusils, pistolets, canons, etc.

(2) *Mandrins.* Cylindres en bois ou en métal à l'aide desquels on roule les cartouches.

(3) *Bouche* d'un canon. C'est l'entrée de l'âme.

(4) *Ame.* C'est le vide intérieur du canon, destiné à recevoir la charge.

(5) *Corps-mort.* Poutrelle en bois enterrée à chacune des deux culées d'un pont militaire, placée perpendiculairement à la direction du pont et sur laquelle reposent les poutrelles des première et dernière travées.

Dans cette arme terrible
La *lumière* (6) est un trou,
Chaque *blanc* (7) une cible,
Chaque *caboche* (8) un clou ;
Aux *flasques* (9) on confie
La défense *des forts!*
Vraiment l'Artillerie
Est un drôle de corps !

[Du 5 DÉCEMBRE.] = Un catalogue récemment imprimé à Lyon classait une *Histoire des Perruques* à l'article JURISPRUDENCE.

Mais l'Athénée royal et grand-ducal de Luxembourg a fait mieux encore.

Dans le *Catalogue* de sa bibliothèque (Luxembourg, 1855), rédigé par un docteur en philosophie, nous trouvons, à la partie des *Sciences médicales*, p. 296, nº C* 6029 :

« Gozlan (Léon). *Le Médecin du Pecq,* 3 vol. in-8º. Bruxelles, 1839. »

[Du 7 DÉCEMBRE.] = Jamais huissier n'a été plus embarrassé que ne l'est en ce moment celui de M. Mirès à Marseille.

M. Mirès est, comme l'on sait, concessionnaire des vastes terrains sur lesquels doit s'élever la se-

(6) *Lumière.* Canal qui aboutit vers le fond de l'âme et par lequel on met le feu à la charge.

(7) *Blanc.* Disque en planche monté sur un piquet et servant de but au tir dans les polygones.

(8) *Caboches.* Clous servant à retenir les cordons en fer qui entourent les moyeux en bois des roues des voitures.

*Flasques.* Deux pièces en bois ou en fer coulé sur lesquelles reposent les tourillons des canons, obusiers et mortiers.

conde ville (terme consacré). Or, une partie de ces terrains est encore encombrée par le matériel russe qui provient de la prise de Sébastopol, matériel dont la présence ne laissait pas de gêner le tracé des nouvelles constructions. Pour hâter l'enlèvement des pièces énormes qui le composent, on a imaginé d'adresser à qui de droit et par huissier, sommation d'enlever la *marchandise dans un délai de... sauf quoi, on procéderait*, etc. ; — enfin toutes les formules de rigueur.

Quelques heures après, on faisait répondre à l'huissier que l'enlèvement ne pouvant avoir lieu dans le délai fixé, faute de moyens de transport suffisants, on l'autorisait à *saisir* lui-même ladite *marchandise.*

— Nous devons encore signaler une nouvelle revue hebdomaire, la *Comédie parisienne.*

Le format et l'impression sont les mêmes que ceux du *Chroniqueur parisien,* mais l'anonyme disparaît pour faire place au nom d'Albéric Second, un écrivain réputé pour son bon goût et son excellent esprit.

L'entrée en matière est bien frappée, mais elle promet trop et pas assez. En voulant contenter tout le monde, M. Albéric Second est arrivé à produire de singuliers contrastes.

A côté de petits commérages sur le public féminin des concerts Musard, — commérages émaillés de certains termes familiers, pour ne pas dire

plus, qui devraient rendre l'auteur plus indulgent pour cet illettré du nom de Champfleury, — nous trouvons un programme sérieux, mais très-sérieux de la dernière fête des Ecoles, avec la description des tentures et du luminaire, avec l'énumération du public « nombreux et choisi » qui occupe le chœur, la nef et les bas côtés de l'église. Nous y voyons même écrit en latin, *avec la traduction*, le texte du sermon que le Père Félix a prononcé à cette occasion. — « *Ego sum vita, ego sum veritas:* Je suis la vie, je suis la vérité. »

Il est vrai que la page suivante veut racheter la solennité de ce compte rendu en essayant de faire croire qu'un des assistants a pris le Père Félix pour le Félix, père de Mlle Rachel.

Nous demandons le nom de cet homme halluciné.

[Du 8 NOVEMBRE.] = M. Fechter est décidément l'ennemi naturel de toutes les directions. Après avoir eu maille à partir avec le Vaudeville, avec la Gaîté, il vient de livrer un dernier assaut à la Porte-Saint-Martin. Une *Note* pour M. Marc Fournier contre cet artiste processif nous fournit là-dessus les renseignements les plus piquants:

Décidément, dit M. Jagou, avocat et conseil du théâtre, M. Fechter devient impossible. Il a, l'année dernière, fait à M. Marc Fournier un procès qui n'a tendu à rien moins qu'à le ruiner (voir la Note imprimée à cette occasion). Ce procès a été perdu pour

M. Fechter, qui n'a dû qu'à la bienveillante intervention de M. Maquet l'oubli de tous ses torts, et le nouveau traité que la direction de la Porte-Saint-Martin a bien voulu lui consentir à nouveau. Ce traité a valu à M. Fechter, pour la seule pièce qu'il joue en ce moment et dans l'espace *de trois mois* et quelques jours, la somme énorme de 37,000 fr., qu'il a encaissée chaque soir sur le produit des recettes... Eh bien ! le croirait-on ? M. Fechter n'est pas encore content ; et sans qu'on lui ait donné l'ombre du plus léger prétexte, il a envoyé à M. Marc Fournier l'assignation suivante. . . . . . . . . . . . . . . .

L'assignation de M. Fechter contient quatre chefs principaux :

Il réclame 1° 1,800 fr. pour indemnité de neuf jours de retard qu'a subis la première représentation de la pièce intitulée le *Sang mêlé ;*

2° 1,200 fr. pour six jours de retard pour la première représentation du *Fils de la Nuit ;*

3° 324 fr. pour un jour de relâche ;

4° 1,000 fr. pour indemnité due parce qu'on « amoindrit le rang et la vedette qui *sont dus à* « *M. Fechter.* » Examinons tous ces quatre chefs de demande. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Quatrième chef.* — 1,000 fr. pour indemnité due parce qu'on amoindrit le rang et la vedette qui sont dus à M. Fechter sur l'affiche.

Au risque d'être taxé de ridicule, il faut pourtant discuter encore cette ridicule réclamation.

On a vu par les conventions verbales que M. Marc Fournier n'avait fait aucune difficulté d'accorder à M. Fechter et les quatre lampes qui doivent l'éclairer pour sa toilette, et les plus grandes majuscules que l'imprimerie puisse fournir pour écrire son nom sur l'affiche... Ces satisfactions d'amour-propre données à l'acteur profitent en quelque sorte au direcrecteur, parce qu'il y a des gens assez simples pour juger la grandeur du talent par la grandeur du nom d'un acteur sur l'affiche.

Mais ce qu'il faut expliquer, c'est que ces concessions n'ont été faites à M. Fechter que pour le *Sang mêlé*, *Mandrin* et l'autre pièce dénommée au traité. M. Fechter, auquel le principal rôle étaitréservé dans ces trois pièces, pouvait y obtenir la concession qui lui a été faite. Mais lorsqu'on a dû changer *Mandrin* contre le *Fils de la Nuit*, de nouvelles conventions verbales sont intervenues. On a fait observer à M. Fechter que l'engagement de Mme Guyon, bien antérieur au sien, portait que lorsqu'elle jouerait dans une pièce, aucun nom d'artiste ne serait imprimé en lettres plus grosses que le sien; M. Fechter l'a très-bien compris alors, aussi il ne réclame aujourd'hui que pour faire un grief de plus, comme si en groupant plusieurs zéros on pouvait leur donner une valeur quelconque.

Si Mme Guyon n'était qu'une jolie femme, on pourrait dire à M. Fechter qu'il est bien peu galant : mais elle est une grande artiste, et l'on peut ajouter pour M. Fechter, qu'il fait preuve de peu de modestie en voulant des majuscules plus grandes que les siennes, malgré les conventions contraires.

Si maintenant nous tenons à prouver que ce n'est pas la longueur du nom de l'acteur qui fait son véritable succès, nous citerons à M. Fechter la pièce du *Sang mêlé*, sa pièce de prédilection. Là il remplissait les trois quarts de l'affiche : il était un véritable géant parmi des pygmées imperceptibles; il l'avait voulu ainsi. — Eh bien! la moyenne des représentations a été de 1,700 fr., et il n'y en a eu que 30. M. Fechter faisait perdre de l'argent à la direction, tandis qu'avec des majuscules raisonnables, PLUS GRANDES CEPENDANT QUE CELLES DES AUTRES ARTISTES, mais laissant lire le nom de Mmes Guyon, Laurent, Pagé, etc., etc., on a fait jusqu'à 5,200 fr. de recette, et en moyenne 3,200 fr. sur 210 représentations.

Ce dernier chef de la demande n'est donc pas plus fondé que les trois autres.

Passons maintenant à la demande reconventionnelle.

Le premier procès qu'a fait M. Fechter, celui qu'il fait en ce moment, prouvent jusqu'à l'évidence que tout contrat lui devient impossible, ainsi que nous le lui disions au commencement de cette Note. Nous demandons, en conséquence, la résiliation des conditions verbales, et les 20,000 fr. stipulés à titre de dédit ; il lui en restera encore environ 17,000 qu'il a touchés pour ses 10 0/0 de la seule pièce du *Fils de la Nuit !*... C'est déjà bien raisonnable. Qu'il apporte à toute autre direction le tribut de son talent, nous n'en serons nullement jaloux.

Ces détails piquants, en ce qu'ils nous initient à toute la mesquinerie des vanités de la coulisse, nous reportent aux premiers démêlés que M. Fechter eut avec M. Holstein, presque pour les mêmes causes. (Voir notre 2e volume.)

Il paraît, du reste, que le tribunal a donné raison au directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

[Du 12 DÉCEMBRE.] = Nous avons sous les yeux un nouveau *projet* de théâtre anglais-français à élever sur le boulevard de Sébastopol, à la hauteur de la rue Rambuteau.

M. Alphonse Ruyn de Fyé, son signataire, fait ressortir cet établissement nouveau comme une ressource précieuse pour le peuple qui s'entasse dans de petites salles étroites, enfumées, malsaines, mais où il entre à bon marché et où on lui offre, en échange de peu d'argent, des pantomimes ridicules, de la musique détestable et des pièces

insignifiantes, quand elles ne sont pas immorales.

« D'autre part, observe-t-il, la prime que les différentes administrations théâtrales ont l'usage de percevoir en sus du tarif pour les places prises d'avance au bureau, écarte un certain nombre de gens économes, et diminue celui des spectateurs qui viendraient par occasion, sans dessein prémédité, s'ils étaient sûrs de pouvoir se placer convenablement : ce qu'on pourrait appeler, en un mot, la clientèle flottante des théâtres. Pour éviter la surtaxe de la location, il faut actuellement se résigner à faire *queue*, c'est-à-dire à stationner des heures entières en plein air, par le soleil, le froid ou la pluie, entre deux barrières, et en s'exposant en spectacle aux passants. Nous n'avons pas à insister sur les inconvénients de la *queue*, au point de vue de la viabilité publique, de la santé et même de la morale, car les *queues* peuvent souvent n'être *pas composées uniquement de gens bien élevés, et, à certains théâtres une femme seule n'oserait guère s'y aventurer sans crainte.* »

Pour supprimer cette queue immonde, le tarif des billets de location serait le même que celui des billets pris au bureau, et le prix des places serait fixé à deux francs, un franc et cinquante centimes.

Disposées en amphithéâtre et divisées en stalles de 50 centimètres de large, les places n'auraient d'autre différence que leur situation relativement à la scène. Celle-ci serait pourvue de dix-sept plans et assez profonde pour produire les plus beaux effets de perspective.

La contenance de la salle serait d'au moins 5,200 spectateurs, et le privilége de cette nouvelle ex-

ploitation théâtrale, sollicité par son auteur près S. Exc. le ministre d'Etat, comprendrait, outre le drame et la comédie, des pantomimes et des féeries anglaises.

[Du 13 DÉCEMBRE.] = Les factums judiciaires ne font que croître et multiplier dans le grand procès des publications Dumas.

Nous avons sous les yeux *des Conclusions* magnifiques *pour Michel Lévy frères.* (In-4°. Imp. Dondey-Dupré.)

Il est curieux de les comparer à celles de M. Dumas que nous avons déjà produites. Ici ce sont Michel Lévy frères qui, se prétendant en butte à des réclamations insensées, revendiquent au contraire des sommes énormes et demandent qu'il plaise au Tribunal :

Fixer le chiffre dû par *le Siècle* à Dumas, et dont Michel Lévy frères sont garants, à la somme de 3,081 fr. 90 c. ;

Déclarer compensée, vis-à vis de Michel Lévy frères, ladite condamnation avec celle qui sera prononcée contre Alex. Dumas, au profit de ces derniers, jusqu'à due concurrence;

Condamner le journal *le Siècle* à payer, en deniers ou quittances valables, à Dumas, la somme totale de 64,649 fr. 22 c.; et dans le cas où cette condamnation serait prononcée, soit solidairement contre *le Siècle* et Michel Lévy frères, soit contre Michel Lévy frères seuls, déclarer que Michel Lévy frères sont en droit de porter en compte au débit du *Siècle* la totalité desdites condamnations, dont *le Siècle* reste garant envers eux, en capital, intérêts et frais ; et, dans ce cas, déclarer ladite somme compensée à leur

égard avec celles dont Alexandre Dumas sera déclaré leur débiteur;

Dire que sur toute somme allouée à Alex. Dumas pour le centime qui lui est attribué, moitié sera livrée à Michel Lévy frères, cessionnaires de Masset, qui tient ses droits de Dumas.

Sur toutes les autres demandes de Dumas, le déclarer mal fondé contre Michel Lévy frères.

Statuant sur les demandes de Michel Lévy frères contre Dumas personnellement, et contre Dumas, Dufour, Mulat et Boulanger solidairement :

Condamner A. Dumas, Dufour, Mulat et Boulanger, tous conjointement et solidairement par toutes les voies de droit et même par corps, s'agissant de dommages-intérêts, à payer à Michel Lévy frères la somme de 301,000 fr. pour les causes susénoncées, avec les intérêts tels que de droit;

Condamner en outre A. Dumas personnellement à payer à Michel Lévy frères, par toutes les voies de droit et même par corps, la somme de 81,255 fr. pour les causes susénoncées avec les intérêts tels que de droit ; etc., etc.

[Du 14 décembre.] = M. Plon vient de mettre en vente une édition des *Portraits politiques* de M. de la Guéronnière.

L'éditeur veut bien reconnaître dans son prospectus que *quelques pages éparses ont été déjà livrées à la publicité* Ces quelques pages éparses se composent de trois portraits sur huit, et l'un d'eux, celui de Napoléon III, a déjà eu deux éditions : la première, chez Lecou et Pagnerre, 1851 ; la seconde, chez Amyot, 1853. Enfin, l'auteur lui-même avoue, en tête de son introduction, que depuis la première publication, ces pages ont subi des *mo-*

*difications qui, sans en altérer le caractère, changent seulement ce que le temps a rectifié.* Ceux qui possèdent la première édition de ces portraits, devenue fort rare, pourront ne pas se trouver tout à fait d'accord avec M. de la Guéronnière sur la véritable innocuité de ces rectifications.

= La *Nouvelle Phèdre* a recruté dans le quartier latin une cohorte d'admirateurs fanatiques. L'un d'eux signe aujourd'hui du nom d'Edouard de Cazelle quatre pages intitulées : *La vérité sur la Nouvelle Phèdre.* C'est un éloge enthousiaste de l'œuvre et un défi jeté à ses détracteurs. Tout finit par une comparaison écrasante entre M. Pagès (du Tarn) et ce polisson de M. Ponsard. — O Racine! te voilà vengé.

Nous citons :

« 4° Une même année arrivaient à Paris M. Ponsard avec sa *Lucrèce*, et M. Pagès (du Tarn) avec une tragédie en cinq actes dont j'ignore le titre : le premier, versificateur laborieux; le second, poëte plein de verve et d'audace; l'un se retranchant avec crainte sur les voies battues, l'autre s'élançant dans des régions nouvelles; celui-là imitateur incolore, celui-ci brillant novateur; M. Ponsard ayant pour maxime *le bon sens*, et M. Pagès (du Tarn) *passion et beauté.* Qu'on devine lequel des deux a été accablé d'éloges et de triomphes, et lequel des deux reste encore enfermé, avec ses œuvres, dans une solitude qui ne lui pèse nullement, nous pouvons l'assurer, mais qui afflige et doit affliger profondément tous les vrais amis de la littérature dramatique. »

[Du 15 DÉCEMBRE.] = Dans une de ses dernières

plaidoiries contre Me Cauvain, Me Crémieux a eu un de ces beaux mouvements oratoires qu'il serait dommage de laisser passer inaperçus.

Il s'agissait d'un procès artistique et l'orateur en était venu tout naturellement à parler du beau en fait d'art.

« Que recherchent-ils avant tout, s'écrie-t-il, les artistes comme les poëtes ? C'est le grand, c'est le sublime, c'est l'idéal. — Est-il facile de le trouver autour de nous, ce dernier degré de la perfection ? — Et d'ailleurs je vous le demande, mon cher confrère, est-ce vous, est-ce moi, qui pouvons plus qu'eux trouver tout bien dans la nature ? »

Cette saillie a fort égayé l'auditoire.

On sait que la laideur de M. Crémieux égale son talent.

Quant à Me Cauvain, son corps est tellement voûté qu'on le croirait bossu.

= Nous avons maintes fois parlé des spéculations plus ou moins malpropres qui ont pour base d'opérations la vanité d'autrui, en un mot de ces entreprises biographiques ou soi-disant telles qui viennent vous dire :

« Monsieur, donnez-moi cinquante, cent, deux cents francs, et nous chanterons votre talent à raison de vingt, cinquante ou cent exemplaires. »

C'est surtout dans certains journaux de théâtres que fleurit cette malheureuse industrie. Les lettres officieuses et confidentielles essayent d'abord d'a-

morcer les artistes ; s'ils font la sourde oreille, des courtiers viennent les traquer à domicile.

Un artiste de l'Opéra n'a pu se débarrasser d'un de ces entremetteurs qu'en lui criant à l'oreille :

« Monsieur, je ne puis en vérité abuser de votre obligeance...

— Mais, Monsieur, il est cependant bien agréable *pour la personne* d'avoir sa biographie.

— Monsieur, puisqu'il faut tout vous dire... je sors du bagne. »

Le courtier est parti... mais en hésitant.

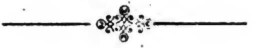
---

## AVIS

Le numéro du 5 janvier 1857 paraîtra le 31 décembre de cette année. Il termine le 3e volume de la *Revue anecdotique* (2e semestre 1856).

*A partir d'aujourd'hui, le 1er volume (année 1855) ne sera plus vendu qu'à nos seuls abonnés, au prix de cinq francs. — Il ne reste plus qu'un très-petit nombre d'exemplaires.*

Les personnes dont l'abonnement expire à la fin de ce mois sont priées de le renouveler si elles ne veulent pas éprouver de retard dans le service.



## LIVRES

Claudia Bachi. — *Coups d'éventail*. In-18. Ledoyen.

Après avoir mis le doigt, un peu méchamment peut-être, sur les quelques ingénuités de cette coquette publication, la *Revue anecdotique* doit en faire ressortir le bon côté. Il y a du vrai dans ceci :

« Une femme qui a des intrigues ne pardonnera pas à une autre une affection avouée.

« Une femme qui parle de la vertu médit de ses mœurs. »

« Une femme qui sollicite est une femme qui se compromet.

« Il y a, pour une personne généreuse de caractère, une sorte de plaisir âcre à combler de bienfaits un ennemi intime. »

Nous ne reconnaissons qu'un défaut à l'auteur : c'est d'être membre de l'*Union des Poëtes*, et d'y avoir soumis son livre à l'appréciation de Mme Caldelar.

— Le Midi a ses biographes, tout comme Paris a les siens. M. Blanc de Poussan vient de faire paraître, à Cette, une *Notice* (rimée) *sur la vie de M. Alexandre Giniez*. Quoique poëte, M. Blanc ne se perd jamais dans d'inutiles et d'emphatiques circonlocutions. Il ne dit que ce qu'il veut dire, simplement, et va droit au but, témoin ces six premiers vers :

Alexandre Giniez, dès sa plus tendre enfance,
Donnait à ses parents la plus grande espérance.
Pour être un commerçant, pour les esprits-de-vin,
Il a rempli son but en parfait citoyen ;
Il maniait, par mois, près de cinq mille pièces ;
Et, pour y faire honneur, il fallait des espèces.

---

## THÉATRES

ITALIENS. — La Piccolomini fait plus de bruit qu'elle n'est grosse. Cette petite personne remplit les cent bouches de la

Renommée. On ne parle que d'elle ; c'est un accès de curiosité qui passera... avec la saison.

La *Traviata* est une espèce de parodie de la *Dame aux Camélias*. — On a entassé tous les ridicules sur toutes les invraisemblances. Mais la partition, inégale dans son ensemble, a des détails charmants. Un premier acte d'une exquise fraîcheur, une romance délicieuse au second, et au troisième quelques élans de passion vrais, — un duo. — Allez entendre ce duo !

— Et la Piccolomini ?

— C'est une poupée qui chante.

— Est-ce qu'elle chante ?

— Non ; mais elle a une âme émue et qui émeut.

— Est-ce tout ?

— Oui ; mais c'est assez.

Grazziani, à côté de Mario, s'est élevé à une grande hauteur... Les Italiens n'ont pas une plus belle voix.

Opéra-Comique. — Le *Sylphe*, 2 actes, musique de Clapisson, paroles de M. de Saint-Georges.

Pièce merveilleuse, ou à peu près, où un loup de mer joue un rôle de sylphe. — En général, ces messieurs sont un peu lourds... mais, au théâtre !... — Faure a été vraiment beau. — C'est un Martin... et, à l'Opéra-Comique, il n'y a pas plus d'un chanteur qui s'appelle Martin.

Madame Vandenheuvel-Duprez chante... comme une tabatière à musique qui sait plusieurs airs. — C'est une vocaliste dont le mécanisme est parfait.

— La Comédie-Française nous a présenté aussi sa Piccolomini.

Mlle Stella Colas s'est heureusement risquée dans *Zaïre*, une de ces tragédies plaintives, qui deviennent de plus en plus impossibles.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

## DU 16 AU 31 DÉCEMBRE 1856

---

[Du 16 DÉCEMBRE.] = Il y aurait à faire une statistique fort curieuse des ouvrages demandés aux bibliothèques publiques et particulièrement à la bibliothèque Sainte-Geneviève, l'une des plus fréquentées par les lecteurs proprement dits.

Dans la littérature, par exemple, le premier livre qui soit en possession de la faveur publique, c'est le *Mariage de Figaro*.

Molière, Voltaire, Hugo, Lamartine et Chateaubriand eux-mêmes doivent le céder à Beaumarchais sur ce point.

Viennent ensuite Cervantès avec son *Don Quichotte*, Shakspeare, Montaigne, etc.

L'armée a là aussi ses représentants et ses préférences diverses, mais bien tranchées.

Tout ce qui appartient à l'infanterie, — voire même les zouaves, — se jette sur le théâtre moderne.

Mais du moment que vous voyez arriver un gendarme, un garde de Paris ou un infirmier militaire, vous êtes sûr d'avance qu'il va demander un volume du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire.

C'est drôle, mais c'est comme cela. Il n'y a pas d'exception à la règle.

[Du 19 décembre.] = Les périodiques nouveaux sont aussi nombreux que de coutume. On nous a certifié que M. de Mirecourt allait faire, lui aussi, un *journal* dont le titre est encore un mystère.

— *La Gazette rose*, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois, en une livraison in-4° de 32 colonnes, avec gravures splendides. — Le tout vous est envoyé sous enveloppe et parfumé (*pour de vrai*) à l'essence de rose. — Il suffit d'un numéro pour embaumer un appartement. — Cette galanterie ferait à elle seule le succès du journal, quand même il ne serait pas signé Alphonse Karr et Louis de Vermont, quand même il ne paraîtrait pas sous le patronage du *Figaro*.—Quant à son programme, la *Gazette rose* arrive « avec des idées nouvelles, intelligentes, régénératrices, au point de vue de la mode vraie et de l'industrie sérieuse. » — Directrice : madame la vicomtesse de Renneville.

— L'*Alliance littéraire,* recueil anglais et français, paraissant tous les jeudis, sous la direction de M. Albert Le Roy.

« L'*Alliance littéraire* essayera de faire connaître l'Angleterre et les Etats-Unis à la France et la France à l'Angleterre et aux Etats-Unis par les livres, les revues et les journaux publiés dans chacun de ces trois pays.

« Elle contiendra, chaque semaine, une partie anglaise et une partie française. »

L'idée est utile et nous paraît avoir reçu un commencement d'exécution satisfaisant, sauf quelques questions de détail. Ainsi les extraits sont trop courts, ils gagneraient à être plus longs et moins nombreux. Les annonces de livres trouveraient plutôt leur place à la fin qu'au commencement du journal, etc., etc.

Nous remarquons à l'article intitulé *Curiosités des journaux* le passage suivant :

*Primes aux abonneurs.* — Le *Magasin des Etats-Unis*, journal mensuel publié à New-York par MM. Emerson et Cie, et à Londres par Trubner et Cie, 12, Paternoster-row, emploie un excellent moyen pour intéresser les libraires à lui trouver des abonnés. « Dès que nous vendrons 50,000 exemplaires, dit la couverture, nous offrirons les riches primes suivantes à ceux qui auront recueilli le plus de souscriptions :

« A la personne qui en aura envoyé le plus, une prime de 500 dollars, argent; à celle qui viendra immédiatement après, un piano de 400 dollars; à chacune des deux suivantes, une montre d'or de 150 dollars; puis viennent les montres d'argent, les plumes d'or, les crayons d'argent. Total : 289 primes, représentant 3,000 dollars. »

Nous ne savons pas si la *circulation* a atteint le nombre fixé de 50,000 exemplaires.

= Le *Panthéon grotesque* des acteurs et actrices de Paris, balançoires biographiques, coupletées sur des airs de pont-neuf, par Salvador, parais-

sant par numéro de 20 centimes avec illustrations.

Le titre n'est pas menteur. Les portraits et les couplets tiennent plus ou moins sur leurs jambes; mais cela doit se vendre, excepté chez Mme Boisgontier du Gymnase. — Au-dessous d'une beauté corpulente fumant un énorme cigare entre un râtelier de pipes et un flacon d'alcool, nous lisons :

Air : *Eh quoi! vous ne me dites rien.*

Voici Madame Boisgontier;
Dans tout Paris on la renomme;
C'est une gaillarde!... Aucun homme,
Quel qu'il soit, n'a su l'effrayer.
Cœur charitable et folle tête,
Ne se faisant jamais prier,
Mais rageuse quand on l'embête :
Telle est Elisa Boisgontier.

— *Polichinelle à Paris*, journal quotidien. Vignette de Nadar représentant une scène du petit théâtre que tout le monde a vu aux Champs-Elysées. — Rédacteur en chef : Jules Viard.

— *Polichinelle*, paraissant tous les dimanches. Vignette représentant Polichinelle terrassant à la pointe d'une plume énorme une foule d'huissiers, de propriétaires et de têtes à perruque. — Rédacteur en chef : Fernand Desnoyers.

Ces deux journaux nous ont paru tout attristés de la grosse gaieté de leurs titres. — On dit que le second va faire au premier un procès en contrefaçon. — On ne pourra bientôt plus mourir tranquille!

— La *Balançoire pour tous*, journal paraissant

le 5 et le 20 du mois, vient de prendre le titre de *Sire de Framboisy,* avec une vignette représentant ce personnage populaire armé de pied en cap et chevauchant entouré de canards. — Propriétaire-rédacteur en chef : Brocard de Meuvy.

= Le journal l'*Annonciateur des livres* continue à être de plus en plus ensorcelé. Dans le numéro du 15 novembre, on peut lire, entre autres histoires merveilleuses de démons familiers et de gens possédés, le fait que voici. Sa reproduction nous dispensera de tout commentaire. Une critique malveillante pourrait d'ailleurs nous faire éprouver le sort de ce malheureux préfet.

UN PRÉFET POSSÉDÉ

Lorsque je commençai dans mon domaine de Piolenc, la fondation préparatoire de mes hospices d'aliénés et de la congrégation des Frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu pour le service de ces hospices, et nullement pour en être propriétaires, M. de S...-C***, alors préfet du département de Vaucluse, me fit éprouver quelques persécutions parce que je disais que les aliénés étaient possédés. *C'était comme l'histoire de Galilée renouvelée au dix-neuvième siècle.*

Je lui écrivis que mon opinion là-dessus était fondée sur l'Évangile, sur l'assentiment de tous les théologiens et les médecins les plus éclairés de toutes les religions, ainsi que sur mes propres observations, et que j'espérais que Dieu lui ferait connaître que je disais la vérité.

Il continua néanmoins ses persécutions ; mais peu de temps après, ayant été nommé préfet de la Haute-Garonne, il se rendit à Toulouse, chef-lieu de ce département. Il ne fut pas plutôt arrivé dans cette

ville, qu'un démon s'empara de lui, le rendit possédé maniaque, avec délire complet et furieux. Transporté à Paris dans cet état, il fut traité par les médecins les plus renommés de la capitale dans une maison de santé où il mourut bientôt après dans des accès de fureur et enserré dans une camisole de force. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, d'une taille élevée et parlant bien. On voit son tombeau à Paris dans le cimetière du Père-Lachaise.

*On sait par les Actes des Apôtres que le magicien Elymas fut frappé de cécité, parce qu'il contrariait l'apôtre Paul dans l'accomplissement de la mission que Dieu lui avait donnée,* et j'ai vu moi-même des cas bien plus graves, que je rapporterai subséquemment.

[ Du 22 DÉCEMBRE. ] = Les sciences exactes ont, non moins que les lettres, plus encore peut-être, leurs disciples extravagants et excentriques.

C'est par exemple le *signor* Achille Brachet avec ses *Simples Préliminaires sur le Commentaire de la Notice du meilleur microscope dioptrique composé achromatique du professeur Amici ;* publié, dit-il, afin qu'on puisse juger de la haute importance de ses ouvrages, et surtout de sa grande restauration de l'Optique, « promise depuis bien longtemps à S. M. l'Empereur, à S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, ainsi qu'à l'honorable *Académie des Sciences.* » Pauvre Académie !

Cependant, poursuit M. Achille Brachet, admirateur des œuvres immortelles, ineffables, d'une des plus grandes célébrités scientifiques dont puisse s'honorer le monde, j'ai tout sacrifié pour faire l'acquisition de tous les incomparables Microscopes dioptriques

composés achromatiques de cet homme divin, ainsi que des autres Microscopes dioptriques composés achromatiques des constructeurs les plus renommés, Microscopes qui m'étaient rigoureusement indispensables, soit pour terminer mon grand ouvrage intitulé : *Examen historique et critique des Microscopes en général;* soit pour la convocation d'un grand congrès microscopique que je me propose de rassembler, en amateur de l'optique, en temps opportun, et sans lequel toutes mes publications deviendraient complétement inutiles.

Nous avons grand'peur que ce congrès microscopique ne se rassemble définitivement que sur la route de Charenton.

= Quoi qu'il en soit, M. Brachet trouve encore son maître dans l'auteur d'une petite feuille in-12 (impr. Gros et Donnaud) qui nous fait sur le nombre 33 1/3, les révélations les plus étonnantes.

GLOSSAIRE A SERVIR AU CHAPITRE SUIVANT

Du moment qu'Alpha ou premier principe représenté par le cercle absolu *alpha*, se développe, la Divinité devient manifeste au temps sous la forme de droite absolue représentée par 33 1/3, caractère commun au temps et à l'éternité, à Dieu et à l'humanité, premier et dernier acte de la création relatif à Dieu, dernier acte relatif aux créatures ; d'où l'homme peut distinguer le premier principe des choses, de même que si l'emblème eût paru sous la forme d'Alpha ou cercle, l'accident n'ayant pas changé les propriétés.....

Par conséquent, toute la création n'est que le multiple ou la répétition de 33 1/3; ceci en est l'élément élémentaire, la pierre fondamentale et la commune mesure.

Ainsi, 177 années 33 1/3 fois, est égal aux six époques de la création. Dans 177 1/3 années le nœud de la lune part et revient en Cancer; tous les mobiles celestes suivent le même ordre.

Adam fut caché depuis son crime jusqu'à l'appel en jugement, 33 1/3 années de notre durée; la Divinité fut cachée sous l'humanité la même durée.

Enfin, le cercle, n'étant que le compendium de la création, soit la création en miniature, n'est que le multiple de 33 1/3, ainsi que toutes ses lignes qui sont toutes résolues par ce diviseur universel; par conséquent, 33 1/3 est la raison dominante de cette méthode, d'où sa simplicité et sa lumière. Sujet développé dans l'ouvrage nommé ci-après.

(ECOLE DES LIGNES,
Extrait des *Mathématiques célestes* inédites.)

[DU 23 DÉCEMBRE.] — Nous avons déjà donné quelques détails sur la clientèle littéraire de certaines cuisines.

On nous apprend aujourd'hui, à titre de renseignement, que les *mirotons* de la portière du *Siècle* ont joui d'une vogue exceptionnelle cette année.

Quelques habitués de la Maison-d'Or et du Café Anglais trouvèrent les premiers assez drôle de risquer un souper matinal dans la loge étroite et enfumée de la rue du Croissant. Il n'en fallut pas davantage pour en faire un lieu de rendez-vous que la présence de Roger de Beauvoir et du classique Guichardet n'ont pas peu contribué à mettre à la mode.

= Les légendes des dessins de Gavarni vont être réunies en un seul volume.

L'auteur de la *Comédie humaine* n'est pas seulement un dessinateur habile; c'est, on le sait du reste, un physiologiste dont les observations, — assez spirituelles pour ne pas être toutes comprises par le premier venu, — méritaient depuis longtemps les honneurs d'un tirage à part.

L'ensemble de cette publication originale sera peut-être un peu heurté, mais on y trouvera un côté vrai et profondément instructif.

[Du 24 décembre.] = Les causes d'interdiction sont assurément celles qui amènent devant les tribunaux les épisodes les plus curieux et les plus amusants.

Nous avons sous les yeux un *Résumé* de plaidoirie pour mademoiselle Martin contre M. Martin, juge au tribunal de Mortagne, son frère.

Un des principaux motifs que fait valoir M. Martin en provoquant l'interdiction de M^lle^ Martin, est l'excessif amour de sa sœur pour les chats, amour qui l'a, selon lui, poussée à commettre de vrais actes de démence et d'imbécillité.

« Un des chats étant crevé, dit-il, elle lui a fait arracher une dent qu'elle a fait monter en bague. Elle a demandé à M. Mazier la permission de l'enterrer sous un jeune pêcher, placé auprès d'un mur nouvellement récrépi; elle l'a porté dans un cercueil, l'a enterré elle-même, etc,. etc. »

« Mais ce chat, — riposte M^e^ Crémieux, avocat de M^lle^ Martin, — M. Martin avait pour lui une véritable affection; comme il le dit lui-même, de la tendresse.

Mademoiselle Martin l'a pleuré, M. Martin l'a chanté ; elle lui a creusé une tombe, il lui a fait, lui, son apothéose. Oui, Messieurs, oui, ce bon chat, ce chat délicieux était l'amour du frère et de la sœur. La douleur de l'une s'est manifestée par la consécration d'une dent de ce charmant animal, placée sur une bague, par un enterrement fait la nuit, en secret ; la douleur de l'autre s'est manifestée par un véritable dithyrambe, qu'il est temps de vous lire ; le voici écrit en entier de sa main, et dans une poésie que vous allez juger :

SUR FINET,

A Mlle V... (C'est à Virginie, sa sœur, qu'il adresse ces vers.)

—

Rien de ce qui naît bon ne vieillit sur la terre...
Le plus charmant des chats,
Finet n'est plus! Finet, ainsi qu'un chat vulgaire
Qui meurt tombé le soir de sa froide gouttière,
A subi le trépas.

Ce n'était pas un chat à guetter et poursuivre
Sous les obscurs lambris
Quelque rat qui s'oublie à ronger un vieux livre :
Superbe et nonchalant, son dédain laissait vivre
Les rats et les souris. . . . . . . . . . . . . . . .

« Enfin, est-ce parce qu'elle a fait enterrer ce chat que vous provoquez son interdiction ? Mais cette affection pour les chats, mademoiselle Martin peut vous dire que bien des hommes éminents s'en sont rendus coupables. L'histoire nous montre le grand Cardinal avec ses chats ; a-t-on provoqué l'interdiction de Richelieu ? Vous, magistrats, nous, avocats, dans ces grandes gloires qui nous sont communes, oublierons-nous Antoine Lemaître, l'une de nos plus pures, de nos plus magnifiques renommées ? Retiré à Port-Royal, quand, avec ses deux oncles, immortels comme lui, il avait, pendant quelques heures, conversé des

plus hautes questions du temps, chaque soir, rentré dans sa cellule, il se plaisait à se délasser avec ses deux chats, dont la société lui était chère et précieuse, et qui, chaque jour, avaient son premier mot au réveil, son dernier au coucher. Le dernier grand-duc de Russie a fait faire par un grand peintre le portrait de son chat, et la Bibliothèque impériale le montre aux visiteurs, au milieu des chefs-d'œuvre qui la rendent célèbre.

« Dans notre société, je peux vous citer une dame qui porte le nom de Séguier. Naguère encore elle a soigné affectueusement, perdu et fait enterrer un chat qu'elle aimait. Ses enfants, qui savent tout ce qu'elle vaut comme mère et comme femme, ne se sont pas avisés de la faire interdire.

« Le nom du général Houdaille est venu jusqu'à vous : brave comme son épée, parvenu du grade de simple officier au grade de général d'artillerie, il a conservé jusqu'à sa mort une véritable tendresse pour les chats. Il en avait trois, toujours avec lui, dans l'intérieur de son appartement de garçon. Forcé de conduire, de Toulouse à Metz, le régiment dont il était alors colonel, il revint de sa personne à Toulouse prendre ses chats et les conduire dans sa nouvelle garnison.

« Et la passion pour les chiens est-elle donc différente ? Lord Byron n'a-t-il pas fait élever une tombe à un de ses chiens ? » etc., etc.

= La librairie parisienne est inondée, en ce moment, de petits prospectus ainsi conçus :

« Livres d'étrennes, de fêtes et de distributions de prix.

— *L'Éducation Nationale* ou les *Gloires de la France*, suivie d'un *Chant national*. — *La Mission du prêtre*, recueil de pensées pieuses et morales ;

lectures de conférence, et entretiens de salon, non moins intéressants dans l'intimité de la famille. — Deux volumes in-18. — Leur rédaction est composée d'autant de versification que de prose. — La partition du *Chant national* a son accompagnement pour le piano, » — par M. Drouin, membre de la Société des gens de lettres, grande route d'Orléans, 65, Petit-Montrouge, près Paris.

L'auteur de ces élucubrations estimables et patriotiques est bien connu des bureaux de rédaction des journaux petits ou grands qu'il ne cesse d'assiéger sa copie à la main. Quant à la Société dont il s'enorgueillit d'être le membre, on ne l'y voit jamais arriver sans un juste effroi — vu sa prédilection trop marquée pour le rôle d'orateur.

Heureusement qu'une loi salutaire est là pour empêcher M. Drouin et ses émules d'accaparer la tribune. — Le président ne peut et ne doit leur accorder la parole que sur une demande revêtue de plusieurs signatures.

Aussi toute la diplomatie, toutes les forces de M. Drouin tendent-elles à se procurer, chaque séance, le nombre de signatures exigées.

Pressé outre mesure par ses sollicitations, l'un des confrères de M. Drouin, — romancier bien connu aujourd'hui, — lui dit un jour :

« Eh bien ! Donnez-moi votre affaire, je me charge de la faire signer par plusieurs amis. »

M. Drouin ne se le laisse pas dire deux fois, et

lâche sa demande. Il la voit bientôt revenir couverte de superbes majuscules.

Ivre de joie, il se précipite vers la tribune, en brandissant ce titre précieux au-dessus de sa tête, et prépare son exorde au milieu de l'épouvante générale, lorsque le papier remis par lui au président lui est rendu avec prière d'en mieux considérer les signatures.

M. Drouin jette sur la pétition un coup d'œil stupéfait et y lit les noms de *Lacenaire*, — *Papavoine*, — *Tragaldabas*, — *Fleur des Pois*, etc., etc.

Des mystificateurs avaient abusé du pseudonyme. — Force lui fut de redescendre. Il épie encore une occasion.

═ [Du 29 DÉCEMBRE.] Voici un fait curieux comme statistique littéraire.

Un observateur nous garantit que depuis l'apparition d'Alfred de Musset, de Lamartine et Victor Hugo sur la scène des lettres, on a publié, toutes proportions gardées :

1° Deux éditions d'Alfred de Musset contre une édition de Lamartine.

2° Deux éditions de Lamartine contre une de Victor Hugo.

3° Deux éditions des *Poésies* de Musset contre une de son *Théâtre*, et deux de son *Théâtre* contre une des *Confessions d'un enfant du siècle*.

═ [Du 30 DÉCEMBRE.] La *Revue anecdotique* a déjà donné les annotations manuscrites d'un roman

de Montépin (2e vol. p. 276), en avouant sa prédilection pour des documents qui révèlent, jusque dans leurs plus grossières imperfections, le côté éminemment critique de notre temps.

En attendant l'époque où nous pourrons éditer, — sous le titre de : *Les auteurs jugés par leur public*, — un recueil complet de ces singularités, nous en offrirons de temps à autre quelques échantillons à nos lecteurs.

Ce sera pour aujourd'hui le tour d'un volume des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, par M. de Maistre (édit. de 1811), appartenant à l'une de nos grandes collections publiques; — in-octavo jauni, crasseux, et dont plusieurs pages menacent de tomber en lambeaux.

Le *premier Entretien* est hérissé d'une foule d'apostrophes confuses, contradictoires, écrites dans toutes les encres qui ont été fabriquées depuis quarante ans. Les plus intéressantes nous paraissent même avoir été biffées à dessein par de fougueux polémistes.

Nous prenons la dernière et la plus lisible de ces notes :

*Tout ce premier entretien porte à faux. Oui! les criminels sont souvent punis, mais les hommes légalement malhonnêtes réussissent bien plus souvent que les gens d'une probité scrupuleuse. Voilà ce dont on se plaint!* . . . . . . . . . . .

Au second Entretien (page 99) :

1re ann. *De pareils livres devraient être brûlés par la main du bourreau.*

2e ann. *Très-bien !*

3e ann. *Ce livre vivra éternellement malgré vos calomnies.*

4e ann. (écriture beaucoup plus récente). *Farceurs !* . . . . . . . . . . . . . .

Au bas d'une note du même Entretien qui traite Rousseau (page 172) de sophiste dangereux :

1re ann. *Que signifient ces calomnies contre Rousseau? Ce sont des livres infâmes que ceux de J. de Maistre.*

2e ann. *Canaille !*

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Les cent pages suivantes soulèvent moins d'indignation. On voit même poindre quelques éloges au crayon : *Vrai ! très-vrai !*

Au bas de la page 273, nous trouvons pour toute réponse à ces lignes de M. de Maistre sur Voltaire : « Il est médiocre, froid, et souvent lourd et grossier dans la comédie ; car le méchant n'est jamais comique. Par la même raison il n'a pas su faire une épigramme, la moindre gorgée de son fiel ne pouvant couvrir moins de cent vers... » — la simple reproduction de cette épigramme bien connue :

L'autre jour au fond d'un vallon
Un serpent piqua Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

. . . . . . . . . . . . . .

A la page 296, en regard du passage suivant : « Lorsque Dieu punit une société quelconque pour les crimes qu'elle a commis, il fait justice comme nous la faisons nous-mêmes dans ces sortes de cas, sans que personne s'avise de s'en plaindre. »

*Sophiste sacrilége! n'attribuez pas à Dieu les crimes de l'homme!*

FIN DU DEUXIÈME SEMESTRE DE L'ANNÉE 1856.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

